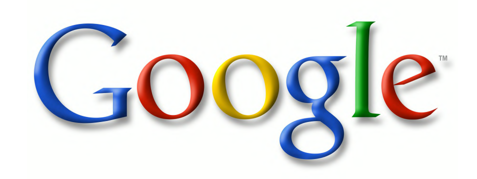
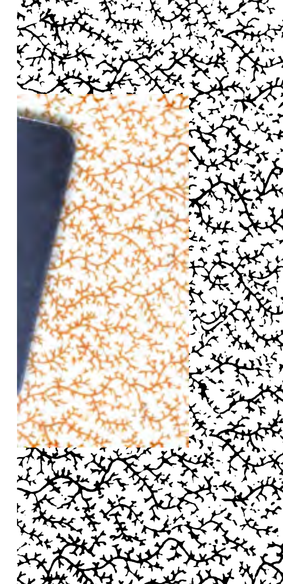
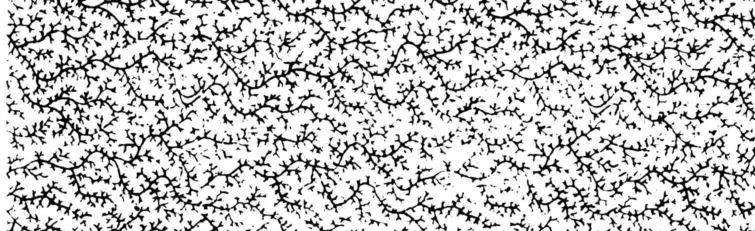
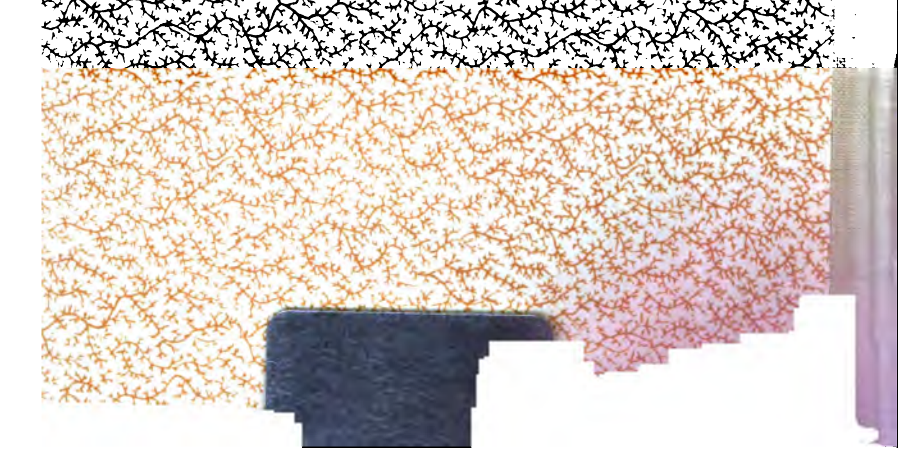
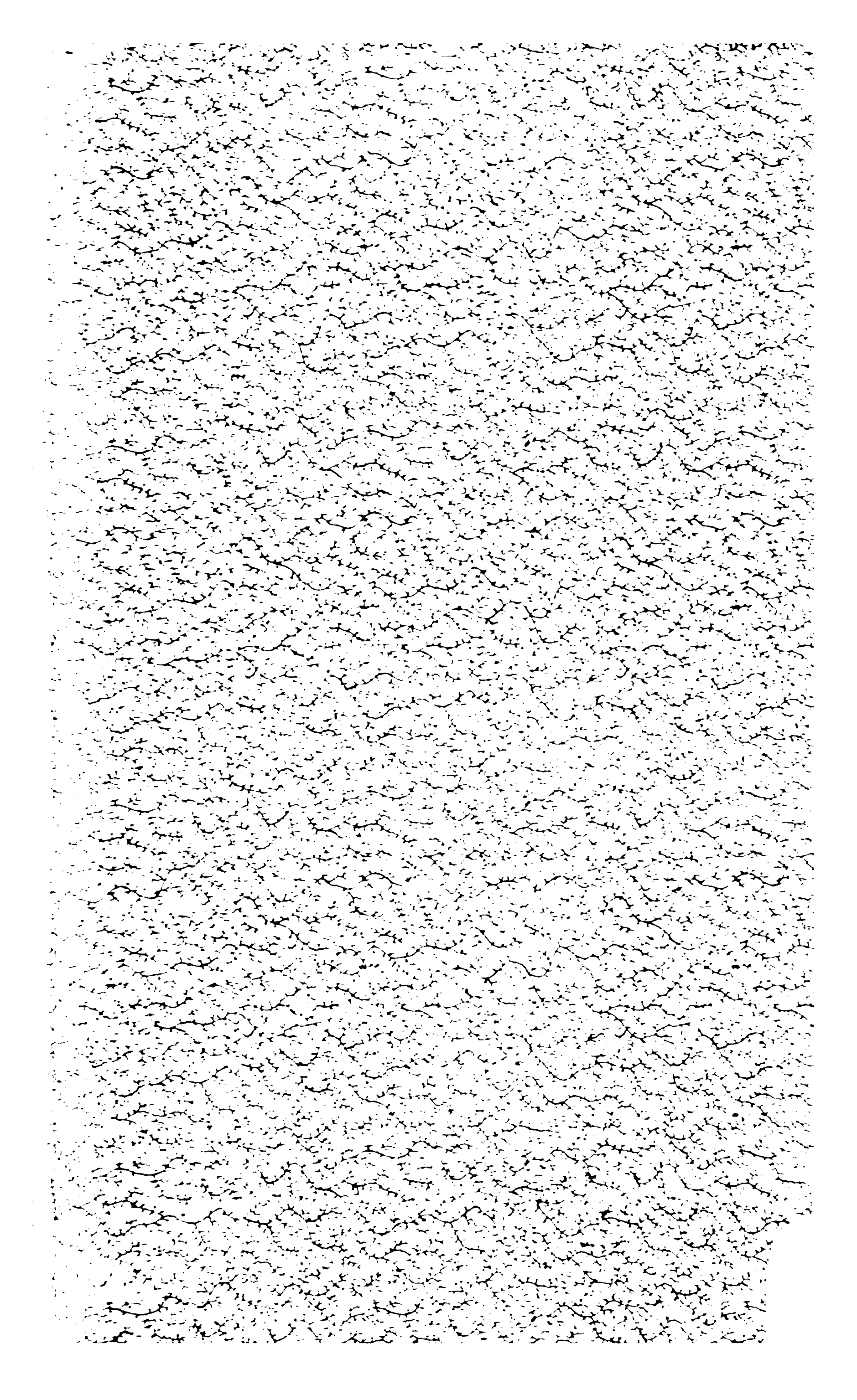

Google



HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE PROFANE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A LA PRISE
DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS;

SUIVIE D'UN PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA TRANSPLANTATION
DE LA LITTÉRATURE GRECQUE EN OCCIDENT.

SECONDE ÉDITION,

Entièrement refondue sur un nouveau plan, et enrichie de la partie bibliographique.

PAR M. SCHOELL.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
rue Saint-Marc-Feydeau, n° 20.
1824.

NOUVELLES ADDITIONS

AU PREMIER VOLUME.

Pag. LXVI, lig. 23. Ajoutez :

La collection des Petits Poëtes grecs de M. *Gaisford* vient d'être réimprimée à Leipzig, en 5 vol. in-8°, avec quelques changemens et additions. Le *premier volume* renferme HÉSIODE; le *second*, les Scholies sur ce poëte; le *troisième*, les poëtes qui se trouvent dans le premier volume de l'édition originale, excepté Hésiode et les trois Bucoliques. L'éditeur de Leipzig a ajouté à ce volume la collection des fragmens de SAPPHON, ALCÉE et STÉSICHORE, rédigée par M. *Ch.-J. Blomfield*, et insérée dans le Museum criticum Cantabrigiense, et la Diatribe de Antimacho Colophonio, qui se trouve dans le n° 7 du Classical Journal. Le *quatrième* volume renferme THÉOCRITE, BION et MOSCHUS; le *cinquième*, les Scholies sur Théocrite. Indépendamment des additions par lesquelles on a enrichi le troisième volume, on trouve dans tous les volumes des notes de MM. *Barker* et *Dindorf*, qui donnent à cette réimpression un mérite pour lequel elle sera préférée à l'original. L'exécution typographique mériteroit des éloges, si le papier étoit plus beau.

Pag. 205, lig. 25.

La collection des fragmens d'Alcée, rédigée par M. *Blomfield*, a été jointe à la réimpression des Poetæ minores de *Gaisford*, exécutée à Leipzig en 1823, au vol. III, p. 315.

Pag. 208, lig. 16.

Cette collection a été placée dans le vol. III, p. 289 de la réimpression des Petits Poëtes grecs de *Gaisford*, qui vient d'être exécutée à Leipzig.

Pag. 226, lig. 4.

Après ces mots : On trouve cette inscription, ajoutez : dans *Montfaucon*, Palæogr. gr., Paris. 1708, in-fol., p. 134;

Pag. 227, l. 13.

La même inscription qu'un des collaborateurs de la Gazette littéraire de Leipzig a prétendu être bien plus moderne, se trouve encore placée dans *Fred. Osann* Sylloge Inscript. vet. gr. et lat., p. 14, où elle est accompagnée d'observations critiques.

Ibid. Effacez les lignes 14—18, et remplacez-les par les suivantes :

Lord Elgin possède une inscription dont *Fourmont* avoit déjà pris copie. Elle immortalise, en deux colonnes, les noms des Athéniens tués dans diverses batailles. *Visconti* croyoit qu'il s'agissoit de la bataille de Delium, que les Athéniens perdirent l'an 424 avant J.-C.; mais MM. *Aug. Bœckh* et *Fr. Osann* ont fait voir, depuis que l'inscription a été publiée, que, quoiqu'elle soit de l'époque que Visconti lui a assignée, elle ne se rapporte pas à la bataille de Delium. Il est très-probable que les deux colonnes offrent les noms des citoyens qui avoient péri en Thrace, dans deux autres combats qui y furent livrés la même année. Ces combats ne sont pas clairement indiqués; mais ce sont sans doute ceux que, d'après Thucydide et Diodore, Nicias livra aux habitans de Scionée et de Mendes, qui avoient quitté le parti des Athéniens.

Visconti avoit fait connoître cette double inscription dans son Catalogue raisonné, au n° 23. Elle fut publiée, d'après la pierre, dans *Dan. Clarke's* Travels through various contries of the East, vol. VI, p. 368; d'après une copie que *Fourmont* en avoit tirée, par M. *Aug. Bœckh*, dans l'Indication des cours donnés à l'Université de Berlin, pendant l'hiver de

1816 à 1817, et par M. *Fréd. Osann*, dans sa Sylloge, p. 20, avec un commentaire critique.

Pag. 228, l. 9.

Ajoutez : et par M. *Fréd. Osann*, dans son recueil, p. 33.

Pag. 231, lig. 6 d'en-bas.

Ajoutez : Cependant, dans aucun de ces livres, l'inscription n'est aussi complète que dans *Fr. Osann* Sylloge, etc., p. 179.

Pag. 233, lig. dernière, ajoutez :

Dans les Remarques que nous allons citer, M. *de Kœhler* rejette la correction proposée par M. Raoul-Rochette, vu que le peuple dont parle Pline est nommé, dans les manuscrits, *Thalli*, et non *Thali*, comme on lit dans les éditions, et que Pline ajoute que le pays des Thalli s'étend jusqu'à la mer Caspienne, tandis que les possessions des rois du Bospore n'étoient pas, de ce côté, assez étendues pour qu'elles comprissent tout l'espace depuis la mer Méotide jusqu'aux bords de la mer Caspienne.

Pag. 234, lig. 13, ajoutez :

M. de *Kœhler*, dans ses *Remarques sur l'ouvrage intitulé : Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien*, Pétersb. 1825, grand in-8°, rejette l'explication donnée aux mots Anergès et Astaré, par M. *Raoul-Rochette*. Astaré n'est, selon lui, que l'Astarté des Grecs, l'Astaroth des Phéniciens, appelée aussi Asthara. « La parfaite identité d'Astarté avec la Lune, dit-il, étant un fait incontestable, il ne peut subsister le moindre doute que le dieu Anergès, sur le même monument, ne soit le représentant du soleil. Tous les auteurs de l'antiquité conviennent que les divinités que l'on a adorées les premières en Egypte et en Phénicie, ont été le Soleil et la Lune. »

Pag. 235, lig. 11.

M. *Raoul-Rochette* a publié, à l'endroit cité, l'inscription de Xenoclide, d'après une copie qui lui a été envoyée de Russie; mais M. *de Kœhler*, dans ses Remarques sur l'ouvrage de ce savant, Pétersb., 1823, gr. in-8°, donne cette inscription d'une manière plus exacte.

Pag. 244, l. 19.

Fourmont a porté à Paris une inscription en six distiques, en l'honneur des Grecs qui avoient péri dans les guerres de Perse, rédigée par Simonide. Cette inscription a été restaurée dans les premiers siècles après J.-C., par un certain Helladius.

Pag. 245, lig. 9.

L'inscription de Simonide ne se trouve dans aucun de ces recueils: M. *Aug. Boeckh* l'a publiée en tête de l'Indication des cours de l'Université de Berlin, pendant l'hiver de 1817 et 1818. M. *Fréd. Osann* l'y emprunta pour la placer dans sa Sylloge Inscriptionum antiquarum gr. et lat. Jenæ, 1822, p. 18.

Pag. 265, ligne dernière avant la note.

Cette collection a été placée dans le vol. III, p. 335 de la réimpression des Petits Poëtes grecs de M. *Gaisford*, qui vient d'être exécutée à Leipzig.

On prie le lecteur d'attribuer au compositeur, ou plutôt au prote, l'orthographe de *Chrysostôme*, aussi souvent qu'il la trouvera. Le manuscrit porte toujours Chrysostome. Cette observation appartient en particulier à l'Errata qui est en tête du second volume, p. iij, lig. 11 d'en-bas.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE.

SUITE

DU LIVRE TROISIÈME,

Ou de l'histoire de la littérature grecque, depuis Solon jusqu'à Alexandre-le-Grand, 594.—336 ans avant J.-C.

CHAPITRE XXIV.

Des Mathématiques, antérieurement à Alexandre-le-Grand[1].

Les premières notions en mathématiques et en astronomie furent apportées d'Egypte par Thalès *de Milet*. C'est lui qui, dit-on, enseigna que le diamètre divise le cercle en deux parties égales; que les angles de la base d'un triangle isocèle sont

[1] Hist. des Mathématiques, par *Montucla*, nouv. édition. Paris, 1799, 4 vol. in-4o. — Hist. de l'Astronomie ancienne, par *Delambre*. Paris, 1817, 2 vol. in-4o.

égaux; que deux triangles sont égaux, quand ils ont deux angles égaux adjacens à un côté égal.

Il distribua en jours et en parties de jour le temps que le soleil emploie à parcourir l'intervalle qui sépare les deux solstices, et il évalua en degrés et en portions de degrés l'arc du grand cercle compris entre ces deux points. Il détermina exactement la grandeur des angles que forme l'obliquité de l'écliptique par rapport à l'équateur, et il apprit au navigateur à préférer, pour se conduire, la petite Ourse à la grande, parce qu'elle indique plus sûrement le vrai Nord.

On attribue aussi à Thalès la mesure des pyramides par leurs ombres. Il prédit l'éclipse de soleil qui eut lieu le 9 juillet de l'année 597 ans avant J.-C.[1]. Il calcula, sans doute, cette éclipse par le moyen du *saros*, qu'il apprit à connoître dans ses voyages. Le saros étoit une période chaldaïque dont Pline fait mention, et qui est de 223 lunaisons, après lesquelles reviennent en 18 ans et 11 jours les éclipses et les autres phénomènes du mouvement de la lune dans les mêmes circonstances de distance au soleil et à l'apogée. C'est le cycle introduit dans l'usage civil, 431 ans avant J.-C. et par conséquent un siècle et demi après Thalès, par Méton; et une preuve que Thalès l'a connu avant Méton, c'est qu'Anaxagore a prédit, par ce même moyen, la grande éclipse de soleil

[1] D'après l'opinion commune. *Volney* place cette éclipse en 625; M. *Oltmans*, 609 avant J.-C.

qui, au rapport de Thucydide, arriva dans la première année de la guerre du Péloponnèse.

Les disciples de l'école d'Ionie firent d'autres découvertes importantes. ANAXIMANDRE trouva l'art de construire des cadrans solaires. Il connut, le premier parmi les Grecs, les tropiques et les équinoxes, et détermina la circonférence de la terre et de la mer. Ses successeurs dressèrent des cartes géographiques et calculèrent les éclipses.

Soixante ans après Thalès, PYTHAGORE, initié dans les mystères des Egyptiens, y apprit l'usage des chiffres, le fameux théorème qui porte son nom, celui qui enseigne que la somme des trois angles d'un triangle quelconque est égale à deux angles rectangles, et d'autres connoissances mathématiques qu'il transmit comme des secrets à l'ordre qu'il avoit institué dans la Grande-Grèce. Ce fut lui qui découvrit que la planète Vénus est la même que l'étoile du matin et l'étoile du soir.

Un professeur de Wittemberg, *J. F. Weidler*, publia en 1770, in-4°, une dissertation De characteribus numerorum vulgaribus et eorum ætatibus, dans laquelle, se fondant sur un passage de la Géométrie de Boëce, et sur un manuscrit très-ancien de ce livre qui alors se trouvoit à Altorf, il attribue à Pythagore l'invention de nos chiffres communément dits arabes, et une connoissance de notre manière de nombrer, par laquelle la valeur des chiffres se décuple à mesure qu'ils avancent de droite à gauche. Le célèbre *Wallis*, au contraire,

dans ses Elémens d'arithmétique, publiés en 1742, affirme que les chiffres dits arabes qu'on trouve dans quelques manuscrits, doivent leur existence à des copistes des 14 et 15ᵉ. siècles. M. *Conrad Mannert* fit imprimer en 1801, à Nuremberg, un mémoire intitulé : De numerorum quos arabicos vocant vera origine Pythagorica, in-8°. Pour revendiquer cette connoissance à Pythagore, il se réfère d'abord au passage de Boëce qui dit que le philosophe de Samos se servoit d'une espèce de chiffres qui n'étoient pas les lettres de l'alphabet; que ces chiffres changeoient de valeur selon la place qu'ils occupoient, et que leur emploi étoit facilité par une espèce de table (abacus). On croit communément qu'il s'agit de la table de multiplication qui porte le nom de Pythagore; mais M. *Mannert* a publié une figure de cet abacus, qui se trouve dans le manuscrit d'Altorf, et dont l'auteur connoissoit certainement notre manière de nombrer par dixaine en allant de droite à gauche. Or le manuscrit paroît être du 11ᵉ. siècle, s'il n'est pas plus ancien, et par conséquent antérieur de plus d'un siècle à l'époque où les Européens apprirent, selon l'opinion commune, des Arabes d'Espagne, nos chiffres et notre arithmétique.

En supposant ces faits justes et ce raisonnement concluant, il nous semble qu'ils ne prouvent pas que Pythagore ait connu cette manière de chiffrer; car comme rien n'indique que la figure de l'abacus, telle que le manuscrit la donne, soit la même qui

se trouvoit originairement dans l'autographe de Boëce, il ne reste toujours, pour revendiquer à Pythagore l'invention dont M. Mannert lui fait honneur, que le passage obscur de sa Géométrie, qui ne prouve rien contre le silence qu'observent tous les livres de mathématiques des anciens sur une invention d'une si grande utilité.

Ce qui paroît renverser aussi le système de M. Mannert, ce sont les noms que les chiffres portent sur la table de son manuscrit. A l'exception d'un seul, qui est latin, aucun des autres n'est pris d'une langue de l'Occident. Voici ces noms : 1 est appelé *igin*, 2 *andras*, 3 *ormius*, 4 *arbas*, 5 *quinas*, 6 *caletis*, 7 *zenis*, 8 *temenias*, 9 *celentis*, 10 *sipos*. Je laisse aux savans orientalistes le soin de rechercher l'origine de ces dénominations.

Depuis Pythagore les mathématiques furent regardées comme une partie intégrante de la philosophie, et toutes les écoles s'en occupèrent; mais c'est à l'Académie surtout que l'astronomie, l'arithmétique et la géométrie doivent plusieurs découvertes importantes, et les formes scientifiques dans lesquelles ces branches des connoissances humaines furent enseignées depuis cette époque. Il nous est impossible, par le défaut de renseignemens suffisans, de nous faire une idée de l'état des mathématiques et surtout de l'arithmétique à cette époque. Mais nous observerons que les Grecs manquoient de signes commodes ou chiffres pour exprimer les nombres, ce qui devoit rendre très-

difficiles toutes les opérations de calcul ou de *logistique*, surtout lorsqu'il y avoit des fractions [1]. Il paroît que, pour toutes les compositions ou divisions de nombres, ils n'avoient que des moyens mécaniques; et cette circonstance favorisa leur penchant à rapporter les nombres aux figures géométriques, et fit inventer les nombres polygoniques, et les grandeurs arithmétiques représentées par des lignes, des surfaces et des corps. C'est encore ce défaut de chiffres qui explique pourquoi les Grecs s'occupoient plus de la nature des nombres et de leurs propriétés, que du calcul pratique.

Les plus célèbres mathématiciens de cette période, après ceux dont nous venons de parler, sont les suivans.

ARCHYTAS *de Tarente* [2] est regardé comme l'auteur de la solution du problème de trouver, entre deux lignes données, deux lignes proportionnelles par la section du demi-cylindre, ainsi que la duplication du cube. Au moins cette découverte est-elle revendiquée en sa faveur par un fragment de ses ouvrages que nous a conservé EUTOCIUS *d'Ascalon*, mathématicien du sixième siècle. Celui-ci l'a rapporté dans son Commentaire sur le traité de la sphère par Archimède.

Archytas construisit diverses machines qui ex-

1 On trouve à la suite de l'Archimède de M. *Peyrard*, un mémoire lumineux de M. *Delambre* sur le calcul des Grecs.

2 Voy. vol. II, p. 308.

citèrent l'étonnement de ses contemporains. De ce nombre étoit une colombe de bois qui voloit pendant quelques instans. Nous avons un fragment de son *Traité de la science mathématique*, περὶ μαθηματικῆς ἐπιστήμης, que Porphyre nous a conservé.

Ce fragment a été publié par *Henri Etienne*, 1657, in-8°, avec un fragment d'Aristote, περὶ ἀκουστῶν, et par *Jean Gramm*, Copenhague, 1707, in-4°.

Pour mettre en rapport l'année lunaire des Grecs avec le cours du soleil, on avoit imaginé différentes intercalations qui toutes présentoient des inconvéniens. Voulant y remédier, EUCTÉMON et MÉTON *d'Athènes*, celui-ci fils de Pausanias, imaginèrent ou plutôt firent connoître une période de dix-neuf ans. Cette période comprenant six mille neuf cent quarante jours, ayant deux cent trente-cinq mois, dont cinq intercalaires, cent dix *caves* ou de vingt-neuf jours, et cent vingt *pleines* ou de trente jours, fixoit l'année à trois cent soixante-cinq jours et cinq dix-neuvièmes, et concilioit les mouvemens du soleil et de la lune ; puisqu'à la fin de la période, ces deux astres se rencontroient à peu près au point du ciel d'où ils étoient partis. Ce cycle luné-solaire fut établi l'an 452 Julien avant J.-C., le 19ᵉ. jour après le solstice d'été ; et la nouvelle lune qui arriva ce jour à 7 h. 43′ du soir, en fut le commencement, le premier jour de la période étant compté du coucher du soleil arrivé la veille. La longueur de l'année fut ainsi dé-

terminée par ce cycle que les Grecs nommèrent *nombre d'or*, parce qu'il fut inscrit en lettres d'or [1].

THÉODORE *de Cyrène*, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Théodore de la même ville, qui fut disciple d'Arété, fille d'Aristippe, acquit de la célébrité en enseignant la géométrie à Platon.

PHILOLAUS *de Crotone*, disciple de Pythagore [2], fit une découverte astronomique fort importante : c'est lui qui, le premier, enseigna le mouvement de rotation de la terre.

EUDOXE *de Cnide*, fils d'Eschine et disciple d'Archytas et de Platon, ne fut pas moins célèbre comme géomètre que comme médecin. Il fleurit 360 ans avant J.-C. D'Egypte où il avoit fait un long séjour, il rapporta beaucoup de connoissances dont les prêtres faisoient mystère aux profanes. C'est lui qui enseigna, le premier en Grèce, la doctrine du mouvement des planètes. Vitruve décrit [3] un cadran solaire qu'il avoit construit. Il fit une correction au cycle de Méton. Ses ouvrages sont perdus; mais ils ont servi de matériaux à Aratus, pour la composition de son poëme.

PHILIPPE *d'Oponte*. Ce disciple de Platon auquel Diogène attribue l'Epinomis, avoit aussi écrit *sur les éclipses* et sur la *grandeur du Soleil*, *de la Lune*

[1] Voy. *L. Ideler*, über den Cyclus des Meton, dans Abhandl. der kœn. Akad. der Wissensch. in Berlin, 1814, 1815. Histor. philol. Klasse, p. 230.

[2] Voy. vol. II, p. 304.

[3] IX, 9.

et de la Terre, περὶ ἐκλείψεως καὶ μεγέθους ἡλίου καὶ σελήνης καὶ γῆς, que Stobée cite.

HÉLICON *de Cyzique*, comme Philippe et Eudoxe, disciple de Platon, ne doit pas être oublié ici. C'est lui qui, l'an 404 avant J.-C., prédit une éclipse de soleil à Denys de Syracuse, qui le récompensa en lui donnant un talent.

CALLIPPE *de Cyzique*, qui fleurit soixante ans après son compatriote Hélicon, corrigea le cycle de Méton. Il le quadrupla et établit une période de soixante-seize ans dont il retrancha un jour. Ainsi la période fut composée de trois cycles de Méton, de six mille neuf cent quarante jours chacun, et d'un quatrième de six mille neuf cent trente-neuf seulement, ensemble vingt-sept mille sept cent cinquante-neuf jours. La période de Callippe commença l'an 335 Julien avant J.-C.

Le seul mathématicien de cette période, et le plus ancien en général dont il nous reste des ouvrages, est AUTOLYCUS *de Pitane* en Eolide, qui fleurit 340 ans avant J.-C. On ne connoît aucune circonstance de sa vie, si ce n'est que, dans la société du philosophe Arcésilas, son disciple, il a fait un voyage à Sardes où vivoient alors beaucoup de mathématiciens Son traité *de la Sphère en mouvement*, περὶ κινουμένης Σφαίρας, ne contient que douze propositions, toutes géométriquement et simplement démontrées. Autolycus a aussi écrit *des Levers et des Couchers des Astres*, περὶ Ἐπιτολῶν καὶ Δύσεων, en deux livres. Ils ne renferment que des

théorèmes généraux qui ne peuvent servir à aucun calcul. On ne trouve dans Autolycus aucun vestige de la trigonométrie qui seule auroit pu lui donner la théorie complète et la solution précise des diverses questions qu'il a mises en théorèmes vagues et souvent obscurs.

Les ouvrages d'Autolycus ont été publiés pour la première fois à Strasbourg, en 1572, in-4°, par *Conr. Rauchfass* ou *Dasypodius*. Un Napolitain, *Jos. Auria*, en donna à Rome, 1587, en 2 vol. in-4°, une traduction latine, pour laquelle il conféra six manuscrits.

CHAPITRE XXV.

Des premiers Médecins de la Grèce[1].

Les premières connoissances en médecine furent portées, dit-on, en Grèce, par Asclépius ou Esculape, prince Thessalien du quatorzième siècle avant J.-C. Pour ce bienfait, il fut placé au rang des dieux. Ses connoissances furent long-temps conservées et transmises de génération en génération parmi ses descendans, les Asclépiades. On leur attribue un opuscule composé de vingt-un vers qui renferment des préceptes d'hygiène d'une très-grande simplicité ; il est intitulé : Ἀσκληπιαδῶν ὑγιεινὰ παραγγέλματα.

Cet opuscule a été publié, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Munich, par le baron *J.-Ch. d'Aretin*, dans ses Beytræge zur Geschichte der Liter., vol. IX, p. 1001.[2]

[1] *Curt Sprengel* Versuch einer pragmat. Gesch. der Arzneykunde ; Halle, 1792, 4 vol. in-8°.

[2] Comme ce recueil ne se trouve probablement pas à portée de plusieurs de nos lecteurs, nous croyons leur faire plaisir en plaçant ici ces *préceptes de santé*, tels que le baron d'Aretin les a donnés, sans accens.

Ἑυεξιας τραπεζαν, ἐι θελεις, μαθε·
Της ἡμερας δειπνησον εἰσαπαξ μονον.
Ἁπλουν το δειπνον, ου πολυ μεν σοι φιλον.
Προ του χορου βρωσιν τε και ποσιν φυγε,

On donne aussi à PYTHAGORE de grandes connoissances en médecine, surtout en diététique, qu'il doit avoir rapportées d'Egypte. Il a, dit-on, le premier remarqué les années climatériques, et les jours critiques dans les maladies.

Son disciple ALCMÉON est nommé comme le premier qui ait disséqué des corps d'animaux[1].

Les Asclépiades se partagèrent en deux écoles célèbres et rivales entre elles, les écoles de Cnide et de Cos. De là dernière sortit HIPPOCRATE *de Cos*[2], regardé comme le père de la médecine. L'auteur de ses jours qui fut en même temps son maître, s'appeloit Héraclide; sa mère portoit le nom de Phénarète, qui fut aussi celui de la mère

Και συμμετροις γυμναζε σαυτον τοις πονοις.
Ἐπι τα δεξια δε τοις ὑπνοις κλινου,
Και τα ψυχρα ποματα χειμωνος μισει.
Την κρανιακην τεμνε τῳ θερει φλεβα,
Την καθολου δε τοις ψυχροις μαλλον χρονοις.
Κ'ανεις μεν ἀκμῃ της σεληνης ἐμφρασαι·
Ἀν δ'ὑπεραιχμος, τησδε το πληρες σκοπει,
Και γαστερος κενωσιν ἐκ των σκυβαλων.
Το δ'ἀκριβως ἀπικρον ἀδιψον στομα,
Διψους ἀγευστον εἰ τε μην τε και πικρου.
Το σωμα θαλπε ταις χλαμυσιν ἐν ψυχει
Και την κεφαλην, στηθος τε σον και τους ποδας.
Πλην τας σισυρας φευγε ζεοντος ἡλιου,
Και μαλλον εἰ αἰγος σοι αἱ τριχες πελον.
Κατοικιας ἐκκλινε δυσωδεστερας
Ἀει τε και μαλιστα καυματος χρονῳ.
Μετα Θεου τουτοισδε ἐκφυγοις νοσους.

[1] Voy. vol. II, p. 303.

[2] Né Ol. LXXX, 1, = 460 avant J.-C. Mort Ol. CVI, 1, = 356 avant J.-C., la même année que Xénophon.

de Socrate. Héraclide étoit fils d'un autre Hippocrate : cette famille appartenoit à celle des Asclépiades. Hippocrate, fils d'Héraclide, que nous nommerons Hippocrate II, exerça d'abord la médecine dans l'île de Thasus et dans les villes voisines du continent, comme Abdère, où le jeune médecin se lia d'amitié avec Démocrite. Après avoir fait de grands voyages en Asie, et peut-être en Scythie et en Libye, il se fixa à Cos, où il pratiqua et enseigna la médecine, et écrivit ses ouvrages pour lesquels il se servoit des journaux de maladies qui étoient déposés à Cos et à Cnide. Ainsi la médecine, fondée sur une suite d'observations, cessa d'être un pur empirisme.

« La vie d'Hippocrate, dit M. Coray [1], est du petit nombre de celles auxquelles il est difficile de comparer une autre. Le mérite de ce grand homme ne se borne pas à avoir été le premier dans l'art qu'il professoit; il ajouta à cette supériorité l'éclat de la vertu, en égalant par sa conduite Socrate, qui a été son contemporain. L'histoire atteste et ses écrits prouvent qu'en exerçant la médecine, il s'étoit proposé un noble but, le bien de l'humanité. Hippocrate combattit les charlatans, comme Socrate combattit les faux philosophes. »

« Ce fut ce grand homme, dit Chardon-la-Rochette [2], ou l'auteur anglois dont il donne un extrait, ce fut ce grand homme qui fit de la médecine

[1] Dans la préface de sa seconde édition du Traité des Airs, etc.

[2] Mélanges, vol. II, p. 121.

une science méthodique, et qui rassembla en un corps de doctrine toutes les notions éparses avant lui. Son génie, un des plus beaux que la Grèce ait produits, y joignit ses propres observations, je dirois presque ses divinations; car il a tellement médité son art, il en a si bien établi les principes, que le germe de tous les progrès que la médecine a faits depuis lui, se trouve dans ses écrits. »

Nous ajoutons que c'est sous ce rapport qu'on peut dire qu'Hippocrate a le premier porté le flambeau de la philosophie dans la médecine; assertion qui ne seroit pas exacte si on vouloit dire par là qu'il a appliqué à la médecine les principes scientifiques de la philosophie. Gálien nous dit au contraire qu'Hippocrate a séparé la médecine de la philosophie, et qu'il étoit entièrement empirique [1]. La préférence qu'Hippocrate donnoit à l'expérience éclairée par la réflexion, ne l'empêchoit pas de dire quelque part : « Il faut introduire la sagesse dans la médecine et la médecine dans la sagesse; car le médecin philosophe s'élève jusqu'aux dieux. » Dans cette phrase, qui a été quelquefois citée par ceux qui ont voulu faire d'Hippocrate un philosophe dans le sens des écoles, il n'est question que de la philosophie pratique et des qualités morales que ce grand maître exige de ceux qui veulent pratiquer l'*art divin*.

Les expériences et les observations qu'Hippo-

[1] Ἐμπειρικώτατος ἁπάντων τῶν κατὰ ἰατρικὴν τέχνην. GALEN. Comment. III, in libr. de artis, p. 616.

crate a faites lui-même, ou qui lui avoient été transmises, sont consignées dans des aphorismes regardés encore de nos jours comme d'excellens principes. Hippocrate perfectionna la chirurgie et la pathologie; il donna la première diététique, et une séméiotique qui n'a pas encore été surpassée. En un mot, il fit tant pour les diverses branches de la médecine, que l'on pense que ces travaux seroient au-dessus des forces d'un seul homme; que ces découvertes provenoient, non d'un seul Hippocrate, mais de toute une famille de ce nom, et que les fruits de deux siècles d'observations ont été attribués à un seul personnage. Cependant les connoissances d'Hippocrate, en physiologie et en anatomie, étoient très-imparfaites, parce que dans son siècle on n'avoit pas encore osé disséquer des corps humains, à cause du respect religieux des Grecs pour les morts.

Le nombre des ouvrages attribués à Hippocrate est très-considérable; on en compte au-delà de quatre-vingts; mais ceux sur l'authenticité desquels il n'y a pas de doute, se réduisent à une très-petite quantité. Il faut observer d'abord qu'avant et après Hippocrate, plusieurs médecins ont porté ce nom, et que les anciens auxquels nous avons déjà reproché l'insouciance qu'ils montroient pour la critique, ont confondu les écrits de tous ces médecins. Il existe ensuite une classe d'ouvrages hippocratéens à l'égard desquels on est incertain si l'on doit les regarder comme authentiques ou

non, parce que ces écrits, quoique composés peut-être de matériaux recueillis par Hippocrate, n'étoient pas destinés à voir le jour : c'étoient des observations rapides, des notes que ce médecin s'empressoit de consigner par écrit, pour en faire l'objet de ses méditations et d'expériences ultérieures, avant d'en tirer des inductions qui, érigées en règle, pussent être portées à la connoissance du public; mais auxquelles ses imprudens descendans ont donné de la publicité. Enfin deux médecins des siècles suivans, *Dioscoride* et *Artémidore Capito*, se sont permis de faire beaucoup d'interpolations dans tous ces ouvrages. C'est *Galien* par lequel nous savons ce fait : ce médecin avoit le projet de s'occuper d'un travail critique sur les écrits d'Hippocrate, dans le but de distinguer ses productions authentiques de celles qui lui étoient faussement attribuées. Nous ne savons pas si Galien a donné suite à ce plan; dans tous les cas, sa *censure* ne nous est pas parvenue. Mais il a discuté l'authenticité de plusieurs ouvrages hippocratéens, dans les commentaires par lesquels il les a expliqués.

Palladius, médecin du sixième siècle après J.-C., qui a écrit des scholies sur le traité d'Hippocrate des Fractures, indique onze ouvrages de ce médecin comme seuls authentiques.

Mille ans après, deux savans s'occupèrent d'un travail critique sur Hippocrate : ce furent *Jérôme Mercuriale*, célèbre médecin et philologue italien

du seizième siècle, et un Portugais nommé *Louis de Lemos*. Ces deux littérateurs eurent, dans le même temps, l'idée de classer les ouvrages d'Hippocrate. Le professeur de Padoue en établit quatre catégories : 1° ouvrages où l'on reconnoît à la fois la doctrine et le style de ce grand écrivain, et qui, par conséquent, sont indubitablement authentiques ; 2° ouvrages écrits par Hippocrate, mais publiés par ses fils et ses disciples ; 3° ouvrages rédigés par les fils et les disciples d'Hippocrate, mais dont le contenu est conforme à sa doctrine ; 4° ouvrages qui ne sont pas même rédigés dans son esprit [1]. *Lemos*, après avoir pesé tous les ouvrages hippocratéens sur la balance de la critique, n'en reconnut comme authentiques que dix-neuf [2].

Lorsque, dans le dix-huitième siècle, la critique, long-temps négligée, devint une science fondée sur des principes sûrs, elle ne put manquer de porter de nouveau son flambeau sur ce qu'on appeloit les ouvrages d'Hippocrate. Le célèbre *Alb. de Haller*, en faisant réimprimer la traduction latine de ces ouvrages, en discuta l'authenticité, qu'il n'accorda qu'à quinze traités. Deux autres médecins allemands, *Chr.-God. Gruner* [3] et *Jean-*

[1] Censura operum Hippocratis, Venet. 1583, in-4°, imprimée d'abord sans nom d'auteur, mais ajoutée ensuite par Mercuriale à son édition d'Hippocrate de 1588.

[2] De optima prædicandi ratione ; item judicii operum magni Hippocratis liber unus. Salamanticæ, 1585, in-12.

[3] Censura librorum hippocratensium, Vratislav., 1772, in-8°.

Fréd.-Charles Grimm[1] s'occupèrent de nouvelles recherches tendant à distinguer ce que dans la collection hippocratéenne il y avoit d'authentique, de ce qui étoit faussement attribué au père de la médecine. Dans cet examen, ils combinèrent les témoignages des anciens avec les caractères internes des ouvrages. Le résultat de ce travail a été que, d'après *Gruner*, il n'existe que dix ouvrages authentiques d'Hippocrate ; *Grimm* en a encore retranché quelques-uns.

M. *H.-F. Linck*, professeur à Berlin, a une manière de voir différente de celle de ces médecins. D'après lui, il n'existe pas un seul écrit qu'on puisse attribuer avec certitude soit à Hippocrate I, fils de Gnosidicas et aïeul du nôtre, soit à celui-ci même, soit à Hippocrate III et à Hippocrate IV, fils de Thessalus et de Dracon. Suivant ce professeur, les soi-disantes œuvres d'Hippocrate ne sont autre chose qu'un recueil d'ouvrages rédigés par six auteurs différens, qui tous ont vécu avant l'époque où les sciences, et entr'autres la médecine, fleurirent à Alexandrie. M. Linck se fonde non-seulement sur la diversité du style qu'on remarque dans ces écrits, mais aussi et principalement sur celle de la doctrine et du système de leurs auteurs[2].

[1] Hippokrates Werke. Aus dem Griechischen, vol. I. Altenburg, 1781, in-8o.

[2] Uber die Theorien in den Hippokratischen Schriften, nebst Bemerkungen über die Aechtheit dieser Schriften, von *H. F. Link*, dans Abhandl. der Kœn. Akad. des Wissensch. in Berlin aus den Jahren, 1814—1815, p. 223.

Un des derniers éditeurs des œuvres d'Hippocrate, ou au moins d'une partie de ses œuvres, M. *de Mercy* regarde comme authentiques tous les ouvrages pratiques qui se trouvent dans la collection, et il s'appuie de la lettre d'Hippocrate à Démocrite, qui fait partie du recueil des lettres attribuées au médecin de Cos, et où il est question de ces ouvrages; mais il est impossible de regarder comme une production de ce médecin, une lettre dans laquelle Philopœmen est nommé.

Nous allons indiquer les ouvrages que Mercuriale, Lemos, Haller, Gruner et Grimm, ou la plupart d'entr'eux, s'accordent à reconnoître comme authentiques.

1°. Il n'existe aucun doute sur l'originalité du premier et du troisième livre de l'ouvrage intitulé: *des Epidémies*, Ἐπιδήμια. L'auteur y décrit les maladies qu'il a observées à Thasus, Larisse, Abdère, Cyzique, et dans les villes des alentours. Il paroît que c'est le plus ancien ouvrage d'Hippocrate. Galien a déjà fait la remarque que les intitulés des sections ou chapitres ont été ajoutés après coup.

Edition de *Jean Freind*, Londres, 1717, in-4°, réimprimée plusieurs fois.

2°. Le même accord a lieu pour les *Prognostiques des maladies*, Προγνωστικά, en quatre livres.

Première édition : Bâle, 1536, in-8°. Avec la traduction latine de *Laurent Laurentianus*, Paris, 1543, in-12. Avec celle de *Jean Butin*, Lyon, 1580, in-12. Ces deux versions

ont été souvent réimprimées. Très-bonne édition donnée par *Jean Obsopœus*, Francf., 1587, in-12. Feu *Fr.-Marie Bosquillon* publia cet ouvrage avec les Aphorismes, Paris, 1784, en 2 vol. in-12.

3°. Même unanimité à l'égard des *Aphorismes*, Ἀφορισμοί. Ce sont de courtes thèses ou maximes sur la nature, les signes, les dangers et la fin des maladies; ouvrage précieux des derniers temps d'Hippocrate. Les aphorismes, qui sont au nombre de quatre cent vingt-deux, sont distribués en sept ou huit sections; car les manuscrits varient à ce sujet. Quelques aphorismes ne sont pas d'Hippocrate, et Galien fait déjà la remarque que le recueil a été interpolé. Il en est, d'ailleurs, de ce recueil comme d'autres ouvrages semblables : il en existoit anciennement plusieurs textes totalement différens. Celui de nos éditions est le même dont Galien s'est servi; mais Oribasius et Sextus Rufus en avoient un autre. On a trouvé, de nos jours, dans un manuscrit du treizième siècle, une traduction latine qui est faite sur un texte tout différent du nôtre.

C'est *Fr.-Marie Bosquillon* qui a trouvé cette traduction; il l'a publiée, avec le texte grec des Aphorismes et des Prognostiques, à Paris, 1784, 2 vol. in-12.

Autres éditions des Aphorismes :

Haguenau, sans date, in-8°, par *Jean Cornarius*; texte grec seul.

Par *Rabelais*, Lyon, 1532, 1542, 1543, in-12.

Par *Rutger Rescius*, Louvain, 1533; Lyon, 1543; Francfort, 1545, in-12.

En grec-latin : Paris, 1552, 1555, 1557, in-16.

Francfort, 1587, in-12, par *J. Obsopœus.*

Leide, 1607, in-12, par *Jean Heurne.*

Leide, 1628, in-24, par *Ad. Vorstius*, imprimée par Elzevir.

Leide, 1633, in-12, par *G. Plantius.*

Leide, sans date, in-24, par *Ad. Vorstius*, chez *Gœsbeck.*

Leide, 1633, in-16, et 1638, in-12, par *Jean Scheffler.*

Utrecht, 1657, in-12, par *H. Poort.*

Leide, 1675, in-12, par *Luc. Verhoofd,* avec une table des matières.

Amsterd., 1685, in-24, par *Théod. Jans. ab Almeloveen*, et souvent réimprimée, p. e. Glasgow, chez Foulis, 1748, in-12; Strasbourg, 1756, in-12; Leide, 1765, in-12.

Paris, 1759 et 1784, in-18, par *Anne-Charles Lorry.*

A la Haye, 1767, 2 vol. in-8°, par *J.-Ch. Rieger*, avec commentaires *variorum.*

Paris, 1779 et 1782, in-12, par *J.-B. Lefebure de Villebrune.*

Berlin, 1822, in-16. Réimpression de l'édition de *Bosquillon* de 1784, avec la table des matières de celle de Verhoofd.

4°. *Du Régime dans les maladies aiguës*, περὶ Διαίτης ὀξέων. Cet ouvrage porte aussi les titres suivans : Πρὸς τὰς Κνιδίας γνώμας, *Contre les sentences* (*de l'Ecole*) *de Cnide*, et περὶ Πτισάνης, *de la Ptisane.* Quoiqu'il soit généralement reconnu authentique, cependant la dernière partie ne l'est pas, ou au moins elle n'appartient pas à cet ouvrage ; elle forme plutôt un petit traité à part.

Edition grecque : Paris, 1530, in-fol. Grecque-latine, par *Jean Vassœus*, Paris, 1531, in-fol.

5°. *Des Airs, des Eaux et des Climats*, Περὶ Ἀέρων, Ὑδάτων, Τόπων, ouvrage classique et d'un

intérêt général, sur l'authenticité duquel le seul *Haller* a élevé un soupçon dont il ne faut tenir aucun compte, parce qu'il se fonde sur une erreur de la traduction latine que ce grand médecin avoit sous les yeux [1]. Voici ce que M. *Coray* observe à l'égard de cet ouvrage : « Un avis important pour ceux qui voudront s'occuper des écrits dans lesquels Hippocrate présente des observations météorologiques et des constitutions épidémiques, c'est de se procurer des topographies exactes de tous les pays de la Grèce, et spécialement de ceux où ce grand homme exerça la médecine. Je suis sûr qu'au moyen de ces secours, on verra disparoître de ses ouvrages tout ce qui paroît contredire nos idées actuelles sur plusieurs points de météorologie médicale. C'est en Grèce qu'Hippocrate faisoit ses observations ; et elles ne pourront être applicables à d'autres climats qu'autant qu'on y trouvera réunies en plus ou moins grand nombre les mêmes circonstances locales » [2].

Editions : Paris, 1536, en grec.

Bâle, 1529, in-4°, } avec la traduction de *Jean Cornarius*.
Paris, 1542, in-4°, }

Leide, 1658, in-12, grecque-latine, imprimée par *J. Elzevir;* fort rare.

[1] Le passage mal traduit se trouve au § 72, où Hippocrate dit que le climat est plus doux en Asie qu'en Europe. Les traducteurs ont ajouté le mot *nostra*, qui ne se trouve pas dans le texte, et ont rendu le passage de la manière suivante : « Estque regio ipsa hac nostra mitior. » Haller a dit que l'auteur du traité, se donnant pour Européen, ne pouvoit être le médecin de Cos.

[2] Discours prélim. de M. *Coray* sur le Traité des Airs, etc., p. CLXIX.

La meilleure édition est celle de M. *Coray*, Paris, 1800, 2 vol. in-8°, accompagnée d'une traduction françoise. Voici ce qu'on lit dans les Rapports et discussions de toutes les classes de l'Institut de France, p. 203 : « M. *Coray* a rendu un véritable service à la science et à la critique, en traduisant ce traité, sur lequel ses remarques ont répandu une clarté nouvelle. Le nombre des passages qu'il a mieux entendus, et de ceux qu'il a restitués, corrigés et expliqués d'une manière satisfaisante, est très-considérable. La sagacité de sa critique et le bonheur de ses conjectures semblent le conduire souvent jusqu'à l'évidence. La philologie et la science médicale, répandues avec choix et sans profusion dans ses notes, rendent la lecture de ce traité aussi intéressante qu'instructive. »

L'édition de M. Coray, après avoir manqué long-temps dans le commerce, a été réimprimée en 1816, mais sans les notes, en 1 vol. in-8°.

M. *J.-N. Chailly* a donné à Paris, en 1817, in-8°, une nouvelle traduction de cet ouvrage, accompagnée, qui le croiroit? du texte de Foes, à l'égard duquel M. Chailly dit : « L'ouvrage de Foes est un de ces monumens antiques intéressans même par leurs défauts; on aime à y considérer, d'une part, les fautes qui sont en quelque sorte le cachet de l'époque qui les a vu naître, et de l'autre, les mutilations qui attestent combien de siècles ils ont traversés. » Il est très-heureux que l'auteur qui professe une si grande vénération, non pour quelque ouvrage de l'antiquité qu'on peut mieux aimer tronqué que mal restauré, mais pour le texte corrompu d'un écrivain grec dont on possède une meilleure récension, se soit pourtant décidé à indiquer dans son édition les corrections de M. Coray; travail pénible et inutile pour lui-même et ses lecteurs, auquel toutefois il a donné du prix, en ajoutant de bonnes corrections de son crû [1].

[1] Voy. Observations sur une nouvelle traduction françoise, suivies du texte grec, du traité d'Hippocrate des Airs, etc.; par *Fred. Osann*, dans le Mag. Encyclop., août 1818, p. 338.

6°. *Des Plaies de tête*, Περὶ τῶν ἐν κεφαλῇ Τρωμάτων. C'est l'ouvrage de chirurgie le plus célèbre de l'antiquité. Cependant Grimm, mais ce savant seul, l'exclut des productions authentiques du médecin de Cos.

Edition grecque-latine de *Scaliger*, Paris, 1578, in-8°.

7°. *Des Fractures*, περὶ Ἀγμῶν. C'est aussi Grimm seul qui refuse de reconnoître l'authenticité de ce traité.

Edition, sous le titre suivant : De Officina medici et de fractis libri duo, gr. lat., edente *Fr.-Mar. Bosquillon*. Paris, 1816, in-4° et in-8°. C'est le commencement d'une édition des œuvres d'Hippocrate que Bosquillon avoit fait imprimer depuis long-temps, et qu'il se proposoit toujours de continuer. Après sa mort, M. *Renouard* publia ce fragment sous le titre indiqué.

8°. *Prorrhétiques* ou *Présages*, Προῤῥητικόν. Les anciens, et nommément Palladius, rejetoient cet ouvrage, et ils avoient certainement raison à l'égard du premier livre; mais les critiques modernes que nous avons nommés, et même le sévère Grimm, pensent que Galien, Erotien et Palladius ont eu tort de ne pas distinguer le second livre (qui est écrit dans un style pur, et qui est plein d'observations sages et profondes, lesquelles permettent de le regarder comme authentique), du premier livre qui n'est qu'une espèce de *Memorandum* ou de journal tenu par l'auteur, et renfermant des choses qui ne devoient pas être publiées, tels que jusqu'aux

noms des malades sur lesquels les observations ont été faites. Les anciens disoient qu'il a été mis au jour soit par *Dracon*, fils d'Hippocrate, soit par *Thessale*.

Editions grecques-latines : Paris, 1557, in-12 ; à Francfort, 1587, in-12, par *J. Obsopœus* ; et à Bâle, 1784, in-12.

Nous passons maintenant aux ouvrages que quelques-uns seulement de nos critiques regardent comme authentiques.

1°. *Le Serment*, Ὅρκος, ou ces instructions qu'Hippocrate avoit coutume de remettre aux médecins sortant de son école, et dont il leur faisoit jurer l'observation. Lemos et Gruner reconnoissent cet ouvrage ; Palladius et Haller le rejettent. Quant à Grimm, nous ne le nommerons plus, parce qu'il rejette tous les ouvrages dont il nous reste à parler.

Editions : *première*, dans la collection des Fabulistes de *Frobenius*, de 1518 ; ensuite, Francfort, 1587, in-12, par *J. Obsopœus*, gr.-lat. ; Leide, 1643, in-4°, par *J. H. Meibom*.

2°. *De la Boutique du Médecin*, ou, comme le traducteur françois a rendu le titre grec qui est : Κατ' Ἰατρεῖον, *le Médecin-Chirurgien*. Lemos, Haller et Gruner reconnoissent cet ouvrage ; Palladius le rejette.

Edition par *Bosquillon*. Voy. p. 24.

3°. *Des lieux dans l'homme*, περὶ Τόπων τῶν κατ' ἀνθρώπου. Haller seul croit cet ouvrage authentique.

4°. *De la nature de l'Homme*, περὶ Φύσιος ἀνθρώπου. S'il étoit bien prouvé que Platon a eu cet ouvrage en vue, lorsque, dans le Phèdre, il dit qu'il va examiner la nature de l'homme d'après la méthode d'Hippocrate, il ne resteroit aucun doute sur son authenticité. Aussi Galien la soutient-il chaudement, en convenant cependant que la seconde partie [1] n'est pas d'Hippocrate. Ce qui est certain, c'est qu'Aristote, qui en a tiré plusieurs passages, cite cet ouvrage comme étant de *Polybe* [2]. Palladius, Lemos et Haller ont adopté l'opinion de Galien sur l'authenticité du traité de la nature de l'homme.

5°. *Des Humeurs*, περὶ Χυμῶν. Palladius, Mercuriale et Haller nomment cet ouvrage parmi les productions d'Hippocrate. Il paroît qu'il a été fortement interpolé.

6°. *De la Nourriture*, περὶ Τροφῆς. Galien, Palladius, Lemos et Haller reconnoissent cet ouvrage comme authentique. Il faut remarquer cependant qu'il y est question d'*artères*, mot qui n'étoit usité, à ce qu'il paroît, qu'après les temps d'Aristote, puisque ce naturaliste ne s'en sert pas.

7°. *Des Articulations*, περὶ Ἄρθρων. Cet ouvrage a été attribué, dès l'antiquité, à l'aïeul d'Hippocrate.

8°. *Des Ulcères*, περὶ Ἑλκῶν. Lemos seul croit ce traité authentique.

[1] Depuis le § 17 de l'édition de Linden.

[2] Hist. Anim., III, 2.

9°. *De la nature de l'Enfant*, περὶ Φύσιος παιδίου. Il paroît que c'est un fragment d'un traité de la génération. Palladius et Lemos le croient original.

10°. Lemos seul croit à l'authenticité du traité de l'*Accouchement au bout de sept mois*, περὶ Ἑπταμήνου, ainsi que

11°. De celui de la *Superfétation*, περὶ Ἐπικυήσεως, et enfin,

12°. De *la Loi*, Νόμοι, ou d'une instruction pour les médecins.

C'est à cela que se borne le catalogue des ouvrages que certains critiques anciens attribuent à Hippocrate; mais comme parmi les productions supposées, il y en a plusieurs d'une haute antiquité, elles ne manquent pas d'intéresser les médecins. Nous allons les indiquer sommairement.

Les livres II, IV, V, VI et VII des *Maladies épidémiques*, rejetés par Galien et tous les autres critiques, comme tirés seulement du journal d'Hippocrate, mais n'ayant pas été écrits pour le public.

Les *Prénotions Coaques*, Κωακαὶ προγνώσεις, ouvrage inconnu à Erotien, et rejeté par Galien : il paroît antérieur à Hippocrate.

L'édition d'*Elzevir* de 1660, in-12, est extrêmement rare.

Des Crises, περὶ Κρίσεων, et *des Signes décisifs*, περὶ Κρισίμων, deux opuscules extraits, sans méthode, des ouvrages d'Hippocrate.

Du Redressement des os, Μοχλικός. *Des Fistules*, περὶ Σύριγγων. *Des Hémorrhoïdes*, περὶ Αἱμοῤῥοΐδων.

De la manière de sortir le fétus par une incision, περὶ Ἐγκατατομῆς ἐμβρύου. *De l'Anatomie*, περὶ Ἀνατομῆς.

Des Affections, περὶ Παθῶν. *Des Affections internes*, περὶ ἐντὸς παθῶν. Ce dernier ouvrage a été composé par un médecin de l'école de Cnide; il est important pour l'histoire de la médecine, parce qu'il nous fait connoître les principes d'une école fameuse.

De la Vue, περὶ Ὄψιος.

Des Maladies, περὶ Νούσων, en quatre livres. Il a existé sous ce titre un ouvrage d'Hippocrate; mais les passages que les anciens en citent, ne se trouvent pas dans celui que nous avons. Celui-ci est peut-être d'HIPPOCRATE III, fils de Thessalus.

Des Maladies des Femmes, περὶ Γυναικείων, en deux livres; *de celles des Vierges*, περὶ Παρθενίων. *De la Nature de la Femme*, περὶ γυναικείης Φύσιος. *Des Stériles*, περὶ Ἀφόρων.

De la Maladie sacrée, περὶ Ἱερῆς νούσου, ou *de l'Épilepsie*. Cet ouvrage, bien écrit, est peut-être du petit-fils d'Hippocrate.

De la Manie, περὶ Μανίης.

Des Purgatifs, περὶ Φαρμάκων. *De l'usage de l'Hellébore*, περὶ Ἐλλεβορισμοῦ. *De l'usage des Humides*, περὶ Ὑγρῶν Χρήσιος.

Des Vents, περὶ Φυσῶν, production remarquable de l'école dogmatique.

Des Glandes, περὶ Ἀδένων. *De la Dentition*, περὶ Ὀδοντοφυΐης.

Du Régime, περὶ Διαίτης, en trois livres. Galien regarde cet ouvrage comme très-ancien. Parmi les médecins qu'il nomme comme en ayant peut-être été les auteurs, il y en a qui sont antérieurs à Hippocrate.

Des Songes, περὶ Ἐνυπνίων, suite du précédent.

Du Régime salutaire, περὶ Διαίτης ὑγιεινῆς. Cet ouvrage est de POLYBE. Galien le cite toujours sous le nom de ce médecin.

De la Nature des Os, περὶ Ὀςέων φύσιος. Haller a remarqué que les connoissances anatomiques qu'on trouve dans cet ouvrage prouvent qu'il est postérieur à Aristote.

Des Veines, περὶ Φλεβῶν. *Des Chairs*, περὶ Σαρκῶν. *Du Cœur*, περὶ Καρδίας. *De l'Age*, περὶ Αἰῶνος. *De la Génération*, περὶ Γονῆς. *De la Naissance au huitième mois*, περὶ Ὀκταμήνου.

Du Chirurgien, περὶ Ἰητροῦ.

De la Décence, περὶ Εὐσχημοσύνης.

Préceptes, Παραγγελίαι.

De l'ancienne Médecine, περὶ ἀρχαίης Ἰητρικῆς.

De l'Art, περὶ Τέχνης.

Enfin, il existe des *Lettres* faussement attribuées à Hippocrate[1].

Nous avons deux *Vies* d'Hippocrate : l'une d'un nommé SORANUS (qui n'est pas Soranus d'Ephèse), médecin méthodique du second siècle après J.-C.; et l'autre de JEAN TZETZÈS. L'une et l'autre sont

[1] Voy. *Theod.-Car. Schmidt*, Epistolarum quæ Hippocrati tribuuntur, censura. Jenæ, 1813, in-8o.

remplies de fables, comme l'est aussi celle qu'*André Dacier* a jointe à la traduction françoise des œuvres d'Hippocrate.

Dans le second siècle après J.-C., DIOSCORIDE (peut-être le poëte didactique, dont nous parlerons à la période suivante), et ARTEMIDORUS, surnommé CAPITO, réunirent les ouvrages d'Hippocrate en forme de recueil, et en publièrent des éditions. On les accuse d'une grande témérité dans la manière de traiter le texte de leur auteur, qu'ils ont changé arbitrairement. Il ne se trouve pas un seul manuscrit de leurs collections, et nous ignorons jusqu'à l'ordre dans lequel ces éditeurs avoient placé les ouvrages d'Hippocrate; car ceux-ci ne nous sont parvenus que détachés.

Il n'y a peut-être pas d'auteur qui ait été plus souvent commenté par les anciens, qu'Hippocrate. Erotien et Galien citent jusqu'à quarante-cinq auteurs qui ont écrit sur quelques parties de ses oeuvres, et un certain ZEUXIS, qui a commenté toute la collection. Parmi ce qui nous reste en fait de commentaires, il y a d'abord ceux que GALIEN a publiés sur plusieurs ouvrages d'Hippocrate, de la classe de ceux dont l'authenticité paroît indubitable. Il faut observer cependant, 1° que l'original du commentaire sur le traité des Airs, des Eaux et des Climats, s'est perdu, et que nous n'en avons qu'un maigre extrait en langue latine; 2° que celui qui s'occupe du traité des Fractures paroît n'avoir pas encore été imprimé.

Indépendamment de ces travaux de Galien, il existe plusieurs commentaires sur les Aphorismes. L'un est attribué à Oribasius ; mais ce médecin de l'empereur Julien étoit païen, et l'auteur du commentaire en question se montre chrétien. D'ailleurs il n'existe pas de texte grec de ce commentaire, et son auteur ne cite que des auteurs latins.

Un autre commentaire, dont l'auteur se nomme Philotheus, est attribué à Théophile Protospatharius, moine-médecin du commencement du septième siècle. Cet ouvrage n'a été publié que dans une traduction latine.

Il existe à la bibliothèque impériale de Vienne des *Scholies* sur les Aphorismes, par Stéphanus, disciple de Théophile.

Enfin, les Arabes se sont beaucoup occupés d'Hippocrate, et nous avons leurs commentaires sur plusieurs ouvrages de ce médecin.

Il existe trois *Glossaires* anciens pour l'intelligence d'Hippocrate, l'un par Galien, l'autre par Erotien, et le troisième par un grammairien inconnu, nommé Hérodote.

Nous avons indiqué les meilleures éditions des ouvrages détachés d'Hippocrate, regardés comme authentiques. Il nous reste à faire connoître celles qui renferment la collection complète de ses œuvres.

En 1525, il parut à Rome, in-fol., une traduction latine des œuvres d'Hippocrate, que Clément VII avoit fait faire par *Fabius Calvus*, de Ravenne. Quoique écrite dans un style barbare, elle est précieuse à cause de son exactitude, qui est

quelquefois outrée. Elle fut ensuite réimprimée plusieurs fois.

Une année après, 1526, parut la *première édition* du texte grec, à Venise, chez *Alde*, ou plutôt chez *André d'Asola*, in-fol. Elle est peu estimée, étant faite sur de mauvais manuscrits.

On lui préfère, sous le rapport de la correction, celle que *Jacques Cornarius* donna chez *Froben*, à Bâle, 1538, in-fol. Ce même savant fit imprimer à Venise, 1545, in-8°, une nouvelle version d'Hippocrate, qui, souvent réimprimée depuis, est entrée dans la collection de Haller. Dès 1532, le célèbre *Rabelais* avoit publié à Lyon, in-16, une traduction de quelques ouvrages seulement d'Hippocrate et de Galien.

La première édition grecque-latine des œuvres d'Hippocrate est celle de *Jérôme Mercuriale*, Venise, 1588, in-fol. Les trois glossaires antiques y sont réunis; le texte est corrigé à l'aide de manuscrits.

La quatrième édition est la meilleure. *Anutius Foes*, de Metz, la donna à Francfort, 1595, in-fol. Elle renferme une nouvelle récension du texte, une bonne traduction entièrement refaite, et des notes fort utiles. Elle a été réimprimée en 1621 et 1645 (en 1624, on n'a réimprimé que le frontispice); et, avec les glossaires, à Genève, 1657, in-fol.

On reproche ordinairement à *Jean van der Linden*, qui soigna la cinquième édition, ou la troisième grecque-latine, Leide, 1665, en 2 vol. in-8° (réimprimée en latin seulement, à Naples, 1757, en 2 vol. in-4°), d'avoir altéré le texte de son auteur; mais M. *Coray* observe[1] que van der Linden est mort avant d'avoir eu le temps de publier les notes, qui nous auroient probablement instruits des raisons qui ont motivé les différences de son texte d'avec celui des éditions antérieures; différences auxquelles la critique doit souvent applaudir. Un inconvénient qu'offre encore cette édition, c'est que le fils de l'éditeur y ajouta la version de Cornarius, sans la changer

[1] Discours préliminaire du Traité des Airs, etc., p. CIX.

d'après les corrections que son père avoit faites dans le texte.

On estime peu l'édition belle, mais peu critique, des Œuvres d'Hippocrate et de Galien que *René Chartier* commença à publier en 1638, in-fol. Il en donna, jusqu'en 1654, dix volumes; et après sa mort, *Blondel* et *Lemoine* y ajoutèrent encore trois volumes. En 1679, on imprima un frontispice nouveau pour les treize volumes. Elle renferme une nouvelle récension et beaucoup de variantes; mais les manuscrits dont elles sont tirées ne sont pas décrits. L'impression est incorrecte.

On préféreroit à ces éditions celle d'*Etienne Mack*, si elle avoit été achevée; elle renferme un texte corrigé à l'aide des manuscrits de Florence et de Vienne. Il n'en a paru que deux volumes in-fol., qui ont été publiés à Vienne, en 1743 et 1749.

Un François, M. *de Mercy*, a commencé, en 1815, à publier à Paris une collection d'œuvres choisies d'Hippocrate, avec une traduction françoise et un commentaire. Les sept volumes in-12 qui en ont paru renferment le Traité des Airs, des Eaux et des Climats; le Traité du Régime dans les maladies aiguës; les Prognostiques et Présages; les sept livres d'Epidémiques; les Prénotions Coaques, et les Aphorismes; les Traités de la Nature de l'Homme, de l'ancienne Médecine, des Humeurs et de l'Art médical; ceux du Serment, de la Loi de la Médecine, des Maladies et des Affections.

Il s'est passé soixante-douze ans sans que quelqu'un ait eu le courage d'entreprendre une édition critique d'Hippocrate. Ce travail exige la vie entière d'un homme doué de beaucoup de sagacité, et ayant une connoissance aussi profonde de la médecine que de la langue grecque. Celui qui s'en chargera devra prendre pour modèle l'édition du Traité des Airs, des Eaux et des Climats, par M. *Coray*. Voici ce que dit cet éditeur, au § 153 du Discours préliminaire de ce traité : « Le seul médecin helléniste de notre siècle qui fût capable de nous donner une bonne édition des œuvres d'Hippocrate, étoit

Héringa. Versé profondément dans la langue grecque, et doué, de plus, d'une excellente critique, saine et sûre, et toujours ingénieuse, ce savant médecin auroit bien mérité de son siècle et de la postérité, s'il eût voulu se charger d'un pareil travail. Mais la modestie qui accompagne toujours les vrais talens, ne lui a pas seulement permis de le tenter. » La modestie de M. *Coray* l'a empêché de s'apercevoir que le public lui a appliqué tout ce qu'il a dit d'Héringa.

Nous ajouterons encore à cette notice, que M. *J. F. Pierer* a fait réimprimer la traduction de Foes, à Altenbourg, en 1806, en 3 vol. in-8°. Il y a joint une excellente notice littéraire sur Hippocrate, qui nous a beaucoup servi.

Après Hippocrate, les médecins, entraînés par l'esprit du siècle, abandonnèrent la voie de l'expérience et se jetèrent dans le labyrinthe des systèmes et de la spéculation, qui retarda les progrès de l'art. Les fils d'Hippocrate, THESSALUS et DRACON; son gendre, POLYBE; HIPPOCRATE III, fils de Thessalus, HIPPOCRATE IV, fils de Dracon, et DEXIPPE *de Cos*, fondèrent ce qu'on appelle l'*ancienne École dogmatique*, qui réunissoit les théories des philosophes aux principes d'Hippocrate. Nous avons déjà observé que ces médecins sont probablement les auteurs de plusieurs traités qui se trouvent parmi les ouvrages d'Hippocrate.

LIVRE QUATRIÈME.

Histoire de la Littérature grecque depuis l'avénement d'Alexandre-le-Grand jusqu'à la destruction de Corinthe, 336 à 146 avant J.-C. — COMMENCEMENT DE LA DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE. *Alexandrie est le siége de cette littérature.*

CHAPITRE XXVI.

De l'état de la Grèce après la mort d'Alexandre-le-Grand. Les cours d'Alexandrie et de Pergame deviennent le siége de la littérature. Des inscriptions publiques du siècle des Ptolémées.

1.

Si Alexandre de Macédoine a mérité le titre de Grand que la postérité lui a décerné, c'est moins par l'étendue de ses conquêtes que pour avoir, sous le rapport du progrès des lumières, causé une révolution dont les suites se sont étendues sur toutes les parties connues du globe. Sa gloire auroit été entière, s'il avoit su consolider le vaste empire qu'il avoit formé; mais tout ce qui passe les bornes que la nature a fixées à l'homme, porte en soi le germe de la destruction : telle est la loi qu'elle-même a prescrite. Le conquérant de l'Asie ne vécut pas assez long-temps pour voir la chute de sa

domination; mais sa mort fit naître parmi ses généraux des dissensions qui finirent par un démembrement de sa monarchie. Après une lutte de vingt années, la bataille d'Ipsus décida du sort de ces capitaines ambitieux qui se croyoient les héritiers naturels d'un héros dont ils avoient été les compagnons d'armes et qui n'avoit laissé que des successeurs sans force. L'empire des Séleucides dans la Haute-Asie et en Syrie, le royaume de Pergame dans l'Asie-Mineure, et l'empire des Ptolémées en Egypte, ne furent que des débris de la vaste monarchie d'Alexandre. Le royaume de Macédoine qui avoit été le berceau de sa puissance, continua à être agité par des révolutions pendant lesquelles la Grèce fut le théâtre d'une longue suite de troubles et de désolations. La foiblesse des rois de Macédoine permit à la Ligue Etolique et à celle d'Achaïe de prendre une consistance qui auroit permis d'espérer le retour des beaux jours de la liberté, si elle pouvoit exister sans un véritable patriotisme qui exclut l'intérêt et l'ambition. Mais ne pouvant s'accorder entre eux, les Grecs commirent la faute d'appeler les Romains pour être les arbitres de leurs différends. Ces voisins dont l'ambition ne connoissoit pas de bornes, furent trop heureux de trouver un prétexte pour envoyer en Grèce une armée qui ne devoit plus quitter ce pays. Bientôt l'alliance des Romains fut plus funeste à ce malheureux peuple, que la puissance des rois de Macédoine ne lui avoit été à charge : il essaya en vain

de secouer un joug que sa légèreté et son imprévoyance lui avoient imposé : la prise de Corinthe mit le sceau à sa servitude.

La partie occidentale de la Grèce, c'est-à-dire la Grande Grèce et la Sicile avoient succombé bien plus tôt. Tarente étoit de ces petites républiques du continent celle qui soutint le plus long-temps son indépendance. En vain Pyrrhus, roi d'Epire, essaya-t-il d'en prévenir la chute : Tarente fut prise l'an 272 avant J.-C.; dès-lors, il n'y eut plus de Grande-Grèce. Quant à Syracuse à laquelle Timoléon avoit rendu la liberté à la fin de la période précédente, ses citoyens étoient trop corrompus pour savoir en jouir et la conserver; d'ailleurs leur liberté n'étoit qu'un combat perpétuel entre deux partis dont chacun aimoit mieux servir que de ne pas commander. Un aventurier, Agathocle, s'empara de l'autorité souveraine[1]. Cet homme entreprenant osa attaquer les Carthaginois en Afrique même, dans le centre de leur puissance. Après un règne de dix-huit ans, le tyran sanguinaire reçut la punition de ses forfaits; mais la Sicile ne cessa pas pour cela d'être un théâtre de carnage et de guerre. Syracuse fut déchirée par des factions jusqu'à ce qu'elle se donnât un nouveau maître dans la personne d'Hiéron[2].

Ce fut sous le règne de ce prince sage et humain, que les Romains mirent pour la première fois le

[1] 316 ans avant J.-C.

[2] 269 ans avant J.-C.

pied en Sicile. Il s'allia d'abord aux Carthaginois pour s'opposer à leur entreprise; mais bientôt sa politique lui inspira une conduite différente, et en fit le plus fidèle allié des Romains. Pendant cinquante-quatre ans qu'il gouverna Syracuse, cette ville jouit d'un bonheur qu'elle n'avoit jamais connu. Son petit-fils, Jérôme, qui lui succéda, se brouilla avec les amis de son aïeul; les Romains qui depuis long-temps convoitoient la possession de Syracuse, y envoyèrent une armée. Cette ville fut prise [1] et la Sicile réduite en province romaine.

Dans la période qui précéda Alexandre-le-Grand, Athènes avoit été le principal siége des lettres et des arts; dans celle que nous allons parcourir, cette ville fut remplacée par la nouvelle capitale de l'Egypte, placée dans une situation avantageuse qui la rendit dépositaire du commerce du monde, et favorisa l'industrie de ses habitans, et surtout la fabrication du papier. La dynastie des Ptolémées qui pendant deux cent soixante-quinze ans gouverna ce pays, compte parmi ses princes des protecteurs zélés et éclairés des lettres. L'un d'eux fonda la bibliothèque d'Alexandrie, la plus fameuse de l'antiquité. Cet établissement et le Musée qui dut son existence aux premiers Ptolémées, devinrent le centre de réunion des savans du monde [2].

[1] 212 ans avant J.-C.

[2] La bibliothèque d'Alexandrie étoit placée dans le quartier de la ville appelé *Brouchion*, mot corrompu de Πυρουχεῖον, *magasin de blé*. Du temps de Ptolémée II Philadelphe, on y comptoit déjà cent mille volumes; d'a-

Sous les trois premiers Ptolémées le royaume d'Egypte parvint à une grande splendeur; sa puissance déclina depuis Ptolémée IV Philopator, qui porta tous les vices sur le trône. Alexandrie cessa alors d'être l'unique asyle des littérateurs, dont beaucoup préféroient au séjour d'une cour orageuse, les villes paisibles de la Grèce et surtout Pergame où il fut établi, environ 170 ans avant J.-C., une bibliothèque qui rivalisa bientôt avec

près Eusèbe, il y en avoit sept fois autant (en comptant toutefois, comme faisoient les anciens, chaque *livre* d'un ouvrage pour un volume), lorsque Jules César, assiégé dans le Brouchion, devint involontairement l'auteur d'un incendie qui dévora ce magnifique dépôt. Avec lui périt le Musée, qui faisoit partie du palais des rois; il avoit des portiques et des galeries pour se promener, et de grandes avenues. (Strabo, XVII, p. 793, ed. *Casaub.*; vol. VI, p. 503 ed. *Tzschuck.*) Des revenus particuliers étoient affectés à l'entretien des savans qui y demeuroient. Plus tard (on ne sait pas précisément à quelle époque), il fut établi une seconde bibliothèque au temple de Sérapis. Celle-ci fut considérablement augmentée après l'incendie de la grande bibliothèque, et Marc-Antoine y fit transporter deux cent mille volumes de la bibliothèque des rois de Pergame. L'empereur Claude fonda un nouveau Musée au Brouchion : détruit du temps d'Aurélien, il resta désert. Le temple de Sérapis et la bibliothèque qui y appartenoit, furent dévastés en 390 par le fanatisme de Théophile, patriarche d'Alexandrie. Voy. Dissertation hist. sur la Bibliothèque d'Alexandrie, par *Bonamy*, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. IX, p. 397. De ce qu'en décrivant le Serapium, Ammien Marcellin (XXII, 19) parle de la bibliothèque de ce bâtiment, comme *ayant cessé d'exister*, (in quo bibliothecæ *fuerint* inestimabiles), un savant allemand (Jenaische Allg. Lit. Zeit., 1820, vol. IV, p. 126) conclut qu'elle avoit déjà été détruite dans les troubles qui eurent lieu sous Gallien et Aurélien. Mais il nous paroît que, dans cette circonstance, le témoignage d'Ammien ne mérite aucune foi. Il est évident qu'ayant entendu parler de l'incendie du Brouchion sous Jules-César, et croyant que cet accident avoit détruit la bibliothèque du Serapium, ce soldat n'a pas pris d'information pour savoir s'il n'existoit pas une autre bibliothèque à Alexandrie.

celle de la capitale de l'Egypte. Ainsi la décadence de l'école d'Alexandrie fut préparée pendant les derniers soixante-quinze ans de la période où nous entrons.

Les rois d'Egypte avoient ouvert un asyle aux lettres grecques; mais rien ne put remplacer le beau ciel où elles étoient nées. Transplantée sous un autre climat, la littérature changea de but et de nature : au lieu d'une affaire de goût, elle devint l'objet d'études réglées. Au lieu d'hommes de génie, il y eut des savans. Ce fut à Alexandrie qu'on traça ce cercle des connoissances humaines qu'il falloit avoir parcouru pour aspirer au titre d'homme lettré. Ce fut dans la même époque que se répandit le goût de cette critique verbale qui s'attacha surtout à Homère[1]. Ce poëte d'abord, et ensuite tous les autres poëtes de la belle antiquité fournirent une matière inépuisable aux explications, aux illustrations, aux commentaires et aux scholies de ces savans; l'histoire et la fable, la chronologie et les monumens, enfin les mœurs des anciens temps, tout fut mis à contribution pour éclaircir les passages et les mots qui pouvoient présenter quelque difficulté ou offrir l'occasion de faire parade de connoissances acquises dans la poussière des bibliothèques. On fit alors des recherches sur la nature de la langue grecque; on réduisit en forme de

[1] Les Scholies d'Homère d'une époque postérieure, que Villoison a publiées, citent les travaux de deux cent cinquante savans de la période où nous entrons.

principes ce que l'usage et l'autorité des grands maîtres avoient consacré ; on forma des recueils de mots peu usités ou que quelque auteur avoit pris dans une acception particulière ; on distingua les dialectes et on signala leurs caractères ; en un mot la philologie, science auparavant inconnue, remplaça l'esprit, et la critique traça à l'imagination les règles au-delà desquelles il lui seroit défendu de prendre son essor.

On vit naître alors les *sept arts libéraux*, dénomination sous laquelle on comprenoit la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. A mesure que l'érudition étendit son domaine, et qu'on raisonna sur les principes du beau, les lettres déchurent et le goût se perdit. Une calamité, particulière à cette époque, contribua encore à la décadence de la littérature ; un esprit funeste de flatterie et une malheureuse envie de plaire aux grands, défauts inconnus aux siècles de la liberté, s'emparèrent des hommes de lettres, et les entraînèrent dans des écarts pernicieux à la littérature[1].

Nous l'avons déjà dit, Alexandrie ne resta pas, pendant toute cette période, le siége exclusif des lettres ; à côté d'elle s'éleva une émule : ce fut Pergame. Eumène I, héritier d'un officier de Lysimaque qui s'étoit rendu indépendant dans un petit

[1] C'est cette époque qui est traitée avec un soin particulier et un talent supérieur dans l'ouvrage couronné de M. *Jacques Matter* : Essai historique sur l'Ecole d'Alexandrie. Paris, 1820, 2 vol. in-8o.

gouvernement, fonda l'état de Pergame par une victoire qu'il remporta, 263 ans avant J.-C., sur Antiochus I, roi de Syrie, et qui lui valut la possession de l'Eolide. Son neveu, Attale, après avoir défait les Gaulois d'Asie, ceignit le diadème. Ce prince aimoit les lettres et protégeoit ceux qui les cultivoient. Eumène II, héritier de toutes les grandes qualités de son père, fonda dans sa capitale une bibliothèque qui bientôt excita la jalousie des rois d'Egypte. Fidèle au système de politique suivi par son prédécesseur, il fut l'allié constant des Romains dans leurs guerres avec les Séleucides et les rois de Macédoine, les ennemis naturels de ses états. Rome récompensa sa fidélité. La Phrygie, la Mysie, la Lycaonie, la Lydie, l'Ionie et une partie de la Carie lui échurent en partage après la défaite d'Antiochus-le-Grand à Magnésie; mais les dons des Romains n'étoient jamais désintéressés. En acceptant leurs bienfaits, Eumène compromit son indépendance, et l'époque de grandeur du royaume de Pergame marque aussi le commencement de sa décadence. Son frère Attale II, qui régna dans les dernières années de notre période, se maintint dans sa position difficile. Il eut pour successeur son neveu Attale III. Ce prince, d'une foible intelligence, légua, dit-on, ses états aux Romains, comme on transmet un patrimoine; et nous ne trouvons pas qu'on ait blâmé une disposition testamentaire qui nous paroît la preuve d'un dérangement absolu d'esprit.

Les rois de Pergame avoient hérité d'Attale I, le goût des lettres. Ils travaillèrent à l'envi à l'agrandissement de leur bibliothèque, et le prix qu'ils offroient à ceux qui leur procureroient des manuscrits fut, d'après la remarque de Galien[1], la première cause de cette foule de livres supposés qui fut fabriquée depuis. Ammonius raconte que la prédilection de Ptolémée II, pour les œuvres d'Aristote, engagea des hommes avides à en composer pour les lui vendre[2]. Les rois de Pergame accueilloient les savans et les fêtoient; ceux-ci accoururent en foule à la cour de princes si libéraux; l'école qui leur dut son lustre, auroit peut-être fini par éclipser celle d'Alexandrie, si l'état de Pergame avoit duré plus long-temps. Ces savans, comme ceux de l'Egypte, se vouèrent particulièrement à l'étude d'Homère. Après que le royaume d'Attale eut été réduit en province romaine sous le nom d'Asie, l'école de Pergame, privée du soleil qui l'échauffoit, ne fit plus que végéter: Marc-Antoine lui porta un coup mortel en faisant partir pour Alexandrie la bibliothèque des Attale, pour remplacer celle qui avoit péri par le feu dans la guerre de Jules César.

Le dialecte attique étoit devenu, à la fin de la période précédente, la langue générale du monde savant et littéraire; mais à mesure que cette langue se répandit dans des pays anciennement regardés

[1] In Hippocr. de Nat. hom. comm. II, p. 17.
[2] Comm. in Arist. categ., p. 10.

comme barbares, le mélange des locutions provinciales, et le néologisme affecté par quelques auteurs de mauvais goût, corrompirent l'ancienne pureté de la langue. On vit paroître alors ce qu'on a appelé depuis le *dialecte macédonien ou d'Alexandrie* [1], ou ce dialecte populaire qui, sous la domination des Macédoniens, se répandit dans tous les pays où l'on parloit grec, et qui avoit ceci de particulier qu'il étoit composé de tous les dialectes anciennement séparés, de manière cependant que le dorisme, propre aux Macédoniens, y prédominoit. Malgré l'universalité de cet idiôme, les poëtes continuèrent cependant à se servir des dialectes auxquels étoient primitivement affectés les genres qu'ils cultivoient. Le dialecte macédonien, porté en Phénicie et en Egypte, se mêla avec les idiômes des habitans de ces contrées : l'amalgame barbare qui en résulta, fut nommé *dialecte hellénistique* [2].

Avant de tracer le tableau de la littérature de cette période, disons un mot de quelques *Inscriptions* remarquables que le temps nous a ménagées et qui appartiennent à cette époque.

En reprochant à Verrès les spoliations dont il s'étoit rendu coupable, Cicéron dit [3] qu'il a existé trois célèbres statues de Jupiter, surnommé par les

[1] Voy. *Fred.-Guill. Sturz*, De Dialecto Macedonica et Alexandrina. Lips. 1808, in-8°.
[2] Voy. *Salmasii* de Hellenistica Commentarius. Lugd.-Bat. 1645, in-12.
[3] Verr. IV, 57.

Grecs *Urios*. Cette épithète est donnée à Jupiter comme à celui qui procure des vents favorables : on est surpris par conséquent que Cicéron la traduise par le mot d'*Imperator* [1]. De ces trois statues qui, toutes, dit l'orateur, étoient du même genre, l'une s'étoit trouvée originairement en Macédoine, d'où Flaminius l'avoit enlevée pour la placer au Capitole : elle avoit péri par l'incendie du temple. L'autre avoit été érigée à l'entrée du Bospore de Thrace [2] : elle existoit sur sa base à l'époque où Cicéron parloit ; la troisième étoit celle dont Verrès s'étoit mis en possession à Syracuse. Toutes ces

[1] Quoique dans l'épigramme dont nous allons parler, Jupiter soit aussi nommé ὁδηγητὴρ, parce qu'il conduit les vaisseaux, il n'est pourtant pas probable que Cicéron ait voulu traduire cette épithète par Imperator. *Chishull*, auquel nous devons la connoissance de cette épigramme, a mis en avant une hypothèse qui nous paroît si probable, que nous sommes étonné qu'aucun éditeur de l'orateur romain n'y ait eu égard, pas même M. *Schütz*, auquel nous devons le texte le plus pur de Cicéron. Chishull suppose que celui-ci, dans le passage cité, n'a pas écrit *Jovis Imperatoris*, mais que son manuscrit portoit : *Jovis Imp.*, ce qui vouloit dire *Impuberis*. En effet, les Romains rendoient l'épithète d'Urius par *Serenus* ou *Puer*. Deux circonstances me paroissent décisives en faveur de la leçon *Impuberis*. D'abord si Cicéron avoit voulu parler des statues de Jupiter Imperator, comment auroit-il oublié celle que T. Quinctius enleva de Préneste pour la placer au Capitole, d'après *Tite-Live* (VI, 29), statue que *P. Victor* nomme parmi les monumens du Capitole ? Ensuite il faut remarquer que Cicéron dit que les trois statues étoient du même genre ; or, Denys de Byzance, en décrivant celle du Bospore, disoit positivement qu'elle représentoit un *jeune* Jupiter. Il le disoit dans un passage cité d'après Gyllius, par M. *Osann* ; cependant ce savant rejette la leçon d'*Impuberis*, parce que, dit-il, le Jupiter de Syracuse portoit le surnom de *Fulgurator*. Il s'en réfère, pour preuve, au Voyage du prince *Biscari* en Sicile, Palerme, 1817, auquel je ne puis avoir recours.

[2] In Ponti ore et angustiis, dit *Cicéron*.

statues ont péri ; mais un hasard heureux a sauvé le piédestal sur lequel étoit anciennement placé le Jupiter Urius du Bospore. Deux voyageurs anglois, *Wheler* et *Spon*, l'ont trouvé à Chalcédoine dans une maison particulière. Il porte une inscription composée de quatre distiques, laquelle ne laisse aucun doute sur l'identité du monument. Cette inscription nomme non-seulement la divinité que la statue représentoit, savoir : Jupiter Urius ; mais aussi l'artiste qui l'avoit fabriquée ; c'étoit *Philon*, fils d'Antipater, le même par lequel Alexandre-le-Grand fit exécuter la statue d'Héphestion. Cette circonstance fait connoître l'époque de l'inscription, qui est du commencement de notre quatrième période.

Cette inscription se trouve dans *Chishull*; Antiq. Asiat., p. 49; dans les Miscellanea de *Spon*, p. 332; dans le Voyage de *Wheler*, p. 269; dans les Analecta de *Brunck*, et les deux éditions de l'Anthologie données par M. *Jacobs*. M. *Fred. Osann*, se trouvant à Londres, où le piédestal a été transporté, en a pris une copie plus correcte, qu'il a insérée dans *Fr. Traug. Friedemann* et *J. D. G. Sabode* Miscellanea maximam partem critica. Hildes. 1822, vol. I, p. 288.

Au sud de l'Acropole d'Athènes, et à l'entrée d'une grotte qui est devenue une église sous le nom de Panagia Spiliotissa ou de Notre-Dame-de-la-Grotte, on voit le *monument choragique* que *Thrasyllus* de Décélie fit construire pour perpétuer le souvenir de la victoire remportée par la tribu Hippothoontide dans le concours des chœurs Dionysiaques des hommes, pendant qu'il étoit cho-

rège. L'inscription qui nous apprend ce fait, ajoute la date de l'érection ; c'est l'année où Néæchmus fut archonte, c'est-à-dire la première de la CXV[e] Olympiade, 320 ans avant J.-C. Un demi-siècle après, Thrasyclès, son fils ou son petit-fils, étant agonothète ou président des jeux, consacra dans ce même monument la mémoire de deux autres victoires choragiques, l'une remportée par les jeunes garçons de la tribu Hippothoontide, l'autre par les hommes de la tribu Pandionide.

Ces inscriptions ont été publiées par *Stuart*, Antiq. of Athens, vol. II, ch. 4, p. 30.

En 1732, ainsi peu d'années avant la découverte d'Herculanum, on trouva sous terre, mais à une petite profondeur, à l'endroit où cette ville de la Grande-Grèce étoit placée, deux tables d'airain très-remarquables, parce qu'elles sont le monument le plus authentique qui existe du dialecte dorien. L'une de ces tables donne la dimension et la description géométrique ou géodésique d'une terre consacrée à Bacchus, et le contrat par lequel cette terre avoit été louée. La seconde renferme la description d'une autre terre appartenant à Minerve Polias. Celle-là est cassée en deux morceaux ; le premier, acheté par *Brian Fairfax*, avoit été transféré en Angleterre ; aujourd'hui les deux tables se trouvent au Musée de Portici. On estime que les inscriptions sont antérieures à notre ère d'un peu plus de trois siècles. On y remarque le digamma

éolique, et plusieurs termes grecs qui tiennent à la géométrie pratique, et dont le sens est obscur.

La partie de l'une de ces inscriptions qui fut anciennement transportée en Angleterre, a été publiée par *Mich. Maittaire*, en 1736, sous le titre de Fragmentum Britannicum tabulæ Heracleensis; et conjointement avec l'autre fragment et la seconde table, par *Alex. Symm. Masochi*, sous celui de Commentaria in Regii Herculanensis Musei æneas tabulas Heracleensis. Napoli, 1754, in-fol. On peut aussi consulter sur ces inscriptions les ouvrages suivans : *Conradus*, de Fragmento Britannico tabulæ Heracleensis, dans ses Parerga, Helmst. 1738. — *Webb's* Account of a copper plate containing two inscriptions discover'd a. 1732, near Heraclea. Lond. 1762, in-4°. — *Pettingal*, Inscription on the copper table discover'd near Heraclea. 1760, in-4°.

Une inscription à date certaine est celle qui exprime les conditions auxquelles *l'usage des salines du Pirée et du Theséum* fut loué pour neuf ans, sous l'archonte Archippus, la 3e année de la CXVe Olympiade, 318 ans avant J.-C.

Chandler l'a publiée, l. c. Part. II, n. CX.

Sous l'archonte Nicodore, la troisième année de la CXVIe Olympiade, 314 ans avant notre ère, le peuple d'Athènes décerna des remercîmens publics à Hosacharas, fils d'Agathon, Macédonien, pour les services qu'il avoit rendus à la ville. Le marbre sur lequel le décret fut sculpté, appartient aujourd'hui à lord Elgin. Cassandre avoit un Agathon pour frère, et il est possible, et même probable

que ce soit du fils de celui-ci qu'il s'agit dans l'inscription. Il existe deux autres inscriptions du même genre, mais dont l'une est sans date certaine; elle fut érigée en l'honneur de Callidamas, fils de Callimédon. Les Athéniens et les Piréens lui décernèrent une couronne de feuilles (θαλλοῦ), des places distinguées au théâtre et d'autres honneurs. La date de la seconde est assez facile à fixer. La première année de la CXIX^e Olympiade, 304 ans avant J.-C. Spartocus succéda à son père Eumèle dans le royaume du Bospore. Les Athéniens ayant envoyé des vaisseaux dans ses états pour y chercher des provisions de grains dont ils manquoient, Spartocus les reçut bien et gratifia le peuple d'une certaine quantité de cette denrée. Par reconnoissance on lui érigea une inscription, et on lui décerna une couronne d'or. Des ambassadeurs furent nommés pour lui porter ce décret. On peut supposer qu'il fut rendu dans la première année du règne de ce prince.

Ces trois inscriptions ont été publiées par *Chandler*, l. c. Part. II, n. XI, CVIII et XII; la première et la troisième beaucoup mieux par M. *Fréd. Osann*, dans Sylloge inscr. ant. gr. et lat. Jenæ, 1823, in-fol., p. 117 et 119.

Une quatrième inscription du même genre, mais d'une date un peu incertaine, se lit sur un autel antique conservé au *palais Nani* à Venise. C'est encore un pséphisma ou décret des Athéniens, qui autorise un certain Diognète à consacrer en l'honneur de Diodore un bouclier dont la sculpture représentoit son image. Tout ce qu'on peut dire sur l'âge de

cette inscription, c'est qu'elle est postérieure à l'année 308, et antérieure à la 153e avant J.-C.

Elle a été publiée et commentée par *Clém. Biagi*, dans son Tractatus de decretis Atheniensium. Romæ, 1785, in-4°.

Une inscription plus intéressante est celle qu'on lit sur un cippe de marbre que lord *Ed. Wortlei Montague* a trouvé incrusté dans les murs de la même église de Sigéum devant laquelle se voit une autre inscription dont nous avons parlé [1]. Il a fait transporter cette pierre en Angleterre. L'inscription est la copie d'un *pséphisma ou décret du sénat et du peuple de Sigée* en l'honneur d'Antiochus Soter, roi de Syrie, et de son épouse qui étoit en même temps sa sœur, rendu l'an 278 avant J.-C. Ce monument explique et confirme un fait rapporté par Polyen [2], savoir: qu'Antiochus II Théos eut pour épouse, sa sœur consanguine; d'où il s'ensuit que son père, après la mort de Stratonice que Seleucus Nicator lui avoit cédée, s'est remarié. En effet, nous apprenons par l'inscription, qu'il épousa, en secondes noces, sa propre sœur, fille d'une dame persane nommée Apamé.

Cette seconde inscription sigéenne a été publiée par *Chishull*, Antiq. Asiat., p. 49.

Nous faisons mention d'une très-courte inscription que les *Déliens* ont placée aux pieds d'une statue érigée *en l'honneur de Ptolémée II Philadelphe*,

[1] Voy. vol. I, p. 223.
[2] Strateg. VIII, 50.

parce qu'elle est la seule connue qui se rapporte à ce prince.

Elle se trouve dans *Chishull*, l. c. p. 201.

On connoît depuis peu de temps seulement une inscription qu'on peut regarder comme le monument paléographique le plus important qui jusqu'ici ait été découvert sur les rivages du Pont-Euxin, habités par des colonies grecques. C'est un fragment de près de deux cents lignes en deux morceaux distincts d'un *pséphisma* ou décret du sénat et *de la république d'Olbia*, ville grecque située sur l'Hypanis ou Bug, en l'honneur d'un certain Protégénès, magistrat et bienfaiteur de la ville. Cette inscription est gravée sur un cippe de marbre qui est conservé à Stolnoïé, terre du comte de Kuschlew-Besborodko dans le gouvernement de Tchernigow. Elle fournit plusieurs données intéressantes pour l'histoire et la géographie. Il y est question d'un roi Saïtapharnes qui paroît avoir régné sur les Scythes placés entre le Danube et le Borysthène, puisque ses sujets craignant une attaque des Gaulois ou Galates qui venoient du côté de la Thrace, demandoient à se réfugier derrière les remparts de la ville d'Olbia. L'inscription parle des Saii comme d'un peuple faisant des incursions dans le territoire d'Olbia et y levant un tribut; de l'alliance entre les Galates et les Scires, dirigée, entre autres, contre Olbia, ainsi que contre les Tisarnates, les Scythes et les Saudarates; enfin d'une

race de Mixhellènes ou d'une population de Scythes mêlés de Grecs qui s'étoit établie sous la protection d'Olbia. Nous ne voyons jusqu'à présent aucun motif pour ne pas admettre que l'inscription a été posée quelque temps après la première apparition des Gaulois dans l'Europe orientale, qui eut lieu 278 ans avant J.-C. Néanmoins, on nous annonce qu'un savant françois qui est occupé d'un commentaire sur ce monument, croit pouvoir lui assigner une date postérieure d'un siècle et demi.

Cette inscription a été publiée par M. *P. de Kœppen*, avec une traduction allemande de M. *d'Eichenfels*, dans Wiener Jahrbücher der Literatur, 1822, vol. XX; dans ses Nordgestade des Pontus, Wien. 1823, in-8°, et a paru sous le titre de Olbisches Psephisma zu Ehren des Protogenes, Wien, 1823, in-8°. M. *Malte-Brun* en a donné une traduction françoise, avec des corrections et des observations, dans les Annales des Voyages qu'il publie conjointement avec M. *Eyriès*, vol. XIX, p. 132.

En nous attachant à l'ordre chronologique, nous nommons ici l'*inscription d'un monument de Milet*, laquelle a été trouvée et copiée par *Guill. Sherard* à Joran près Milet, parmi les ruines du temple d'Apollon Didymæus. C'est une lettre que Seleucus Callinicus, roi de Syrie, et son frère Antiochus Hiérax, roi d'Asie, adressèrent aux préposés du temple, lorsque, 243 ans avant J.-C., ils eurent fait la paix avec Ptolémée III Evergète I, roi d'Egypte. Elle est accompagnée du catalogue des dons qu'ils consacrèrent à la divinité.

Chishull a publié cette inscription, l. c. p. 65.

Il existe une autre inscription de la même époque. Dans le danger où se trouvoit Seleucus Callinicus, ayant à combattre à la fois les villes de la Haute-Asie qui s'étoient révoltées contre lui, et Ptolémée III, les villes de Smyrne et de Magnésie se confédérèrent et s'obligèrent à réunir leurs forces pour soutenir ce prince. Elles firent graver leur traité sur une grande colonne de marbre qui se trouve parmi les antiquités portées en Angleterre au commencement du dix-septième siècle, et connus sous le nom de marbres d'Arundel et d'Oxford.

Nous parlerons, au chap. XXXVII, des éditions des inscriptions d'Oxford.

On trouva en 1818, parmi les ruines de *Canope*, sur une pierre fondamentale, entre deux tuiles de matière vitrifiée, une plaque d'or de 6 p. 4 l. sur 2 p. 2 l., portant une inscription en caractères grecs formés de points, disant que Ptolémée III et la reine Bérénice, ἡ ἀδελφὴ καὶ γυνὴ αὐτοῦ, qui est sa femme et sa sœur, ont élevé un temple à Osiris. Bérénice, épouse de ce prince, n'étoit pas sa sœur; elle étoit sa cousine, fille de Magas. Le titre qu'elle porte dans cette inscription est un des exemples qui prouvent que les épouses des Ptolémées portoient le titre de leurs sœurs.

Cette inscription se trouve dans *Thédenat Duvent*, l'Égypte sous Mehemet-Ali, p. 16, et dans *Letronne*, Recherches pour servir à l'Histoire de l'Egypte, p. 5.

L'inscription dont nous allons parler, a donné lieu à des discussions critiques d'un grand intérêt; c'est l'unique raison qui nous engage d'en faire mention ici; car comme elle n'existe plus, il n'entroit pas proprement dans notre plan d'en parler, et nous devions plutôt la renvoyer au chapitre où nous traiterons des documens historiques. Le monument sur lequel cette inscription se lisoit anciennement, est connu sous le nom de *Monument d'Adule*. C'étoit un trône de marbre blanc qui, avec une table qui sembloit y appartenir, étoit placé près de la ville d'Axum en Ethiopie. COSMAS, négociant grec du temps de l'empereur Justin, a vu le monument et copié les inscriptions du trône et de la table; il nous les a conservées dans sa *Topographie chrétienne*, ouvrage dont nous parlerons ailleurs. Elles sont l'une et l'autre en langue grecque. Celle qui, au dire de Cosmas, se lisoit sur la table, avoit été posée en l'honneur de Ptolémée III Evergète I. Elle remonte à l'année 222 avant J.-C. Rédigée dans la troisième personne, elle dit que Ptolémée ayant hérité de son père, l'Egypte, la Libye, la Syrie, la Phénicie, Chypre et la Lycie, la Carie et les Cyclades, entreprit une expédition en Asie, passa l'Euphrate, traversa la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane, la Perse et la Médie. La fin de l'inscription étoit illisible. La seconde inscription, gravée sur le trône, étoit conçue dans la première personne. Le prince qui y parle donne les détails des victoires qu'il a

remportées en Ethiopie. Il est évident que ces deux inscriptions que le hasard avoit réunies, n'ont rien de commun entre elles. Mais il est arrivé à son égard, ce que nous voyons journellement dans la vie commune; la simple vérité échappe à nos yeux et nous courons après l'explication de choses qui n'en ont pas besoin. Cosmas se mit dans la tête, on ne sait pourquoi, que les deux inscriptions formoient un ensemble, et cette erreur s'est propagée jusqu'en 1810. De bons critiques, *Beyer*[1], *Sartorius*[2], *Frœlich*[3], *Valckenær*[4] et M. *Gosselin*[5], au lieu de s'apercevoir de l'erreur de Cosmas, le taxèrent de crédulité ou même d'imposture, et reléguèrent son inscription d'Adule dans l'empire des fables. Les principaux motifs qui les firent juger ainsi, sont, 1°. qu'aucun historien de l'antiquité ne parle de l'expédition ou des expéditions de Ptolémée III en Ethiopie; néanmoins les conquêtes que l'inscription du trône attribuoit à ce prince, si elles avoient été réelles, appartiendroient aux événemens les plus remarquables de son règne; 2°. qu'Agatharchide, qui écrivoit cinquante ans après ce souverain, non-seulement ne parle pas de cette expédition, mais que donnant une description

[1] Thesaur. Brandeb., vol. III.

[2] Thesaur. Epist. I, p. 326.

[3] Annal. reg. Syr., p. 120.

[4] Dans son édition des Elégies de Callimaque, p. 90. Les motifs de doute de Valckenær tombent principalement sur l'inscription de la table qui est pleine d'exagérations.

[5] Recherches sur la Géographie des anciens, p. 227.

détaillée de la côte de la mer Rouge, il semble même ignorer l'existence d'Adulis, place qui avoit dû être bien connue, si l'inscription du trône avoit eu réellement trait à Ptolémée III; 3°. que ce prince n'a régné que vingt-cinq ans, tandis que le roi qui parle dans l'inscription du trône, dit qu'il est dans la vingt-septième année de son règne; 4°. que l'inscription de la table fait remonter la généalogie de Ptolémée III à Hercule, par son père, et à Bacchus, par sa mère, tandis que dans celle du trône, le roi se qualifie lui-même de fils de Mars; 5°. qu'une des deux inscriptions parle dans la première, l'autre dans la troisième personne; enfin, 6°. que la diction des deux morceaux diffère essentiellement.

Il semble que toutes ces circonstances auroient dû amener la découverte de la vérité : elles le devoient d'autant plus, que Ptolémée III n'étant nullement nommé dans l'inscription du trône, il n'y avoit aucun motif pour la regarder comme la suite de celle où il est question de lui. Mais pour ouvrir les yeux aux savans qui s'en étoient occupés, il fallut qu'on fît la découverte d'un autre monument semblable à celui du trône, qui vînt expliquer l'inscription de ce dernier. Avant cette découverte, M. *Phil. Buttmann* s'étoit efforcé de répondre à toutes les objections qu'on avoit formées contre l'authenticité des deux inscriptions; il y avoit prodigué de l'esprit et de l'érudition [1];

[1] Dans *Wolf* et *Buttmann*, Museum der Alterthumskunde, vol. II, p. 105.

son succès fut tel que sans le hasard dont nous avons parlé, il est probable qu'aujourd'hui toutes les opinions se seroient réunies en sa faveur. Cet exemple devra servir à nous mettre en garde contre ce pyrrhonisme à la mode, qui, à force de raisonnemens, veut nous enlever, l'un après l'autre, les plus précieux trésors de l'antiquité. Il ne faut, pour *détruire*, qu'une foible partie de la dialectique que M. Buttmann avoit employée pour *conserver*.

Quelle est donc cette découverte qui détruit à la fois et les doutes des incrédules et le raisonnement de leurs antagonistes? C'est celle du *monument d'Axum* que nous devons au docteur *Salt*. Ce monument explique tout. Il apppartient lui-même à notre sixième période; mais il place le trône d'Adule et son inscription dans la cinquième, et laisse à la quatrième, à Ptolémée III et au troisième siècle avant J.-C., la seule inscription de la table qui étoit placée à côté du trône, lorsque Cosmas la visita. Cette inscription parle, en termes exagérés, il est vrai, de l'expédition de ce prince en Asie; mais comme il n'existe plus aucun motif de douter de la bonne foi du voyageur, elle doit dorénavant être regardée comme authentique; mais aussi elle perd une grande partie de l'intérêt historique que lui avoit donné l'erreur de Cosmas. Demandera-t-on par quel hasard une inscription dressée en l'honneur d'un roi d'Egypte qui n'a pas mis le pied en Ethiopie, se trouve dans une ville de ce royaume? Nous ne pouvons résoudre cette

question, mais nous ne croyons pas qu'on ait le droit de nous la faire dans la disette de documens historiques où nous nous trouvons pour cette époque.

L'inscription du monument d'Adule, formée par la confusión des deux inscriptions, a été publiée par *Leo Allatius*, Rome, 1631, in-4°. A cette époque, l'ouvrage de Cosmas, d'où elle est tirée, étoit encore inédit. L'édition de Rome fut copiée à Leide, 1674, in-8°, mais très-incorrectement. *Thévenot* inséra l'inscription, avec une traduction françoise, dans le vol. I de ses Relations de deux Voyages, Paris, 1666, in-fol. *Montfaucon*, après avoir conféré deux manuscrits qui sont, l'un à Rome, l'autre à Florence, plaça l'inscription dans sa Collectio nova Patrum, Paris. 1606, in-fol., d'où *Fabricius* l'emprunta pour l'insérer dans sa Bibliotheca græca (vol. II de l'ancienne édition). *Chishull* la donna, avec des notes savantes, dans ses Antiq. Asiat., Lond. 1728, in-fol., p. 73. Le texte le plus critique est dû à M. *Philippe Buttmann* : on le trouve dans l'ouvrage cité.

Un voyageur anglois, le colonel *Leak*, découvrit, il y a quelques années, dans la vallée du Titareseus, à six lieues de Larissa, en Thessalie, *l'inscription de Cyréties*, et en donna une notice dans la Bibliothèque britannique du mois de novembre 1815; mais sans y joindre le texte grec, qui ne fut publié que l'année suivante. Cyretiæ, ville d'après laquelle cette inscription est nommée, étoit située dans l'ancienne Parrhébie d'Homère [1], au pied du Mont Olympe. Tite-Live, qui en parle [2],

1 Il. II, 649, 751.
2 XXXI, c. 41.

la nomme une ville des Parrhèbes; mais du temps des Romains la Parrhébie étoit près de l'Etolie, derrière la montagne du Pinde[1]. L'inscription est une lettre de Titus Quintius Flaminius, adressée aux Tages et à la ville des Cyrétiens, par laquelle, afin de leur prouver ses bonnes intentions, il leur accorde tout ce qui reste de possessions territoriales et de maisons échues au domaine public des Romains. Il est ici question des confiscations ordonnées contre des citoyens de Cyréties, inculpés sans doute de favoriser les Macédoniens. La lettre est sans date; il est probable qu'elle est écrite d'Elatée où, d'après Tite-Live, Flaminius passa l'hiver de l'an 195 avant J.-C., après avoir mis ordre aux affaires de la Macédoine.

L'inscription de Cyréties, communiquée par M. Leak à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, a été publiée par feu *Visconti*, dans le Journal des Savans, 1816, p. 21, et par le colonel lui-même, dans le Classical Journal, vol. XIII, p. 158.

Une inscription de la plus haute importance est connue sous le nom d'*Inscription de Rosette*. La pierre sur laquelle elle est gravée, a été trouvée pendant le séjour de l'armée françoise en Egypte. Elle tomba ensuite au pouvoir des Anglois, et a été transportée à Londres. L'inscription de Rosette se distingue de tous les monumens semblables en ce qu'elle est triple. En effet, la même pierre présente d'abord une suite de signes hiéro-

[1] STRABON, IX, p. 440 ed. *Casaub.* (Vol. IV, p. 645 ed. *Tzschuck.*)

glyphiques dont le commencement manque; ensuite trente-quatre lignes en langue copte ou vulgaire, et finalement cinquante-quatre en grec. La découverte de ce trésor qui signale le commencement du dix-neuvième siècle, causa la plus vive sensation dans le monde littéraire, parce qu'on se flattoit qu'à l'aide des deux traductions, copte et grecque, on parviendroit à déchiffrer l'inscription en langue sacrée, et qu'ainsi on trouverait enfin la clef de l'écriture hiéroglyphique. Quoique cet espoir ne soit pas absolument évanoui, il ne s'est néanmoins pas encore réalisé; ce qui vient en partie de la circonstance que le commencement de la première inscription manquant, il faut, pour comparer entre eux les trois documens, aller à reculons [1]. L'inscription grecque, la seule qui nous intéresse en ce moment, est très-bien conservée. Elle est de l'année 195 avant J.-C., qui est celle où Ptolémée V Epiphane prit les rênes du gouvernement. Elle a été posée en commémoration de tout ce qui s'étoit fait pendant la minorité de ce prince : l'inscription lui en fait honneur à lui-même. Elle vante

[1] M. *F. A. W. Spohn* annonce, dans un Mémoire, qu'on lit au vol. I de l'Amalthea de M. *Bœttiger*, qu'il a réussi à déchiffrer la plus grande partie de cette inscription hiéroglyphique, et qu'il ne tardera pas à publier son interprétation. Déjà, par l'examen suivi de l'inscription de Rosette et des hiéroglyphes de l'obélisque de Philæ, M. *Champollion le jeune* étoit parvenu non-seulement à distinguer le nom d'un Ptolémée parmi les hiéroglyphes égyptiens, mais encore à déterminer la valeur de toutes les lettres ou syllabes dont ce nom est composé, de même que ceux des empereurs romains dont il est question dans ce monument. Voy. sa Lettre à M. Dacier, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques. Paris, 1822, in-8°.

sa dévotion, sa libéralité envers les temples et les prêtres; elle rappelle qu'il a diminué les impôts et remis au peuple l'arriéré des contributions; qu'il a protégé les prêtres contre les vexations des percepteurs; et les a soulagés de certains fardeaux qui, anciennement, pesoient sur eux; qu'il a combattu, soumis et puni les rebelles; qu'il a opposé des digues aux inondations du Nil. En commémoration de ces bienfaits, les prêtres de tous les temples ont décrété que dans chaque sanctuaire on placera la statue de Ptolémée, et qu'on lui consacrera une chapelle.

On connut en Europe l'inscription de Rosette par deux copies que MM. *Marcel* et *Galland*, l'un directeur de l'imprimerie françoise au Caire, l'autre employé au même établissement, en avoient faites, et que le général *Dugua* porta en France. Ce fut feu *Ameilhon* qui, en 1801, annonça au monde savant une découverte dont on se promettoit les résultats les plus satisfaisans. Le travail de ce savant sur la partie grecque de l'inscription, parut sous le titre d'Eclaircissemens sur l'inscription grecque du monument trouvé à Rosette. Paris, 1803, in-4°. M. *Sylvestre de Sacy* fut le premier qui s'occupa de la partie copte : il publia une Lettre au citoyen Chaptal, au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette. Paris, 1802, in-4°. La même année, un savant suédois, M. *Akerblad*, fit connoître au public le résultat de ses recherches sur cette inscription, par sa Lettre sur l'inscription égyptienne de Rosette, adressée à M. Sylvestre de Sacy. Paris, 1802, in-8°. Enfin un autre Suédois, le comte de *Pahlin*, auteur de deux ouvrages sur les caractères sacrés des Egyptiens[1], essaya de

[1] Lettres sur les Hiéroglyphes, Cassel, 1802, in-8°. — Essai sur les Hiéroglyphes, Weimar, 1804, in-4°.

déchiffrer celui du monument de Rosette. Son ouvrage intitulé : Analyse de l'Inscription en hiéroglyphes du monument trouvé à Rosette, parut à Dresde, 1804, in-4°. Le Magasin encyclopédique de 1807 et 1808 renferme quatre lettres de M. *Cousinery* sur divers points d'antiquités relatifs à ce monument.

La pierre de Rosette ayant été transportée en Angleterre, M. *Granville Penh* publia d'abord l'inscription grecque sous le titre suivant : The greck version of the decret of the Egyptian priests in honour of Ptolemy the Fifth, surnamed Epiphanes, from the stone inscribed in the sacred and vulgar Egyptian, etc. London, 1802. Ce fut d'après cette édition que feu *Millin* plaça l'inscription dans son Magasin Encyclop., VIIIᵉ année, vol. II, p. 509; d'où elle passa dans *J. Dan. Beck* Comment. Societatis philolog. Lips., vol. III, p. 274.

Plus tard, la Société des Antiquaires de Londres fit calquer les trois inscriptions. Elles furent gravées en grandeur naturelle, chaque inscription sur une feuille; on ajouta, sur une feuille particulière, les conjectures du célèbre *Porson* relativement à la manière de remplir les lacunes de l'inscription grecque. Ces planches furent copiées à Munich, et lithographiées sur six feuilles, sous le titre de Inscriptio perantiqua sacris Ægyptiorum et vulgaribus literis, itemque græcis, in lapide nigro prope Rosettam invento et nunc in Museo Britannico asservato insculpta, societatis antiquariorum Londinensis sumptu ad formam et modulum ipsius lapidis primum edita, postea arte lithographiæ domestica repetita Monachii in Bavaria, 1817. Feu *Fred. de Schlichtegroll*, qui avoit dirigé cette réimpression, publia en 1818, à Munich, in-4°, une brochure où l'on trouve également une copie de l'inscription. Elle est intitulée : Uber die bey Rosette in Ægypten gefundene dreyfache Inschrift. Enfin M. *Gu. Drümann* vient de donner un savant commentaire sur l'inscription grecque, sous le titre de Historisch-antiquarische Untersuchungen über Ægypten und die Inschrift von Rosette. Kœnigsberg, 1823, in-8°.

Parmi les inscriptions qu'on doit à Fourmont, il y en a une d'une époque incertaine, mais dans tous les cas, postérieure à l'année 304 avant J.-C., parce qu'il y est question du conseil des six cents qui a été établi cette année à Athènes et qui paroît avoir subsisté jusqu'au temps des premiers empereurs, où il a été remplacé par un conseil de cinq cents. Cette inscription consacre un règlement sur les poids et les mesures attiques, et sous ce rapport elle est intéressante pour l'histoire.

M. *Aug. Boeckh* l'a publiée dans Staats-Haushaltung der Athener, vol. II, p. 341.

Il existe une inscription semblable à celle de Cyréties: c'est *celle des Téïens*. C'est une lettre que Marcus Valerius, préteur des étrangers à Rome, les tribuns du peuple et le sénat romain, adressèrent, l'an de Rome 559, 194 avant J.-C., aux habitans de Téos, et que ceux-ci firent graver sur le marbre. Elle avoit été remise à Menippus, envoyé du roi Antiochus à Rome, qui, par un pséphisma, avoit été chargé de plaider les intérêts des Téïens.

Cette inscription a été publiée par *Chishull*, Antiq. Asiat., p. 102.

Une alliance conclue cinq ans plus tard, entre les Etoliens et les Téïens, est également gravée sur le marbre, et cet instrument s'est conservé. Il en est de même de divers traités de ce genre conclus entre les habitans de Téos et quelques villes de l'île de Crète.

On trouve ces inscriptions dans *Chishull*, Antiq. Asiat., p. 104.

On connoît depuis peu de temps une inscription gravée sur une plinthe de basalte vert, posée par la *communauté ou la république des Lyciens* (τὸ κοινὸν τῶν Λυκίων) en l'honneur d'un certain Ptolémée, qui étoit commandant des gardes du corps (ἀρχισωματοφύλαξ), archiveneur (ἀρχικύνηγος, mot qui ne se rencontre probablement pas ailleurs), de Ptolémée V et de la reine Cléopâtre sa sœur, Dieux Epiphanes et Eucharistes, pour transmettre à la postérité le souvenir de la vertu et du dévoûment de son père [1], un des premiers amis et grand-veneur, envers ces princes et le peuple Lycien. Cette inscription est curieuse sous plusieurs rapports. Elle donne à Ptolémée le titre d'une charge dont son père étoit aussi revêtu; circonstance qui toutefois ne prouve pas son hérédité; elle appelle ce père un des premiers *amis* du roi, ce qui paroît également avoir été le titre inhérent à une charge; elle fournit une nouvelle preuve que les reines d'Egypte étoient appelées *sœurs*, car Bérénice, épouse d'Epiphanes, étoit fille d'Antiochus. Enfin, l'inscription a un intérêt historique. La Lycie n'étoit pas soumise aux rois d'Egypte; elle faisoit partie de l'empire des Séleucides; mais après la défaite d'Antiochus-le-Grand, les Romains donnèrent cette

[1] Ἀρετῆς ἕνεκεν καὶ εὐνοίας ἧς ὁ πατὴρ αὐτοῦ διατελεῖ παρεχόμενος κ. τ. λ. J'ignore pourquoi M. *Letronne* traduit : A cause de sa vertu et du dévoûment qu'il manifesta sans cesse, etc.

province aux Rhodiens. Il s'en suivit une guerre entre les Rhodiens, assistés du roi de Pergame, et les Lyciens. Elle dura depuis l'année 188 jusqu'en 177 avant J.-C. Il paroît, par l'inscription, que Ptolémée V soutenoit les Lyciens, et sans doute Ptolémée dont il s'agit commandoit les secours que le roi d'Egypte leur fournissoit. L'inscription est donc postérieure à l'année 188; mais elle est antérieure à l'année 181, époque de la mort de Ptolémée Epiphane.

Cette inscription a été publiée et commentée par M. *Letronne*, dans ses Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte, p. 52.

L'inscription dont nous venons de parler, est du même genre que celle que les *habitans de Citium* dans l'île de Chypre érigèrent, environ 160 ans avant J.-C., en l'honneur de Hagias, commandant des gardes du corps et gouverneur de la ville pour Ptolémée VI Philométor. Il paroît que le titre de commandant des gardes du corps étoit un grade dans l'armée.

Cette inscription se trouve dans *Pococke*, Inscr. Antiq., p. 42; *Champollion-Figeac*, Annales des Lagides, vol. II, p. 406; *Letronne*, Recherches, etc., p. 54.

Il existe trois inscriptions gravées sur des temples ou partie de temples, en l'honneur de Ptolémée VI Philométor et de la reine Cléopâtre qui étoit sa sœur. La première se trouve sur le listel de la corniche d'un propylon qui appartenoit au *temple d'I-*

sis et Serapis, à Parembolé, au sud de Philæ. Comme on y fait des vœux pour le roi et pour la reine, sans nommer leurs enfans, il est évident qu'elle a été posée l'année de leur mariage, c'est-à-dire 163 ans avant J.-C.; car l'année suivante la reine accoucha d'une fille.

Cette inscription a été trouvée par M. *Hamilton*, et publiée dans ses Ægyptiaca, p. 43. Voy. *Letronne*, l. c., p. 20.

La seconde offre une particularité dans l'histoire de sa découverte. Elle étoit gravée sur l'architrave du pronaos *d'un temple* consacré *à Antée*, divinité Egyptienne, *à Antæopolis*. Trois des colonnes qui portoient l'entablement étant tombées, les architraves se sont écroulés avec leurs supports, et les deux extrémités seules de l'inscription se voyoient en place [1]. *Pococke* les copia avec une partie de l'inscription gravée sur un bloc qui, faisant anciennement partie de l'architrave, étoit tombé par terre; mais il ne remarqua pas trois autres blocs qui y appartenoient également. En 1799, M. *Jomard* en trouva encore un; et en 1801 M. *Hamilton* les deux autres, de manière qu'on connoît toute l'inscription, à de petites lacunes près. Sa date tombe entre les années 164 et 147 avant J.-C.

Cette inscription complète a été publiée par M. *Hamilton*, Ægyptiaca, p. 268; M. *Walpole*, Travels, etc., II, p. 592; et M. *Letronne*, l. c. p. 42.

[1] Le pronaos d'Antæopolis s'est écroulé en 1819, pendant le voyage de M. *Gau* en Egypte.

La troisième des inscriptions dont nous voulons parler, se trouve sur le listel de la corniche qui surmonte la porte d'une pièce extérieure dans le grand *temple d'Apollon Aroéris à Ombos*. Elle a été posée par les troupes stationnées dans le nome d'Ombos.

Publiée par MM. *Hamilton*, l. c. p. 75; *Walpole*, l. c. II, p. 593; et *Letronne*, l. c. p. 76.

On voit au Musée royal de Paris, au n° 584, une inscription très-mutilée, mais curieuse par son objet. La corporation des musiciens et des acteurs des villes de l'Hellespont qu'on nommoit en général *artistes de Bacchus*, pour témoigner leur reconnoissance à Craton leur chef, qui avoit exercé les charges de chorége et d'agonothète, lui décerne plusieurs honneurs et priviléges. Il y est question du roi Eumène, probablement d'Eumène II, roi de Pergame, qui a régné de 198 avant J.-C. jusqu'à 158 [1].

Un consul françois de la première moitié du dix-huitième siècle, de Peyssonel, a envoyé en France plusieurs marbres connus sous le nom de *Marbres de Cyzique*. Les inscriptions qu'ils portent n'ont pas de date certaine; tout ce qu'on peut en dire, c'est que ces monumens sont de l'époque de la domination macédonienne [2], et que rien n'indique qu'ils

[1] Voy. Descr. des Antiq. du Musée royal, par *Visconti* et *Clarac*, p. 200.

[2] A en juger au moins d'après le nom du mois Artemision qui y est employé : c'étoit le septième de l'année macédonienne.

soient de celle des Romains. La plus intéressante de ces inscriptions est un *pséphisma* ou décret du sénat et du peuple de Cyzique, rendu à la requête de trois colléges de prêtresses, savoir des Vierges qui font les ornemens destinés au culte de la Mère Placiène [1], c'est-à-dire de Cybèle adorée à Placia, des Sacrificatrices appelées maritimes [2], et des Prêtresses assistantes [3], colléges d'ailleurs inconnus. Ce décret autorise l'érection d'une statue en l'honneur d'une prêtresse de Cybèle, nommée Clidicé, fille d'Asclépiade.

Publiés dans le Recueil d'Antiquités du comte *de Caylus*, vol. II, p. 193, pl. LIX.

Nous terminons la liste des inscriptions de ce livre par deux morceaux auxquels nous ne pouvons pas assigner de date certaine, mais dont le premier doit appartenir à l'époque où les armées romaines parurent en Grèce, tantôt comme alliées, tantôt comme ennemies; et le second à celle où les Ptolémées régnèrent en Egypte. La première inscription est gravée sur une pierre que M. *Pouqueville*, consul de France, a trouvée à Actium en 1813; elle a acquis de la célébrité, parce qu'elle a trouvé en France un savant commentateur. C'est un *décret du sénat et du peuple de l'Acarnanie* par lequel il proclame deux frères Acilius, nommés Publius et Lucius, fils de

[1] Τὰς συντελούσας τοὺς κόσμους παρὰ τῇ μητρὶ τῇ Πλακιανῇ.
[2] Θαλασσίας.
[3] Τὰς συνούσας μετ' αὐτῶν ἱερείας.

Publius, les proxènes et les bienfaiteurs de l'état des Acarnaniens. Les Acilius étoient une famille plébéïenne à Rome, dont une branche, du surnom de Glabrion, est parvenue aux honneurs consulaires; mais tous les individus de cette branche portoient le prénom de Manius. On trouve bien aussi quelques Acilius sans surnom, prénommés Lucius, mais l'histoire ne fait aucune mention d'un Publius Acilius, et parmi les Lucius il n'y en a pas auquel on puisse avoir quelque motif d'appliquer le décret des Acarnaniens.

Le savant commentaire de M. *Boissonade* sur cette inscription se trouve p. 417 de son édition des lettres de *Lucas Holstenius*. Paris, 1817, in-8°.

La seconde inscription, gravée sur un marbre trouvé sur l'emplacement de l'ancienne *Cius*, ville de la Propontide dans le voisinage de Cyzique, a été portée en France par le comte de Choiseul-Gouffier et se voit aujourd'hui au Musée royal de France, au n° 670 : elle est curieuse parce qu'elle présente le rapport de plusieurs divinités Egyptiennes avec celles des Grecs. Elle se compose de neuf hexamètres bien conservés et de deux qui sont devenus illisibles.

Publiée très-fautivement par *Pococke*, Inscript., p. 30, n. 18; et plus mal encore dans *Muratori*, Inscr. Antiq., tom. I, p. 75; ensuite trois fois par M. *Jacobs*, Anthol., vol. XII, p. 298, et vol. XIII, p. 798; Anthol. Pal., vol. II, p. 846. Conférez Catalogue d'antiques, etc., formant la collection de feu M. le comte de Choiseul-Gouffier, par *L. J. J. Dubois*. Paris, 1818, in-8°, p. 74.

CHAPITRE XXVII.

De l'état de la Poésie dans la Grèce européenne et asiatique pendant le siècle des Ptolémées. — De la Comédie nouvelle en particulier.

Avec la liberté, les Muses quittèrent le sol de la Grèce. Nous trouvons dans cette période quelques foibles traces de poésie lyrique; mais nous ne voyons pas un seul génie marquant, si ce n'est dans la comédie.

1°. *De la Poésie lyrique.*

Trois femmes qu'on comprend dans la classe des huit ou neuf poétesses lyriques[1] vécurent dans le premier siècle de cette période : ce sont Anyté, Nossis et Myro.

Anyté *de Tégée* a fleuri vers la CXX[e] Olympiade, 300 avant J.-C. Elle exerçoit l'état de Χρησμοποιός, *faiseuse d'oracles*, c'est-à-dire qu'elle versifioit les oracles d'Esculape à Epidaure. Nous n'avons qu'un petit nombre de fragmens des poésies de cette femme; savoir vingt épigrammes qui se distinguent par une grande simplicité.

Nossis *de Locres* étoit sa contemporaine. Il ne

[1] Voy. vol. I, p. 292.

nous reste de ses poésies qu'une douzaine d'épigrammes.

MYRO ou plutôt MŒRO *de Byzance*[1] a fleuri sous Ptolémée Philadelphe, 280 ans avant J.-C. Elle étoit fille d'Homère, le poëte tragique, ou, selon d'autres, sa mère : elle fut l'épouse d'Andronicus. Elle a écrit un poëme en vers héroïques, intitulé *Mnémosyne*, des *Imprécations*, Ἀραὶ, et des *Epigrammes*.

Les fragmens d'Anyté, de Nossis et de Mœro se trouvent dans les collections de *J. Ch. Wolf*, de *A. Schneider*, et dans les Anthologies.

Quoique les anciens aient établi un cycle de huit poétesses seulement ou de neuf, en y comprenant Sapphon, qu'ils placent ordinairement dans un rang plus élevé, néanmoins Athénée et d'autres écrivains de l'école d'Alexandrie parlent de quelques autres femmes qui se sont également illustrées par leurs talens poétiques, sans qu'on les ait comptées parmi les écrivains classiques de la nation. Dans ce nombre il y en a plusieurs d'une époque antérieure à celle qui nous occupe maintenant, mais dont nous n'avons pas cru devoir parler, parce qu'il falloit d'abord achever le cycle. Nous allons réparer ici cette omission; il est nécessaire de connoître ces noms, parce qu'il en est fait mention dans les ouvrages des anciens.

[1] M. *F. Jakobs* a prouvé (Anthol. Pal., III, p. 42) qu'elle s'appeloit Μοιρώ.

Le nom d'une certaine ASTYANASSA est parvenu, couvert d'infamie, à la postérité. Cette femme a, dit-on, la première prostitué sa Muse pour chanter en vers licencieux des amours impudiques. On la nomme fille de Musée, et on en fait une esclave d'Hélène : cette donnée est évidemment fausse, et les vers attribués à Astyanassa ne peuvent pas être antérieurs au siècle d'Alexandre. Il s'ensuit que l'existence même de cet auteur est douteuse.

EUMÉLIS, plus connue sous le nom de CLÉOBULINE qui lui a été donné d'après son père, Cléobule, prince de Lindes et un des sept sages de la Grèce, a été un modèle de candeur et de vertus. Selon l'usage patriarcal de son temps, elle lavoit elle-même les pieds des étrangers qui venoient demander l'hospitalité à son père[1]. Elle soulageoit quelquefois celui-ci en se chargeant d'une partie des soins que lui causoit le gouvernement de sa ville; souvent elle tempéroit la rigueur d'un père sévère. Ses momens de loisir étoient consacrés à l'étude et aux Muses. Quelques écrivains modernes, trompés par l'épithète de σοφὸς, *la Sage*, que lui donne Thalès dans le Banquet des sept sages de Plutarque, l'ont rangée dans la classe des philosophes; mais les poëtes sont souvent qualifiés ainsi, et Sapphon surtout porte habituellement ce nom. Cléobuline cultivoit la poésie, et Diogène Laërce rapporte qu'elle composoit des *Énigmes* en hexamètres. Le

[1] Voy. S. CLÉM. ALEX. Strom., IV, p. 523.

temps nous a conservé quelques-uns de ces jeux d'esprit de Cléobuline.

La *blonde* MEGALLOSTRATE, comme elle se nomme elle-même dans un fragment qui nous a été conservé, étoit l'amie d'Alcman, dont elle avoit gagné le cœur par ses chants harmonieux.

ASPASIE *de Milet*, l'épouse de Périclès, auquel elle avoit appris, dit-on, l'art oratoire; cette dame, dont les charmes triomphèrent de Socrate même, cultivoit la poésie. Athénée nous a conservé quelques-uns de ses vers, adressés au fils de Sophronisque [1].

HEDYLE *d'Athènes*, fille d'une poétesse nommée MOSCHINA, et mère de l'épigrammatiste Hedylus, a composé un poëme élégiaque, intitulé *Scylla*. Athénée nous en a conservé quelques vers [2]. Son fils ayant été contemporain de Callimaque, elle doit avoir fleuri vers 300 avant J.-C.

BOEO *de Delphes* a célébré dans un hymne, sa ville natale, son temple et ses oracles. Pausanias a conservé quelques vers de ce poëme : sans lui, le nom de Bœo auroit péri; car Athénée qui cite son *Ornithogonie*, ou poëme de la naissance des oiseaux, est incertain si l'auteur étoit homme ou femme, et s'appeloit Bœus ou Bœo [3].

Suidas, Martial [4] et Suétone [4] citent les ouvrages

[1] V, 219. (Ed. *Schweigh.*, II, p. 343.)
[2] VII, 297. (Ed. *Schweigh.*, III, p. 85.)
[3] IX, 393. (Ed. *Schweigh.*, vol. III, p. 453.
[4] Epigr. XII, 43, 4.
[5] Vita Tiber., c. 43.

voluptueux d'Eléphantis ou Eléphantine : il n'est pas très-sûr cependant que ces écrits fussent en vers. Galien cite les *Cosmétiques* d'une Eléphantis, et Pline un autre ouvrage qui probablement étoit écrit en prose [1].

A l'exemple d'Astyanassa et d'Eléphantis, Philænnis *de Leucas* (aujourd'hui Santa-Maura, une des îles ioniennes), prostitua, dit-on, son talent à peindre des tableaux indécens. Il faut dire cependant qu'Athénée nous a conservé une épigramme du poëte *Æschrion* par laquelle il venge la mémoire de ce poëte, en accusant le sophiste *Polycrate* d'avoir composé un poëme infâme sous le nom de Philænnis, dont les mœurs étoient irréprochables. On ajoute volontiers foi à cette accusation [2].

Nous nous arrêterons encore un instant à un mauvais poëte de cette période, que nous passerions sous silence, si, d'une part, son nom n'avoit acquis une certaine célébrité par les plaisanteries auxquelles il a été en butte, et que de l'autre il n'avoit été souvent confondu avec des écrivains du même nom, dont il est nécessaire de le distinguer [3]. Il s'agit de Chœrilus *d'Iasus* [4]

[1] Hist. Nat., XXXVIII, 7.

[2] VIII, 335. (Ed. *Schweigh.*, vol. III, p. 236.)

[3] Voy. vol. II, 17 et 81, 105, 120.

[4] Etienne *de Byzance*, v. Ἴασος, dit que parmi les différens Chœrilus, il y en avoit un qui fut d'Iasus : c'est sur ce fondement que nous donnons l'épithète d'Iasus à celui dont il est question dans ce moment, pour le distinguer des Chœrilus d'Athènes et de Samos.

celui dont parlent Horace [1], Quinte-Curce [2] et Ausone [3], ainsi qu'Acro et Pophyrion, les scholiastes d'Horace. C'est à ce poëte qu'Alexandre-le Grand promit, dit-on, une pièce d'or pour chaque bon vers qu'il feroit en son honneur; le commentateur connu sous le nom de Scholiaste de Cruquius, ajoute que Choerilus ne put en faire que sept qui fussent jugés dignes de ce prix. Porphyrion, au contraire, dit en termes plus généraux : Hujus omnino septem versus laudabantur [4]. Or, Strabon [5] et Athénée [6] nous ont conservé sa traduction en *sept* hexamètres de l'inscription en langue assyrienne qu'on lisoit sur le tombeau de Sardanapale; il paroît en conséquence que c'est de ces *sept vers* que le Scholiaste a voulu parler [7]. On ajoute au reste que Choerilus, par une suite de sa présomption, ayant consenti d'avance à recevoir un coup pour chaque vers de son Panégyrique que les juges auroient rejeté, il fut roué de coups.

Il est probable que ce Choerilus fut l'auteur du

[1] Ep. II, 1, v. 233. Ad Pis. v. 357.

[2] VIII, 5, 8.

[3] Ep. XVI.

[4] Voy. Choerili Samii quæ supersunt, ed. *Næk*. p. 206.

[5] XIV, 672. (Ed. *Tzsch.* vol. V, p. 693.)

[6] VIII, 356. (Ed. *Schweigh.* vol. III, p. 238.) Athénée nomme Chrysippe, au lieu de Choerilus; mais on voit par un autre passage, XII, 530 (éd. *Schweigh.* vol. IV, p. 468), qu'il a voulu dire Choerilus, à moins qu'il n'ait existé deux traductions de l'inscription, l'une en prose par Chrysippe, et l'autre en vers par Choerilus.

[7] On trouve aussi cette épigramme dans les Analecta de *Brunck*, et dans l'Anthol. Palat. de M. *Jakobs*.

poëme *de la Guerre de Lamie*, Λαμιακὰ, que Suidas qui confond les trois Chœrilus, attribue à celui de Samos[1].

2°. *De la Comédie nouvelle.*

C'est dans cette période que fleurit ce qu'on a coutume de nommer *la comédie nouvelle*, en opposition de l'ancienne et de la moyenne. Le chœur qui, en perdant dans la moyenne comédie le droit de prendre part à l'action, avoit été dépouillé de la seule prérogative qui pût faire supporter sa présence, devenu insipide par ce changement, disparut entièrement de la scène. Au lieu d'y faire paroître des hommes connus, d'après le privilége dont l'ancienne comédie avoit abusé; ou de parodier les poëtes, comme avoit fait la moyenne; on s'étudia à peindre les mœurs, en plaçant les personnages de la pièce en différentes situations qui pussent faire ressortir leurs caractères; et à nouer des intrigues, qui pussent fournir des scènes comiques; en un mot la comédie devint ce qu'elle est chez les nations modernes, le tableau des ridicules et des vices qu'on trouve dans la société, dégagé de toute satire personnelle. Toutefois les poëtes de cette période conservèrent de leurs devanciers le privilége de persiffler, même en les nommant, des individus couverts du mépris général, et généralement condamnés par l'opinion publique.

Trente-deux poëtes dramatiques de cette époque

[1] Voy. vol. II, p. 120.

sont nommés dans les ouvrages des anciens; pas une seule de leurs comédies ne nous est parvenue. Le plus célèbre d'entre eux, MENANDRE *d'Athènes*[1], disciple de Théophraste, composa quatre-vingts pièces de théâtre : le petit nombre de fragmens que nous en avons, expriment des sentimens d'une excellente morale, ou des observations fines et spirituelles; mais ils ne peuvent nous donner aucune idée du genre de ce poëte. Les imitations de Plaute et de Térence dont il a été le modèle, y suppléent en partie. Nous disons en partie, parce que Térence s'est écarté de la simplicité de son original. Ne se contentant pas de traduire sur la scène romaine l'action qu'il y trouvoit, il y joignoit ordinairement une intrigue subordonnée qu'il tiroit de quelque autre pièce de Menandre, et qu'avec beaucoup d'art il amalgamoit avec la principale action. Et voilà ce qu'il appeloit de deux pièces en faire une.

Nous devons d'autant plus vivement regretter la perte des comédies de Menandre, que des juges comme Plutarque, Dion Chrysostome et Ovide en parlent avec la plus grande admiration, et les préfèrent à tout ce que l'ancienne et la moyenne comédie avoient produit de plus parfait. « Qui vel unus, dit Quintilien en parlant de ce poëte[2], meo quidem judicio, diligenter lectus ad cuncta, quæ

[1] Né Ol. CIX, 3, = 342 ans avant J.-C. Mort Ol. CXXI, 4, = 292 avant J.-C.

[2] Inst. or. X, 1, 1.

præcipimus, efficienda sufficiat : ita omnem vitæ imaginem expressit : tanta in eo inveniendi copia et eloquendi facultas : ita est omnibus rebus, personis, affectibus accommodatus. »

On peut regarder Menandre comme l'inventeur de ce genre de spectacle qui, lorsque le goût s'épura, remplaça les parades qui faisoient les délices de nos aïeux; c'est-à-dire de la haute comédie ou de la comédie de mœurs. Parmi les caractères qu'il a pour ainsi dire créés, est celui du valet intrigant qui joue un si grand rôle dans la bonne comédie françoise. Ovide exprime admirablement en un seul distique les quatre caractères que Menandre a introduits sur la scène :

> Dum *fallax servus, durus pater, improba lena*
> Vivent, dum *meretrix blanda*, Menandros erit [1].

Quelques-unes des comédies de Menandre dont nous avons des lambeaux, portent les titres suivans : les Frères; le Pêcheur; la Messénienne ou la Consacrée (ἀνατιθεμένη); l'Andrienne; l'Androgyne; les Cousins; les Arrhéphores (porteurs des mystères de Minerve) ou la Joueuse de flûte; le Bouclier; l'Héautopenthon (qui porte son propre deuil); l'Héautontimoroumenos, titre connu par l'imitation de Térence; la Bague; les Sœurs jumelles; le Laboureur; le Bourru; la Superstition; le double Imposteur; l'Orpheline héritière; les

[1] Amor., lib. I, eleg. 15, v. 17.

Flatteurs; le Dépôt; la Périnthienne qui, avec l'Andrienne, a servi à Térence pour son Andria; le Spectre; le Trésor; l'Ivrognerie; le Misogyne; la Colère; le Collier (Πλόκιον), pièce traduite par Cæcilius, etc.

Les fragmens qui nous restent de ces pièces et de plusieurs autres, nous les devons surtout à Athénée, à Stobée, aux lexicographes et aux grammairiens.

L'Anthologie nous a conservé un distique de Menandre, une épitaphe et une épigramme *scoptique* en un seul vers.

Outre Menandre, les critiques d'Alexandrie ont reconnu classiques les quatre poëtes suivans de la comédie nouvelle : Philippide, Diphile, Philémon et Apollodore : aucune de leurs pièces n'a échappé aux ravages du temps.

PHILIPPIDE *d'Athènes*, fils de Philoclès, a fleuri vers la fin de la période précédente et au commencement de celle-ci. Il a écrit quarante-cinq comédies, parmi lesquelles on cite le Remémoratif (ἀνανέωσις, proprement l'action de rappeler quelque chose à la mémoire de quelqu'un); l'Argent perdu; les Femmes navigant ensemble; les Frères amis; l'Avare; l'Ami d'Euripide.

DIPHILE *de Sinope* qu'Athénée appelle ἥδιστον, le plus doux des poëtes, a composé une cinquantaine de pièces, parmi lesquelles on cite les suivantes : l'Ignorance; les Frères; l'Insatiable; le Bain; le Mariage; le Parasite; le Soldat; le Marchand, etc.

Il y a eu deux PHILÉMON, père et fils. Le premier étoit *de Soles* ou Pompéiopolis en Cilicie et paroît avoir beaucoup vécu à Syracuse. Il mourut plus que centenaire, auteur de quatre-vingt-dix-sept comédies. Quoiqu'il ait remporté plusieurs prix sur Ménandre, les anciens lui assignent cependant une place bien inférieure à ce grand poëte. Son fils composa aussi cinquante-quatre comédies. Nous allons donner les titres de quelques-unes des comédies de Philémon de Soles dont il reste des fragmens : le Paysan; les Frères; le Remémoratif ἀνανεουμένη, proprement la femme dont on rafraîchit la mémoire); le Trésor; le Médecin; la Mendiante; le Soldat; le Spectre; la Veuve : ces titres indiquent des comédies de caractère ou d'intrigue.

Il y a eu plusieurs poëtes comiques du nom d'APOLLODORE, et l'on ne sait pas bien quel est celui d'entr'eux qui a été placé dans le canon des grammairiens d'Alexandrie. L'un d'eux étoit *Athénien*, et fit quarante-sept pièces parmi lesquelles se trouvoient les originaux de l'Hécyre et du Phormion de Térence; l'autre, étoit de *Caryste*; le troisième de *Géla* en Sicile. Il reste des fragmens de quelques pièces de l'un des deux derniers, ou peut-être de tous les deux, car on ne les a pas toujours distingués. Voici les titres de quelques-unes de ces comédies : l'Ecrivain (γραμματιδιοποιὸς, le Rédacteur de requêtes ou de billets doux); la Prêtresse; la Femme qui a abandonné son mari; les Frères amis, etc.

Indépendamment de ces grands maîtres, il nous

reste quelques fragmens d'autres poëtes de la comédie nouvelle, que nous plaçons dans l'ordre alphabétique.

ANAXIPPE qui fleurit du temps d'Antigone et de Démétrius, son fils[1]. Le Joueur de cithare; le Puits.

CLÉARCHUS. Le Joueur de cithare; les Corinthiens; Pandrosus.

DAMOXÉNUS *d'Athènes*. Les Condisciples; Heautonpenthon.

EPINICUS. Les Filles supposées; Mnesiptolémus: dans cette pièce il se moquoit de Séleucus.

ERIPHUS qu'on accuse de s'être approprié des tirades entières d'Antiphon. Eole; Mélibée; le Peltaste.

EUNICUS. Antée (nom d'une courtisane); les Villes.

POSIDIPPUS *de Cassandrie* en Macédoine, ou au moins fils d'un habitant de cette ville, nommé Cyniscus. La Femme exclue; l'Ephésienne; la Locrienne; les Camarades; le Chœur des femmes.

NICOLAUS, poëte inconnu, dont Stobée nous a conservé un fragment de quarante-quatre vers qu'il attribue à la vérité à Nicolas de Damas; mais qu'on paroît devoir revendiquer à la comédie de cette époque[2].

Les fragmens qui nous restent des poëtes de la nouvelle comédie se trouvent dans les recueils d'*Hertelius* et de *Hugo Grotius*. Il existe une ancienne collection de fragmens de

[1] 295 ans avant J.-C.

[2] Voy. *Aug. Meineke*, Comment. miscell. fasc. I, p. 21.

Menandre et de Philémon, ou, comme le titre dit par erreur, de Philistion, comparés entre eux. Elle a été publiée sous le titre de Σύγκρισις Μενάνδρου καὶ Φιλιςίωνος, par *Nic. Rigault*, Paris, 1613; et plus complète dans *Jani Rutgersii* Variæ Lectiones. Ces collections ont servi pour la rédaction de celle des fragmens de Menandre et Philémon, que *Jean Leclerc* a fait paroître en grec et en latin, à Amsterd., 1708, in-8°. Cette édition, faite avec trop peu de soin, a donné occasion à une guerre littéraire des plus scandaleuses, dans laquelle ont figuré *Rich. Bentley, Pierre Burman, Jacques Gronovius, Corneille de Pauw* et *d'Orville*. Les personnes qui seroient curieuses de connoître les écrits que cette dispute fit naître, en trouveront le catalogue dans la Bibliotheca gr. de *Fabricius*, éd. de *Harless*, vol. II, p. 457. M. *Aug. Meineke* a publié à Berlin, 1823, in-8°, une édition savante et critique des fragmens de Menandre et de Philémon.

Il existe une double collection de sentences des poëtes comiques, dont la seconde, qui est due à *George Hermonyme* de Sparte, ne renferme que les sentences exprimées en un seul vers (μονόςιχοι). La première se trouve dans la collection de *Guill. Morel* et dans le recueil gnomique de *Brunck*. La seconde a été imprimée par *Alde l'ancien*, dans la sienne de 1495. A peu près à la même époque, *Jean Lascaris* fit imprimer ce recueil chez *Laur.-Franc. de Alopa*, à Florence, avec le poëme de Musée, in-4°. C'est le cinquième livre imprimé par Alopa en lettres capitales, et le plus rare de tous [1].

[1] Les cinq volumes soignés par Jean Lascaris, et imprimés par Alopa, in-4°, en lettres capitales, sont, dans l'ordre de leur publication, ou plutôt dans celle de leur rareté (car il n'y en a que deux qui aient une date): 1°. L'Anthologie de Planudes, 1494; 2°. Apollonius Rhodius, 1496; 3°. Euripidis Tragœdiæ IV, Medea, Hippolytus, Alcestis, Andromache; 4°. Callimachi Hymni; 5°. Gnomæ monostichoi ex diversis poetis. On ne connoît que cinq exemplaires complets de ces cinq ouvrages, dont quatre en Angleterre et un à la bibliothèque de Florence. Voy. *Friedr.-Aug. Wolf*, Literar. Analekten. Berlin, 1817, in-8°. Vol. I, p. 237.

Ces mêmes sentences se trouvent dans le recueil de *Phil. Giunta*, de 1515; dans celui de *Plantin*, et dans les Gnomiques de *Brunck*, dont la critique les a traitées un peu arbitrairement.

Les Sentences monostiches de Menandre seules se trouvent, dans une forme plus critique, d'après un manuscrit de Wolfenbüttel, à la suite de l'édition d'Esope, par *J. G. Schneider*, Breslau, 1812, in-8°, et dans l'édition, ci-dessus citée, de M. *Meineke*.

CHAPITRE XXVIII.

De la Poésie alexandrine en général, et des trois espèces de Drames en particulier.

Les poëtes d'Alexandrie étoient savans, mais ils manquoient d'imagination, et souvent même de goût. Ils crurent couvrir ces défauts en mettant en avant des idées bizarres, et en se servant d'expressions neuves et gigantesques. Le mauvais goût de quelques-uns d'entre eux se trahit encore plus dans le choix de leurs sujets que dans la manière de les traiter. C'est dans cette période qu'on vit prendre faveur plusieurs nouveaux genres de poésie, s'il est permis de donner ce nom à des anagrammes, à des jeux de mots et à d'autres futilités que le bon goût réprouve, mais qu'on admiroit alors comme des efforts de génie. Si, au milieu de cette corruption générale, un petit nombre de poëtes restèrent fidèles aux anciens modèles, il leur fut impossible de s'élever tout-à-fait au-dessus de leur siècle. Ce qui toutefois les distingue de tous leurs successeurs, c'est une pureté de diction et une certaine élégance qui caractérisent leurs ouvrages : cet avantage, qu'ils dûrent à la société dans laquelle ils vivoient, produisit ce succès brillant que leurs

productions obtinrent chez les Romains, ces dominateurs du monde civilisé [1].

Nous allons parler des poëtes de l'école d'Alexandrie, d'après les divers genres où ils se sont distingués, telles que la tragédie, la comédie, le drame satyrique, la poésie lyrique, dans laquelle nous comprenons l'élégie; l'épopée, l'épigramme, la poésie didactique et la poésie bucolique. A ces genres nous joindrons les silles [2].

1°. *De la Tragédie.*

Les grammairiens d'Alexandrie ont établi un double canon de poëtes tragiques : le premier comprend les grands maîtres qui ont fleuri avant la

[1] Voici comment le célèbre *Heyne* caractérise les poëtes d'Alexandrie : « Habent tamen scriptores, et imprimis poetæ Alexandrini, antiqui quidem illi, suam elegantiam, amœnitatem et amabilem simplicitatem quamdam, non horridam illam et incultam, sed mundam et politam, eoque magis notabilem, quo obscuriorem eos diligentiam in aliis rebus posuisse appareat, sed adeo in iis et laudamus orationem tersam, nitidam, puram et elegantem. Sed primum omnia fere ejus ætatis ingenia argumentum tenue et subtile sectari videas; nihil in iis celsum, generosum et sublime, nulla audacia; divino illo impetu et furore abripi se non facile patiuntur.... Legere littus, radere humum pennis dixeris, non facile alto se committere aut sublime ferri. » (Opera acad., vol. I, p. 81.)

[2] Nous observons que nous ne prenons pas les mots *Ecole d'Alexandrie* dans le sens restreint dans lequel les a employés l'historien récent de cette école, M. *Matter*, qui regarde comme étrangers à cette école tous les écrivains qui n'ont pas vécu dans la capitale de l'Egypte. Nous donnons à ces mots un sens plus étendu, et nous y comprenons tous les écrivains de cette époque, à l'exception du petit nombre de poëtes lyriques et comiques dont nous venons de parler, lesquels ayant vécu en Grèce, ont été entièrement libres de toute influence de la part des Alexandrins.

mort d'Alexandre-le-Grand[1]; le second canon, qu'ils ont appelé la *Pléiade tragique*[2], se compose de sept poëtes qui ont vécu sous le règne des premiers Ptolémées. Philadelphe, pour ranimer le goût de la poésie dramatique, institua des combats ou concours poétiques à l'instar de ceux auxquels Athènes dut son théâtre. Ainsi Alexandrie eut aussi sa tragédie. Mais les ouvrages dramatiques des poëtes de cette école se distinguent de ceux de la période précédente, en ce que n'étant pas destinés à être représentés devant le peuple, ils perdirent ce caractère religieux que les anciennes pièces tenoient de leur origine. C'étoit des ouvrages de cabinet, écrits pour l'amusement des princes, de leurs courtisans et d'un petit nombre de connoisseurs.

Les poëtes de la Pléiade tragique sont : Alexandre l'Etolien, Philiscus de Corcyre, Sosithée, Homère le jeune, Æantide ou Anantiade, Sosiphane et Lycophron.

Nous rangeons le premier et le dernier de ces sept écrivains parmi les poëtes lyriques ; nous écartons ÆANTIDE et SOSIPHANE, qui nous sont inconnus : nos renseignemens sur les trois qui restent se bornent à très-peu de chose.

PHILISCUS *de Corcyre*, ou peut-être PHILICUS,

[1] Voy. vol. II, p. 70.

[2] La Pléiade tragique diffère de la *Pléiade poétique*. Celle-ci comprend sept poëtes de différens genres, savoir : Æantide, Apollonius de Rhodes, Aratus, Homère le jeune, Lycophron, Nicandre et Théocrite.

contemporain de Théocrite [1], a donné son nom à une espèce de vers nommé *Philiscien* ou *Philicien*. Il a aussi été contemporain de PHILISCUS *d'Egine*, fils de l'historien Onésicrate, disciple de Diogène et prêtre de Bacchus, qui, comme l'autre Philiscus, a fait des tragédies.

Le poëte tragique SOSITHÉE étoit, selon les uns, *d'Athènes*, selon les autres, *de Syracuse* ou *d'Alexandrie* en Troade : peut-être a-t-on confondu trois poëtes du même nom. Il reste quelques fragmens des tragédies de Sosithée, ainsi que le fragment d'une de ses Satyriques.

HOMÈRE *le jeune* étoit natif d'Hiéropolis en Carie, fils d'Andromaque et de Mœro, ou Myro [2]. Il a fleuri sous Ptolémée Philadelphe.

Le petit nombre de fragmens qui nous restent de quelques-uns de ces poëtes, se trouvent dans les recueils de *Frobenius* et de *Hugo Grotius*.

Outre la Pléiade Alexandrine, les anciens parlent encore des soixante tragédies de TIMON *de Phlionte*, célèbre sillographe et disciple de Pyrrhon le Sceptique. Il enseigna d'abord la philosophie à Chalcédoine ; après s'y être enrichi, il voyagea en Egypte, où le second Ptolémée le reçut très-bien. Il paya cet accueil hospitalier par une satire contre le Musée. D'Egypte il se rendit en Grèce et à la cour d'Antigone, roi de Macédoine.

[1] 270 ans avant J.-C.

[2] Voy. page 71 de ce volume.

2°. *De la Comédie.*

Nous ne trouvons que deux poëtes d'Alexandrie qui aient travaillé pour le théâtre comique. Ce sont MACHON *de Sinope*, ou, selon d'autres, *de Corinthe*, qui vécut sous Ptolémée III Evergète, et sous ses successeurs; et ARISTONYME, qui, sous Ptolémée IV Philopator, fut un des inspecteurs de la bibliothèque d'Alexandrie. Dégoûté du séjour de cette ville, il projeta de se fixer à Pergame. Ptolémée tenta tous les moyens pour l'en dissuader: il alla même jusqu'à le retenir de force. Lorsqu'il vit que la résolution du poëte étoit inébranlable, il lui permit de l'exécuter. Aristonyme se rendit en effet à la cour d'Eumène. Avec lui Thalie quitta le sol de l'Egypte. Athénée cite deux comédies d'Aristonyme, l'une portant le titre bizarre du *Soleil qui gèle*, Ἥλιος ῥιγῶν, l'autre celui de *Thésée.* Nos connoissances sur Aristonyme se bornent à ces foibles notions.

3°. *Du Drame satyrique.*

La Satyrique changea de nature dans cette période. Nous avons vu que, malgré sa forme bouffonne, elle tenoit originairement de la tragédie, et que ce rapport formoit même un de ses caractères essentiels; elle le perdit aussitôt qu'abandonnant les régions de la mythologie, les poëtes satyriques choisirent leurs sujets dans la vie commune. Elle

se rapprocha ainsi de la comédie ; mais dans ce passage d'un genre à un autre, elle donna dans un excès répréhensible, en s'arrogeant la licence de l'ancienne comédie, pour immoler à la risée publique les personnes qui avoient le malheur de déplaire aux auteurs de ces pièces. Philoxène de Cythère avoit déjà donné, dans la période précédente, l'exemple d'un pareil abus par son Cyclope, dirigé contre Denys de Syracuse [1]. Parmi les pièces d'Alcée de Mitylène [2], poëte de l'ancienne comédie, il y en avoit une que les anciens nommoient une *tragi-comédie*, ou plutôt une *comédo-tragédie*, (κωμῳδοτραγῳδία). Qu'on ne pense pas ici à ce genre bâtard qu'à une époque moderne la dépravation du goût a voulu introduire sur la scène françoise, sous le nom ridicule de *comédie larmoyante* ; le bon sens des Athéniens auroit repoussé, n'en doutons pas, une pareille tentative. Il est bien plus probable que la pièce d'Alcée se distinguoit des drames de ses devanciers, en ce qu'elle tenoit plus de la comédie que de la tragédie, et qu'au lieu d'être tragico-satyrique, elle étoit comico-satyrique. Telles étoient probablement aussi les pièces d'Ecphantide, pour lesquelles on lui donna le sobriquet d'*Enfumé*, Καπνίας, ainsi que celles de Timoclès d'Athènes. Au moins les titres des pièces de ce poëte indiquent que ses sujets étoient pris de la mythologie.

[1] Voy. vol. II, p. 32.
[2] Voy. ibid., p. 101.

Mais ce fut surtout dans la période d'Alexandrie que le drame satyrique prit la forme de la comédie pour ainsi dire bourgeoise. Nous en voyons un exemple mémorable dans la pièce que le même LYCOPHRON dont il sera question encore, écrivit contre le chef de l'école de Mégare et qu'il intitula *Menedémus*. Ce philosophe y paroissoit travesti en Silène, ses disciples y étoient costumés en Satyrs.

Il est probable que les *hilarotragédies* de RHINTHON *de Syracuse* étoient du même genre. Ce poëte florissoit à Tarente sous le premier Ptolémée; et ses pièces faisoient les délices de cette ville opulente et luxurieuse. Dans le nombre on cite un *Amphitryon*, et il est probable que Plaute a imité cette hilarotragédie ou, comme il dit, cette tragicomédie; il y fait sans doute allusion dans ce passage de son prologue où Mercure dit:

...... Argumentum hujus eloquar tragœdiæ.
Quid contraxistis frontem? quia tragœdiam
Dixi futuram hanc? Deus sum; commutavero
Eamdem hanc, si voltis; faciam ex tragœdia
Comœdia ut sit, omnibus iisdem versibus.
Utrum sic an non voltis? Sed ego stultior
Quasi nesciam vos velle, qui divos siem!
Teneo quid animi vestri super hac re siet.
Faciam ut commista sit tragicomœdia.
Nam me perpetuo facere ut sit comœdia,
Reges quo veniunt et Dî, non par arbitror.
Quid igitur? quoniam hic servos quoque parteis habet,
Faciem hanc, proinde ut dixi, tragicomœdiam.

Il nous reste un seul fragment d'une satyrique

comique, si toutefois nous pouvons admettre comme prouvée l'hypothèse d'un savant allemand [1]. La pièce à laquelle ce fragment appartient, étoit intitulée *Lytierse* ou *Daphnis et Lytierse*, et Athénée en nomme l'auteur Sosithée. Nous venons de voir qu'un poëte de ce nom appartient à la Pléïade tragique des Alexandrins, et rien n'empêche de supposer qu'il est l'auteur du Lytierse. Cependant, comme les anciens varient sur la patrie de ce Sosithée, et que les uns le disent Athénien, les autres Syracusain, d'autres enfin Alexandrin, il est permis de croire qu'il a existé plusieurs poëtes dramatiques de ce nom, de manière qu'on ne sait plus lequel d'entre eux a composé le Lytierse. Il est vrai que Casaubon qui a le premier publié le fragment de cette pièce, a cru qu'à la place de Sosithée il falloit lire Sosibius, et que ce grammairien d'Alexandrie, contemporain de Callimaque, étoit l'auteur du Lytierse; mais la correction du critique est aussi arbitraire qu'inutile.

Dans le dix-septième siècle, il s'est élevé une discussion sur la question de savoir dans quelle classe de poésie il falloit ranger le Lytierse; et cette discussion a donné lieu à une véritable guerre littéraire entre deux savans italiens, *Franç. Patrizzi*, et *Jacques Mazzoni*. Celui-là pensoit que le Daphnis et le Lytierse étoient deux poëmes particuliers; il regardoit le Lytierse comme une tra-

[1] M. *Eichstædt*, dans sa dissertation De Dramate Græcorum comico-satyrico, imprimis de Sosithei Lytiersa. Lips. 1793, in-8°.

gédie pastorale ; tandis que Mazzoni soutenoit que *Daphnis et Lytierse* étoit le titre d'un poëme bucolique [1]. Cette question paroît avoir été résolue par M. *Eichstædt* qui le premier, que nous sachions, a fait connoître la satyrique comique des Grecs, et prouvé que le Lytierse étoit une pièce de ce genre. Ce savant pense que les vingt-un premiers vers du fragment du Lytierse appartiennent à l'exposition, et les trois autres à la fin du drame. Les premiers font partie d'un dialogue entre un étranger et un habitant de Célène, lieu où la fable se passe. Ce fragment est écrit dans un style pur et élégant.

Nous dirons au reste que si M. Eichstædt a réussi à prouver que vers la fin de la période qui a précédé la mort d'Alexandre-le-Grand, le drame satyrique a commencé à changer de nature, et perdu ce qu'il tenoit de la tragédie, et que cette révolution a été complète sous les Ptolémées, il sera toujours difficile de préciser le caractère de ce changement, parce que l'unique fragment d'une satyrique comique qui nous reste, ne suffit pas pour notre instruction. Il paroît qu'une des différences entre l'ancien et le nouveau genre se trouvoit dans la manière de traiter le sujet ; l'ancien drame tragico-satyrique étoit une espèce de parodie de la tragédie, dans laquelle le poëte faisoit jouer un rôle burlesque aux divinités mêmes et aux héros tragiques, et entremêloit les scènes sérieuses de farces

[1] Voy. *Lor. Crasso*, Istoria de' poeti greci. Napol. 1678, in-fol., p. 480.

grotesques où les Satyrs jouoient le principal rôle, tandis que les auteurs des drames comico-satyriques se moquoient des vices et des ridicules pour ainsi dire *bourgeois*. Le choeur des Satyrs étoit indispensable dans le drame de la première espèce, tandis que toute la forme de celui de la seconde espèce tendoit à l'exclure [1], les poëtes ayant pris l'habitude de donner aux héros anciens un caractère et des moeurs qui les ravaloient jusqu'aux Satyrs.

Cette exclusion des Satyrs produisit un autre changement: elle donna aux auteurs la liberté de choisir pour scène tel lieu qui leur convenoit, tandis que jusqu'alors ils étoient restreints aux forêts, aux vallons, aux montagnes.

Enfin remarquons que la Satyrique comique n'étoit pas, comme la tragique, une espèce de complément d'une grande pièce; mais qu'elle étoit représentée seule et sans se trouver pour ainsi dire à la suite ou sous la protection d'une tragédie ou d'une comédie.

Le fragment de Sosithée a été publié pour la première fois par *Is. Casaubonus*, dans les Lectiones Theocriticæ, que sous le nom d'*Hortibonus*, il a ajoutées à l'édition des Bucoliques de 1584, et qui ont été réimprimées par *Commelin*, en 1596,

[1] Cette exclusion explique un passage du grammairien Diomède qui a beaucoup tourmenté les interprètes. Il dit : In Satyrica *fere* Satyrorum personæ inducuntur. (Ed. *Putsch.*, p. 485.) D'où il s'ensuit que d'après lui les Satyrs manquoient *quelquefois* dans le drame satyrique. En effet, ils manquoient dans la Satyrique comique.

in-8°, et jointes ensuite aux éditions de Théocrite données par *Heinsius* et *Reiske*.

M. *Arn.-Herm.-Louis Heeren* en a donné une édition plus correcte à la suite de l'ouvrage sur les Femmes qui se sont distinguées dans la guerre, qu'on attribue à Phlégon de Tralles, et qu'il a placé dans la Biblioth. der alten Lit. und Kunst, n° VI. Enfin ce fragment, accompagné d'excellentes notes, se trouve dans l'ouvrage cité de M. *Eichstædt*.

CHAPITRE XXIX.

De la Poésie lyrique et élégiaque d'Alexandrie.

Alexandre *l'Etolien* que les grammairiens d'Alexandrie ont placé dans la Pléïade tragique, est plus connu comme poëte élégiaque. Il étoit natif de Pleuron et a vécu sous le second Ptolémée. Parthenius nous a conservé des morceaux de ses élégies dans lesquels il règne une certaine grâce et une facilité agréable.

Philétas *de Cos* est le seul poëte connu qui se trouvât à la cour du premier Ptolémée. Ce soldat parvenu se plaisoit mieux, à ce qui semble, dans la société des philosophes. Néanmoins il donna Philétas pour précepteur à son fils [1]. Cet homme de lettres fut à la fois habile grammairien et savant poëte. Il a composé des élégies dans lesquelles il chantoit Bittis, sa maîtresse; ainsi que des poésies lyriques et légères. Les anciens font grand cas de Philétas, et Quintilien lui assigne le premier rang après Callimaque. Ses contemporains lui érigèrent une statue de bronze. Il ne nous reste que de foibles fragmens de ses élégies et quelques vers dans

[1] 290 ans avant J.-C.

l'Anthologie. On raconte que Philétas étoit si maigre que, pour ne pas être emporté par le vent, il portoit des sandales de plomb. . . . .

Les fragmens de Philétas, qui se trouvent dispersés dans Stobée, Athénée, les scholiastes et les grammairiens, ont été recueillis par *C. P. Kayser*, et publiés à Gœttingue en 1793, in-8.

LYCOPHRON ou LUCUMON *de Chalcis* en Eubée, fils du grammairien Soclès, et adopté par l'historien Lycus de Rhegium vécut à la cour de Ptolémée Philadelphe. Il fut l'inventeur de l'Anagramme et l'auteur d'un grand nombre de tragédies perdues. Le seul ouvrage de ce poëte qui soit parvenu jusqu'à nous, est une composition d'une espèce tout-à-fait singulière. Les anciens lui ont assigné une place parmi les tragédies; les modernes parmi les poésies lyriques. M. *Matter* [1] le regarde comme une épopée : « Qu'on nous présente, dit-il, de grands événemens dans le passé ou dans l'avenir, c'est toujours un sujet d'épopée. » Ce raisonnement ne nous a pas paru assez concluant pour nous écarter de la classification reçue; la prédiction de l'avenir exige, à notre avis, un enthousiasme plus exalté que le récit poétique d'événemeus passés.

L'ouvrage de Lycophron, Ἀλεξάνδρα, *Alexandra* ou *Cassandre*, est un monologue de quatre cent trente vers, dans lequel la princesse troyenne prédit à Priam la destruction d'Ilium et les malheurs des

[1] Essai hist. sur l'Ecole d'Alexandrie, vol. II, p. 24.

personnes qui ont joué un rôle dans la guerre de Troie. Ecrit en vers iambiques, il n'a aucune valeur poétique; mais c'est une mine inépuisable d'érudition grammaticale, historique et mythologique. Cassandre ne prédit pas seulement les malheurs que l'enlèvement d'Hélène et le crime d'Ajax feront fondre sur la famille des Atrides et sur tous les Grecs; elle remonte jusqu'au rapt d'Ion et d'Europe, à l'expédition des Argonautes, aux Amazones, à l'histoire ancienne de Troie; elle conduit celle des Grecs jusqu'à la monarchie d'Alexandre-le-Grand, et y mêle, par forme de digressions, une foule de faits tirés de l'histoire d'autres peuples et de la mythologie.

Nous allons tâcher de donner à nos lecteurs une idée, quoique foible, de cette composition bizarre, par l'analyse suivante[1].

L'ouvrage commence par une espèce de prologue ou d'introduction (v. 1 — 30). Un des gardes de Cassandre, retenue prisonnière par ordre de Priam dans une tour construite sur l'Atès, vient rapporter au roi une longue prophétie de sa fille.

Celle-ci parle depuis le vers 31 jusqu'au 1460e. Elle se lamente des destructions d'Ilium, d'abord par Hercule (v. 32 — 51) et ensuite par les Grecs. Elle voit en esprit son frère Pâris enlever Hélène (v. 86); mais il ne jouira pas du fruit de son crime, car Protée lui enlèvera sa proie (v. 110), et

[1] Nous nous servons pour cela du *Conspectus* qui se trouve dans l'édition de *Reichard*.

il reviendra à Troie sans Hélène (v. 139) laquelle est destinée à avoir successivement cinq époux, savoir : Thésée et Pâris (v. 146), Ménélas (v. 149), Déiphobe (v. 168) et Achille (v. 172).

Cependant le crime de Pâris appellera les Grecs à la vengeance (v. 180). Après avoir sacrifié Iphigénie (v. 183), ils concluront une alliance contre Troie (v. 202) et s'embarqueront. La prophétesse les voit naviguer sur la mer (v. 216) et dévaster Myrinna (v. 243) : ils débarqueront en Asie, et une guerre sanglante commencera (v. 249).

Quels tourmens souffrira Cassandre, lorsqu'elle verra périr misérablement Hector, son frère bien-aimé (v. 298), son autre frère Troïle (v. 307), Laodice (v. 314) et Polyxène (v. 323), ses sœurs, Hécube sa mère (v. 330), et Priam (v. 335) ! Elle déplore ensuite le sort qui l'attend elle-même (v. 348). Ajax l'enlèvera (v. 357); mais elle implorera la vengeance de Pallas (v. 361).

Le sacrilége d'Ajax plongera les Grecs dans un abîme de maux (v. 365); les mers seront couvertes de leurs cadavres et des débris de leurs vaisseaux (v. 373); Ajax périra misérablement (v. 387) : sa mort sera suivie de celles de Phoenix (v. 417), de Calchas (v. 424), d'Idoménée (v, 431), de Sthénélus (v. 433), de Mopsus et d'Amphilochus (v. 439).

Après de longues erreurs, d'autres seront jetés dans des pays étrangers et y formeront des établissemens. Cinq d'entre eux se fixeront en Chypre : Teucer (v. 450), Agapenor (v. 479), Acamas

(v. 494), Praxander et Céphée (v. 586). Les amours d'Acanias et de Laodice fournissent l'occasion de parler d'Æthra, des Dioscures, d'Apharidas, Idus et Lyncée (v. 503—568).

Un Grec, Diomède, sera poussé en Italie (v. 592); d'autres, Béotiens d'origine, s'établiront dans les îles Baléares (v. 633); Ulysse éprouvera une longue suite de malheurs (v. 648—819). Ménélas aussi sera obligé de visiter beaucoup de pays (v. 820—876). Gunéus, Prothoüs et Eurypylus périront en Libye (v. 877); Philoctète sera tué en Italie par les Pelléniens (v. 909); Epéus, l'auteur du cheval de bois, se fixera dans le même pays (v. 930). A cette occasion il est question de plusieurs colonies troyennes qui se fixeront à Ségeste (v. 968), à Siris et Leutarnia (v. 978).

Il y aura des Grecs qui, après avoir débarqué en Thessalie, obéiront à l'Amazone Clétès, esclave de Penthésilée, qui, cherchant sa maîtresse, ira fonder Clété en Italie dont les reines porteront toutes le même nom (v. 993). Terina devra sa fondation à d'autres (v. 1008). Nérée et l'Etolien Thoas se fixeront aux pieds du mont Pindus (v. 1011); d'autres resteront dans l'île de Mélite (v. 1027); Elpénor, meurtrier involontaire de son aïeul, habitera Othrone, et sera enfin forcé de rester au promontoire Actium (v. 1034). Cassandre annonce ensuite le sort de Podalirius, frère de Machaon (v. 1047), celui des Naubolides (v. 1067), et à cette occasion elle déplore les malheurs de la Troyenne Setée

(v. 1075) ; enfin une partie des Grecs sera jetée au-delà de l'île de Corse (v. 1083). Telles seront, ajoute la prophétesse, les calamités de ceux qui ne reverront plus leurs foyers (v. 1087).

Le sort des autres ne sera guère plus heureux (v. 1090) ; Agamemnon sera tué par sa femme (v. 1099) ; et Cassandre elle-même périra des mains de cette furie (v. 1108) ; les Locriens expieront le crime de leur ancien chef (v. 1141) : leur punition fournit à la princesse une occasion de parler de la fin de sa mère (v. 1174) et de prédire la translation des ossemens d'Hector à Thèbes (v. 1189). En Crète, toute la maison d'Idoménée périra (v. 1214) ; en revanche, la gloire de la postérité de Cassandre s'étendra au loin (v. 1226) ; Enée sera porté en Italie (v. 1232) et ses descendans bâtiront Rome (v. 1270).

La prophétesse passe brusquement à la recherche des causes de l'inimitié entre l'Europe et l'Asie (v. 1283) ; elle parle de l'enlèvement d'Ion par les Phéniciens (v. 1291), de celui d'Europe par les Crétois (v. 1298), de l'expédition des Argonautes (v. 1309), de Thésée (v. 1322), des guerres de Laomédon (v. 1341), de la destruction de Troie par Hercule (v. 1346), de l'expédition de Tyrrhénus et de Lydus en Italie (v. 1351), enfin de la perfidie de Pâris, cause immédiate de la ruine de sa patrie (v. 1362). Les Grecs se réuniront pour la vengeance, savoir : Agamemnon (v. 1369) ; Oreste son fils ira dans la Tauride (v. 1374), Nélée fondera Milet (v. 1378). Avec Agamemnon viendront des Doriens

(v. 1388). Le Phrygien Midas dévastera à son tour l'Europe (v. 1397). Les guerres entre l'Europe et l'Asie se perpétueront, et Xerxès ira brûler Athènes (v. 1412). Enfin, Alexandre, allié par le sang à la prophétesse, fondera un vaste empire (v. 1439). Mais à quoi bon, s'écrie-t-elle, prédire l'avenir, puisqu'Apollon empêche qu'on n'ajoute foi à mes prophéties (v. 1451—1460)?

Le gardien ou messager, après les avoir rapportées à Priam, les termine par un épilogue (v. 1461—1474).

Tel est le plan de cet ouvrage : à chaque nom que la prophétesse prononce, elle ajoute tout ce que la mythologie ou la tradition y avoit attaché de miraculeux. Ainsi cette production est d'un haut intérêt pour la connoissance des antiquités de la Grèce ; mais comme si l'auteur avoit voulu encombrer de difficultés les approches d'un trésor qu'il avoit amassé avec tant de peine, et le soustraire même aux yeux des profanes, il a entouré son érudition d'une obscurité qu'on a de la peine à percer. C'est avec raison qu'on a nommé son ouvrage le *poëme ténébreux*, τὸ σκοτεινὸν ποίημα. Il n'y a sorte d'artifice que Lycophron n'emploie pour n'être pas entendu. Jamais il n'appelle quelqu'un par son nom. Le commencement de la prophétie de Cassandre peut en servir d'exemple. Elle veut parler de la destruction d'Ilium par Hercule ; comment s'y prend-elle ? « Hélas, s'écrie-t-elle, ma malheureuse *nourrice* incendiée ! et d'abord par les vaisseaux

portant des tours de ce *lion des trois nuits* qu'un jour le chien de Triton a englouti ; mais vivant il lui déchira les entrailles, et à demi-brûlé il secoua sa chevelure. » On voit que non content de taire le nom d'Hercule, le poëte, pour le désigner, choisit le fait le moins connu de sa vie ou de sa fable. C'est ainsi qu'ailleurs le même héros est nommé Κηραμύντης πευκεὺς Παλαίμων, c'est-à-dire *Palemon adoucissant le destin et armé d'une torche de pin.* Apollon est désigné par les épithètes de Μολοσσὸς, χιτωνεὺς, κοίτος, *Molosse vêtu d'une tunique particulière, le gardien du lit.* On voit que chacune de ces dénominations exige un commentaire.

Une autre cause de l'obscurité qui règne dans ce poëme, se trouve dans les constructions inusitées, dans la séparation de mots qui doivent être réunis, dans l'emploi de mots bizarres à la place des mots connus. Au lieu du mot υἱὸς, fils, il se sert des suivans, κέλωρ, ἶνις, ἄμναμος, φίτυμα, et ainsi de beaucoup d'autres. Lycophron forme les composés les plus singuliers, comme ἀθεσμόλεκτρος αἰνοβάκχευτος, συγκατασκάπτης et autres ; il se permet les métaphores les plus hardies : c'est ainsi qu'en parlant d'Ulysse, il dit que de son dos musculeux il supporte les *menaces* de ses esclaves.

Des grammairiens d'Alexandrie ont amassé une foule de matériaux pour l'intelligence d'un écrit qui devoit paroître à leurs yeux une composition admirable. *Tzetzès*, dont nous parlerons plus bas, a fait un extrait de leurs savans commentaires, et nous

a ainsi sauvé une partie au moins des scholies sans lesquelles le poëme de Lycophron seroit inintelligible pour nous, après plus de deux mille ans. Ce sophiste a aussi réfuté une opinion qui a été renouvelé de nos jours, et d'après laquelle Lycophron ne seroit pas l'auteur de ce poëme.

Nous avons déjà parlé d'un drame satyrique de Lycophron, et nous y reviendrons encore une fois, lorsque nous parlerons du philosophe Menedème. Nous nous consolerions facilement de la perte de cette pièce, et de toutes les tragédies que Lycophron peut avoir composées, si le temps nous avoit au moins conservé un traité que ce poëte ténébreux avoit écrit *sur la Comédie*, περὶ Κωμῳδίας, et qui doit avoir été un ouvrage de longue haleine, puisqu'Athénée en cite le neuvième livre. C'est là que l'érudition de Lycophron peut avoir été bien placée.

La Cassandre a été imprimée pour *la première fois* par *Alde l'ancien*, en 1513, in-8°, avec Pindare, Callimaque et Denys le Périégète.

En 1546, *Paul Lacisius* de Vérone, qui professoit la langue grecque à l'université de Strasbourg, en donna une seconde édition, à laquelle il ajouta le commentaire de Tzetzès, Bâle, in-fol.

Guill. Canter fit réimprimer Lycophron à Bâle, en 1566, in-4°, avec une double traduction latine, l'une en prose littérale, dont il étoit l'auteur, l'autre en vers, par *Jos. Scaliger*; mais le commentaire qu'il ajouta ne renferme que quelques notices imparfaites tirées de Tzetzès.

Jean Meursius, âgé de dix-sept ans seulement, rédigea un nouveau commentaire savant, mais très-prolixe, avec lequel

il publia Lycophron, Leide, 1597, in-8°, et mieux en 1599, in-8°.

Nous ne nous arrêterons pas aux réimpressions de l'édition de Canter; elle fut remplacée par celle de *Jean Potter*, qui parut à Oxford en 1697, in-fol., et une seconde fois, 1702, in-fol., et renferme tout ce qu'on trouve dans les éditions antérieures, et beaucoup de bonnes observations, mais un plus grand nombre d'inutiles.

Il se passa ensuite plus de quatre-vingts ans avant que quelqu'un eût le courage de s'occuper de nouveau de la Cassandre, et essayât de porter la lumière dans ces ténèbres. Il falloit, en effet, pour l'oser, avoir pour ainsi dire passé sa vie à étudier cet auteur, et à se familiariser avec ses bizarreries. Tel fut le cas de *Henri-Godefr. Reichard*, qui donna, en 1788, à Leipzig, en 2 vol. in-8°, le texte grec avec la traduction de Canter, et un commentaire. Son objet étoit moins la critique que l'interprétation. Il fit, à la vérité, quelques corrections au texte, d'après des manuscrits de Wittenberg et de Moscou; mais les variantes fournies par ces manuscrits sont moins importantes que les courtes scholies grecques qu'il y trouva, et qui sont fort utiles pour l'intelligence du texte. Néanmoins quand ces variantes seroient infiniment meilleures, le public savant n'y auroit rien gagné, parce que, par la négligence de l'imprimeur ou des correcteurs (si toutefois les feuilles ont passé par leurs mains), l'édition de Reichard fourmille de fautes typographiques. Malgré cet inconvénient, extrêmement grave, elle a un grand prix; ce qui le lui donne, c'est d'abord une paraphrase du texte qui montre la liaison des idées, et reproduit en termes plus clairs et plus précis le sens de l'original; c'est ensuite le commentaire de Canter, et les notes courtes, mais excellentes, que Reichard a ajoutées; c'est ensuite la table dont le volume est suivi; c'est enfin un tableau placé en tête de l'ouvrage, en forme de *conspectus*, pour indiquer le plan et la marche des idées du poëte.

En 1803, il parut à Rome, in-4°, une nouvelle édition de Lycophron, soignée par le P. *Léopold Sébastiani*, ancien

Missionnaire dans les Indes. Elle contient également la traduction de Canter, avec une paraphrase de l'éditeur, qui reproche à celle de Reichard d'être imparfaite, tandis qu'il appelle la sienne *absolutam, liberalem, fidelem*. Sous le texte sont placées d'abord les variantes, ensuite les scholies, enfin les Emendationes. Le texte est suivi : 1° du dépouillement de seize manuscrits; 2°. d'un index plus complet que celui de Potter; 3° d'une traduction latine des scholies de Tzetzès, traduction fort inutile, mais enrichie de notes; 4° de tables des matières.

Le travail du P. Sébastiani n'a pas été goûté par les littérateurs cisalpins qui en ont rendu compte au monde savant. Celui qui en a porté un jugement dans la Gazette littéraire de Gottingue, 1804, p. 340, et que, d'après le ton de douceur et de modestie qui y règne, nous supposons avoir été le célèbre *Heyne*, exprima le vœu que le P. Sébastiani se fût contenté de faire tout uniment copier le manuscrit de Lycophron qui a anciennement appartenu à Fulvio Orsini, et dont l'antiquité remonte au 9ᵉ ou 10ᵉ siècle. Ce manuscrit étoit, par conséquent, antérieur à Tzetzès; il s'ensuit que les scholies attribuées à celui-ci sont tirées des ouvrages de commentateurs plus anciens.

D'autres savans ont traité le Missionnaire avec plus de sévérité. Indépendamment de son latin barbare [1], ils lui ont reproché de n'avoir pas donné la description des manuscrits qu'il avoit à sa disposition, pour mettre les lecteurs en état de les apprécier; d'avoir choisi, presqu'au hasard, les leçons tantôt dans un manuscrit, tantôt dans un autre; d'avoir donné ses principaux soins aux scholiastes, au lieu de les consacrer à l'auteur même; d'avoir négligé celui-ci au point de ne pas avoir vérifié les passages où Lycophron et le commentateur parlent des mêmes objets dans les mêmes termes; d'avoir

[1] Il dit, par exemple, dans la Préface, p. xxv : « Plura enim arabice conscripsi, et e latino in *arabum translavi* ad illarum gentium utilitatem. »

éliminé d'anciennes leçons fort bonnes, pour leur en substituer de mauvaises; d'avoir inséré des gloses dans le texte; de ne pas avoir conféré les passages des poëtes, et surtout d'Eschyle et d'Euripide, auxquels Lycophron fait allusion; de ne pas avoir fait usage des corrections qu'il trouvoit dans l'édition de Reichard, dont il parle avec un mépris auquel rien ne l'autorise; d'avoir également dédaigné les secours qu'offrent les grammairiens, les scholiastes et les mythographes, pour éclairer le texte de Tzetzès, etc.

Malgré ces reproches mérités, on ne peut nier que l'édition du bon Missionnaire n'ait contribué au perfectionnement d'un autre travail dont nous allons rendre compte.

Quel que fût le mérite des observations dont Reichard avoit enrichi son édition de Lycophron, rien ne pouvoit remplacer le commentaire de Tzetzès qui y manquoit. Après la mort de Reichard, *Jean-God. Reiff* entreprit un travail sur ce scholiaste, afin de compléter l'édition du premier; mais il mourut avant de l'avoir achevé. Ce fut alors que M. *Chr.-God. Müller* s'en chargea. Ce savant conféra trois manuscrits qui se trouvent à Wittenberg, et dont l'un est du 12ᵉ ou 13ᵉ siècle, et un quatrième du 15ᵉ, qui est à Zeitz. Il eut encore d'autres matériaux à sa disposition. Son édition des Scholies de Tzetzès parut à Leipsig en 1811, en 3 vol. in-8º. On y trouve les variantes de Lycophron, tirées de l'édition de Rome, y compris celles que le P. Sébastiani avoit reléguées à la fin, parce que son ignorance les lui faisoit regarder comme de simples erreurs de copistes. Après les scholies de Tzetzès, M. Müller donne de petites scholies interlinéaires, que fournissent les manuscrits de Wittenberg, et qui étoient inédites. Enfin, pour que rien ne manquât aux possesseurs de l'édition de Lycophron par Reichard, et de Tzetzès par Müller, celui-ci a fait réimprimer aussi les commentaires de Meursius et de Potter, la traduction de Scaliger, et les tables de Sébastiani. Les variantes du texte de Lycophron, tirées de l'édition de Sébastiani, sont mêlées avec celles qu'ont fournies à l'éditeur

les manuscrits d'Allemagne : les unes et les autres sont accompagnées de jugemens. En comparant entre eux les divers manuscrits, M. *Müller* a corrigé environ 1500 passages de Tzetzès.

Nous examinerons ailleurs quelle part chacun des deux frères Tzetzès a eue aux scholies sur Lycophron.

CALLIMAQUE *de Cyrène*[1], fils de Battus, issu d'une famille illustre, enseigna d'abord la grammaire ou les belles-lettres à Alexandrie : Apollonius de Rhodes, Eratosthène, Aristophane de Byzance y furent ses auditeurs. Ptolémée Philadelphe le plaça ensuite au Musée. Il vécut, comblé d'honneurs, à la cour de ce prince où l'on admiroit son talent. Cependant le petit nombre de morceaux qui nous reste des huit cents qu'il doit avoir composés, nous fait connoître un poëte froid, dépourvu de verve et d'enthousiasme, et faisant de vains efforts pour remplacer, par l'érudition, le génie que la nature lui avoit refusé. Ces poésies nous engagent à souscrire au jugement qu'Ovide en a porté, en disant :

Battiades semper toto cantabitur orbe ;
Quamvis ingenio non valet, arte valet[2].

Les principaux ouvrages poétiques de Callimaque étoient les suivans :

1°. *Des Elégies.* Elles étoient regardées comme son principal titre à la gloire : les Romains, surtout

[1] 260 ans avant J.-C.
[2] Amor., I, 14, 15.

au siècle d'Auguste, en faisoient leurs délices : Ovide et Properce l'imitèrent. Parmi les élégies de Callimaque, deux surtout étoient célèbres : la *Chevelure de Bérénice* (épouse de Ptolémée III Evergète I), que Catulle a traduite ou imitée, et *Cydippe*, à laquelle Ovide fait allusion dans ce distique :

Callimachi numeris non est dicendus Achilles.
Cydippe non est oris, Homere, tui [1].

Ovide l'a probablement imitée dans sa vingtième Héroïde. Il ne nous reste que des fragmens des élégies de Callimaque.

2°. Ἄιτια, *Causes*, c'est-à-dire de l'origine ou des causes de plusieurs fables, coutumes et antiquités, poëme en quatre chants, qui toutefois étoit plutôt du genre épique qu'élégiaque. Il en existe des fragmens.

3°. Ἑκάλη, *Hecalé*, poëme héroïque dont le sujet étoit l'hospitalité qu'une bonne vieille accorda à Thésée, lorsqu'il alla combattre le taureau de Marathon.

4°. Ἶβις, *Ibis*, poëme dirigé contre un disciple accusé d'ingratitude, savoir, Apollonius de Rhodes : cet ouvrage est farci d'érudition. L'ibis est un oiseau connu dont l'instinct a, dit-on, appris aux hommes l'usage des lavemens. On ignore pourquoi Callimaque a donné ce sobriquet à son en-

[1] Remed. amor., I, 380.

nemi ; ce fut probablement pour se moquer de quelque difformité corporelle d'Apollonius, ou d'une ressemblance avec cet oiseau qu'Apollonius avoit, aux yeux prévenus de son maître irascible. C'est à l'imitation de Callimaque qu'Ovide a donné le titre d'Ibis à un de ses poëmes.

5°. *Des Hymnes.* Il en reste six dont cinq écrits en dialecte ïonien, et le sixième, intitulé *Bain de Pallas*, en dorien. Les commentateurs disent que le dialecte dorien a été préféré pour cet hymne, parce que Callimaque l'a composé à Argos, où, dans une certaine fête, la statue de Pallas étoit baignée dans l'Inachus. Le mètre élégiaque de cet hymne étoit au reste assez étranger aux Doriens. Des six hymnes du poëte de Cyrène, le meilleur est celui qui est adressé à Cérès. Celui qui est en l'honneur de Délos est dans le genre épique, comme les hymnes des Homérides.

6°. *Des Epigrammes.* Nous en avons près de quatre-vingts, que l'on peut compter parmi les meilleures de l'antiquité. Le grammairien ARCHIBIUS, père d'Apollonius, ou, selon d'autres, son fils, a écrit un Commentaire ou une *Exégèse*, Ἐξήγησις, sur ces épigrammes, et MARIANUS, qui a vécu sous l'empereur Anastase, en a fait une paraphrase en vers ïambiques.

7°. *Des Iambes* et *Choliambes.* Strabon les cite, et il en reste quelques fragmens.

Tels sont les principaux ouvrages poétiques de Callimaque. Si les morceaux que le temps nous a

conservés, ne nous inspirent pas cette admiration que plusieurs anciens ont professée pour le Battiade, nous regrettons bien sincèrement la perte de quelques traités que cet auteur avoit écrits en prose, et où nous serions bien aises de retrouver cette érudition qu'il avoit mal à propos prodiguée dans des ouvrages d'imagination. Sans doute la lecture de ces écrits rempliroit une foule de lacunes qui se trouvent dans notre connoissance des antiquités grecques. Tels sont ses *Commentaires* ou *Mémoires*, Ὑπομνήματα· son ouvrage intitulé : Κτίσεις νήσων καὶ πόλεων, *Origines des îles et des villes*; ses *Merveilles du Monde*, Θαυμάσια ou Θαυμάτων τῶν εἰς ἅπασαν τὴν γῆν καὶ τόπους ὄντων Συναγωγή. De ce nombre sont encore sa *Description ou histoire du Musée d'Alexandrie*, Μουσεῖον, son Πίναξ παντοδαπῶν συγγραμμάτων, intitulé aussi : Πίνακες τῶν ἐν πάσῃ παιδείᾳ διαλαμψάντων καὶ ὧν συνέγραψαν, *Tableau universel de ceux qui se sont illustrés dans chaque science*. Dans cette compilation en cent vingt livres, l'histoire des hommes de lettres étoit rapportée dans un ordre méthodique; premier exemple d'une histoire littéraire. Parmi les écrits perdus de Callimaque, nous regrettons encore ses *Didascalies*[1]. Callimaque n'aimoit pas les ouvrages de longue haleine; il est l'auteur de cet adage qu'Athénée nous a conservé : *Petit livre, petit mal.*

Quoique Callimaque ait joui de sa gloire, il ne

[1] Nous avons expliqué, au vol. II, p. 10, la signification de ce mot.

manquoit pas non plus de détracteurs qui lui ont causé ce genre de tourment auquel la vanité des auteurs les expose et les rend si sensibles. Un certain grammairien du nom d'ARISTOPHON a écrit contre son Tableau littéraire, et il existe dans l'Anthologie un distique fait contre Callimaque par Apollonius le grammairien, et souvent attribué à l'auteur des Argonautiques.

Jean Lascaris fit imprimer pour la première fois les Hymnes de Callimaque à Florence, in-4°. Ce volume est sans date, mais il a paru entre 1494 et 1500, et est le quatrième des cinq ouvrages extrêmement rares que *Laur.-Franc. de Alopa* a imprimés en capitales. *Alde* copia cette édition en 1513, et la joignit à son Pindare, in-8°; mais il y mit peu de soin. L'édition de *Jér. Froben*, dirigée par *Sigism. Gelen*, Bâle, 1532, in-4°, est plus correcte et plus complète; elle fut réimprimée à Paris en 1549, in-4°, avec une traduction.

L'édition de Venise de 1555, in-8°, est la plus rare de toutes : elle a été vue par peu de bibliographes. On en connoît un seul exemplaire en Angleterre; il appartient au duc de Devonshire. D'après une note insérée dans le Museum criticum de Cambridge (vol. I, p. 227), cette édition paroît avoir été soignée par *Robortelli*, et imprimée par les frères *de Sabio*, dont le nom patronymique étoit *Nicolino*.

Henri Etienne constitua notre texte vulgaire de Callimaque; il le plaça d'abord dans sa Collection de poésies héroïques, et l'imprima ensuite à Genève, en 1577, in-4°, en grec-latin. On trouve pour la première fois, dans ce volume, une partie des épigrammes et des fragmens. Il y en a un plus grand nombre dans l'édition d'Anvers, 1584, in-12, soignée par *Bonaventura Vulcanius*, et dans celle de *Frischlin*, imprimée à Bâle en 1589, in-8°. *Anne Lefebvre*, qui, par la suite, fut plus connue

sous le nom de *Mme Dacier*, donna, en 1675, à Paris, in-4°, une édition renfermant de nouvelles augmentations et de bonnes notes.

Théodore Grævius entreprit ensuite une édition complète de Callimaque, qui, après la mort prématurée de ce jeune savant, fut achevée par *Jean George*, son père, et publiée à Utrecht en 1697, en 2 vol. in-8°, avec les notes de tous les anciens commentateurs, et avec des observations d'*Ezéchiel Spanheim* et de *Richard Bentley*.

En 1741 et 1751, il parut à Londres, sans nom d'éditeur, une édition des Hymnes de Callimaque, avec Théognis et quelques épigrammes, que les bibliographes attribuent communément à *Rich. Bentley*. Dans les dernières années, il s'est élevé des doutes sur l'exactitude de ce fait, et un critique anglois a cru pouvoir attribuer cette édition à *Richard Warren;* mais il a été prouvé d'une manière qui n'admet pas de réplique, qu'elle n'est ni de l'un, ni de l'autre : elle est de *Thomas Bentley*, petit-neveu de Richard [1].

L'édition de Grævius fut réimprimée à Leide en 1761, en 2 vol. in-8°, par les soins de *Jean-Aug. Ernesti*, qui y ajouta une traduction et des notes inédites sorties de la plume de deux excellens critiques, *Tibère Hemsterhuis* et *David Ruhnken*. *Christ.-Fred. Læsner* a fait réimprimer à Leipzig, en 1774, in-8°, le texte et la version de cette édition, sans les notes. Elle a aussi servi à feu *de la Porte du Theil*, pour son édition grecque-françoise qui parut à Paris en 1775, in-8°, et fut ensuite réimprimée dans la collection de M. *Gail*, en 2 vol. in-8°.

L'édition de *A. M. Bandini*, Florence, 1764, avec la traduction italienne d'*Ant.-Mar. Salvini*, a peu de mérite. Les variantes que son titre annonce sont prises de celle de Lascaris.

Brunck fit un nouveau travail sur le texte de Callimaque, qu'il plaça dans ses Poëtes gnomiques.

[1] Voy. Classical Journal, vol. V, p. 287; VII, 101; et vol. IX, p. 35.

Bodoni à Parme a imprimé, dans la même année 1792, trois éditions de luxe de Callimaque : 1° in-folio, avec la traduction italienne, en lettres capitales et en 2 vol., dont l'un grec, l'autre italien; 2° in-fol. avec vignettes; 3° in-4°. Ces éditions, soignées par *P. M. Pagnini*, n'ont de recommandable que la beauté de l'exécution.

En 1799, *Jean Luzac* publia à Leide, in-8°, une édition des fragmens d'élégies seulement que le célèbre *Valckenær* avoit préparée.

Enfin, en 1815, M. *Charles-Jacques Blomfield* fit paroître à Londres, in-8°, une édition des œuvres de Callimaque. Pour composer son texte, il a choisi dans les leçons proposées par Bentley, Ruhnken, Ernesti et Brunck, celles qui lui paroissoient les meilleures. La Gazette littéraire de Jéna (n° 193 de 1819) et les Annales littéraires de Heidelberg (1817, vol. I, p. 417), par lesquelles seules nous connoissons cette édition, refusent à M. Blomfield presque toutes les qualités qu'on requiert d'un bon éditeur. Les journaux anglois l'ont traité moins sévèrement.

On a lieu d'être fort satisfait d'une petite édition à l'usage des étudians, publiée en 1817 à Leipzig, in-8°, par M. *Fr.-M. Volger*. Elle renferme un texte critique des hymnes et des épigrammes seulement; mais M. Volger promet une grande édition de tout ce qui nous reste du poëte de Cyrène.

Plaçons encore ici un poëte dont le nom n'est parvenu à la postérité que couvert d'infamie. C'est Sotadès *de Maronée*, auteur de poésies cinédologiques dont l'impureté surpassoit tout ce qui avoit existé avant lui dans le genre licencieux. Ces poésies qu'on nommoit auparavant *Ioniques*, furent depuis nommées *Sodatiques* (Sodatica carmina). Ayant fait, avant son départ d'Alexandrie, une épi-

gramme sanglante contre Arsinoé, sœur et épouse de Ptolémée Philadelphe, ce prince fit courir après lui. Le poëte fut atteint dans l'île de Caunus, enfermé dans une caisse de plomb et jeté dans la mer[1]. CARYSTE *de Pergame* et APOLLONIUS, fils de Sotadès, avoient écrit sur ce poëte : leurs ouvrages sont perdus.

[1] ATHEN. Deipnos., XIV, p. 620. (Ed. de *Schweigh.*, vol. V, p. 247.) Il ne faut pas confondre Sotadès avec un poëte de la moyenne comédie, du même nom. Voy. vol. II, p. 115.

CHAPITRE XXX.

De la Poésie épique des Alexandrins.

C'est probablement au commencement de cette période que vécut Hérodore *le Pontique*, né à Héraclée, grammairien qu'il ne faut pas confondre avec un autre Hérodore, également grammairien, mais qui a vécu du temps d'Apion. Hérodore d'Héraclée composa des *Argonautiques* et une *Héracléide* qui n'existent plus; mais nous savons par le Scholiaste d'Apollonius que ce poëte les a eues sous les yeux. Comme grammairien il écrivit un *traité sur Orphée et Musée*, et un mémoire *sur la nation des Macrons*: quelques critiques attribuent ces ouvrages au second Hérodore.

Le seul poëte épique de cette période dont il nous soit resté un ouvrage, est Apollonius *de Rhodes*. Il étoit né à Alexandrie : quelques savans ont pensé qu'il étoit de Naucratis, mais cette opinion paroît provenir d'une erreur ou d'un mal-entendu. En parlant de cet écrivain, Athénée s'exprime ainsi : « Apollonius le Rhodien ou le Naucratite, dit dans ses Origines de Naucratis etc. » Il paroît que par ces mots : *ou le Naucratite*, Athénée

n'a pas voulu indiquer la naissance d'Apollonius; mais que son intention a été de dire que ce poëte avoit assez bien mérité de la ville de Naucratis pour qu'on eût pu lui donner le surnom de Naucratite aussi bien que celui de Rhodien. Cette idée devoit naturellement venir à un homme né à Naucratis, comme l'étoit Athénée[1].

Apollonius étoit fils d'un certain Silléus ou Illéus; sa mère s'appeloit Rhodé. On ignore quel étoit l'état de son père : on ne sait pas mieux l'année de sa naissance. Disciple de Callimaque, il s'adonna à la poésie, mais renonçant au genre érudit et compassé de son maître, il essaya de se lancer dans la route tracée par Homère. Il paroît que Callimaque fut choqué de cette rébellion contre son autorité, et qu'elle fut la cause de l'inimitié qui divisa ces deux poëtes jusqu'à la mort du maître. Apollonius ayant fait lecture à Alexandrie de son poëme Homérique, il fut sifflé par suite des cabales de Callimaque. Dans son dépit il se rendit à Rhodes où il enseigna la rhétorique et obtint le droit de cité, ce qui lui fit donner le surnom qu'il porte. Plus tard, sous Ptolémée V Epiphane[2], il succéda, dans la place d'inspecteur de la bibliothèque d'Alexandrie, à Eratosthène que son âge avoit rendu infirme.

Apollonius est aussi compté parmi les grammai-

[1] Cette hypothèse ingénieuse est due à M. *Aug. Weichert*, qui a écrit Uber das Leben und Gedicht des Apollonius von Rhodus. Meissen, 1821, in-8°.

[2] Ol. CXLVI, 1, = 196 avant J.-C.

riens. On nomme son ouvrage contre Zénodote qui étoit probablement une critique de la récension d'Homère de ce savant : il est cité dans les Scholies de Villoison. Il s'occupa des antiquités des villes : ses Κτίσεις ou *Origines* de Naucratis, d'Alexandrie, de Caunus, de Cnide, de Canobus, de Rhodes en font foi : nous ne pouvons cependant le placer, pour ces ouvrages, parmi les historiens, parce qu'ils paroissent avoir été écrits en vers.

Le principal ouvrage d'Apollonius, celui qui a fait sa réputation et le seul de ses écrits qui nous reste, est le poëme épique intitulé *les Argonautiques*, en quatre chants. Le sujet du poëme est le départ de Jason et de ses compagnons de voyage, de Pagases; leur expédition périlleuse en Colchide; la conquête de la Toison d'or, et le retour de ces aventuriers à Pagases, après des erreurs longues et dangereuses. Ce plan est très-simple, c'est celui d'un historien; il ne convient pas à une composition épique. On n'y trouve rien de cet art, de cette σύνθεσις τῶν πραγμάτων, que demande Aristote. L'unité d'intérêt manque absolument; car Jason n'est pas le seul héros de l'action, et quand il le seroit, son caractère n'est pas soutenu. Le poëte le place dans des situations où il agit sans probité, sans honneur. Les caractères d'Orphée et d'Hercule sont mieux tracés. Celui de Médée est entièrement manqué; la passion qui la domine ne connoît ni pudeur ni piété filiale. Au reste ce poëme abonde en descriptions et en récits agréables; mais Apollonius a

su résister à l'esprit de son siècle qui se plaisoit dans des digressions savantes : ce mérite est d'autant plus grand que le sujet ne fournissoit que trop d'occasions de tomber dans ce défaut. Les Argonautiques sont remarquables par la pureté de la diction et la beauté des vers ; elles sont, sous ce rapport, une imitation heureuse de l'Iliade et de l'Odyssée. La diction d'Apollonius se distingue de celle d'Homère par l'usage perpétuel du dialecte ionien, tandis que dans Homère les dialectes sont encore mêlés. Il est naturel aussi que le langage dont se sert Apollonius porte des traces de cette politesse que les grammairiens avoient donnée à la langue, tandis que celle d'Homère est encore dans toute la simplicité du premier âge.

Un des biographes anciens d'Apollonius dit que ce poëte a fait une édition refondue de son poëme [1]. M. *Gerhard*, tout en admettant que le texte que nous possédons, est de la seconde édition, pense néanmoins qu'il s'y trouve beaucoup d'interpolations de vers de la première [2].

Quintilien juge ainsi Apollonius : « Non contemnendum edidit opus *æquali quadam mediocritate* [3]. » Les deux parties de cette phrase paroissent se contredire, surtout lorsqu'on fait attention que dans Quintilien, l'expression de *non contemnendum* veut dire estimable. Comment un ouvrage qui ne

[1] Voy. *Ruhnken*, Ep. crit. II, p. 190.
[2] *Ed. Gerhardi* Lectiones Apollonianeæ. Lips. 1816, in-8°.
[3] Inst. or., X, 1, 54.

s'élève pas au-dessus de la médiocrité, peut-il être estimable? Il paroît que le mot de *mediocritas* se rapporte uniquement au style, et que le rhéteur romain juge que celui d'Apollonius tient le milieu entre le style élevé et le style bas. C'est dans le même sens que, d'après une citation d'Aulugelle [1], Varron parloit de la *médiocrité* de Térence. Longin [2] nomme Apollonius ἄπτωτος, *sans tache*. Pour qu'on voie dans quel sens Longin dit cela, nous allons placer ici le passage entier, d'après la traduction de Boileau. « Je maintiens que le sublime, bien qu'il ne se soutienne pas également partout, quand ce ne seroit qu'à cause de sa grandeur, l'emporte sur tout le reste. En effet, Apollonius, par exemple, celui qui a composé le poëme des Argonautes, ne tombe jamais; et dans Théocrite, ôtez quelques endroits où il sort un peu du caractère de l'églogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius ou Théocrite qu'Homère? »

Les Romains paroissent avoir fait grand cas des Argonautes de notre poëte. *P. Terentius Varro Atacinus* les traduisit librement, et en recueillit beaucoup d'éloges. Ce n'est certainement pas une petite gloire pour Apollonius d'avoir été imité par Virgile dans le quatrième livre de l'Enéide. Il l'a été beaucoup plus encore par *Valerius Flaccus*, qui en a emprunté la fable de ses Argonautiques; mais il faut

[1] N. A. VII, c. 14.
[2] De Subl., §. 53.

convenir que le poëte romain a bien surpassé son modèle.

Outre un article de Suidas, il existe quatre *biographies* anciennes grecques d'Apollonius.

Plusieurs grammairiens, tels qu'IRÉNÉE (ou PACATUS), LUCILLUS *de Tarrha*, THÉON, ont écrit des *commentaires* sur Apollonius : ces ouvrages sont perdus, mais nous avons d'excellentes *Scholies* anciennes qui en sont probablement extraites [1]. D'autres Scholies, mais inédites, se trouvent à l'Escurial; deux voyageurs les ont eues entre les mains, *Edouard Clarke* et un Allemand nommé *Plüer* : le dernier dit positivement, et contre l'avis de l'autre, qu'elles s'étendent sur tous les quatre chants.

Nous allons indiquer les principales éditions des Argonautiques d'Apollonius de Rhodes.

Edition première, soignée par *Jean Lascaris*, et imprimée par *Laurent-François d'Alopa*, Florence, 1496, in-4°, avec les scholies. Elle est le second ouvrage imprimé en lettres majuscules par ce typographe, et appartient aux livres très-rares [2].

Venise, 1521, in-8°, chez *André d'Asola*, soignée par son fils François. Les scholies sont imprimées à part.

Paris, 1541, 2 vol. in-8°, plus correcte que les deux premières éditions.

Francfort, 1546, in-8°, copie de l'édition de Venise.

Bâle, 1572, in-8°, avec les scholies et avec une traduction de *Valentin Rotmar*.

[1] Ce sont ces scholies qu'on cite communément sous le titre du Scholiaste d'Apollonius.

[2] Quoique ce volume vaille aujourd'hui 500 fr., il est cependant moins rare que les trois autres ouvrages publiés en majuscules par Lascaris et Alopa.

Genève, chez *Henri Etienne*, 1574, in-4°, avec les scholies, mais sans traduction.

Leide, 1641, in-8°, chez *Elzevir*, avec la traduction et avec le commentaire de *Jér. Hœlzlin;* édition peu estimable.

Oxford, 1777, in-4°, par *Jean Shaw*, qui a suivi le texte de Hœlzlin : c'est une édition très-belle, mais sans aucune valeur. Elle fut réimprimée en 1779, en 2 vol. in-8°.

Une nouvelle époque pour la critique du texte de ce poëte commence avec l'édition de *Brunck*. Elle parut à Strasbourg en 1780, in-4° et in-8°, et n'auroit rien laissé à désirer, si le scholiaste y avoit été ajouté. Le cardinal *Flangini* fit réimprimer le texte de Brunck dans une magnifique édition d'Apollonius qu'il publia à Rome, 1791, en 2 vol. in-4°, avec une traduction italienne dont on fait cas; il y ajouta les variantes de quatre manuscrits du Vatican, et des notes; mais les scholies y manquent également.

Le même texte servit de base à l'édition grecque-latine que M. *Ch.-Dan. Beck* donna à Leipzig en 1797. Le titre porte vol. I, parce que l'éditeur avoit le projet d'y joindre les scholies dans un second volume. Enfin, en 1810 et suiv., M. *God. Schæfer* fit réimprimer avec soin, à Leipzig, le texte de Brunck, et y ajouta les scholies de l'édition de Florence, et d'autres qui se trouvoient inédites à Paris. Cette édition, en 2 vol. in-8°, est aujourd'hui la meilleure qui existe; mais les personnes qui ont besoin d'une traduction, doivent y joindre celle de M. *Beck*.

A l'époque d'Apollonius, fleurit aussi EUPHORION *de Chalcis* en Eubée, citoyen d'Athènes[1], poëte savant qui fut bibliothécaire d'Antiochus-le-Grand. Il a écrit des poëmes intitulés *Hésiode*, *Alexandre*, *Anius*, *Apollodore*, *Imprécations ou le Voleur de*

[1] Né 276 ans avant J.-C.

bocaux (ἀραὶ ἢ ποτηριοκλέπτης), *des Géorgiques*, *Réfutation de Théoridas*, et d'autres poëmes dont nous ignorons l'objet. Ses *Mopsopies*[1] *ou Mélanges*, Μοψοπία ἢ Ἄτακτα, étoient un recueil en cinq livres de fables et d'histoires concernant l'Attique, ouvrage très-savant, mais aussi obscur que les *Causes* de Callimaque, et la *Cassandre* de Lycophron. Le cinquième livre portoit le titre particulier de *Chiliade*, Χιλιὰς, soit parce qu'il étoit composé de mille vers, soit parce qu'il renfermoit les anciens oracles qui se rapportoient à une période de mille années. Peut-être aussi chacun des cinq livres se composoit-il de mille vers, car le passage de Suidas est peu clair et défectueux, et Eudoxie, dans le Jardin de violettes, parle d'une *cinquième Chiliade* qui étoit intitulée Περὶ χρησμῶν, des Oracles. Quintilien recommande la lecture de ce poëte, et Virgile en faisoit grand cas. Un passage peu clair de la dixième églogue:

> Ibo et *Chalcidico* quæ sunt mihi condita versu,
> Carmina, pastoris Siculi modulabor avena,

et une observation de Servius[2] ont fait supposer au savant Heyne, que *C. Cornelius Gallus*, l'ami de Virgile, avoit traduit Euphorion en vers latins[3]. Ce poëte a aussi écrit des *Isthmiques*. Il a été un des

[1] Mopsopie est un des anciens noms de l'Attique, que Suidas dérive de Mopsopie, une des filles de l'Océan.

[2] Ad Virg. Ecl. VI, 72.

[3] Voy. *Heyne*, Excurs. III ad Bucol. Virg. et Exc. V ad Æn. lib. II.

auteurs favoris du sombre Tibère, un de ceux qu'il imitoit et dont il avoit fait placer les bustes dans sa bibliothèque [1].

Les fragmens d'Euphorion ont été recueillis par M. *Aug. Meineke*, dans l'ouvrage intitulé : De Euphorionis Chalc. vita et scriptis. Gedani, 1823, in-8°.

Nous avons de cette époque un troisième poëte épique, RHIANUS *de Béné* en Crète, qui vivoit sous Ptolémée III Evergète I [2] et fut d'abord esclave dans une Palestre. Il a écrit une *Héracléide*, des *Thessaliques*, des *Messéniaques*, des *Achaïques* et des *Éliaques*. Il ne nous reste de tous ces poëmes qu'une trentaine de vers. Mais leurs titres paroissent indiquer que si, à l'instar de Chœrilus de Samos [3], il a donné à l'histoire une forme épique, son choix s'est au moins fixé sur des sujets qui se perdoient dans la haute antiquité, ou qui, comme la guerre de Messène, étoient presqu'autant du domaine de l'imagination que de celui de l'histoire.

Les fragmens de Rhianus se trouvent dans les collections de *Winterton*, *Brunck*, *Gaisford* et *Boissonade*.

Un quatrième poëte épique, MUSÉE *d'Ephèse* qui vivoit à Pergame, avoit écrit une *Perséide* en dix livres et des poëmes en l'honneur des rois Eumène et Attale. *Moréri* pense qu'il fut l'auteur du poëme

[1] Voy. SUET. Tib., c. 70. Conférez CIC. Tusc. Quæst., III, 19. De Divin. II, 64.

[2] 230 ans avant J.-C.

[3] Voy. vol. II, p. 120.

des *Isthmiques* que les Scholiastes d'Euripide et d'Apollonius de Rhodes citent sous le nom de Musée : Martial[1] parle d'un Musée qui avoit composé des ouvrages obscènes, pathicissimos libellos, qui certant Sybariticis libellis. Rien ne nous autorise à faire tomber ce blâme sur Musée d'Ephèse ; mais nous en faisons l'observation afin qu'on ne pense pas au poëme d'Héro et Léandre, qui est postérieur à Martial.

[1] XII, ep. 96.

CHAPITRE XXXI.

De la Poésie épigrammatique sous les premiers Ptolémées.

Nous avons dit que les meilleures épigrammes de l'époque d'Alexandrie étoient celles de CALLIMAQUE. L'Anthologie nous en a conservé d'autres de cette période. Dans le nombre il y en a quelques-unes d'ALEXANDRE *d'Etolie* dont le nom brille dans la Pléïade tragique[1], une vingtaine de THÉOCRITE *de Syracuse*, et une seule de THÉOCRITE *de Chios*. Ce dernier a écrit une histoire de la Libye. Théopompe, son rival, l'accusa auprès d'Alexandre de pousser le luxe jusqu'à manger sur de la vaisselle d'or et d'argent, lui qui peu de temps auparavant possédoit à peine un service de poterie. Théopompe dont le passage nous a été conservé par Athénée[2], ne nous apprend pas par quels moyens le poëte avoit gagné sa fortune. Athénée rapporte quelques bons mots de Théocrite. Alexandre ayant *requis* les habitans de Chios de fournir un nombre de robes de pourpre pour ses courtisans : Ah! s'écria l'épigrammatiste, je commence à comprendre ce

[1] Voy. p. 86 et 95 de ce vol.
[2] Deipnos., VI, 231. (Ed. *Schweigh.* II, p. 386.)

vers d'Homère : « La Mort *purpurine* et le Destin irrésistible saisissent leur proie[1] », allusion froide et peu heureuse. Voici une autre plaisanterie dont la pointe est également un jeu de mots. Un gourmand qui avoit vendu un fonds de terre pour satisfaire son goût, se plaignoit de s'être brûlé le palais, (οὐρανὸν) en avalant un poisson frit. Bois vite la mer, lui dit Théocrite, et tu auras avalé les trois choses les plus vastes qui existent : la terre, la mer et le ciel (οὐρανόν)[2].

SIMMIAS *de Rhodes* a vécu entre la 120ᵉ et la 170ᵉ Olympiade : son époque ne peut pas être déterminée avec plus de précision. Il publia un *Recueil de poésies mêlées*, Διάφορα ποιήματα, en quatre livres. Athénée cite un de ces morceaux intitulé *Gorgo*, qui paroît avoir été du genre épique. Simmias est peut-être l'inventeur d'un genre de jeux que nous ne trouvons pas avant lui, et qui ne peut avoir été imaginé qu'à une époque où le goût avoit commencé à se corrompre. Il consistoit à arranger la longueur respective des différens vers d'un poëme de manière qu'ils représentassent quelque figure ; tel qu'un œuf, des ailes, une hache, un autel, etc. Un poëme de ce genre, portant, d'après sa forme, le titre de *Chalumeau*, Σύριγξ, a été souvent attribué à Théocrite et se trouve ordinairement dans les éditions de ce poëte. Il a vingt vers représentant un

[1] Ἔλλαβε (ou, selon une autre leçou, Τὸν δ' ἕλε) πορφύρεος θάνατος καὶ μοῖρα κραταιή. ATHEN. Deipn. XII, 540. (Ed. *Schweigh.*, IV, 505.)

[2] ATHEN. VIII, 344. (Ed. *Schweigh.* III, 268.)

instrument composé de la réunion de dix flûtes décroissantes, car deux vers sont toujours de la même longueur.

A Simmias nous joignons un autre poëte qui s'est amusé à de pareils jeux. C'est Dosiadès, dont l'époque est inconnue. Il a fait un poëme intitulé *l'Autel*, Βωμὸς, parce qu'il représente en effet la forme de ce meuble. Dans le manuscrit de l'Anthologie de Cephalas, qui se trouve à Heidelberg, il y a des *Scholies* sur l'Autel de Dosiadès qu'on attribue au rhéteur *Holobolus*, dont nous parlerons au chapitre LXXIV.

Jos. Scaliger et *Cl. Saumaise* ont publié et expliqué l'Autel de Dosiadès, le premier dans son Épist. CCXLVIII (Opera posth., Paris., 1610, in-4°, p. 469); le second dans ses Inscript. Herod. Att., Paris. 1619, in-4°. Les scholies d'*Holobolus* ont été publiées par *Valckenær*, dans sa Diatribe ad Euripidis Hippol., cap. XII, p. 128.

Demodocus *de Léros* est auteur de quatre épigrammes mordantes contre les Cappadociens et les habitans de Chios.

Il nous reste huit ou neuf épigrammes de Nicias *de Milet* : c'est le même auquel Théocrite a adressé son Cyclope et qu'il appelle un médecin et un favori des Muses.

Nous en avons six d'Archelaus *de Chersonèse* en Egypte, qui fleurit sous le premier Ptolémée et a écrit des *Iambes* et un poëme sur les *Choses ayant une nature particulière*, ἰδιοφυῆ.

Diogène de Laerte nous a conservé quelques

épigrammes d'ARCÉSILAS, fondateur de la nouvelle Académie.

ANTAGORAS *de Rhodes* vécut [1] à la cour d'Antigonus Gonatas, où il se fit la réputation d'un gourmand (opsophage). Il composa une *Thébaïde* : les Béotiens, auxquels il en fit lecture, l'écoutèrent en bâillant [2]. Nous avons une de ses épigrammes et deux d'ARATUS *de Soles*, le même dont nous parlerons plus bas, et dont Macrobe cite des élégies [3].

LÉONIDAS *de Tarente*, qui étoit leur contemporain, laissa une centaine d'épigrammes en dialecte dorien; elles appartiennent aux meilleures qui nous aient été conservées. Dans celles qui sont du genre *dédicatoire* (ἀναθηματικὰ), il aimoit à décrire les instrumens des arts: ce genre exige beaucoup de goût et de tact, s'il ne doit ennuyer. Léonidas n'en manquoit pas.

Ses épigrammes ont été imprimées à part avec celles de Léonidas d'Alexandrie, par *A.-Ch. Meinecke*. Lips. 1791, in-8°.

HEDYLUS *de Samos*, fils de la poétesse Hédyle [4] et contemporain de Callimaque, a décrit les dons déposés au temple d'Arsinoé. Il nous en reste cinq épigrammes.

Athénée, après nous avoir donné [5] une description détaillée de cette galère magnifique que fit

[1] 275 ans avant J.-C.

[2] Voy. MICH. APOST. Proverb., Cent. V, 82.

[3] Saturn. V, 30.

[4] Voy. p. 73 de ce vol.

[5] Deipn. V, 209. (Ed. *Schweigh.* II, 305.)

construire le roi Hiéron II, et sur laquelle il envoya en Egypte 60,000 médimnes de froment, 10,000 barriques de viandes salées, 20,000 talens pesans de laines et autant d'autres marchandises, rapporte l'épigramme que le poëte ARCHIMÈLE fit sur ce bâtiment. Hiéron récompensa le poëte par un présent de 1,000 médimnes de grains.

EVÉNUS, qui florissoit peu de temps avant Eratosthène [1], est probablement l'auteur de quelques épigrammes qu'on lit dans l'Anthologie; car il n'est pas vraisemblable qu'elles soient d'Evénus de Paros dont il est question dans Platon, et qui enseigna, dit-on, la poétique à Socrate [2]. Harpocration citant Eratosthène, dit que les deux Evénus étoient de Paros.

Les épigrammes d'Evénus se trouvent dans les recueils gnomiques de *Brunck* et de M. *Boissonade*.

Les poëtes suivans sont de la même époque. ASCLÉPIADE *de Samos*, que Théocrite [3] appelle le Sicilien de Samos, probablement parce qu'il étoit né à Samos d'un père Sicilien. Une quarantaine d'épigrammes de l'Anthologie qui portent ce nom, ne sont peut-être pas toutes du même auteur. Dans ce recueil il y en a autant de DIOSCORIDE. Ce poëte paroît avoir vécu à Alexandrie : ses épigrammes

[1] 250 ans avant J.-C.

[2] Voy. MAXIMI *Tyr.* Dissert. XXXVIII, 4, p. 225 ed. *Reisk.*, et Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. X, p. 598.

[3] Idyll. VII, 40.

qui ne manquent pas d'élégance, célèbrent des poëtes et d'autres hommes illustres.

C'est par une simple conjecture qu'on place au milieu du troisième siècle avant notre ère Mnésalcas, poëte d'ailleurs inconnu, dont il nous reste dix-huit épigrammes. Il étoit de Sicyone, ville qui n'avoit pas joué de rôle marquant dans les beaux jours de la Grèce; mais sur laquelle tous les yeux étoient fixés à cette époque, parce qu'elle possédoit l'homme qui, ayant fondé ou renouvelé la confédération achéenne, étoit regardé comme le seul qui pût alors relever la Grèce. On voit que nous voulons parler d'Aratus. Les critiques pensent que Mnésalcas a été le contemporain de ce grand homme, parce qu'ils ont remarqué, dans les épigrammes du poëte sicyonien, une certaine fierté républicaine qu'ils croient pouvoir mettre sur le compte de la considération publique dont sa patrie jouissoit pendant la vie d'Aratus. La conjecture est ingénieuse, mais elle repose sur des fondemens bien foibles. Au reste, il règne dans les épigrammes de Mnésalcas une grande simplicité.

Nicænetus, qu'Athénée appelle dans un endroit le *Samien ou l'Abdérite*, et que dans un autre il dit natif de Samos, est auteur de quatre épigrammes qui nous restent.

Posidippe, sous le nom duquel nous en avons une vingtaine, est probablement celui dont Athénée cite deux poëmes épiques intitulés *Ethiopie* et *Asopie*. Il paroît n'être pas identique avec le poëte

comique de ce nom, parce que le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, en lui donnant l'épithète de l'Epigrammatographe, paroît avoir voulu le distinguer de l'autre.

Théodoridas *de Syracuse*, dont il se trouve dix-neuf épigrammes dans les deux Anthologies, est cité comme auteur d'un poëme ou d'un *Cantique sur l'Amour*, εἰς Ἔρωτα μέλος, et d'un dithyrambe intitulé les *Centaures*.

Eratosthène, le grand mathématicien, dont nous parlerons au chap. XLIV, se délassoit aussi de ses calculs en faisant des vers. Il composa un poëme héroïque intitulé *Mercure*, Ἑρμῆς, dont il existe plusieurs fragmens, et un autre sous le titre d'*Erigone*, dont nous avons également un fragment. Enfin l'Anthologie nous a conservé son épigramme sur la duplication du cube. Nous dirons encore ici, uniquement parce que nous n'en trouverons pas ailleurs une occasion plus favorable, qu'Eratosthène avoit aussi écrit *sur la comédie ancienne* περὶ ἀρχαίας κωμῳδίας, en plusieurs livres. Il paroît même qu'il avoit fait des traités sur les trois comédies, l'ancienne, la moyenne et la nouvelle.

Tous les fragmens d'Eratosthène se trouvent réunis dans *God. Bernhardy* Eratosthenica, Berol. 1822, in-8°. Les fragmens poétiques ont aussi été placés dans les Analecta de *Brunck*.

Il existe une épigramme sur la mort d'Eratosthène par un certain Denys *de Cyzique*.

Il reste deux épigrammes d'EUPHORION *de Chalcis* [1] et dix de RHIANUS *de Béné* [2].

Les poëtes que nous allons nommer ont tous vécu sous le quatrième et le cinquième Ptolémée.

ARISTON *de Céos*, le philosophe péripatéticien, est probablement l'auteur d'une épigramme qui se trouve dans l'Anthologie sous le nom d'Ariston, sans autre désignation. Ce philosophe avoit composé un ouvrage en prose sous le titre de *Similitudes érotiques*, Ἐρωτικὰ Ὅμοια, qu'Athénée cite plusieurs fois. Nous avons cinq épigrammes de SIMONIDE *de Magnésie*, douze de DAMAGÈTE. Parmi les vingt-deux d'ALCÉE *le Messénien*, il y en a plusieurs qui respirent la haine la plus vive contre Philippe, fils de Démétrius, roi de Macédoine. Ce poëte est peut-être l'Epicurien Alcée, qui fut chassé de Rome par un sénatusconsulte de l'an 580 ou 599.

L'Anthologie attribue à un poëte entièrement inconnu, nommé ARCHIMÈDE, deux épigrammes, et il existe de plus un morceau de quarante-quatre vers dans lequel un mathématicien s'est amusé à tracer un problême algébrique. Un passage d'Homère où il parle des sept troupeaux de bœufs du Soleil qu'Ulysse a vus sur un espace assez rétréci de la Sicile [3], paroît lui avoir donné l'idée de cette plaisanterie ou de cette énigme qui ne peut se ré-

[1] Voy. p. 137 de ce vol.
[2] Voy. ibid.
[3] Odyss., XII, 127, 260.

soudre que par neuf équations pour huit quantités inconnues. Comme ce morceau est peu connu, nous le plaçons ici pour qu'il serve d'exercice à quelque jeune mathématicien.

Πρόβλημα ὅπερ Ἀρχιμήδης ἐν ἐπιγράμμασιν εὑρὼν τοῖς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ περὶ ταῦτα πραγματευομένοις ζητεῖν ἀπέστειλεν, ἐν τῇ πρὸς Ἐρατοσθένην τὸν Κυρηναῖον ἐπιστολῇ.

Πληθὺν ἠελίοιο βοῶν, ὦ ξεῖνε, μέτρησον,
Φροντίδ' ἐπιστήσας, εἰ μετέχεις σοφίης,
Πόσση ἄρ' ἐν πεδίοις Σικελῆς ποτ' ἐβόσκετο νήσου
Θρινακίης, τετραχῆ στίφεα δασσαμένη
Χροιὴν ἀλλάσσοντα· τὸ μὲν λευκοῖο γάλακτος,
Κυανέῳ δ' ἕτερον χρώματι λαμπόμενον,
Ἄλλογε μὲν ξανθόν, τὸ δὲ ποικίλον. Ἐν δὲ ἑκάστῳ
Στίφει ἔσαν ταῦροι πλήθεϊ βριθόμενοι,
Συμμετρίης τοιῆσδε τετευχότες. Ἀργότριχας μὲν
Κυανέων ταύρων ἡμίσει ἠδὲ τρίτῳ,
Καὶ ξανθοῖς σύμπασιν ἴσους, ὦ ξεῖνε, νόησον.
Αὐτὰρ κυανέους τῷ τετράτῳ μέρεϊ
Στικτοχρόων καὶ πέμπτῳ, ἔτι ξανθοῖσι τοῦ πᾶσι.
Τοὺς δ' ὑπολειπομένους ποικιλόχρωτας ἄθρει
Ἀργεννῶν ταύρων ἕκτῳ μέρει, ἑβδομάτῳ τε,
Καὶ ξανθοῖς αὖτις πᾶσιν ἰσαζομένους.
Θηλείαισι δὲ βουσὶ τάδ' ἔπλετο· λευκότριχες μὲν
Ἦσαν συμπάσης κυανέης ἀγέλης
Τῷ τριτάτῳ τε μέρει καὶ τετράτῳ ἀτρεκὲς ἶσαι.
Αὐτὰρ κυάνεαι τῷ τετράτῳ τε πάλιν,
Στικτοχρόων καὶ πέμπτῳ ὁμοῦ μέρει ἰσάζοντο
Σὺν ταύροις πασῶν εἰς νομὸν ἐρχομένων.
Ξανθοτρίχων δ' ἀγέλης πέμπτῳ μέρει ἠδὲ καὶ ἕκτῳ
Ποικίλαι ἰσάριθμον πλῆθος ἔχον ἀτρεκές.
Ξανθαὶ δ' ἠριθμεῦντο μέρους τρίτου ἡμίσει ἶσαι
Ἀργεννῆς ἀγέλης ἑβδομάτῳ τε μέρει.

Ξεῖνε, σὺ δ' ἠελίοιο βόες πόσαι ἀτρεκὲς εἰπών·
Χωρὶς μὲν ταύρων ζατρεφέων ἀριθμόν,
Χωρὶς δ' αὖ θήλειαι ὅσαι κατὰ χρῶμα ἕκασται.
Οὐκ ἄϊδρίς κε λέγοι, οὐδ' ἀριθμῶν ἀδαής,
Οὐ μὴν πώ γε σοφοῖς ἐναρίθμιος· ἀλλ' ἴθι φράζευ
Καὶ τάδ' ἔτ' ἄλλα βοῶν ἠελίοιο πάθη.
Ἀργότριχες ταῦροι μὲν ἐπεὶ μιξαίατο πληθὺν
Κυανέοις ἵσταντ' ἔμπεδον ἰσόμετροι.
Εἰς βάθος εἰς εὖρος τε. Τὰ δ' αὖ περιμήκεα πάντη
Πίμπλαντο πλίνθου Θρινακίης πεδία.
Ξανθοὶ δ' αὖτ' εἰς ἓν καὶ ποικίλοι ἀθροισθέντες
Ἵσταντ' ἀμβολάδην ἐξ ἑνὸς ἀρχόμενοι,
Σχῆμα τελειοῦντες τὸ τρικράσπεδον· οὔτε προσόντων
Ἀλλοχρόων ταύρων, οὔτ' ἐπιλειπομένων.
Ταῦτα σύ γ' ἐξευρὼν καὶ ἐνὶ πραπίδεσσιν ἀθροίσας,
Καὶ πληθέων ἀποδοὺς, ὦ ξένε, πάντα μέτρα,
Ἔρχεο κυδιόων νικηφόρος· ἴσθι τε πάντων
Κεκριμένος ταύτῃ ὄμπνιος ἐν σοφίῃ.

Le résultat de ce problême donne 29,334,443 bœufs et 21,054,639 vaches; et en admettant que la Sicile offre 150 milles carrés géographiques de pâturage (ce qui seroit le dixième de sa surface), cet espace suffiroit, à ce qu'on assure, pour leur nourriture.

Cette épigramme, accompagnée d'une scholie grecque, a été trouvée à la bibliothèque de Wolfenbuttel par le célèbre *Lessing*, qui publia l'une et l'autre dans ses Beytræge zur Geschichte und Literatur, St. II, p. 423. M. *J. Struve*, directeur du gymnase d'Altona, et son fils *K. L. Struve*, directeur de celui de Kœnigsberg, le firent réimprimer à Altona en 1821, in-8°, avec une solution et un texte corrigé, que nous

avons suivi. L'épigramme ne se trouve dans aucune édition de l'Anthologie.

L'Anthologie nous a conservé une épigramme d'ANTIGONE *de Caryste*, qui a vécu vers la fin de cette période et écrit une Vie ou un éloge en vers d'Antipater. Dans le même recueil, il se trouve un seul morceau du fameux grammairien CRATÈS *de Malles*, ainsi que la belle Ode sur Rome par MÉLINNO ou MÉLINO, qui est communément attribuée à Erinne [1]. Mélino est d'ailleurs inconnue; mais elle doit avoir vécu à l'époque où Rome étoit parvenue à l'apogée de sa puissance.

[1] Voy. vol. I, p. 294.

(*de Dis ou Jupiter*), c'est-à-dire du cours et de l'influence des astres. Cet ouvrage, bien versifié et enrichi d'heureux épisodes, quoiqu'un peu trop méthodique, a fait l'admiration des anciens, et Ovide exprima la sienne par ce vers fameux :

Cum sole et luna semper Aratus erit [1].

Quintilien, ce juge sensé, s'énonce avec plus de modération, et en même temps avec plus de justesse, en disant : « Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla persona, nulla cujusquam sit oratio : sufficit tamen operi cui se parem credidit [2]. » Comme une des preuves de la considération dont jouissoit Aratus, on peut rapporter le monument que ses compatriotes érigèrent à sa mémoire, et qui est devenu fameux par un phénomène physique dont parle Mela [3]. Enfin Aratus est cet écrivain auquel se réfère saint Paul placé devant l'Aréopage [4].

M. *Delambre* dit, en parlant de cet écrivain : « Aratus nous a transmis à peu près tout ce qu'on savoit en Grèce de son temps, ou du moins ce qu'il pouvoit mettre en vers. La lecture d'Autolycus ou d'Euclide en apprend davantage à celui qui voudroit devenir astronome. Leurs notions sont plus

[1] Amor., lib. I, el. 15, v. 16.

[2] Inst. or. X, 1, 55.

[3] Lib. I, c. 13. « Juxta in parvo tumulo Arati poetæ monumentum, ideo referendum quia, ignotum quam ob causam, jacta in id saxa dissiliant. »

[4] Act. Apost., XVII, 28.

précises et plus géométriques. Le mérite principal d'Aratus est la description qu'il nous a laissée des constellations; mais avec cette description même on seroit fort embarrassé pour construire des cartes ou un globe céleste [1]. »

Le poëme d'Aratus a été trois fois traduit en vers latins, par Cicéron, Germanicus et Rufus Festus Aviénus. La traduction de CICÉRON est perdue, à quelques fragmens près; la traduction ou imitation des Phénomènes, ou des 721 premiers vers, par GERMANICUS et le commencement de la seconde partie nous restent, ainsi que la version d'AVIÉNUS.

Indépendamment des articles que Suidas et Eudoxie ont consacrés à Aratus, il existe trois *Vies* anonymes de ce poëte.

Quoiqu'on ait reproché à Aratus de ne pas avoir possédé un fonds suffisant de connoissances astronomiques, cependant un grand nombre de mathématiciens se sont réunis aux grammairiens pour commenter son poëme. Beaucoup de ces interprétations se sont perdues; cependant nous avons encore quatre *Commentaires*, l'un par HIPPARQUE *de Nicée*, l'autre sous le titre d'*Introduction*, par ACHILLES TATIUS : deux sont anonymes, car c'est faussement que l'un est attribué à ERATOSTHÈNE.

Il existe aussi des *Scholies* grecques sur l'ouvrage d'Aratus; ces notes qu'on a mal à propos at-

[1] Hist. de l'Astronomie ancienne, par *Delambre*, vol. I, p. 74.

tribuées à THÉON, puisqu'elles sont évidemment de plusieurs écrivains, se trouvent réunies à la dissertation qu'un mécanicien de la fin du sixième siècle, nommé LÉONTIUS, a écrite sur la *Construction d'une sphère d'après Aratus*, Περὶ κατασκευῆς Ἀρατείας σφαίρας.

Alde l'ancien publia, pour la *première fois*, Aratus avec les autres astronomes, Venise, 1499, in-fol.

Une édition grecque-latine, soignée par *Phil. Melanchthon*, parut à Wittenberg, 1521, in-8°. Aratus a été ensuite souvent réimprimé.

1°. A la suite de Denys le Périégète, et avec d'autres mathématiciens, accompagné des notes de *Jac. Ceporinus*, Bâle, 1523 et 1534, et Cologne, 1543, in-8°.

2°. A la suite d'Hygin et de quelques autres écrivains, Bâle, 1535, 1549, 1570, in-fol., par les soins de *Jacques Moltzer*, dit *Micyllus*, et à Lyon, 1608, in-8°.

3°. A la suite de Proclus et d'autres écrivains, par les soins de *Marc Hopper*, Bâle, 1547, 1561 et 1585, in-8°; avec les notes de *Jac. Ceporinus*, Anvers, 1554, in-8°.

4°. Dans les collections astronomiques de *Jacq. Ziegler*, de *Henri Etienne* (où il y a une nouvelle récension du texte), de *J. Commelin* (où il y a également un texte corrigé) et de *Lectius*.

5°. Seul ou en tête d'autres ouvrages :

Paris, 1540, in-4°, par *Joach. Perionius*. Cette édition fut contrefaite la même année, à Bâle, in-12, par Henric-Petri.

Paris, 1559, en 2 vol. in-4°, par *Guil. Morel*; le premier volume, qui renferme le texte, paroît avoir été réimprimé en 1595; le second volume seul, où se trouve la traduction, le fut à Cologne, 1569, in-4°.

Leide, 1600, in-4°, par les soins de *Hugo Grotius*, et sous le titre de *Syntagma Arateorum*. Elle renferme une nouvelle récension.

Gustrow, 1631, in-8°, par *E. Schedius*. Nous ne sommes pas certains que le texte grec se trouve dans ce volume.

Oxford, 1672, in-8°, par *Jean Fell*. Cette édition renferme un texte corrigé d'après les manuscrits de la bibliothèque Bodléienne. Elle a été réimprimée à Oxford, 1801, in-8°.

Florence, 1765, in-8°, par *Ange-Marie Bandini* : simple texte sans correction, servant d'accompagnement à la traduction en vers italiens de *Salvini*.

Leipzig, 1793, en 2 vol. in-8°, par *J.-Th. Buhle*. (Le second volume n'a paru qu'en 1801.) Nouvelle récension à l'aide des manuscrits d'Augsbourg, de Paris, Rome, Moscou, Breslau. On y trouve les scholies, l'ouvrage de Léontius, les traductions de Germanicus et Aviénus, enfin tout ce que renferme le Syntagma de Grotius.

Londres, 1813, in-8°, par M. *Th. Forster*. Nous ne connoissons cette édition que par les catalogues.

Francfort-sur-le-Mein, 1817, in-8°, par M. *F.-Ch. Matthiæ*, texte critique.

Paris, 1823, in-4°, par M. l'abbé *Halma*, avec une traduction françoise, avec les scholies de Théon, les Catastérismes d'Eratosthène, et la Sphère de Léontius.

La première *Vie* anonyme d'Aratus a été publiée par *Pierre Vettori* (Victorius), dans le recueil dont nous allons parler, et par *Denys Pétau*, dans son Uranologium, Paris, 1630, in-fol.; les deux autres l'ont été par *J. Iriarte*, dans le Catal. mss. gr. biblioth. Matrit., vol. I, p. 202 et 239.

Les anciens *Commentaires* ont été mis au jour par *Pierre Vettorio*, Florence, 1567, in-fol., chez Bern. Giunta, avec la Vie d'Aratus.

Nicandre *de Colophon*, ou, selon d'autres, de l'Etolie [1], fut médecin, grammairien, poëte et

[1] 150 ans avant J.-C., à la fin de cette période et au commencement de la suivante. Il est vraisemblable qu'il a passé pour Etolien, uniquement à cause du long séjour qu'il a fait en Etolie. Nicandre a vécu du temps

prêtre d'Apollon de Clarus, dignité héréditaire dans sa famille, et que son père Damnée lui avoit transmise. Il chanta, en deux livres, les *Remèdes contre les morsures des bêtes vénéneuses*, Θηριακὰ, et *ceux contre les poisons qui se rencontrent dans les alimens et les boissons*, Ἀλεξιφάρμακα. Ces ouvrages ne manquent pas d'élégance, mais n'ont aucun mérite pour la science. Toutefois les scholiastes qui les ont commentés fournissent un grand nombre de renseignemens précieux sur la médecine des anciens. Telles sont entre autres les excellentes scholies d'un anonyme. Nous avons aussi une paraphrase grecque des deux poëmes de Nicandre, par Eutecnius, sophiste d'une époque inconnue. Nicandre avoit composé des *Géorgiques* qui ont servi quelquefois à Virgile, et des *Métamorphoses*, Ἑτεροιούμενα, qui ont donné à Ovide la première idée de son immortel ouvrage. Ces deux poëmes sont entièrement perdus.

Les *Aldes* ont imprimé deux fois les poëmes de Nicandre: d'abord *Alde l'ancien* les donna à la suite de son Dioscoride, 1499, in-fol. *André d'Asola* les publia ensuite dans un volume particulier, in-4°, qui parut en 1522, et l'année suivante il imprima séparément les scholies.

Ces poëmes furent publiés ensuite par *Jean Soter*, Cologne,

d'Attale, dernier roi de Pergame, auquel il dédia un de ses ouvrages perdus. Cette circonstance suffit pour réfuter la fable d'après laquelle Antigonus Gonatas chargea Aratus, qui étoit médecin, de faire un poëme sur l'astronomie, et Nicandre, qui étoit astrologue, d'un travail sur la médecine : ordre bizarre que ces deux poëtes éludèrent, dit-on, en échangeant secrètement leurs ouvrages.

1530, in-4°, avec un second volume renfermant les scholies, et la traduction de *Jean Lonicerus*.

Les Alexipharmaca seuls, avec une traduction métrique de *Jean de Gorris* (Gorræus), Paris, 1549, in-8°. Les Theriaca suivirent en 1557; *Guil. Morel* les publia alors in-4°; il réimprima, dans le même format, les Alexipharmaca, et y joignit un troisième volume, renfermant les scholies. Cette édition est belle et estimée.

Une nouvelle récension, faite sans manuscrits, mais à l'aide des scholies, fut placée dans la collection des poëtes héroïques de *Henri Etienne*, d'où elle passa dans celle de *J. Lectius*.

Pendant plus d'un siècle et demi, Nicandre ne fut pas réimprimé. En 1764, *Ange-Marie Bandini* en donna à Florence, in-8°, une édition accompagnée de la traduction latine de *Gorris*, et de l'italienne d'*Ant.-Mar. Salvini*. Ce qui donne du mérite à cette édition, c'est qu'elle renferme la métaphrase jusqu'alors inédite d'Eutecnius.

Une excellente édition critique fut donnée par feu *J.-G. Schneider*. Ce savant publia à Halle, en 1792, in-8°, les Alexipharmaca avec les scholies, la paraphrase d'Eutecnius, des notes et une paraphrase latine. Son texte est corrigé d'après les variantes publiées par Bandini, et à l'aide de plusieurs manuscrits. En 1816 seulement, il donna les Theriaca, également avec les scholies et les paraphrases. Parmi les matériaux qu'il a eus pour cette édition, nous compterons les notes manuscrites d'*Etienne Bernard* et les scholies publiées par *Laporte du Theil*, dans le vol. VIII, partie 2, p. 224 des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi de France. Cette édition seroit parfaite, si le libraire avoit eu soin de la faire imprimer plus correctement.

Dans le Museum criticum de Cambridge, 1814, vol. I, p. 370 et 445, se trouvent des corrections de *Rich. Bentley*, pour les Theriaca, dont Schneider a pu tirer parti.

CHAPITRE XXXIII.

De l'origine de la Poésie bucolique, et de Théocrite.

La poésie bucolique qui chante les plaisirs de la vie innocente des peuples pasteurs devint un genre particulier dans cette période. Les chansons rustiques des bergers Siciliens en donnèrent l'idée. On peut regarder comme l'inventeur de ces chants, c'est-à-dire comme celui qui, le premier, leur a donné une forme régulière, un certain DAPHNIS dont l'époque remonte à ces siècles où les dieux fréquentoient la société des mortels. Fils de Mercure et d'une Nymphe, il possédoit un grand troupeau qu'il faisoit paître au pied du mont Etna. La tradition a conservé son nom comme celui d'un demi-dieu : dans les vers de Théocrite, il est peint comme le plus beau, le plus aimable et le plus spirituel de tous les bergers qui ont jamais existé, et comme le favori des dieux et des hommes. Stésichore avoit composé une ode en son honneur.

THÉOCRITE *de Syracuse*, fils de Praxagoras, dont le beau génie avoit été cultivé par une éducation soignée, fleurit sous Ptolémée II Philadelphe, roi d'Égypte, et sous Hiéron II, roi de Syracuse [1]. Il

[1] 270 ans avant J.-C.

étoit disciple d'Asclépiade de Samos[1] et de Philétas de Cos; ensuite il fut l'ami d'Aratus, et passa une partie de sa vie à Alexandrie, une autre en Sicile. Cette île possédoit beaucoup de restes de l'ancienne simplicité d'un temps heureux dont la fantaisie des poëtes avoit fait un âge d'or. Aussi les bergers dont Théocrite peint les sentimens et les mœurs, ne sont pas, comme ceux de quelques poëtes modernes, placés dans un monde idéal; ils sont pris dans la nature, et peints tels qu'il les a connus en vivant au milieu d'eux. S'ils ne sont ni aussi aimables ni aussi innocens que ceux de nos pastorales, en revanche Théocrite, peignant d'après nature, a saisi une infinité de traits naïfs et vrais qui n'ont pu prendre naissance dans l'imagination de ses imitateurs.

Théocrite a porté ce genre à la perfection dont il est susceptible. Aucun de ceux qui ont voulu le surpasser, soit anciens, soit modernes, n'a pu égaler sa simplicité, sa naïveté et sa grâce[2]. Il n'est pourtant pas entièrement exempt des défauts de son siècle, dans lequel la décadence du goût se faisoit déjà remarquer.

Ses Bucoliques sont écrites en dialecte dorien, et en vers hexamètres. Elles se composent de trente poëmes qui portent le titre d'*Idylles*, Εἰδύλλια, c'est-

[1] Voy. p. 129 de ce vol.

[2] De tous les modernes, le seul *Salomon Gessner* pourroit être comparé à Théocrite, si ses idylles étoient écrites en vers, au lieu de cette prose poétique qu'il a employée. Gessner a même surpassé son modèle sous un rapport : c'est que ses bergers ont des caractères plus aimables, quoique aussi vrais que ceux du poëte sicilien.

à-dire petits tableaux ou petits poëmes (car chez les anciens ce mot ne désigne pas nécessairement un poëme bucolique) ; et vingt-un autres morceaux, moins étendus, sous le titre d'*Epigrammes*. Néanmoins les trente Idylles ne sont pas toutes de Théocrite ; il paroît que, composées par divers poëtes, elles ont été réunies en un seul recueil par quelque grammairien d'Alexandrie, et probablement par ARTÉMIDORE, disciple d'Aristophane de Byzance. Ces trente morceaux ne sont pas même tous du genre bucolique ; quelques-uns sont des fragmens de poëmes épiques ; deux sont du genre des mimes, plusieurs peuvent être mis dans la catégorie des poésies lyriques.

Nous allons dire un mot d'une hypothèse que nous aurions passée sous silence, parce que nous la croyions oubliée, si elle n'avoit été renouvelée de nos jours par un des plus savans théologiens de l'église protestante d'Allemagne, et répandue en France par un ouvrage couronné. On a cru remarquer des ressemblances entre quelques poésies de Théocrite (nommément son *Epithalame d'Hélène*) et le *Cantique des Cantiques* qui est aussi un épithalame, mais auquel l'Eglise a reconnu un sens mystique. On en a conclu que Théocrite a connu le poëme sacré, et qu'il l'a imité. J'ignore qui est le premier auteur de cette hypothèse. L'évêque *Lowth* la rapporte historiquement sans l'appuyer ni la rejeter [1] ;

[1] De sacra poesi Hebræorum. Ed. *Rosenmüller*, 1815, in-8o ; p. 345.

mais M. *Ch. Fréd. Stæudlin*, professeur de théologie à Gœttingue, l'a reproduite dans un mémoire rédigé en allemand sous le titre suivant : *Les Idylles de Théocrite et le Cantique des Cantiques*; mémoire inséré dans un journal publié par M. *Paulus*, sous le titre de *Mémorabilien*[1]. Enfin M. *Matter* l'a développée dans l'ouvrage que l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres a couronné en 1819[2]. L'examen de cette hypothèse n'est pas sans intérêt pour l'histoire critique de nos livres sacrés, parce que, s'il étoit prouvé que Théocrite a connu le cantique de Salomon, l'opinion commune d'après laquelle ce poëme n'existoit pas en grec du temps de Théocrite, Ptolémée-Philadelphe n'ayant fait traduire que le Pentateuque, seroit réfutée par le fait.

Si nous ne nous trompons, les passages où l'on croit voir des traces d'une imitation (à l'exception d'un seul), ne renferment que des ressemblances fortuites et telles qu'on en trouve fréquemment entre des poëtes de différentes nations qui ont traité des sujets analogues[3]. Quant au passage

[1] Vol. II, p. 162.

[2] Essai historique sur l'Ecole d'Alexandrie, vol. II, p. 30. Je reconnois avec plaisir l'utilité dont m'a été cet ouvrage; j'espère qu'on ne m'accusera pas d'ingratitude, si dans ce moment j'attaque une opinion de l'auteur qui me paroît erronée.

[3] Pour que nos lecteurs puissent s'en convaincre, nous indiquerons ici les autres passages sur lesquels MM. *Stæudlin* et *Matter* fondent leur hypothèse. Cant. VI, 8-10, et Idyll. XIII, 20-29. — Cant. I, 5, et Idyll. XVIII, 26-29. — Cant. IV, 11, et Id. XX, 27. — Cant. VIII, 7, et Idyll. XXIII, 24-27.

réservé où l'analogie paroît plus frappante, nous allons rapporter ce que M. *Matter* en dit.

« En faisant allusion à l'usage oriental, suivi par les rois d'Egypte, de parer les coursiers, le poëte hébreu dit :

> Je te parerai comme on pare les chevaux du char de Pharaon [1].

Et le poëte de Sicile offre cette image :

> Tel qu'au char brille le coursier de Thessalie, ainsi brille Hélène, l'ornement de Sparte [2].

« Ce qui fait croire que Théocrite imite un écrivain oriental, c'est que la comparaison dont il se sert est inconnue aux Grecs. Elle paroît d'ailleurs si hardie, que les poëtes orientaux mêmes en font rarement usage ; ceux de l'Arabie comparent tout au plus le prolongement des habits nuptiaux à la belle et riche parure d'un coursier. On ne peut donc s'empêcher de croire que Théocrite, l'unique poëte grec qui ait employé une image si extraordinaire, l'a puisée dans des écrivains étrangers. Si les poëtes bucoliques se rencontrent dans beaucoup de choses chez tous les peuples, ces ressemblances ne sauroient surprendre ; elles sont inévitables ; elles ne prouvent ni emprunt ni imitation. Mais ici ce n'est pas encore une scène rustique qu'on retrouve ; c'est un usage suivi dans les jeux solennels des Grecs, dans les pompes de la cour d'Egypte. »

[1] Cant. I, 9.

[2] Idyll. XVIII, 30, 31.

« Une objection spécieuse semble s'élever contre le soupçon d'imitation. Horace n'hésite pas à comparer la pétulance de son aimable Lydé à celle d'une jeune jument [1]. Cette comparaison est-elle donc universellement reçue ? Mais non ; il est évident que ce n'est plus la même image ; le point de ressemblance que saisissent Théocrite et Salomon, n'est pas la vivacité, c'est la parure du coursier. »

Tel est le raisonnement de M. *Matter* dans toute sa force : nous espérons qu'en l'examinant sans prévention, nous le dépouillerons de ce qu'il a de spécieux. Il se fonde uniquement sur la supposition que ce qui fait le point de comparaison entre Hélène et son coursier thessalien, se trouve dans sa parure. Mais observons d'abord que les deux vers de Théocrite parlent si peu de parure, qu'il faut absolument être préoccupé de cette idée, pour l'y trouver. Hélène, disent les vierges lacédémoniennes, se distingue de ses compagnes, comme se *distingue* au jardin un cyprès, ou au char un cheval thessalien. Le mot que je traduis par *distingue*, et que M. Matter rend par *brille*, le mot ἀνατρέχειν veut dire proprement *courir en sus*, *s'élever* ; aussi les versions latines se servent-elles des mot *emicat* ou *eminet*. C'est donc uniquement le

..... Gradiensque Deas supereminet omnes

de Virgile. Hélène, disent les vierges dans Théocrite, s'élève au-dessus de nous, comme le cyprès

1. Od. III, 9, v. 9.

s'élève au-dessus des autres arbres d'un jardin; comme le coursier thessalien s'élève au-dessus des chevaux des races moins nobles. La Thessalie étoit célèbre par ses chevaux, comme on le voit par mille passages, et entre autres aussi par un vers de Sophocle [1].

Quelle ressemblance la parure d'un cheval auroit-elle donc avec le cyprès des jardins? car il faut bien que les deux objets auxquels Hélène est comparée, se ressemblent entre eux. Il est évident qu'Hélène ne peut être comparée à un arbre, et au plus élevé des arbres, que par sa taille. Cependant retranchons le premier membre de la similitude et tenons-nous-en uniquement au second. Quel sens nous présente cette comparaison? Ne veut-elle pas dire qu'Hélène se distingue parmi ses compagnes, comme le coursier de Thessalie attelé au char se distingue par sa parure? Cette image, au lieu d'être hardie, nous paroît foible et prosaïque. Au reste, les chevaux des Pharaons étoient-ils donc seuls parés? Les coursiers des chars aux jeux Olympiques n'étoient-ils pas ornés pour cette fête? M. Matter pense que non, puisqu'il veut que Théocrite ait eu recours à un usage oriental suivi par les rois d'Egypte, pour trouver cette image.

Admettons toutefois que malgré l'usage de parer les chevaux attelés aux chars des athlètes, aucun poëte n'ait eu l'idée de comparer une belle femme à un coursier, il faudroit au moins, pour nous

[1] Elect., v. 703.

faire croire qu'un poëte oriental a inspiré à Théocrite la hardiesse de se servir d'une telle image, que cette comparaison inusitée se trouvât dans le poëte oriental. Sans doute la traduction du verset du cantique, proposée par M. Matter, la confirme :

« Je te *parerai* comme on *pare* les chevaux du char de Pharaon. »

Voilà le mot de *parer* deux fois dans une même ligne. Voyons cependant comment les Septante ont rendu ce passage, puisque c'est leur version qui doit avoir donné à Théocrite l'idée d'une similitude unique dans la littérature grecque. Voici leur texte :

Τῇ ἵππῳ μου ἐν ἅρμασιν Φαραὼ ὡμοίωσά σε, ἡ πλησίον μου.

Le mot de *parure* ne s'y trouve pas. Ce verset peut se traduire ainsi : « Je t'ai comparée à ma jument attelée au char de Pharaon. » On pourroit aussi le traduire ainsi : « Je t'ai rendue semblable à ma jument attelée au char de Pharaon. » La première traduction est en harmonie avec le verset suivant, où la comparaison est continuée, et le point de ressemblance peut aussi bien être la beauté de la jument que sa parure. Le sens de la seconde traduction seroit : Je t'ai parée comme ma jument. Cette image est-elle donc si belle qu'elle ait dû frapper Théocrite et l'engager à la transporter dans une de ses productions? Nous convenons qu'elle est extraordinaire, et si extraordinaire qu'il

nous paroît qu'il auroit fallu qu'elle fût beaucoup plus clairement exprimée pour frapper le poëte au point de lui rappeler une chose qui jusqu'alors ne s'étoit pas encore présentée à son imagination, savoir que les chevaux de Thessalie attelés aux chars des combattans dans les jeux d'Olympie, étoient aussi parés et pouvoient fournir un terme de comparaison, comme l'auteur du Cantique en avoit trouvé un au char de Pharaon.

Mais revenons, il en est temps, au recueil d'idylles attribuées à Théocrite. Voici les titres et les argumens des pièces de cette collection :

1. Θύρσις ἢ ᾠδὴ, *Thyrsis ou le Chant.* Le berger Thyrsis et un chévrier s'étant rencontrés en conduisant leurs troupeaux, celui-ci engage le premier à le régaler du poëme qu'il avoit fait en l'honneur de Daphnis, cet illustre berger de la Sicile, qui est regardé comme le plus ancien poëte bucolique. Il promet de récompenser la complaisance de Thyrsis par le don d'une chèvre, mère de deux petits, et d'un vase de bois artistement sculpté. Rien de plus gracieux que la description de ce vase, qui est en trente vers. Au soixante-quatrième de l'idylle, Thyrsis commence à chanter. Il décrit la consternation qu'avoit répandue dans les campagnes de Sicile la nouvelle de la maladie qui avoit frappé le berger; tous ses amis s'assemblent autour de son lit; Mercure et Priape accourent pour le consoler; Vénus même vient jouir de son triomphe, car c'est elle qui a causé tout le mal:

pour se venger de Daphnis qui avoit bravé sa puissance, elle lui a inspiré un amour malheureux. Le malade accable la déesse de reproches, et déplore son sort dans des expressions qui touchent Vénus même. Elle veut le sauver, mais le destin s'y oppose; il ne reste plus de fil entre les mains des Parques pour prolonger sa vie. Le chévrier satisfait du récit, remet à Thyrsis le prix qu'il lui avoit promis, et comme pour ne pas déroger, il termine l'idylle par une petite indécence.

Virgile a imité ce poëme dans sa cinquième églogue; mais il n'en a donné, pour ainsi dire, que le canevas. Il a ennobli le sujet, mais aux dépens de la simplicité qui fait le charme de l'idylle de Théocrite.

2. Φαρμακεύτρια, *l'Enchanteresse*. Une jeune Syracusaine se voyant négligée par son amant, essaie de le ramener par des enchantemens. Le charme est confectionné pendant la nuit au clair de lune, et le lecteur assiste à la cérémonie. Cette partie de l'idylle a été imitée par Virgile dans sa huitième églogue. Le filtre étant achevé, Simætha (c'est le nom de l'amante malheureuse), renvoie son esclave, et raconte à la Lune l'origine et toute l'histoire de son amour, depuis le premier rendez-vous qu'elle a donné à son infidèle. Elle finit par lui jurer vengeance, si le charme ne produit pas l'effet qu'elle s'en promet.

L'auteur de l'argument grec de cette idylle nous apprend qu'elle est tirée d'un poëme mimique de

Sophron [1]. Elle n'a absolument rien de bucolique ; les acteurs qui y paroissent ne sont pas des bergers, ce sont des citadins.

3. Αἰπόλος ἢ Ἀμαρύλλις, ἢ Κωμαστὴς, *le chévrier ou Amaryllis, ou le jeune homme à la porte de sa maîtresse.* Après avoir confié son troupeau à un ami, un chévrier se rend à l'entrée de la grotte d'Amaryllis, sa belle, et se plaint de ce qu'elle ne lui permet plus de venir la voir; prières, présens, menace de se jeter dans la mer, il emploie tout pour la fléchir; il n'oublie pas d'exciter légèrement sa jalousie; enfin il lui rappelle des exemples de mortels que l'amour a favorisés; Amaryllis reste inexorable et ne paroît pas. Cette idylle est entièrement du genre bucolique. Le discours du chévrier amoureux est plein de naïveté.

4. Νομεῖς, Βάττος καὶ Κορυδὼν, *les bergers Battus et Corydon.* Cette idylle est bucolique et mimique; les mœurs des acteurs sont celles des dernières classes de la société. Le berger Battus, d'un esprit taquin, nargue Corydon, qui a soin du troupeau d'Egon, sans pouvoir le faire sortir de son sang-froid. Bientôt les deux bergers se réunissent pour médire d'Egon qui est allé aux jeux Olympiques avec Milon de Crotone, aussi bien que du vieux père d'Egon. Cette idylle est un petit tableau naturel et animé. Virgile en a imité quelques traits dans sa cinquième églogue.

5. Ὁδοίποροι ἢ Βουκολιασταὶ, *les Voyageurs ou les*

[1] Voy. vol. II, p. 117.

Bucoliastes, c'est-à-dire les chanteurs de Bucoliques. Deux bergers, ou plutôt deux esclaves qui gardent les troupeaux de leurs maîtres, se rencontrent dans les champs fertiles situés entre Thurii et Sybaris. Après s'être attaqués par des injures, ils se provoquent l'un l'autre à un combat de chants. Ils se disputent d'abord sur le prix et sur la scène du combat. Un bûcheron du voisinage est appelé comme juge. Ils commencent alors ce qu'on appelle un chant *amœbée* : c'est une espèce de dialogue où l'un des interlocuteurs avance une proposition de son choix, que l'autre parodie sur-le-champ, ou à laquelle il répond par quelque chose de semblable [1]. Le chant ayant fini, le bûcheron prononce.

Ce petit poëme bucolique est fort animé, mais rempli de grossièreté et d'obscénités. Il faut oublier nos mœurs, nos principes, et se mettre au-dessus de notre délicatesse pour y prendre quelque plaisir. Virgile s'est approprié quelques vers de cette idylle, dont il a imité la marche dans sa troisième églogue.

6. Βουκολιασταὶ, Δαμοίτας καὶ Δάφνις, *les Bucoliastes Damœtas et Daphnis*. Voici un second poëme amœbée, mais d'un genre bien différent. Le poëte raconte à Aratus que deux jeunes bergers ayant, pendant les chaleurs, conduit leurs troupeaux près

[1] D'après *Servius*, le chant est amœbée, quoties qui canunt, et æquali versuum numero utuntur et ita se habet responsio ut aut majus aut contrarium aliquid dicatur.

d'une fontaine, s'amusèrent à chanter. Ils supposent que Polyphême est assis sur un rocher d'où il voit la mer dans laquelle Galatée se joue. Daphnis, comme spectateur, raconte au Cyclope toutes les petites ruses que la jeune fille emploie pour attirer ses regards. Damœtas répond ensuite au nom de Polyphême : celui-ci fait semblant de ne pas voir la Nymphe et d'aimer une autre belle, afin de la rendre jalouse et d'humilier son orgueil. Il vante ensuite sa beauté. Après cela, les deux jeunes bergers s'embrassent et se font des cadeaux réciproques.

Cette idylle est pleine d'ironie, de grâce et de mouvement.

7. Θαλύσια, ἢ Λυκίδας, *la Fête de la Récolte, ou Lycidas.* Ce poëme diffère entièrement des autres morceaux de Théocrite; aussi a-t-on douté de son authenticité. La scène en est dans l'île de Cos, dont l'auteur connoît bien les localités. On sait que dans sa jeunesse Théocrite s'y étoit rendu pour voir Philétas[1]; ainsi, sous ce rapport, il pourroit très-bien avoir fait ce poëme; mais l'auteur de l'idylle dit qu'il se nomme *Simichidas*, et il parle d'un poëte de Cydone en Crète qu'il appelle *Lycidas.* On peut admettre que ces deux noms sont supposés, quoiqu'on ne voie pas la raison pour laquelle Théocrite porte celui de Simichidas; car les explications données par les scholiastes n'expliquent rien. Lycidas est un poëte connu par un passage

[1] Voy. p. 145 de ce vol.

de Moschus, et cette circonstance pourroit nous engager à voir aussi de la réalité dans le nom de Simichidas. D'autres poëtes dont il est question dans notre idylle, portent leurs vrais noms, tels que le Sicilien de Samos, c'est-à-dire Asclépiade, et Philétas de Cos. Enfin on y parle d'un ancien poëte célèbre qui, ayant été enfermé dans une caisse, a été nourri pendant une saison entière par les abeilles. Ce poëte dont il n'est pas question ailleurs, est nommé le divin *Comatas*. En général toute l'idylle est pleine d'allégories et d'obscurités. En voici le sujet.

Simichidas raconte qu'il quitta la ville avec deux amis pour aller célébrer la fête des Thalysies chez les fils de Lycopée. Chemin faisant on rencontre un chévrier, Lycidas de Cydone. Le soin avec lequel son costume est décrit, a quelque chose d'affecté; on diroit que le poëte craint que le lecteur n'hésite de prendre Lycidas pour un vrai chévrier. Celui-ci accoste les voyageurs, et Simichidas lui propose de chanter, offrant de le régaler ensuite à son tour : car, dit-il, on me préfère à tous les chanteurs, je ne me crois cependant pas comparable encore à Asclépiade ni à Philétas. Cette modestie plaît au chévrier qui, après avoir fait un cadeau au poëte, chante ses amours. C'est dans ce chant que se trouve l'épisode de Comatas. Simichidas y répond en célébrant les amours d'Aratus pour un objet charmant. Lycidas quitte les voyageurs, qui se rendent chez leurs amis. Le reste de

l'idylle renferme la description poétique du lieu où ils sont régalés.

Virgile a imité quelques passages de cette idylle dans sa neuvième églogue.

8. Βουκολιασταὶ, *les deuxièmes Bucoliastes.* Deux jeunes pasteurs, Daphnis et Menalcas, se rencontrent, et se provoquent à un combat poétique, dont un chévrier est établi juge. Ils commencent alors un chant amœbée ; les strophes sont d'abord de quatre, ensuite de huit vers ; mais ce qui est remarquable, c'est que les quatre vers sont élégiaques, c'est-à-dire composés d'hexamètres et de pentamètres alternans, tandis que la seconde partie du combat est entièrement en hexamètres. Quelques commentateurs pensent que la partie de l'idylle, qui est écrite en vers élégiaques, est de *Moschus*. Ce qui paroît certain, c'est que cette idylle n'est pas écrite de la même main. Daphnis est proclamé vainqueur, et depuis ce temps, ajoute le poëte, il fut regardé comme le premier des bergers et obtint la main de la nymphe Naïs.

9. Νομεὺς ἢ Βουκόλοι, *le Pâtre ou les Bergers.* Un pâtre raconte qu'il a fait chanter Daphnis et Menalcas ; il rapporte leur chant amœbée dans lequel chacun d'eux vante ses richesses ; il dit ensuite quels prix il leur a donnés ; enfin il répète le chant dont à son tour il les a régalés, et qui est un éloge de la poésie bucolique.

Contre la manière de Théocrite, le lieu de la scène n'est pas décrit, et le poëme manque de

cette forme dramatique qui caractérise ses ouvrages. Cette circonstance est cause que plusieurs commentateurs doutent de l'authenticité de cette idylle. M. *Reinhold* pense qu'elle fait partie de la huitième, et qu'il faut en retrancher le commencement qu'une main inhabile y a ajouté [1].

10. Ἐργατῖναι ἢ Θεριсταὶ, *les Travailleurs ou les Moissonneurs*. Cette idylle, du genre bucolique, est un dialogue entre deux moissonneurs travaillant au même champ. Milon, paysan gai et laborieux, reproche à son camarade Battus de travailler avec nonchalance. Celui-ci lui avoue qu'il s'est pris d'amour pour une joueuse de flûte. Milon, se moquant de cette passion, lui conseille de se soulager par quelque chanson amoureuse. Battus célèbre les charmes de sa belle; pour le persifler ou pour l'encourager, Milon chante ensuite une chanson de moissonneurs.

Cette idylle est un petit chef-d'œuvre de grâce et de simplicité. Elle est remplie de proverbes.

11. Κύκλωψ, *le Cyclope*. Ce morceau est adressé au médecin *Nicias de Milet*, que nous avons nommé parmi les poëtes épigrammatistes. Théocrite commence par soutenir qu'il n'existe d'autre remède contre l'amour que la poésie, et il cite l'exemple de Polyphême qui, amoureux de Galatée jusqu'à en perdre la raison, charma ses ennuis par le chant. Il introduit alors en scène ce monstre, assis sur un

[1] Voy. *Ern. Reinhold*. De genuinis Theocriti carminibus et suppositiciis dissertatio. Jenæ, 1819, in-8°.

rocher, d'où la vue plane sur la mer. De là Polyphême adresse ses vœux à sa maîtresse; il lui peint son amour dans les termes les plus vrais et les plus passionnés; n'espérant pas lui plaire par sa figure, il lui vante ses richesses et l'agrément de sa demeure. Il voudroit être né avec des bronchies pour plonger sous l'eau, afin de baiser la main de Galatée et lui porter des cadeaux. Il se décide même à apprendre à nager du premier étranger qui viendra sur les côtes de la Sicile, pour s'assurer s'il est si agréable d'habiter sous les ondes. Enfin, soit qu'il revienne de sa folie, soit qu'il veuille piquer la jalousie de Galatée, il a l'air de l'oublier pour choisir une amie qui habite la terre-ferme.

Cette idylle est un des monumens les plus gracieux de l'antiquité. *Ovide* l'a imitée dans ses Métamorphoses [1]; mais, à la place de la naïveté qui règne dans l'original, le poëte latin a placé dans la bouche du Cyclope beaucoup de choses spirituelles et des antithèses; il en a même fait un esprit fort qui se moque de Jupiter.

12. Ἀΐτης, *Aïtès*. C'est un mot thessalien qui veut dire le *bien-aimé*. Cette idylle n'a rien de bucolique; elle est entièrement du genre lyrique. *Daniel Heinsius*, *Valckenær* et *Brunck* ont cru qu'elle n'étoit pas de Théocrite. Elle est écrite en dialecte ïonique, au lieu que toutes les autres productions de Théocrite sont en dialecte dorique, et cette circonstance peut faire croire qu'elle est de Théo-

[1] XIII, 789.

CRITE *de Chios*. Il est vrai que l'empereur *Julien* cite le second vers de cette idylle, comme d'un ouvrage de Théocrite [1]; mais cela ne doit pas nous étonner: le recueil des poésies de Théocrite ayant été fait par le grammairien Artémidore, si celui-ci s'est trompé sur l'origine d'un de ces morceaux, il est naturel que l'empereur Julien se soit conformé à l'opinion commune.

14. Κυνίσκας ἔρως ἢ Θυώνιχος, *les amours de Cynisca ou Thyonichus*. Ce poëme aussi n'a rien de pastoral. C'est un dialogue entre deux amis, Eschine et Thyonichus. Celui-ci remarquant qu'Eschine est triste, lui demande la cause de son chagrin; il apprend que c'est une brouillerie avec sa maîtresse. A un repas qu'il célébroit avec ses amis, elle a trahi sa passion pour un certain Lycus. Maltraitée par Eschine, même de coups, elle l'a quitté pour vivre ouvertement avec son nouvel amant. Eschine, dans l'espérance de l'oublier, se prépare à voyager. Son ami l'engage à prendre du service en Egypte auprès du roi Ptolémée dont il loue l'affabilité et la générosité.

15. Συρακούσιαι ἢ Ἀδωνιάζουσαι, *les Syracusaines, ou la fête d'Adonis*, petit drame imité d'un mime de Sophron, et le seul morceau d'après lequel nous pouvons nous faire une idée de ce genre de poésie, si toutefois un morceau unique suffit pour cela. La reine Arsinoé ayant ordonné de

[1] Dans une lettre à Libanius, p. 374, éd. *Spanheim*.

célébrer avec une grande pompe l'anniversaire de la fête d'Adonis, ou sa résurrection (εὕρεσις), Théocrite en prend occasion pour faire l'éloge de cette princesse et de son époux; il a l'art de placer cet éloge dans la bouche des acteurs. La scène est à Alexandrie. Gorgo et Praxinoa, deux *bourgeoises* de Syracuse, ont obtenu de leurs maris la permission de se rendre dans cette ville pour assister à la fête; les maris ont même eu la complaisance de les y accompagner. La scène est d'abord dans la demeure de Praxinoa, que Gorgo vient prendre. Leur parure est le premier objet de l'entretien de ces amies; le tour des maris qui ne se trouvent pas au logis, vient ensuite: on en dit beaucoup de mal; après quoi les deux femmes, suivies chacune d'une esclave, se mettent en route. L'embarras des voitures et la foule des curieux qui se rendent au château étonnent les deux *provinciales*, et elles font leurs observations sur tous les objets qu'elles rencontrent. Il y a *queue* à la porte du château; mais avec beaucoup de hardiesse, et en pressant bien ceux qui sont placés devant elles, les deux femmes savent se faire place et pénètrent dans l'intérieur, et dans la salle où les lits d'Adonis et de Vénus sont placés. La magnificence des décorations leur fait pousser des cris d'admiration; cependant leur bavardage ennuie un des spectateurs, qui se moque de leur *patois* ou dialecte dorique: elles lui répondent en style de *poissardes*. Une cantatrice d'Argos chante les amours de Vénus et d'Adonis,

et leur réunion après le retour d'Adonis des enfers. Passant de là à la fête célébrée en l'honneur de ce demi-dieu, elle trouve une occasion naturelle, ou plutôt elle en fournit une au poëte, pour louer Arsinoé et Bérénice. Tout à coup Gorgo se rappelle que son mari n'a pas déjeûné : craignant des reproches, les deux femmes s'en retournent à la maison.

Ce petit poëme est un des plus frais et des plus jolis que nous ayons de l'antiquité : c'est un tableau mouvant dont la scène change d'un instant à l'autre. Tout y est vrai, tout est imité de la nature.

16. Χάριτες ἢ Ἱέρων, *les Grâces ou Hiéron*. Ce poëme, dans le genre épique, est un éloge d'Hiéron II, roi de Syracuse, écrit à l'époque où ce prince avoit fait alliance avec les Romains contre les Carthaginois. Le poëte fait entendre qu'il ne veut pas louer infructueusement, et se déchaîne contre les avares qui ne savent pas récompenser les Muses, ni jouir de leur fortune en répandant des bienfaits autour d'eux. Les princes surtout et les grands ont tort de dédaigner les poëtes, par qui seuls ils vivent dans la postérité. Ce préambule conduit le poëte à parler d'Hiéron ; il prévoit les exploits de ce prince ; mais à quoi lui servira d'avoir chassé (comme sans doute il fera) les Phéniciens de la Sicile, si les poëtes ne transmettent pas sa gloire à la postérité ? Déjà Syracuse s'arme, et au milieu de tous les guerriers on distingue Hiéron. Le poëte souhaite un heureux succès à son

entreprise. Il termine par prier les Grâces de faire écouter favorablement ses chants. C'est à cause de cette fin que le morceau porte le titre : les Grâces.

17. Ἐγκώμιον εἰς Πτολεμαῖον, *Eloge de Ptolémée II*. Ce morceau, froid et plein d'érudition, n'a rien de la simplicité gracieuse qui règne dans les autres ouvrages de Théocrite. Il seroit digne de *Callimaque*; peut-être est-il de *Théocrite de Chios*.

18. Ἑλένης ἐπιθαλάμιος, *Epithalame de Ménélas et d'Hélène*. Le jeune couple s'étant retiré, les vierges des douze principales villes de la Laconie s'assemblent à la porte de la chambre nuptiale et chantent une épithalame. Après quelques légères plaisanteries sur la retraite précipitée de Ménélas, elles vantent son bonheur et célèbrent la beauté d'Hélène, dont elles prennent congé au nom de ses compagnes. Ce morceau, entièrement lyrique, est un des plus gracieux que l'antiquité nous ait transmis. Comme il ne ressemble pas aux autres productions de Théocrite, quelques commentateurs ont douté qu'il soit de ce poëte; mais rien n'empêche d'admettre que Théocrite a voulu s'exercer dans un autre genre; et, certes, il y a montré une grande supériorité.

Les dix-huit idylles dont nous venons de parler sont les seules sur lesquelles il existe d'anciennes scholies; ce qui paroît indiquer que ce sont les seules que les grammairiens regardoient comme authentiques, ou qui formoient le recueil des idylles de Théocrite dont ils se servoient. Dans ce recueil, il

s'étoit glissé deux morceaux (les idylles 12 et 17) d'une authenticité très-douteuse. Les doutes sont bien plus graves à l'égard des idylles dont il nous reste à parler.

19. Κηριοκλέπτης, *le Voleur de miel.* Petit poëme épigrammatique sur l'Amour, piqué par les abeilles auxquelles il vouloit dérober le miel. Il ressemble à la 40e ode anacréontique, mais lui est inférieur.

20. Βουκολίσκος, *le Vacher.* C'est la complainte d'un vacher repoussé par une jeune citadine à laquelle il avoit voulu faire la cour. Ce poëme est dans le genre de Théocrite; néanmoins les principaux de ses commentateurs, *Daniel Heinsius*, *Valckenær*, *Eichstædt* et *Manso* pensent qu'il est plutôt d'un imitateur du Cyclope de ce poëte, et peut-être de Moschus.

21. Ἁλιεῖς, *les Pêcheurs.* Deux pauvres pêcheurs ont passé la nuit dans une misérable cabane qu'ils ont construite sur la côte, et qui est leur seul abri et toute leur richesse. Eveillés avant l'aurore, l'un raconte à l'autre le songe qu'il a fait. Il a rêvé qu'ayant pris un poisson d'or, il a juré de ne plus faire le métier de pêcheur; maintenant il craint de devenir parjure en le continuant. Son camarade lui fait voir que le serment qu'il a prêté en dormant, n'a pas plus de réalité que son rêve; il l'engage en conséquence à jeter l'hameçon pour ne pas mourir de faim. Ce morceau est foible et de peu de mérite.

22. Διόσκουροι, *les Dioscures, Castor et Pollux.*

C'est un hymne en l'honneur des deux jumeaux. Dans la première partie, le poëte décrit le combat de Pollux et d'Amycus; dans la seconde, celui de Castor contre Lyncée. Ce morceau est écrit en dialecte ionien, comme il convient à un hymne. Suidas dit expressément que Théocrite a fait des hymnes. Cependant on a cru remarquer dans les Dioscures un défaut de suite ou de liaison qui a fait penser à M. *Eichstædt* que cet hymne se compose de morceaux maladroitement réunis par quelque grammairien d'Alexandrie. Il est bien vrai qu'on ne trouve pas dans ce poëme la noble simplicité qui caractérise les productions de Théocrite; mais il seroit possible que ce fût un ouvrage de sa jeunesse.

23. Ἐραστὴς ἢ δύσερως, *l'Amant ou l'Amant malheureux*. L'amant maltraité, après être venu dire un dernier adieu à l'objet de sa flamme, se pend à la porte de sa maîtresse. Virgile a imité cette idylle dans sa deuxième églogue.

24. Ἡρακλίσκος, *le jeune Hercule*, et 25. Ἡρακλῆς λεοντοφόνος, *Hercule terrassant le lion*, sont deux fragmens du genre épique. Dans le premier, le poëte raconte comment le jeune Hercule étouffa les serpens que Junon avoit envoyés pour le tuer. Alcmène, effrayée de ce prodige, appelle Tirésias, qui prophétise les exploits et la gloire future de l'enfant divin. Dans le second, Hercule, allant nettoyer l'étable d'Augias, raconte son combat avec le lion Néméen. Nous avons dit ailleurs que plu-

sieurs critiques ont pensé que ces deux idylles, et la Mégare de Moschus, appartenoient à l'Héracléïde de Pisandre, ou à celle de Panyasis[1]. Mais ces deux morceaux ne sont pas écrits avec la simplicité de l'âge héroïque : ils trahissent plutôt un auteur moderne, imitateur d'Homère, et faisant de vains efforts pour se placer dans l'époque de son héros. Toutefois ils renferment des tableaux charmans, et sont pleins d'action et de mouvement. Ces deux morceaux sont écrits en dialecte ionien, quoique quelques copistes ou éditeurs y aient introduit des formes doriques.

26. Λῆναι ἢ Βάκχαι, *les Bacchantes*. Ce morceau, foiblement écrit, raconte la fable de Penthée qui fut mis en pièces par les femmes.

27. Ὀαριστὺς Δάφνιδος καὶ κόρης, *Conversation amoureuse entre Daphnis et une jeune fille*. Idylle dans le genre bucolique, fort gracieuse, quoique trop libre. Ce n'est certainement pas une production de Théocrite, pour lequel il y règne trop de recherche et trop d'esprit.

28. Ἠλακάτα, *le Fuseau*. Charmant poëme lyrique, dans lequel le poëte décrit le fuseau d'ivoire qu'il se propose de porter à Milet pour en faire cadeau à Théognis, épouse de son ami Nicias, dont il fait l'éloge.

29. Παιδικά, *les Amours*, poëme lyrique dans le dialecte éolien. M. *Thiersch*, se fondant sur un passage du scholiaste de Platon, l'attribue à Alcée;

[1] Voy. vol. I, p. 170, et vol. II, p. 121.

mais il n'est pas probable qu'à l'époque d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque, qui ont commenté Alcée, on ait pu tomber dans l'erreur de mettre sur le compte de Théocrite un morceau appartenant à Alcée [1].

30. Εἰς νεκρὸν Ἄδωνιν, *sur la mort d'Adonis*, poëme anacréontique. Irritée de la mort d'Adonis, Vénus se fait amener le sanglier coupable : celui-ci obtient sa grâce en flattant la passion de la déesse. Il prétend qu'ébloui de la beauté du chasseur, il a voulu le baiser, et que sa dent a maladroitement blessé le jeune homme.

Tels sont les ouvrages qui sont réunis sous le titre d'Idylles de Théocrite. Nous avons parlé de ses épigrammes.

Excepté l'article Théocrite de Suidas, et quelques lignes intitulées : Θεοκρίτου γένος, nous n'avons pas de Vie de Théocrite. Quant au morceau que nous venons de nommer, on le trouve dans toutes les éditions du poëte, avec quelques autres qui traitent de l'origine et du caractère de la poésie bucolique, et avec des argumens critiques des idylles de Théocrite. Théon, Amarantus, Asclépiade *de Myrlea*, Munatus, Néoptolemus, Nicanor *de Cos*, Amerias, avoient écrit des commentaires sur ces poésies ; c'est sans doute de leurs ouvrages que sont extraites les scholies que nous possédons : elles paroissent avoir été recueillies

[1] Voy. *Fr. Thiersch*, Dissert. de Platon. Sympos. Gotting. 1808, et *Reinhold*, l. c.

avant Eustathius, qui a cité τὰ εἰς Θεόκριτον, et Ὑπόμνημα Θεοκρίτου.

La *première édition* de Théocrite a été publiée par *Démétrius Chalcondylas*, Milan, 1493, in-fol., à la suite d'Isocrate : elle ne contient que les dix-huit idylles qui formoient l'ancien recueil des poésies de Théocrite.

Après cette édition vient celle qu'*Alde l'ancien* donna en 1495, dans le volume in-folio que nous citons ordinairement sous le titre de Collection gnomique et bucolique. Cette édition renferme en tout trente morceaux, savoir, les dix-huit premières idylles, six autres attribuées à Théocrite, et six qui aujourd'hui portent les noms de Bion et Moschus. Elle est accompagnée de notes grecques de *Zach. Calliergus*. L'édition Aldine a été copiée dans toutes les éditions suivantes, jusqu'à celle de Henri Etienne.

Cependant l'édition de *Phil. Giunta*, Florence, 1515, in-8°, soignée par *Marc Musurus*, contient six idylles de plus, et des corrections tirées des manuscrits ; et celle de *Calliergus*, Rome, 1516, in-8°, est la première où l'on trouve, avec six morceaux aujourd'hui attribués à Bion et Moschus, toutes les trente idylles dont nous avons donné ci-dessus les titres. Elle renferme aussi les scholies anciennes sur les dix-huit idylles authentiques.

Voici l'indication des autres éditions antérieures à celle de Henri Etienne.

Louvain, 1520 et 1528, in-4°.

Bâle, chez *Cratander*, 1530, in-8°.

Haguenau, 1530, in-8°, par *Camerarius*, *première édition grecque-latine*. La traduction qu'elle renferme est de *Helius Eobanus*.

Venise, 1539, in-8° ; édition fautive.

Florence, chez *Benoît Giunta*, 1540, in-8°.

Bâle, 1541, in-8°, par *Jérome Gemusæus*.

Venise, 1543, in-8°. Edition plus défectueuse encore que celle de 1540.

Paris, 1543, in-4°, chez *Wechel*.

Ces cinq éditions sont en grec seulement; la traduction d'*Eobanus* est jointe à celle de *Guill. Morel*, Paris, 1550 et 1561, in-4°.

La seconde édition de *J. Camerarius* parut à Francfort en 1545, in-8°, et la troisième en 1553, in-8°; la quatrième soignée par *Guill. Xylander*, en 1558, in-8°. Cette dernière est sans traduction; mais il parut la même année, chez *Pierre Brubach*, une version latine par *Winsemius*, qui est destinée à y être réunie.

Henri Etienne fit une toute nouvelle récension du texte, néanmoins sans le secours d'aucun manuscrit. Il changea la suite des idylles, adoptée par Alde et ses successeurs, sépara des poésies de Théocrite celles de Bion et de Moschus, qui jusqu'alors y étoient mêlées, et corrigea le texte avec beaucoup de sagacité. Il le publia d'abord dans sa collection de 1566, sans traduction, et ensuite à part, avec une traduction, en 1579, in-12. On lui a reproché d'avoir fait disparoître mal à propos les dorismes de Théocrite.

Le texte de Henri Etienne servit de base aux éditions suivantes jusqu'en 1765. Toutefois *Dan. Heinsius* rétablit les dorismes dans les éditions qu'il publia chez *Commelin*, à Heidelberg, en 1603, in-8°, et 1604, in-4°. Cette dernière est accompagnée d'un commentaire prolixe : les deux éditions ont la version.

Nous allons indiquer les autres éditions remarquables qui ont paru entre celle de Henri Etienne et celle de J. J. Reiske.

On trouve Théocrite dans la collection de *Jean Crispin*, Genève, 1569, in-12. Ce même éditeur donna à Genève, in-12, sans date, mais probablement en 1584, une édition particulière de Théocrite, Bion et Moschus, où se trouve pour la première fois le commentaire d'*Is. Casaubon*, ou *Hortibonus*, comme il s'y nomme.

Paris, 1585, in-4°, chez *Fréd. Morel.*; édition incomplète.

Heidelberg, 1596, in-8°, chez Commelin; édition grecque-latine, avec les notes de *Jos. Scaliger* et *Casaubon.*

Paris, 1600, chez *Prévoteau*, in-4°.

Londres, 1659, in-4°, de *Whiteford.*

Oxford, 1676, in-8°, de *Fell.*

Oxford, 1696, in-8°, de *R. West*, édition grecque-latine.

Glasgow, 1746, in-8° et in-4°.

Londres, 1760, in-8°, édition grecque-latine de *Thomas Martin.*

Théocrite se trouve aussi dans les collections de *Lect* et *Winterton.*

La troisième récension du texte de Théocrite est due à *J. J. Reiske.* Son édition est accompagnée de la traduction, ainsi que des notes de Henri Etienne, Scaliger et Casaubon. Elle forme 2 vol. in-4°, dont le premier parut à Vienne en 1765, le second en 1766. Le texte est corrigé d'après des manuscrits et les anciennes éditions, avec infiniment de sagacité, mais avec une grande témérité.

Pendant que Reiske travailloit à cette édition, *Thomas Warton* en fit imprimer une magnifique à Oxford, en 2 vol. in-4°, qui parurent en 1770. Elle est enrichie de notes de *Jean Toup*; mais Warton, qui l'avoit mise sous presse dès 1760, y suivit le texte de Heinsius. Son Apparatus criticus est riche; mais il y règne beaucoup de confusion. En 1772, Toup fit imprimer un appendice de notes, qui forme comme un troisième volume. M. Renouard dit, dans son Catalogue de la Bibliothèque d'un Amateur: « Cette belle édition, la plus ample, est aussi la meilleure. » Ce jugement nous paroît trop positif, vu que nous regardons un texte critique comme la première chose qui soit requise pour une bonne édition.

Une quatrième récension du texte de Théocrite fut entreprise par le célèbre *Valckenaer.* Ce savant donna d'abord, Leide, 1773, in-8°, dix idylles de Théocrite (les n°s 1 à 7, 9, 18 et 20). Le texte y est corrigé d'après les notes de Toup

jointes à l'édition de Warton, ou publiées après coup ; d'après l'édition de 1493, que Reiske n'avoit pas connue, et d'après celles de 1495 et 1516 ; d'après des variantes recueillies par Saumaise, Is. Vossius et Ruhnken ; enfin d'après les conjectures inédites de Tib. Hemsterhuis, et d'après celles de l'éditeur lui-même. Les idylles sont accompagnées de courtes notes ; l'une d'elles seulement, les Adoniazusæ, est traitée avec plus de détails.

Brunck fit une cinquième récension du texte, et le plaça, en 1772, dans ses Analecta. Ses corrections sont en partie tirées de manuscrits, en partie elles sont le résultat de ses conjectures ; en les faisant entrer dans le texte, il montre son esprit et sa hardiesse ordinaire.

Valckenær s'occupa alors d'un nouveau travail sur Théocrite, dont le résultat fut une sixième récension et une édition complète grecque-latine de Théocrite, Bion et Moschus, qui parut à Leide, 1779, in-8°.

Le laborieux *Harless* donna en 1780, à Leipzig, in-8°, une édition grecque-latine de Théocrite, pour laquelle il suivit Brunck et Valckenær. Cette édition, estimable pour le temps, a été remplacée, en 1819, par celle de M. *Théoph. Kiessling*, dont nous parlerons.

On fait cas d'une édition d'un autre savant laborieux et animé d'un zèle infatigable, M. *J.-B. Gail*; elle parut à Paris en 1792, en 2 vol. in-8°.

L'édition à l'usage des jeunes gens, de *F. A. Stroth*, Gotha, 1787, réimprimée sous la surveillance de M. *F. Jacobs*, en 1789 et 1808, est aussi très-estimable.

Dans le dix-neuvième siècle, on s'est beaucoup occupé de Théocrite. D'abord M. *J. Ch. W. Dahl* en donna une édition critique, Leipzig, 1804, in-8°.

Le libraire *Honkoop*, à Leyde, réimprima, en 1810, les deux éditions de Valckenær, celle des dix idylles, et celle des œuvres de Théocrite. La correction ne fut pas assez bien soignée.

En 1809, M. *H. G. Schæfer* avoit surveillé l'impression du Théocrite de la collection de Tauchnitz; en 1811, il publia, chez le même libraire, une édition de luxe in-folio.

Louis-Fred. Heindorf fit paroître à Berlin, 1810, en 2 vol. in-8°, une édition dans laquelle il suivit le texte de Valckenær, et fit un bon choix de ce qu'on trouve dans les éditions précédentes.

Le texte de Valckenær fut aussi adopté par *Gaisford*; Théocrite, Bion et Moschus font le second volume de sa collection, dont le quatrième, qui n'a paru qu'en 1820, donne les scholies corrigées sur quelques manuscrits. Dans la réimpression de Leipzig de 1823, Théocrite, Bion et Moschus forment le 4e, les Scholies le 5e vol.

L'édition de M. *Théoph. Kiessling*, qui remplace, mais d'une manière fort avantageuse, celle de Harless, renferme une traduction presque nouvelle, et qui peut tenir lieu d'un des commentaires; elle est d'ailleurs enrichie de notes critiques, scholies et d'un bon index. Bion et Moschus s'y trouvent aussi.

L'édition des trois poëtes bucoliques par *Thom. Briggs*, Cambridge, 1821, in-8°, est destinée pour la jeunesse.

Celle de M. *Boissonade*, également des trois poëtes, forme le second volume de sa collection.

Comme éditions de luxe, nous nommerons encore celle de *Bodoni*, soignée par *Bern. Zamagna*, Parme, 1791, 2 vol. in-8°, et celle de M. *J.-B. Gail*, avec traduction latine et françoise, Paris, 1795, 3 vol. in-4°.

BION *de Smyrne* et MOSCHUS *de Syracuse* sont ordinairement placés parmi les poëtes bucoliques, moins pour les sujets de leurs compositions qui, pour la plupart, sont lyriques ou mythologiques, qu'à cause de la manière dont ils les ont traités. Nous ne connoissons que peu de circonstances de la vie de ces deux poëtes. Bion étoit né à Smyrne, ou près

de cette ville ; car dans l'épitaphe que lui fit Moschus, il est nommé fils du fleuve Mélès. Suidas [1] le nomme Smyrnéen, et ajoute qu'il a vu le jour dans une campagne nommée Phlossa. Il paroît avoir vécu en Sicile, et y mourut empoisonné. Quant à Moschus, on l'a quelquefois confondu, mais à tort, avec Théocrite, par la seule raison qu'une ancienne notice biographique sur ce dernier dit qu'il étoit surnommé Moschus. Quant à l'époque où les deux poëtes ont vécu, les commentateurs diffèrent entr'eux de plus d'un siècle. Suidas [2] dit positivement que Moschus le poëte bucolique, a été l'ami ou le disciple (car le mot de γνώριμος dont il se sert, a les deux significations) d'Aristarque ; d'après cela, il auroit vécu vers la CLVI[e] Olympiade. Cette donnée est en contradiction avec un passage de Moschus qui indique clairement que les trois poëtes ont été contemporains, et que Bion est mort avant les deux autres [3]. Un second passage du même poëte nomme Philétas de Cos et Asclépiade de Samos, comme ayant survécu à Bion ; il est vrai que ce passage n'est pas d'une authenticité parfaitement reconnue [4]. Il est arrivé plus d'une fois à Suidas de con-

[1] Art. Θεόκριτος.

[2] Art. Μόσχος.

[3] C'est le v. 102 de l'épitaphe de Bion par Moschus.

[4] Il s'agit des vers 94 à 99 qui manquent dans les éditions de Théocrite antérieures à celle de Marc Musurus, de 1516. Henri Étienne les a de nouveau rayés dans son édition de 1566. D'autres se sont contentés de les marquer comme suspects. Ils manquent, en effet, dans plusieurs manuscrits ; mais *Jos. Scaliger* et *M. Antoine Muret* ont vengé Musurus du

fondre des écrivains qui portoient le même nom, et son témoignage ne sauroit être invoqué contre un passage clair de Moschus.

Bion et son élève sont bien inférieurs à Théocrite; la simplicité et la naïveté de celui-ci leur manquent, ainsi que la teinte satirique qui domine dans ses écrits. Ils sont trop ornés, et font quelquefois parade d'esprit. Ne réussissant pas à donner à leurs tableaux cette forme dramatique qui fait le charme des poésies de Théocrite, ils s'attachent de préférence aux objets qui se prêtent à des descriptions : le genre descriptif leur réussit parfaitement. En comparant ces deux poëtes entr'eux, Moschus mérite la préférence par sa plus grande simplicité.

Nous avons de Bion une grande Idylle entière, savoir son *Chant funèbre* en l'honneur d'Adonis, Ἐπιτάφιος Ἀδώνιδος, en quatre-vingt-dix-huit vers; les trente-un premiers vers d'une seconde, *l'Epithalame d'Achille et de Déidamie*, Ἐπιθαλάμιος Ἀχιλλέως καὶ Δηϊδαμείας, et quelques petites idylles. Le chant funèbre d'Adonis est le pendant de celui que Théocrite, dans ses Syracusaines, met dans la bouche de la chanteuse Argienne. Celle-ci a célébré le retour d'Adonis, Bion déplore sa perte. Ainsi ces deux poëmes nous offrent les deux sections de la fable d'Adonis, sa perte ἀφανισμὸς, et sa résurrection εὕρεσις. Le morceau de Bion est brillant

soupçon de les avoir fabriqués. Muret assure les avoir lus à Rome dans un manuscrit très-ancien. Aussi deux célèbres critiques du dix-huitième siècle, Valckenaer et Brunck, n'ont-ils pas douté de leur authenticité.

de diction, et d'une belle versification ; il y règne plus d'art que de sentiment.

Le titre de l'Epithalame d'Achille promet un autre sujet que celui que nous trouvons dans le fragment qui nous reste : dans ce morceau gracieux il n'est question que de la ruse employée par le fils de Thétis pour tromper Déidamie, qui le croit une fille.

Nous avons quatre idylles de Moschus, et quelques autres petits poëmes. Les premières sont :

1°. Ἔρως δραπέτης, *l'Amour fugitif*, en vingt-neuf vers. L'Amour s'étant échappé, Vénus promet une récompense à ceux qui le lui amèneront, et fait le portrait de cet enfant plein de malice, afin que ceux qui le rencontreront, ne puissent le méconnoître.

2°. Εὐρώπη, *Europe*, ou *l'Enlèvement d'Europe*, en cent soixante-un vers, morceau plein de grâces, renfermant des tableaux charmans, et qui seroit digne des plus beaux siècles de la littérature grecque, si l'exposition ou l'introduction n'étoit trop longue.

3°. Ἐπιτάφιος Βίωνος, *Chant funèbre en l'honneur de Bion*, en cent trente-trois vers. Le poëte nous fait voir la nature entière plongée dans le deuil par la mort de Bion. Ce poëme est de la plus grande élégance ; mais surchargé d'images. On peut lui reprocher ce que Valckenær appeloit elegantissimam luxuriem.

4°. Μεγάρα, γυνὴ Ἡρακλέους, *Mégare, épouse d'Hercule*, fragment en cent vingt-cinq vers. C'est ce frag-

ment que quelques critiques ont cru pouvoir donner soit à Pisandre, soit à Panyasis[1]. C'est un dialogue entre la mère d'Hercule et son épouse. La scène est à Tirynthe, et l'époque où le dialogue est censé avoir lieu, tombe dans une de ces absences forcées que fait Hercule pour exécuter les commandemens d'Eurysthée. Les deux femmes plaignent leur propre sort et celui d'un fils et d'un époux chéri. Ce fragment renferme moins d'images et d'ornemens que le petit nombre d'ouvrages de Moschus qui nous a été conservé : il est, au contraire, d'une simplicité qui rappelle l'ancienne épopée, et qui est relevée par une véritable sensibilité.

Les poésies de Bion et Moschus ont été anciennement confondues avec celles de Théocrite ; ce qui est cause que quelques éditions de celui-ci renferment trente-six idylles, au lieu de trente. Elles ont été pour la *première fois* publiées séparément par *Adolphe van Metkerke*, Bruges, 1565, in-4°, et ce n'est proprement que depuis cette époque que date la collection des poésies de Bion et Moschus.

Henri Etienne les joignit ensuite à son recueil, et elles se trouvent dans toutes les collections qui renferment Théocrite, ainsi que dans celle de *Fulvio Orsini*.

Elles ont été publiées avec Callimaque par *Bonaventura Vulcanius*, Anvers, 1584, in-12 ; avec Musée, par *David Whitford*, Londres, 1659, in-4°, accompagnées d'une version latine métrique ; et plusieurs fois ailleurs. Nous indiquerons les éditions suivantes.

Paris, 1686 ; Amsterdam, 1688, et Paris, 1691, in-12, avec la traduction françoise de *Longepierre*.

[1] Voy, vol. I, p. 170, et vol. II, p. 121.

Venise, 1746, in-8°, par *Nic. Schwebel*, avec les notes des éditions antérieures, et les versions de Whitford et Longepierre; édition peu estimée.

Oxford, 1748, in-8°, par *Jean Heskin;* bonne et belle édition, avec la version.

Leipzig, 1752, in-8°, par *Jean-Ad. Schier.*

Leide, 1779, par *L.-G. Valckenaer*, à la suite de son Théocrite, in-8°.

Erlang, 1780, in-8°, par *Th.-Ch. Harless*, avec des notes choisies dans les éditions précédentes.

Leipzig, 1793, in-8°, gr.-lat., par *L.-H. Teucher.*

Gotha, 1795, in-8°, par *F. Jacobs*, d'après l'édition de Valckenaer.

Londres, 1795, in-8°, par *Gilbert Wakefield;* nouvelle récension, et notes savantes.

Gotha, 1784, et Leipzig, 1807, avec une traduction en vers allemands, par M. *J. C. F. Manso;* le commentaire qui l'accompagne est très-bon, mais écrit en allemand.

Au reste, Bion et Moschus se trouvent joints à plusieurs éditions de Théocrite, nommément à celle de MM. *Kiessling* et *Briggs*, ainsi qu'aux recueils de *Brunck*, de MM. *Gaisford*, et *Boissonade.*

CHAPITRE XXXIV.

Du genre de poésie appelé Silles.

On n'est bien d'accord ni sur la nature des poésies que les anciens appeloient Silles, ni même sur l'origine et la signification du mot par lequel on les désignoit. *Schneider*, dans la troisième édition de son excellent Dictionnaire grec-allemand, dit : « Σιλλὸς, équivalent de σιμὸς, *camus*. Comme le mouvement du nez est la marque de la moquerie, σίλλος signifie la moquerie, et par suite un poëme satirique. » D'autres font dériver ce mot d'ἰλλὸς, *louche*, d'où viennent ἰλλαίνω, σιλλόω, σιλλαίνω, *se moquer*. Du dernier, Elien fait dériver le mot de Silène, et ajoute qu'on appelle σιλλὸς un *brocard*[1]. L'abbréviateur du dictionnaire de Schneider, M. *F. Gu. Riemer*, qui fort souvent contredit son original, dit que σίλλος, d'où vient σιλλὸς, signifie autant que κροσσὸς, *flocon, touffe, papillotte*, ainsi que le prouve le mot ἀνάσιλλος, ayant des touffes de cheveux dressés, qui en dérive. Par métaphore, dit-il, σίλλος signifie aussi une mauvaise plaisanterie[2].

[1] Τὸν δὲ σιλλὸν ψόγον λέγουσι μετὰ παιδιᾶς δυσαρέστου. Var. Hist., III, 40.

[2] M. Riemer trouve la même métaphore en allemand : « Einem eine Papillote oder einen Fuchsschwanz anbinden. »

Il paroît, à en juger d'après le petit nombre de fragmens de Silles qui nous restent, que c'étoit des *parodies*; les sillographes appliquoient à ceux qu'ils vouloient tourner en dérision, des passages d'écrivains bien connus, lesquels étoient légèrement altérés. Homère surtout, dont les poëmes étoient dans la bouche de tout le monde, leur en fournissoit un grand nombre.

On regarde comme le premier sillographe, XÉNOPHANE *de Colophon*, dont nous avons parlé. Cette opinion se fonde sur un passage peu clair et peut-être corrompu de Diogène de Laërte [1], et sur quelques autres témoignages qui pourtant ne prouvent autre chose, sinon que Xénophane s'est quelquefois moqué, dans ses ouvrages, des fictions mythologiques d'Homère et d'Hésiode.

Le seul écrivain de l'antiquité qu'on puisse regarder avec certitude comme un auteur de Silles, est TIMON *de Phlionte* [2], philosophe sceptique, disciple de Stilpon et poëte dramatique. Ses Silles étoient dirigés contre les prétentions et l'arrogance des philosophes, et surtout de Xénophane de Colophon: ils contenoient des satires très-mordantes. Le recueil des poésies de Timon formoit trois livres; mais il ne nous en reste que quelques fragmens. Les anciens en faisoient grand cas, et Timon jouissoit de la réputation d'un poëte distingué. Nous apprenons par Athénée, qu'APOLLONIDE *de Nicée*

[1] IX, 18.

[2] 270 ans avant J.-C. Voy. p. 57 de ce vol.

et SOTION *d'Alexandrie* ont écrit des commentaires sur ses Silles : on ne voit pas si l'objet de leur travail n'étoit pas de défendre contre lui la réputation des philosophes qu'il avoit attaqués.

Les fragmens des Silles de Timon ont été recueillis par *Henri Etienne*, dans sa Poesis philosophica; par *J. F. Langbein*, dans trois dissertations publiées à Leipzig en 1720, 1721 et 1723; par *Brunck*, dans ses Analecta, et en dernier lieu, par M. *Fréd. Paul*, dans un opuscule intitulé : De Sillis Græcorum. Berolini, 1821, in-8°.

CHAPITRE XXXV.

De l'origine de la science grammaticale, et des grammairiens d'Alexandrie.

Nous consacrons treize chapitres aux auteurs en prose de cette période qui se sont occupés de la grammaire, de l'histoire, d'éloquence, de la philosophie, des mathématiques, de la géographie, de l'histoire naturelle et de la médecine. Nous parlerons dans deux chapitres, le XLVIII[e] et le XLIX[e], des écrivains grecs de l'Ancien Testament, et des traducteurs grecs des livres sacrés des Juifs écrits en hébreu.

Dans les époques précédentes, l'art de la critique et l'interprétation des auteurs anciens n'étoient pas encore regardés comme une science particulière; l'érudition grammaticale (γραμματικὴ τέχνη) ne commença proprement que dans le troisième siècle avant J.-C. Ce fut alors qu'on rédigea ces catalogues des auteurs regardés comme classiques, catalogues qui sont connus sous la dénomination de *canons*; ce fut alors qu'on se fit une occupation de la révision, correction et explication de leurs textes (Διόρθωσις, Σημείωσις). On écrivit des commentaires sur des ouvrages entiers (Ὑπομνήματα, Ἐξηγήσεις); on éclaircit les difficultés que présentoit le sens de quelques passages obscurs, ou que souvent on fai-

soit naître, pour faire parade de sagacité et d'érudition (Ζητήματα, Προβλήματα, Λύσεις). On appeloit Ἐνστατικοὶ, *faiseurs d'instances*, ceux qui élevoient ces questions; et Λυτικοὶ ou Ἐπιλυτικοὶ, ceux qui s'occupoient à y répondre. Quelques grammairiens prirent à tâche d'expliquer des mots ou phrases tombés en désuétude (Γλῶσσαι, mots de dialectes étrangers, Λέξεις, mots isolés); d'autres à réunir des passages analogues qui se trouvoient dans divers écrivains (Σύμμικτα, *Mélanges*; Παντοδαπὰ ἀναγνώσματα, *Lectures variées*); d'autres enfin composèrent des grammaires ou des traités sur quelques parties de la langue. Les ouvrages d'Homère servirent de texte principal à tous ces exercices.

Sans doute l'influence que toutes ces recherches savantes exercèrent sur la langue et sur la littérature, a été considérable; et les ouvrages de ces grammairiens ou philologues nous seroient d'un grand secours pour l'intelligence des auteurs anciens. Malheureusement le zèle malentendu et la stérilité d'idées de leurs successeurs engagèrent ceux-ci à en faire des extraits et à entreprendre toutes sortes de nouvelles compilations. Ces productions mal digérées nous ont fait perdre celles qui leur servirent d'originaux.

Le plus célèbre des grammairiens de cette période fut Zénodote *d'Ephèse* [1], premier inspecteur de la bibliothèque qui venoit d'être établie à Alexandrie, et fondateur lui-même de la première école de grammaire qui ait existé en cette ville. Il

[1] 280 ans avant J.-C.

fit une édition d'Homère; mais, à en juger d'après les variantes citées par Eustathe, son défaut de sens poétique l'a fait tomber en beaucoup d'écarts. Il seroit possible cependant que les leçons que nous trouvons dans le commentaire d'Eustathe eussent été celles des éditions antérieures à Zénodote, de manière qu'on pourroit reprocher tout au plus à celui-ci d'avoir laissé subsister des fautes que la critique sévère d'Aristophane et d'Aristarque a fait disparoître ensuite. Peut-être Zénodote pourroit-il être disculpé de la même manière du reproche que les scholiastes des temps suivans lui adressent, d'avoir extirpé arbitrairement et altéré plusieurs vers d'Homère.

Son disciple Aristophane *de Byzance*[1] fut plus heureux dans la critique conjecturale. Il arrangea, mit en ordre et commenta Homère, Hésiode, Alcée, Pindare et Aristophane: son *Edition d'Homère* surtout jouit d'une haute réputation qui ne fut obscurcie que par les travaux de son disciple. C'est à Aristophane que le grammairien Arcadius attribue l'invention des *accens* et *de la ponctuation*, et cet écrivain ajoute qu'Aristophane inventa ces signes tant pour distinguer des mots semblables (πρὸς διάκρισιν τῆς ἀμφιβόλου λέξεως) que pour l'harmonie. On regarde aussi Aristophane comme le premier rédacteur du fameux *Canon des auteurs classiques* dont nous avons si souvent parlé sous le nom de Canon des grammairiens d'Alexandrie.

[1] 240 ans avant J.-C.

Il est nécessaire de fixer le point de vue sous lequel cette classification doit être envisagée.

Avant Aristophane, les grammairiens ou les rhéteurs qui avoient besoin d'appuyer leurs préceptes d'exemples qui pussent leur servir d'autorité, ne s'étoient pas avisés encore qu'il convenoit de faire un choix parmi les écrivains et de n'imiter que les modèles accomplis. Sans distinguer le degré de considération que méritoit chacun d'eux, ils tiroient leurs preuves de tous indifféremment. Mais la foule toujours croissante des livres donna naissance à une science nouvelle, la critique. En effet, on ne pouvoit peut-être pas imaginer de locution vicieuse qui ne pût être défendue par un exemple tiré d'un écrivain connu : si tout exemple devoit fonder une règle, il étoit à prévoir que les mauvais écrivains l'emporteroient nécessairement sur les bons, par cela même qu'ils étoient plus nombreux. Il devenoit nécessaire d'opposer une digue à la corruption dont la langue étoit menacée. Aristophane entreprit ce travail : il tira une ligne de séparation entre les écrivains dont l'autorité feroit foi, et la foule de ceux auxquels désormais aucun grammairien ne provoqueroit plus. C'est ainsi qu'il établit certaines catégories auxquelles plus tard Aristarque mit la dernière main. On appeloit *Canon*, la classe principale renfermant les modèles de chaque genre. Après ce préambule, voici le canon des grammairiens d'Alexandrie :

Poëtes épiques.

Homère, Hésiode, Pisandre, Panyasis, Antimaque.

Poëtes iambiques.

Archiloque, Simonide, Hipponax.

Poëtes lyriques.

Alcman, Alcée, Sapphon, Stésichore, Pindare, Bacchylide, Ibycus, Anacréon, Simonide.

Poëtes élégiaques.

Callinus, Mimnerme, Philétas, Callimaque.

Poëtes tragiques.

Première classe : *Eschyle, Sophocle, Euripide, Ion, Achœus, Agathon.*

Seconde classe, ou Pléiade tragique : *Alexandre l'Étolien, Philiscus de Corcyre, Sosithée, Homère le jeune, Æantide, Sosiphane* ou *Sosiclès, Lycophron.*

Poëtes comiques.

Ancienne comédie : *Epicharme, Cratinus, Eupolis, Aristophane, Phérécrate, Platon.*

Moyenne comédie : *Antiphane, Alexis.*

Nouvelle comédie : *Menandre, Philippide, Diphile, Philémon, Apollodore.*

Historiens.

Hérodote, Thucydide, Xénophon, Théopompe, Ephore, Philiste, Anaximène, Callisthène.

Orateurs.

Les dix Attiques : *Antiphon*, *Andocide*, *Lysias*, *Isocrate*, *Isée*, *Eschine*, *Lycurgue*, *Démosthène*, *Hypéride*, *Dinarque*.

Philosophes.

Platon, *Xénophon*, *Eschine*, *Aristote*, *Théophraste*.

Par la suite, on dressa encore une liste de sept poëtes distingués, qui vivoient à la même époque. On la nomma :

Pléïade poétique.

On y comprit : *Apollonius de Rhodes*, *Aratus*, *Philiscus*, *Homère le jeune*, *Lycophron*, *Nicandre*, *Théocrite*.

Si l'établissement d'un canon contribua à maintenir un peu plus long-temps la pureté du langage, il en résulta aussi un inconvénient dont ses rédacteurs ne se doutoient certainement pas. La considération attachée aux productions déclarées *classiques* devint funeste à celles qui n'avoient pas été jugées dignes du premier rang. Elles furent moins recherchées, et les copies en devinrent plus rares. Mais dans ce nombre, il y en avoit qui pouvoient disputer aux livres portés sur le canon, une préférence que quelques-uns d'entr'eux devoient peut-être moins à un mérite transcendant qu'à des motifs particuliers de prédilection ; moins fréquemment

transcrits, ils se perdirent plus facilement. Ainsi périrent une foule d'ouvrages d'imagination du second rang, et un grand nombre d'écrits dont la conservation nous auroit fourni des documens précieux pour la connoissance de l'état de la Grèce et de sa littérature.

- Il n'existe aucun ouvrage d'Aristophane, excepté peut-être un petit fragment renfermant l'explication de quelques mots grecs que M. *Boissonade* a trouvé à la bibliothèque du roi de France.

Ce savant l'a publié à la suite de son édition des Ἐπιμερισμοὶ d'Hérodien. Lond. 1819, in-8°.

Aristarque *de Samothrace*[1], disciple d'Aristophane, fut précepteur des enfans de Ptolémée VI Philométor : il est le plus célèbre critique de l'antiquité : le nombre d'élèves qu'il forma fut si grand, qu'à une certaine époque, on compta à Alexandrie et à Rome quarante professeurs ou grammairiens renommés qui étoient sortis de son école. Tous ces disciples vantoient à l'envi la supériorité et le génie d'un maître doué d'un tact et d'un goût extraordinaire. Aussi le nom d'Aristarque s'est-il perpétué dans la langue, et a-t-il passé dans les idiomes modernes pour distinguer un critique accompli.

Ce grammairien quitta l'Egypte, lors qu'Evergète II, son élève, monté sur le trône, commença à déployer la bizarrerie de son caractère, et chassa

[1] 170 ans avant J.-C.

les hommes de lettres. Aristarque se rendit en Chypre et y mourut dans un âge avancé.

Aristarque est l'auteur d'une nouvelle édition ou *récension d'Homère* qui, quoique altérée par les grammairiens des siècles suivans, n'en est pas moins la base de notre texte vulgaire. C'est cette récension primitive d'Aristarque que M. *Fréd. Aug. Wolf* a entrepris de restituer à l'aide des scholies publiées par Villoison. On attribue à Aristarque la *division de l'Iliade et de l'Odyssée* en vingt-quatre chants. Il fit des *Commentaires* sur Archiloque, Alcée, Anacréon, Eschyle, Sophocle, Ion, Pindare, Aristophane, Aratus et d'autres poëtes, et composa, dit-on, en tout, huit cents ouvrages ou livres. De tous les travaux de cet homme studieux, il ne nous reste que quelques observations grammaticales rapportées par des scholiastes[1].

L'édit de rappel publié par Ptolémée VII, engagea une partie des auditeurs d'Aristarque à retourner en Egypte. Ils y formèrent une école célèbre, connue sous le nom d'*Aristarchéens* et qui dura pendant deux siècles. Le nombre de ces savans fut considérable; mais il y en a peu sur lesquels nous ayons quelque renseignement particulier. Parmi les disciples immédiats d'Aristarque se trouvoient outre

[1] *Phil. Labbe*, dans sa Nova Biblioth. mss. libr. s. specimen antiquarum lectionum, Paris. 1653, in-4°, p. 104, dit qu'il existe à la Bibliothèque du roi de France un ouvrage inédit d'Aristarque, intitulé : Canonum Thesaurus.

ses fils, ARISTAGORAS et ARISTARQUE *le jeune*, les suivans :

ALEXANDRE et AMMONIUS *d'Alexandrie*, qui lui succédèrent comme chefs de son école; ARISTÈS; MÉNÉCRATE *de Nysa*, et son fils, ARISTODÈME *d'Alexandrie*; DÉMÉTRIUS *de Scepsis*, auteur d'un traité sur les alliés des Troyens qui sont nommés dans le second chant de l'Iliade; il l'intitula Τρωϊκὸς διάκοσμος, *Ordre de bataille des Troyens* : Athénée en cite le 26[e] livre; DICÉARQUE *de Lacédémone*; MÉNANDRE; MNASEAS; PAMPHILE *d'Alexandrie*, auteur d'un vaste lexique en 91 ou 95 livres, souvent cité par Athénée : il y avoit inséré un dictionnaire du dialecte de Crète, composé par un certain HERMONAX, et un dictionnaire italique (dorique) de DIODORE et d'HERACLÉON; ZOPYRIO qui fut le collaborateur de Pamphile; un autre PAMPHILE, auteur d'une Théorie de la critique et d'un ouvrage sur l'agriculture, dont il nous reste des fragmens dans les Géoponiques de Cassianus Bassus[1]; PTOLÉMÉE PINDARION. L'époque d'un autre PTOLÉMÉE, surnommé *Epithète*, n'est pas précisément connue. Sous Ptolémée VII fleurit le célèbre DENYS *de Thrace*; sous Auguste vécurent DÉMÉ-

[1] Galien parle d'un grammairien du même nom qui a écrit un dictionnaire de botanique rempli d'absurdités. Comme parmi les ouvrages de notre Pamphile, Suidas cite aussi des *Images des Plantes*, par ordre alphabétique, on a quelquefois confondu les deux auteurs. Mais on voit, par ce même Suidas, que l'auteur des Images a aussi écrit sur la Peinture; ce qui rend probable que le premier ouvrage tenoit plutôt aux arts qu'à la botanique.

TRIUS IXION *d'Adramyttium*, et DIDYME *d'Alexandrie*, dont nous aurons occasion de parler; sous Tibère fleurit un Aristarchéen, appelé APER[1].

L'antagoniste d'Aristarque, CRATÈS *de Malles*, qui avoit établi une école à Pergame, lui étoit bien inférieur en talens et en goût. Il donna aussi une *édition d'Homère* dans laquelle il divisa l'Iliade en neuf livres, et ses travaux sur le prince des poëtes lui valurent l'épithète honorable d'*Homérique*. Son traité du *Dialecte attique* est perdu. Ses disciples formèrent la secte de *Cratétiens*. Il a la gloire d'avoir fait connoître la littérature grecque à Rome où Attale, roi de Pergame, l'envoya, 167 ans avant J.-C.[2]. Les discours qu'il adressoit à l'auditoire nombreux qui avoit coutume de se rassembler autour du lit où la fracture de sa jambe le retenoit, éveillèrent le goût des Romains pour les lettres. Nous n'avons aucun ouvrage de Cratès, si ce n'est une épigramme que l'Anthologie nous a conservée.

Nous ne savons s'il faut compter parmi les Aristarchéens ou parmi les Cratétiens le grammairien PHILÉMON, un des commentateurs d'Homère, dont Didyme d'Alexandrie s'est servi et qui, d'après ce scholiaste, avoit mérité le surnom du *Critique* par excellence; c'est probablement le même qui, dans

[1] Suidas dit aussi que le poëte Moschus a été disciple d'Aristarque; mais nous avons remarqué, p. 174, que le lexicographe s'est probablement trompé.

[2] Voy. Hist. de la Littérature romaine, vol. I, p. 186.

les scholies de Villoison est souvent cité sous ce simple titre. Porphyre se réfère à ses *Mélanges sur Homère*, Σύμμικτα εἰς Ὅμηρον. Nous n'avons pas d'autre donnée pour fixer l'âge où il a vécu ; mais nous avertissons qu'il ne faut pas le confondre avec Philémon le Lexicographe, ni avec PHILÉMON *d'Athènes* qui exerçoit également l'état de grammairien et a écrit *sur les mots et sur les locutions attiques*, et d'autres ouvrages cités par Athénée.

Après ces admirateurs d'Homère, il faut parler d'un homme qui, par amour pour la singularité, sans doute, s'étoit déclaré l'ennemi de ce grand poëte, et qui poussa sa haine jusqu'à l'extravagance. Le nom de ce savant désigne encore de nos jours un critique malveillant, comme celui d'Aristarque exprime un juge sévère, mais éclairé. C'est de ZOÏLE *le Macédonien* que nous voulons parler. Il se rendit à Alexandrie pour y débiter les critiques et les déclamations qu'il avoit composées contre le prince des poëtes ; mais Philadelphe, élevé, par d'excellens maîtres, dans les principes du bon goût, accueillit froidement un savant qui venoit déprécier ce qu'il admiroit. Le roi refusa d'agréger au Musée cet *Homeromastyx*, ce fléau d'Homère, car tel est le surnom que l'antiquité lui a donné. Zoïle s'en retourna en Grèce et fit parade de son mauvais-goût en récitant à Olympie ses invectives contre Homère. On dit qu'il paya son imprudence de la vie, et qu'il fut précipité d'un rocher. Son ouvrage contre Homère, un autre qu'il avoit écrit

contre Isocrate, et en général tout ce qui est sorti de sa plume, a péri.

Athénée cite plusieurs fois un grammairien du nom d'ARTÉMIDORE, et lui donne tantôt la qualité d'*Aristophanéen*, tantôt celle de *Pseudaristophanéen*, ce qui indique qu'il doit avoir vécu du temps d'Aristophane de Byzance, ou quelque temps après lui. Artémidore composa des remarques sur *l'Art de la cuisine*, Γλῶσσαι ὀψαρτυτικαὶ, et écrivit un ouvrage *sur le Dialecte dorien*, περὶ Δωρίδος. Une épigramme ancienne nous apprend que c'est lui qui a rassemblé les poésies bucoliques des anciens, et c'est à cause de ce travail que nous en faisons mention ici; car l'épigramme citée nous autorise à lui attribuer ce recueil de poésies qui porte le titre d'*Idylles de Théocrite*[1], et dans lequel les critiques ne reconnoissent que dix-huit ou même seulement seize morceaux qu'on puisse regarder comme les productions de ce poëte.

SOSIBIUS *de Sparte*, contemporain de Callimaque et par conséquent antérieur à tous les critiques que nous venons de nommer, excepté Zénodote, étoit un de ces grammairiens qu'on appeloit Ἐπιλυτικοὶ, parce qu'ils se faisoient une occupation de répondre aux doutes et aux objections des autres, et Athénée l'appelle[2] un *répondant admirable*, θαυμάσιος λυτικός. Il écrivit des traités *sur la comédie* et

[1] Voy. *Ern. Reinhold*, de genuinis Theocriti carminibus et suppositiis Dissertatio. Jenæ, 1819, in-8°.

[2] Deipnos., XI, p. 494. (Ed. *Schweigh*. IV, p. 330.)

sur les sacrifices solennels des Lacédémoniens, ainsi qu'un *commentaire sur Alcman* : toutes ces productions sont perdues. C'est à lui qu'on attribuoit anciennement le fragment de *Lytierse* que nous avons restitué à Sosithée [1].

Outre les grammairiens de profession les siècles qui nous occupent produisirent encore quelques savans *antiquaires*. Tel fut CALLIMAQUE. Nous avons parlé de cette Encyclopédie des écrivains célèbres en cent vingt livres, que ce poëte a publiée. La perte de ce recueil est infiniment à regretter pour l'histoire littéraire.

Tel fut encore PALÉPHATE qui vécut au commencement de cette période. Suidas parle de quatre écrivains de ce nom. Le plus ancien étoit Athénien, contemporain de Phémonoé : nous en avons parlé. Le second étoit de Paros ou de Priéné et contemporain d'Artaxerxes ; le troisième d'Abydus étoit le favori d'Aristote et a écrit des ouvrages historiques ; enfin le dernier étoit un grammairien d'Alexandrie. Suidas dit qu'il a composé des ouvrages sur la mythologie et nommément une explication des mythes. Il attribue à celui de Paros un ouvrage en cinq livres, intitulé Ἄπιςα, *les choses incroyables*. Nous avons un ouvrage sous ce titre, mais qui n'est composé que d'un seul livre ; il nous paroît être ce même opuscule du grammairien d'Alexandrie que Suidas cite sous le titre de Solution des choses qui ont été dites dans la mythologie ; car

[1] Voy. p. 87 de ce vol.

l'auteur tâche d'y expliquer l'origine de plusieurs fables, comme celle des Centaures et de leur guerre contre les Lapithes, celles de Pasiphaé, d'Actéon, etc. Toutes ces fables ont, d'après lui, une origine historique et un fond de vérité qui a été altérée par l'ignorance et la crédulité des hommes. Son ouvrage est écrit avec une grande simplicité, et fort instructif. « Elegantissimus est libellus, dit un critique[1], et ab omnibus est legendus, ut videant quomodo historiæ ingenio poetarum in fabulas migraverint et ex fabulis ad veritatem revocari debeant. » Virgile cite Paléphate dans sa Ciris :

Docta Palæphatia testatur voce papyrus.

L'épithète de *docte* paroît indiquer un écrivain du siècle d'Alexandrie, et le mot de papyrus que son ouvrage ne se composoit que d'un seul livre. *Simson*[2] place Paléphate à l'année 409 avant J.-C. Nous suivons *Saxius* qui lui assigne l'année 322 avant notre ère[3].

Paléphate a été imprimé pour la *première fois* par *Alde*, dans sa Collection des Fabulistes, et une seconde fois, séparément, la même année 1505, in-4°. Il a été réimprimé ensuite plusieurs fois, à Bâle, tantôt seul, tantôt avec Phurnutus, ou avec Fulgentius, et accompagné de la traduction latine de *Phil. Phasianinus*, qui avoit paru pour la première fois à Bologne, en 1515, in-4°.

1 *J.-Henr. Boeclerus* de Scriptor. gr. et lat. sæc. a. C. n. IV, p. 20.
2 Chron. Cathol., col. 779.
3 Onomast., vol. I, p. 88.

Corneille Tollius donna une édition de Paléphate, avec une version nouvelle, à Amsterdam, chez Louis Elzevir, 1649, in-12, qui fut réimprimée à Londres, 1656, in-8°. Le texte de Tollius est corrigé d'après un manuscrit; il l'est avec plus de soin dans la réimpression de cette édition que *Martin Brunner* fit faire à Upsal, en 1663, in-8°, et pour laquelle il se servit d'un manuscrit préférable à celui de Tollius. L'édition de Brunner fut réimprimée à son tour, avec quelques nouvelles corrections, par les soins de *Paul Pater*, à Francfort, 1687, in-8°.

Une nouvelle récension se trouve dansla Collection mythologique de *Gale*, et surtout dans la seconde édition qui parut à Amsterdam, 1678, in-8°.

Sigism.-Fr. Dresig fit réimprimer le texte de Tollius, avec des changemens un peu arbitraires, Leipzig, 1735 et 1751, in-8°.

Cette édition servit de base aux éditions de *J.-F. Fischer*, qui sont au nombre de six. Elles parurent à Leipzig en 1761, 1770, 1772, 1777, 1786 et 1789, in-8°. La dernière est une excellente édition critique, sans version, mais accompagnée d'un commentaire et d'un index très-détaillé.

Deux éditions, à l'usage des jeunes gens, ont été publiées par M. *J.-D. Büchling*, Halle, 1809, in-8°, et *J.-H.-Mart. Ernesti*, Leipz. 1816, in-8°.

Nous plaçons à la suite de Paléphate, un auteur du même genre dont l'époque est encore plus incertaine. C'est le grammairien HERACLITE, auteur d'un ouvrage qui a été publié sous le titre de Περὶ ἀπίστων, *des choses incroyables;* mais qui dans le manuscrit d'où il a été tiré, porte le titre suivant : Ἀνασκευὴ ἢ Θεραπεία μύθων τῶν παρὰ φύσιν παραδιδομένων, *Collection ou correction des fables merveil-*

leuses. C'est un ouvrage peu important qu'on trouve quelquefois avec celui d'un anonyme qui porte aussi le titre Περὶ ἀπίςων. Enfin quelques savans regardent Héraclite comme l'auteur des *Allégories Homériques*, Ἀλληγορίαι Ὁμηρικαὶ, que d'autres attribuent à un nommé HÉRACLIDE, différent de celui qui porte le surnom de Pontique. Les Allégories Homériques sont une composition ridicule, dans laquelle toutes les fictions du poëte sont expliquées allégoriquement ou comme des phénomènes de la nature.

Les ouvrages d'Héraclite et de l'anonyme sur les *Choses incroyables* ont été publiés pour *la première fois* par *Leo Abbatuci*, Rome, 1641, in-8°, d'après un manuscrit du Vatican, n° 305. Ils furent insérés ensuite dans le recueil de *Thom. Gale. L.-H. Teucher* en donna, à Lemgo, 1796, in-8°, une édition pour les écoles. Comme le manuscrit du Vatican a été pendant plusieurs années à Paris, on a eu occasion de se convaincre que toutes les éditions de ces opuscules sont très-fautives, et nous avons remarqué dans le Catalogue des manuscrits laissés par feu *Bast*, que nous avons publié en 1812, que ce savant laborieux a laissé une collation de ce manuscrit qui renferme des passages inédits, et dans le nombre un morceau de sept pages serrées. Cette collation se trouve aujourd'hui en Angleterre.

Les *Allégories Homériques* ont été imprimées pour *la première fois* par *Alde*, à la suite de son Esope, 1505, in-fol., et ensuite avec une traduction latine de *Conr. Gesner*, Bâle, 1544, in-8°. Gale les inséra dans ses Opuscula mythologica. La seule édition qui en ait été donnée depuis, est celle de MM. *Schow* et *Heyne*, Gottingue, 1782, in-8°, avec la traduction de *Gesner*. Ces éditeurs ont rétabli quelques passages

corrompus du texte; mais comme ils étoient dépourvus de manuscrits, ils ont dû laisser subsister beaucoup de fautes, qui peuvent être corrigées à l'aide du manuscrit du Vatican, n° 871. Ce précieux manuscrit, qui, comme le n° 305, a été à Paris, est beaucoup plus complet que le texte imprimé, surtout vers la fin, où les éditions ont une lacune, dont Gale s'étoit aperçu. Néanmoins, avec le supplément que peut fournir ce manuscrit, l'ouvrage est encore défectueux.

CHAPITRE XXXVI.

Des Historiens d'Alexandre-le-Grand.

La décadence du goût qui caractérise toutes les productions d'Alexandrie, se manifeste aussi dans l'histoire. Son champ s'agrandit, il est vrai, par les conquêtes d'Alexandre, par les guerres et les expéditions de ses successeurs; mais ces événemens firent naître un penchant pour le romanesque qui dégrada l'histoire. Comme si les exploits de ces guerriers n'étoient pas assez brillans pour frapper d'étonnement, les historiens crurent les agrandir en les parant de récits merveilleux; ils ne sentirent pas qu'ils diminuoient la gloire de leurs héros, en élevant des doutes dans l'esprit des lecteurs. Au reste, l'histoire est une des branches de la littérature sur lesquelles l'école d'Alexandrie a eu le moins d'influence, et qui fleurit plus en Grèce qu'en Egypte. Quant aux premiers historiographes d'Alexandre-le-Grand, nous ne les connoissons que par les morceaux de leurs ouvrages que citent les écrivains des temps postérieurs, et par les jugemens qu'ils en portent.

Nous allons donner, d'après feu de Sainte-Croix [1],

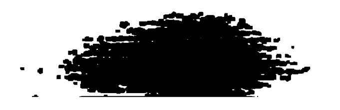
[1] Examen des historiens d'Alexandre-le-Grand, seconde édition, Paris, 1805, in-4°.

le catalogue des principaux historiens perdus d'Alexandre-le-Grand, de cette période, en remontant aux premiers témoins de ses exploits.

ANAXIMÈNE *de Lampsaque* fut député par sa ville natale auprès d'Alexandre, et passa quelque temps à sa suite. Il avoit écrit une *Histoire de la Grèce* ou des *Helléniques*, Ἑλληνικὰ, en douze livres, allant jusqu'à la bataille de Mantinée. Il composa ensuite l'Histoire de Philippe et celle d'Alexandre; la première, sous le titre de *Philippiques*. Il paroît que dans ces ouvrages il avoit fait un emploi fréquent de ses talens rhétoriques : c'est lui auquel des critiques [1] attribuent la Rhétorique qui se trouve parmi les œuvres d'Aristote, sans avoir cependant d'autre motif que le fait qu'Anaximène avoit écrit un ouvrage portant ce titre. On pense qu'il est l'auteur des fragmens et morceaux fort intéressans que Stobée a placés dans ses Eglogues et dans ses Discours, sous le nom d'Anaximène, sans autre désignation.

CALLISTHÈNE *d'Olynthe*, neveu d'Aristote qui le laissa auprès d'Alexandre lorsqu'il quitta ce prince. Callisthène accompagna le héros macédonien dans son expédition d'Asie; mais il lui déplut, ainsi qu'à ses courtisans, par sa trop grande franchise et par le ton sévère et grondeur qu'il s'étoit arrogé. Athénée en cite un exemple tiré des historiens d'Alexandre-le-Grand [2]. Dans un banquet donné par le

[1] *Victorius*, *Buhle*, le baron de *Sainte-Croix*.
[2] X, 14, 34. (Ed. de *Schweigh.* IV, p. 91.)



conquérant, Callisthène refusa la coupe qui circuloit parmi les convives. L'un d'eux lui en ayant demandé la raison : Je ne veux pas, répondit le philosophe, pour l'honneur de boire dans la coupe d'Alexandre, avoir besoin de celle d'Esculape. Lorsque les fumées de la victoire commencèrent à troubler la raison d'Alexandre, il permit qu'on impliquât Callisthène dans une prétendue conspiration, et fit mettre à mort le compagnon que son instituteur lui avoit laissé.

Callisthène a écrit des *Helléniques* en dix livres. Elles comprenoient l'histoire de la Grèce depuis la paix d'Antalcidas jusqu'au pillage du temple de Delphes par les Phocidiens, c'est-à-dire depuis l'année 386 jusqu'à 356 avant J.-C. Pour faire suite aux Helléniques, il composa une *Histoire de la* (troisième) *guerre sacrée*, si toutefois l'ouvrage qu'Athénée cite sous ce titre, n'est pas le dixième livre des Helléniques où l'auteur doit avoir parlé du commencement de la guerre sacrée. Callisthène a écrit des *Persiques* et une *Histoire d'Alexandre*, ainsi qu'un *Périple*, un traité *sur la Chasse*, une *Histoire de Troie*, citée par Cicéron [1], des *Apophthègmes*, un traité *de la nature de l'œil*.

Les anciens reprochent à Callisthène une vanité excessive qui a fait tort à la confiance que méritoit d'ailleurs sa véracité. L'enflure étoit son défaut ordinaire : « Il ne s'élève pas, dit Longin [2], mais se

[1] Epist. ad Famil., V, 12.

[2] Voy. Recherches sur la vie et sur les ouvrages de Callisthène, par

guinde si haut qu'on le perd de vue. » Il faut convenir cependant que si ce reproche étoit mérité d'ailleurs, au moins ne tombe-t-il pas sur les trois fragmens des Helléniques que Strabon [1], Athénée [2], et Stobée [3], nous ont conservés ; ils sont écrits dans un style clair et naturel.

C'est ici le lieu de parler du *faux Callisthène*. Il existe dans quelques bibliothèques, et nommément dans celle du roi de France, une histoire manuscrite d'Alexandre, attribuée à Callisthène, ou à un certain Esope, personnage entièrement inconnu. « C'est, dit le baron de Sainte-Croix, un long et ennuyeux roman, plein d'invraisemblances et d'absurdités..... Cependant je pense que l'original du faux Callisthène qui me paroît remonter au dixième siècle, n'est pas venu jusqu'à nous, et que l'ouvrage dont il est ici question, ne peut en être qu'une espèce de traduction peu fidèle, interpolée ou amplifiée en beaucoup d'endroits. Cette conjecture est fondée sur le style de cet ouvrage et la mention des Turcs qui se trouve à la fin. En tout, rien de plus fastidieux que le roman du faux Callisthène ; il provoque le dégoût, et on a bien de la peine à en achever la lecture. » Cet écrivain ajoute qu'il existe jusqu'à quatorze traductions ou imitations

l'abbé *Seuin*, dans les Mém. de l'Acad. des Insc. et Belles-lettres, vol. VIII, p. 126.

[1] Lib. XVII, p. 813 ed. *Casaub.* (ed. *Tzsch.* vol. VI, p. 889.) Ce fragment rapporte le voyage d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon.

[2] LX, p. 452. (Ed. *Schweigh.* vol. IV, p. 156.)

[3] Serm. XLVII, p. 571.

latines de ce roman qui souvent ressemblent peu au texte grec à cause des changemens ou additions plus ou moins considérables qu'on s'est permis d'y faire. Une de ces traductions latines du faux Callisthène ou Esope porte le nom de *Julius Valerius*, aussi inconnu qu'Esope. M. *Ange Mai*, l'éditeur de cette traduction [1], pense qu'Esope a vécu avant la destruction du temple de Sérapis qui eut lieu l'an 389 de J.-C., puisqu'au chap. 31 du livre 1, il est dit que ce temple existe encore. De même au chap. 92 du 3e livre il est question du tombeau d'Alexandre dont il n'y avoit plus de trace du temps de saint Jean-Chrysostome.

ONÉSICRITE *d'Egine*, philosophe cynique, et, d'après Diogène de Laërte, disciple de Diogène de Sinope, accompagna Alexandre, et fut le pilote du principal vaisseau de la flotte commandée par Néarque. Il écrivit l'*Histoire de l'expédition d'Alexandre*, ouvrage décrié pour ses mensonges et pour les absurdités dont il fourmilloit.

CHARÈS *de Mitylène*, surnommé Εἰσαγγελεὺς, parce qu'il avoit la charge d'introduire auprès d'Alexandre les personnes qui étoient admises en sa présence, fit un recueil de particularités ou anecdotes de la vie privée de ce prince. Athénée en cite quelques faits curieux, tels que la description de la coquille à perles, le moyen employé par Alexandre

[1] Voy. JULII VALERII res gestæ Alexandri Macedonii, translatæ ex Æsopo græco. Prodeunt nunc primum edente notisque illustrante *Angelo Maio*. Mediolani, 1817, in-8°.

pour conserver la neige dans les chaleurs, le propos tenu par Callisthène à la table de ce prince, et que nous avons rapporté. C'est encore Charès qui nous a conservé l'histoire romanesque de Zariadée, roi des régions du Caucase, et d'Odatis, fille d'un roi dont les états étoient situés sur le Tanaïs. Ces deux jeunes gens s'aimoient, dit-on, de la passion la plus violente, sans s'être jamais vus autrement qu'en songe [1].

Hiéronyme ou Jérôme *de Cardie* (ville de la Chersonèse de Thrace), fut un des compagnons d'Alexandre, et attaché, après sa mort, à Eumène, son compatriote. Fait prisonnier à la bataille où ce chef fut trahi par les siens, il fut traité avec égard par Antigone, et entra à son service. Ce prince lui confia même le gouvernement de la Célésyrie et de la Phénicie, et le chargea d'une expédition ayant pour but de se rendre maître du lac Asphaltite. Cette entreprise ne réussit pas, à cause de l'opposition qu'on éprouva de la part des Arabes du voisinage, qui vivoient du trafic des bitumes. Après la défaite d'Antigonus à Ipsus, et sa mort, Jérôme resta fidèle à Démétrius, fils de son bienfaiteur. Plus tard, il entra au service de Pyrrhus, roi d'Epire, et l'accompagna dans sa campagne d'Italie. Il survécut à ce prince, et parvint à l'âge de cent quatre ans.

Le principal ouvrage d'Hiéronyme, celui qui

[1] Athen. Deipn. III, 93, 124; X, 434; XIII, 575. (Ed. *Schweigh.* vol. I, p. 364, 480; vol. IV, p. 91; vol. V, p. 77.)

fonda sa réputation, étoit intitulé : *Mémoires historiques*, ἱστορικὰ Ὑπομνήματα. Il y développa les mouvemens qui suivirent la mort d'Alexandre, les cabales et les jalousies des principaux chefs de l'armée, les guerres sanglantes que les vues ambitieuses de plusieurs d'entre eux allumèrent en Europe et en Asie ; la destruction entière de la maison royale de Macédoine, et la naissance des nouvelles monarchies qui démembrèrent l'empire fondé par Alexandre. Cependant les anciens reprochent à cet historien d'avoir trop souvent écouté la haine qu'il portoit à Séleucus, à Cassandre, à Ptolémée, mais surtout à Lysimaque, par les ordres de qui Cardie, sa ville natale, avoit été détruite ; ils l'accusent de partialité pour Eumène, Antigonus et Pyrrhus. Une particularité digne de remarque, et qui nous fait d'autant plus vivement regretter l'ouvrage de Jérôme, c'est que, le premier de tous les écrivains grecs, il étoit entré dans quelques détails sur l'origine et sur les antiquités de Rome ; la guerre de Pyrrhus avec cette république lui en fournit probablement l'occasion [1]. Diodore de Sicile s'est souvent servi des commentaires d'Hiéronyme ; il est probable aussi que Plutarque y a puisé les détails qu'il nous donne sur la vie d'Eumène.

CLITARQUE *d'Eolie*, philosophe de l'école de Cyrène, étoit fils de l'historien Dinon, et avoit ac-

[1] Voy. Recherches sur la vie et sur les ouvrages de Jérôme de Cardie, par l'abbé *Sevin*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. XIII, p. 20.

compagné Alexandre. Longin blâme en termes sévères son enflure; d'autres lui reprochent de l'exagération et de l'infidélité [1]. Il ne reste que de très-légers fragmens de son histoire.

ARISTOBULE *de Cassandrie* en Macédoine, un des généraux d'Alexandre, n'écrivit l'histoire de ce prince que long-temps après sa mort, et après être parvenu à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a joui de la réputation d'un auteur véridique, qui cependant n'a pas su se défaire de ce goût du merveilleux dont tous les historiens d'Alexandre furent épris. Lucien rapporte [2] qu'ayant lu à ce prince, pendant une navigation sur l'Hydaspe, le récit qu'il avoit composé de la bataille de Porus, Alexandre, indigné des mensonges et des flatteries qu'il renfermoit, lui arracha le livre des mains et le jeta dans le fleuve. Le baron de Sainte-Croix remarque que Lucien a été trompé par sa mémoire, et qu'il a probablement mis le nom d'Aristobule pour celui du menteur Onésicrite [3].

PTOLÉMÉE, *fils de Lagus, d'Eordée* en Macédoine, fut l'ami et le confident d'Alexandre. Rien n'est parvenu jusqu'à nous des *Mémoires* qu'il a composés sur la vie de ce prince; mais ils ont beaucoup servi à Arrien, qui en vante l'impartialité. C'est le même Ptolémée qui fonda la monarchie d'Egypte.

[1] Voy. QUINTIL. Inst. Or. X, 1.

[2] Quomodo Hist. sit conscrib., c. 12.

[3] L. c. p. 43.

Marsyas *de Pella*, frère d'Antigone qui fut depuis roi, composa, en dix livres, l'*Histoire des Rois de Macédoine*, depuis leur origine jusqu'à la fondation d'Alexandrie, et une autre sur l'*Education d'Alexandre*, avec lequel il avoit été lui-même élevé : la perte de ce livre est une des plus grandes que nous ayons à regretter. Marsyas est aussi cité parmi les grammairiens, et Suidas l'appelle γραμματοδιδάσκαλος, *maître d'école*.

Ephippus *d'Olynthe* fit un ouvrage sur les *Funérailles d'Héphestion et d'Alexandre*, où il rapporte des choses très-curieuses sur les mœurs de ce prince. C'est à lui, sans doute, que Diodore de Sicile a emprunté la fameuse description du char qui transporta le corps du roi de Macédoine en Egypte, et celle du bûcher d'Héphestion.

Les *Ephémérides d'Alexandre* avoient été rédigées par Diodote *d'Erythres* et Eumène *de Cardie*. Cet ouvrage, à en juger par quelques fragmens qui nous en restent, doit être regardé comme un journal très-exact et fort circonstancié des actions et de la vie privée d'Alexandre. C'est la principale source où Plutarque a puisé les matériaux pour ses Vies d'Eumène, de Démétrius et de Pyrrhus, et Diodore de Sicile, ceux de ses livres XVIII à XX [1]. Strattis *d'Olynthe* en donna un abrégé en cinq livres.

[1] Voy. Recherches sur la vie et sur les écrits de Diodote, par l'abbé *Sevin*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. XIX, p. 30.

Néarque, amiral de la flotte d'Alexandre, a laissé le *Journal de sa route*, qui nous a été conservé par Arrien; nous en parlerons plus bas, au chapitre des géographes.

Bæton et Diognète, arpenteurs employés à la mesure des marches de l'armée, avoient laissé Σταθμοὶ τῆς Ἀλεξάνδρου πορείας, *Itinéraire de l'armée d'Alexandre.*

Plutarque et Étienne de Byzance citent plusieurs fois un *Recueil de Décrets*, Ψηφίσματα, en neuf livres au moins, rédigé par Craterus *de Macédoine*. Il n'y a pas de motif pour douter que ce ne soit le même Cratère qui joua un rôle parmi les généraux d'Alexandre-le-Grand. Dans la Vie de Nicias, Plutarque dit que ce recueil renfermoit entre autres l'instrument de la paix de Cimon, sur l'existence duquel quelques Sceptiques avoient élevé des doutes.

Tels sont les écrivains qu'on peut appeler les historiens primitifs d'Alexandre; leurs ouvrages ont été continués ou consultés par une série d'écrivains sur lesquels nous allons donner quelques notions.

Le premier qui écrivit sur la foi des compagnons d'armes d'Alexandre, fut Hégésias *de Magnésie*, historien-orateur, dont le style étoit surchargé d'ornemens puérils, et qui montroit un défaut absolu de goût. En parlant de l'incendie du temple de Diane à Ephèse, Hégésias faisoit une réflexion qui prouve la justesse de ce jugement. C'est avec

raison, dit-il, que le temple brûla, le jour où Diane étoit aux couches d'Olympias [1]. Un autre exemple frappant du mauvais goût d'Hégésias est cité par Denys d'Halicarnasse [2].

Le célèbre Eratosthène, dont nous aurons une autre occasion de parler, composa une *Histoire d'Alexandre*; il s'attachoit surtout à corriger les fautes géographiques commises par les écrivains qui avoient traité le même sujet avant lui. Eratosthène a écrit d'autres ouvrages historiques. On cite ses *Galatiques*, Γαλατικὰ, ou l'Histoire des Gaulois d'Asie, en plus de trente livres, et une *Chronologie* qui a servi à Eusèbe.

Duris *de Samos*, contemporain de Ptolémée Philadelphe, écrivain exact, composa des *Ethniques*, qui commençoient à la mort d'Amyntas, père de Philippe, et finissoient à celle de Jason, tyran de Phères; et des *Macédoniques* qui en étoient vraisemblablement la suite. Le premier ouvrage offroit beaucoup de détails historiques et géographiques sur les différens peuples de la Grèce; le second rapportoit tout ce qui pouvoit concerner Alexandre, sa famille et ses successeurs. Il écrivit aussi un ouvrage intitulé : Περὶ τῶν Σαμίων ὅρων, *des Limites des Samiens*, ou peut-être Σαμίων ὧραι, *Annales des*

1 Plut. v. Alex. c. 7. — Cicéron, de Nat. Deor., II, 27, attribue cette phrase à Timée; mais il est probable qu'il a parlé ici de mémoire, et qu'il s'est trompé.

2 De struct. orat., c. 18.

Samiens, où Plutarque a pris l'histoire de la campagne de Périclès contre les Samiens.

Son frère Lyncée, qui fut tyran de Samos, a aussi écrit des *Mémoires historiques* où il étoit question d'Alexandre. Athénée les cite.

Nymphis *d'Héraclée* composa, en vingt-quatre livres, une *Histoire d'Alexandre et de ses successeurs*, ou *des Epigones*, jusqu'à Ptolémée III Evergète I, du temps duquel l'auteur vivoit. On appeloit Epigones les descendans des premiers capitaines macédoniens, par allusion aux fils des sept chefs morts devant Thèbes.

Les fragmens de Nymphis ont été recueillis par *J.-C. Orelli*, à la suite de son édition de ceux de Memnon.

Les autres écrivains qui ont traité l'histoire d'Alexandre-le-Grand, appartiennent à l'époque suivante.

CHAPITRE XXXVII.

Des autres Historiens sous les premiers Ptolémées.

INDÉPENDAMMENT des historiens d'Alexandre-le-Grand, la période qui nous occupe a produit quelques historiens, et parmi eux un des grands écrivains de l'antiquité, Polybe. Les autres sont Hécatée d'Abdère, Bérose, Abydénus, Manéthon, Timée, Phylarque, Polemo, Philinus, Baton, avec quelques auteurs d'Atthides. Nous allons parler de ces historiens dans l'ordre où nous les avons nommés, en renvoyant toutefois Polybe à la fin.

HÉCATÉE *d'Abdère* avoit été élevé avec Alexandre, ou l'avoit accompagné en Asie. Il étoit aussi disciple de Pyrrhon, chef des Sceptiques. Il a écrit un ouvrage sur les *Antiquités du peuple juif*, cité sous ce titre : Περὶ Ἰουδαίων βιβλίου, par Origène [1], et sous celui de Ἰουδαίων ἱστορία, par Eusèbe [2]; c'est de cet ouvrage qu'est pris le morceau intéressant que Photius nous a conservé comme étant de l'autre Hécatée [3]. St. Clément d'Alexandrie parle [4] d'un ouvrage d'Hé-

1 Contra Cels., I, p. 13.
2 Præp. Evang., lib. III, p. 239 ed. *Rob. Steph.*
3 Voy. vol. II, p. 137.
4 Strom., lib. V, p. 717 ed. *Potter.*

catée sur Abraham et l'Egypte, qui est probablement le même. Scaliger[1], Eichhorn[2] et d'autres ont pensé que cet ouvrage ou ces ouvrages, dont Josephe et Photius (d'après Diodore) nous ont conservé un extrait, ont été fabriqués par des Juifs hellénistes. Le baron de Sainte-Croix, au contraire, en a soutenu l'authenticité[3]. Il paroît, au reste, qu'Hécatée avoit réellement écrit un ouvrage sur l'Egypte; car Diodore de Sicile[4] et Plutarque[5] le citent.

Les fragmens d'Hécatée ont été publiés par *Pierre Zorn*, Altona, 1730, in-8°, et dans la collection de M. *Creuzer*.

Bérose, Chaldéen[6], né sous Alexandre-le-Grand, fut prêtre de Belus à Babylone, sous le règne de Ptolémée Philadelphe[7]. Il publia une *Histoire de la Babylonie ou de la Chaldée*, Βαβυλωνικὰ ἢ Χαλδαϊκὰ, tirée des archives du temple dont la garde lui étoit confiée. Il en reste des fragmens qui nous ont été conservés par Josephe et Eusèbe; mais un autre ouvrage sur les antiquités, en cinq livres, qu'*Annius de Viterbe* a publié en latin, sous le nom de Bérose, a été fabriqué par cet imposteur,

1 Epist. ad Casaub., 115.

2 Bibl. der Biblischen Lit., vol. V, part. 3, p. 431.

3 L. c. p. 558.

4 Bibl. histor., I, 47.

5 De Isid. et Os., p. 453 ed. *Wyttenbach*. (Ed. *Reisk*. vol. VII, p. 592.)

6 Les Grecs le nomment Βηρωσσός. On croit que son nom veut dire fils d'Oscas.

7 260 ans avant J.-C.

si toutefois il n'a pas été lui-même la dupe d'un faussaire.

Les fragmens de Bérose ont été recueillis par *Jos. Scaliger*, et publiés à la suite de son ouvrage : De emendatione temporum. *Fabricius* en a fait un recueil plus complet, qu'on trouve, avec une traduction, dans le vol. XIV de sa Bibliothèque grecque (anc. éd.).

Jean Annius, ou plutôt *Nanni*, Dominicain de Viterbe, mort en 1502, s'est amusé à publier, avec des commentaires, divers ouvrages latins qu'il attribue hardiment à Xénophon, Archiloque, Manethon, Fabius Pictor et autres. De ce nombre sont aussi les Antiquités de Bérose. Cette collection a été imprimée pour la première fois à Rome, par *Euchaire Silber*, 1498, in-fol., et souvent réimprimée depuis, tantôt avec les commentaires de Nanni, tantôt sans eux.

Un élève de Bérose, nommé ABYDENUS, a écrit une Histoire des Assyriens, dont Eusèbe, St. Cyrille et le Syncelle nous ont conservé des fragmens. On a prétendu anciennement que cet ouvrage se trouvoit encore dans quelques bibliothèques d'Italie; mais cet espoir s'est évanoui [1].

Nous venons de dire qu'Eusèbe nous a conservé des fragmens d'Abydène. Il s'en trouve plusieurs dans le premier livre de sa Chronique, que nous ne possédons que dans une traduction arménienne. Parmi ces fragmens, qu'on ne connoît que depuis peu d'années, il y en a un qui, jetant un nouveau

[1] Le savant évêque *Huet* (Demonstr. Evang., p. 99) pensoit qu'Abydenus et Palæphatus Abydenus étoient le même individu; mais ne seroit-il pas extraordinaire que les auteurs qui ont cité cet écrivain, l'eussent constamment nommé d'après sa ville natale seulement?

jour sur une partie assez obscure de l'histoire ancienne, donnera une certaine importance à Abydenus parmi les chronologistes. Ninus, roi d'Assyrie, est nommé, par tous les historiens, fils de Bélus, de ce même prince qu'on croit avoir été le Nembrod de la Genèse, et qui a bâti Babylone. La grande augmentation de l'espèce humaine, pendant le règne de deux princes dont le premier a vécu cent cinquante ans seulement après le déluge, a toujours embarrassé les commentateurs, qui ont imaginé divers systèmes pour l'expliquer. Toute la difficulté s'évanouit par le passage d'Abydenus auquel nous faisons allusion. Cet historien établit cinq générations entre Bélus et Ninus, savoir, Bélus, Babius, Anabus, Arbélus I, Chaalus, Arbélus II, Ninus. Moïse de Chorène avoit déjà indiqué cette filiation; mais on n'y avoit pas eu égard, parce que cet auteur est trop moderne pour inspirer beaucoup de confiance, quoiqu'il eût cité Abydenus comme autorité. George le Syncelle avoit aussi donné une partie de cette filiation, mais d'une manière confuse. Moïse de Chorène rapporte aussi, d'après un écrivain ancien, la cause de l'oubli dans lequel sont tombés les cinq prédécesseurs de Ninus. « Ce prince glorieux, dit-il, détruisit, autant que possible, les documens historiques antérieurs à son règne, et ordonna que les historiens ne s'occupassent que de lui et de l'époque où il a vécu. »[1]

[1] Voy. Euseb. Pamph. Chron. bipart., ed. *Aucher*, Venet. 1818, vol. I, p. 78.

Manethon de Diospolis en Egypte, issu [1] d'une famille sacerdotale, étoit prêtre et ἱερογραμματεὺς, c'est-à-dire interprète des cérémonies religieuses et de la langue sacrée, et contemporain de Bérose. Il écrivit une *Histoire d'Égypte*, Αἰγυπτιακὰ, en trois livres, où il donna l'histoire de ce pays depuis les temps les plus reculés jusqu'au commencement du règne de Darius Codoman, dernier roi de Perse. Josephe [2] et le Syncelle nous en ont conservé des fragmens. Manethon indique comme ses principales sources, d'anciennes chroniques égyptiennes, et, si le Syncelle l'a bien compris [3], les inscriptions que *Thoth* ou le *premier Hermès* avoit tracées, dit-il, en langue sacrée [4] sur des colonnes, et qu'*Agathodémon*, fils du second Hermès, et père de *Tat*, avoit traduites en langue vulgaire, et consignées dans des livres qui furent déposés au sanctuaire d'un temple. Manethon donne la liste de *trente dynasties* ou suites de rois qui ont régné dans la même ville; car c'est ainsi qu'il faut entendre le mot de dynastie, qui, dans Manethon, n'est pas synonyme de *famille régnante*: aussi

[1] 260 ans avant J.-C.

[2] Contra Apion., lib. I.

[3] D'après la leçon ἐλλειαχον φωνὴν, qu'on a proposé de substituer aux mots ἑλληνίδα φωνὴν qu'on lit dans le Syncelle. Il paroît impossible que Manethon ait entendu parler de la langue grecque.

[4] Nous disons : si Syncelle l'a bien compris, parce qu'il paroît que le passage où Manethon parle des colonnes d'Egypte n'a pas été tiré de son Histoire d'Egypte, mais bien d'un autre ouvrage du genre mystique, qui étoit intitulé *Sothis*.

quelques-unes de ses dynasties se composent-elles de plusieurs familles. Les trente-une listes de Manethon nomment cent treize rois, lesquels auroient régné en Egypte pendant quatre mille quatre cent soixante-quinze ans, si on additionnoit les sommes des années de leurs règnes, ainsi qu'on faisoit anciennement ; or, comme on ne pouvoit concilier cette longue durée du royaume d'Egypte avec la chronologie sacrée, quelques écrivains en avoient pris occasion pour discréditer Manethon et le ranger dans la classe des historiens fabuleux [1]. Mais une circonstance qui paroît mériter quelque confiance à cet historien, c'est que sa suite de rois ne répond nullement aux prétentions des anciens prêtres d'Egypte, qui remirent à Hérodote et à Diodore de Sicile des catalogues de rois, d'après lesquels la durée du royaume d'Egypte auroit été de plus de trente mille ans. Aussi savons-nous par Josephe, que Manethon a relevé beaucoup d'inexactitudes d'Hérodote, commises par ignorance [2]. Le traducteur françois de cet historien a tâché de le justifier de ce reproche aux dépens de Manethon, qu'il accuse d'avoir été un vil adulateur des Ptolémées [3].

[1] Celui de tous les savans qui s'est le plus fortement prononcé contre Manethon, est le P. *Pétau*, de Doctr. temp., lib. IX, c. 15.

[2] Jos. c. Apion., c. 14.

[3] Manethon a trouvé, à son tour, un défenseur dans M. *Dubois-Aymé*. Voy. la Notice sur le séjour des Hébreux en Egypte, dans la Description de l'Egypte, Mémoires, vol. I, p. 301.

Des critiques équitables[1] ont essayé de concilier la chronologie de Manethon avec celle de la Bible, en retranchant seulement les quatorze, quinze ou seize premières dynasties, comme fabuleuses. Un savant Anglois, *Jean Marsham*[2], a été le premier à mettre Manethon d'accord avec nos livres sacrés, sans rien retrancher de son catalogue. C'est lui qui a fait voir que les dix-sept premières dynasties de Manethon pouvoient avoir régné simultanément dans diverses parties de l'Egypte, et qu'ainsi le temps qui s'est écoulé depuis Menès, que Marsham croit être Ham, fils de Noé, jusqu'à la fin du règne d'Amasis, n'est que de 1819 ans. Deux grands hommes du dix-septième siècle, *Newton* et *Bossuet*, ont approuvé le système de Marsham. Cependant ce système pèche en ce que, contre toute vraisemblance, il place le commencement du royaume d'Egypte immédiatement après le déluge, et en ce que, contrairement à Diodore de Sicile, que d'ailleurs il prétend suivre, il restreint à 1400 ans le temps qui s'est écoulé entre Menès et Sésostris (le Sésak de la Bible). Pour écarter ces inconvéniens, le P. *Pezron*[3], donnant la préférence à la chronologie des Septante, modifia le système de Manethon, en comptant 2619 ans depuis Menès jusqu'à Nectanébus, dernier roi de la 30e dynastie de Mane-

[1] Tels que *Calvisius*, *Usher*, *Jac. Capellus*, *Perizonius*.

[2] Chronicus Canon Ægyptiacus, Hebraicus, Græcus. Lond. 1672, in-fol. (Lips. 1676; Franeq. 1696, in-4o.)

[3] L'Antiquité des temps rétablie et défendue contre les Juifs et les nouveaux chronologistes. Paris, 1687, in-4o, et Amsterd., in-8o.

thon, qu'Artaxerxès Ochus, premier de la trente-unième, dépouilla l'an 350 avant J.-C. Il place Menès 648 ans après le déluge, à l'époque de Dabora [1]. Quoi qu'il en soit de ces systèmes, il paroît toujours que si la chronologie de Manethon offre quelques difficultés, on ne doit pas pour cela refuser toute confiance à cet historien. Comme Cambyse a détruit ou transporté en Perse les anciens documens de l'histoire d'Egypte, il est probable que les prêtres les auront remplacés par de nouvelles chroniques dans lesquelles ils ont dû nécessairement avoir commis, même sans le vouloir, des erreurs fort graves. C'est dans ces sources impures que Manethon aura puisé avec bonne foi.

Indépendamment de ses Egyptiaques, Manethon a écrit quelques autres ouvrages qui se sont perdus : tels étoient son *Livre sacré*, Ἱερὰ βίβλος, où il traitoit de la théologie égyptienne ; son *Sothis*, βίβλος τῆς Σώθεως, adressé à Ptolémée-Philadelphe, ouvrage astronomique ou astrologique ; sa *Physique*, Φυσικῶν Ἐπιτομή. Un poëme en six chants qui nous reste, sous le titre d'Ἀποτελεσματικὰ, *des Influences des Astres*, est évidemment une production beaucoup plus moderne, ainsi que Lucas Holstenius l'avoit jugé, et que *Thom. Tyrwhitt* l'a démontré [2].

[1] Le calcul de Pezron n'est pas non plus sans difficulté. Voy. Réflexions sur l'origine, l'histoire et la succession des anciens peuples chaldéens, hébreux, phéniciens, égyptiens, grecs, etc., jusqu'au temps de Cyrus, par *Fourmont*, nouv. éd., Paris, 2 vol. in-4°, vol. II, p. 43 et suiv.

[2] Dans la préface de son édition de l'ouvrage sur les poésies d'Orphée.

Ce poëme renferme quelques pitoyables notices d'astrologie judiciaire, entremêlées d'un peu d'astronomie, que l'auteur a rendues en vers qui font souvent violence aux règles de la prosodie.

Enfin, parmi les ouvrages publiés par le crédule *Jean Nanni de Viterbo* [1], il y a un ouvrage latin attribué à Manethon, et intitulé : *des Rois d'Egypte*.

Les fragmens de Manethon ont été recueillis par *Jos. Scaliger*, et publiés dans son traité De emendatione temporum. On peut aujourd'hui les compléter à l'aide de l'Eusèbe arménien.

Le poëme astrologique attribué à cet écrivain n'existe que dans un seul manuscrit qui se trouve au Vatican ; mais une copie faite par *Lucas Holstenius* est à Hambourg. *Jacques Gronove* a publié ce poëme, sous le nom de Manethon, avec une traduction latine, Leide, 1698, in-4°.

Plutarque dit [2] que le premier historien grec qui parla de l'origine de Rome, fut DIOCLÈS *de Péparethe* ; il ajoute que son ouvrage a servi à Fabius Pictor. Celui-ci fleurit vers l'an 220 avant J.-C. C'est la seule circonstance d'après laquelle on puisse approximativement déterminer l'époque où Dioclès a vécu.

TIMÉE *de Tauromenium*, fils de cet Andromachus qui, quarante-cinq ans après la destruction de Naxus par Denys de Syracuse, rassembla les habitans dispersés et les établit à Taormina [3], fleurit

[1] Voy. p. 212 de ce vol.
[2] Vita Romuli, c. 3.
[3] Naxus fut détruite Ol. XCIV, 2 = 403 avant J.-C. L'événement dont nous parlons est de Ol. CV, 3 = 358 avant J.-C.

après la CXXIX[e] Olympiade[1]. Exilé par Agathocle, il se rendit à Athènes et s'y occupa d'une grande composition historique dont les anciens citent diverses parties qui traitoient de l'histoire de la Grèce, de celle de la Sicile, de la guerre de Pyrrhus, d'Agathocle, etc. Elle portoit le titre d'Ἑλληνικὰ καὶ Σικελικὰ, ou bien celui d'Ἰταλικὰ καὶ Σικελικὰ, c'est-à-dire *Helléniques et Siciliques*, ou *Italiques et Siciliques*, et étoit divisé en plus de quarante livres. Il paroît, par un passage de Polybe[2], que cet ouvrage ne contenoit pas une relation *synchronistique* des événemens; mais qu'il formoit plusieurs corps d'histoire, dans chacun desquels l'auteur traitoit séparément quelque événement important. Cicéron cite Timée[3] comme un modèle du style *asiatique*. L'orateur nomme ainsi ce nouveau genre d'éloquence qui commença à prévaloir depuis la fondation de l'école de Rhodes. La simplicité étoit l'apanage de l'éloquence attique; celle de l'Asie se distingue par le luxe des ornemens dont elle étoit surchargée. Cicéron admet cependant deux espèces d'éloquence asiatique : l'une qui recherchoit les sentences, mais préféroit celles qui étoient agréables à celles qui étoient graves et profondes; l'autre qui, pauvre en idées, étoit réduite à se parer de la pompe des paroles. Il cite Timée comme un des écrivains de la première espèce.

[1] 260 ans avant J.-C.
[2] III, 32.
[3] Brut., c. 95. Voy. aussi de Orat., II, 13.

L'historien Polybe, et, à son exemple, Diodore de Sicile, ont accusé Timée de crédulité et de partialité. Naturellement triste et morose, il fut exaspéré par le traitement qu'il éprouva de la part d'Agathocle. Sa mauvaise humeur ne dégénéra pourtant pas en misantropie; il étoit même capable de sentimens affectueux. Timoléon étoit le héros qu'il admiroit : il l'égaloit presque aux dieux; et Cicéron dit que ce citoyen de Corinthe doit une partie de sa gloire au bonheur d'avoir eu un historien comme Timée [1]. On loue ses connoissances géographiques et le soin qu'il eut d'indiquer la chronologie des événemens qu'il rapporte. Il paroît même qu'il a composé un ouvrage particulier sur les Olympiades, et qu'il a été le premier historien qui se soit servi de cette ère. Il n'existe que des fragmens de son ouvrage historique.

Ils ont été recueillis par M. *Fr. Gœller*, dans son ouvrage De situ et origine Syracusarum, Lips. 1818, in-8°.

Un ouvrage dont on ne peut assez regretter la perte, est l'histoire composée par le célèbre Aratus *de Sicyone*. C'étoient des *Mémoires de son temps*. Polybe, par lequel nous en connoissons l'existence, dit que son ouvrage commence à peu près aux derniers événemens rapportés par Aratus, c'est-à-dire environ 220 ans avant J.-C. Ailleurs [2] il vante la clarté et la vérité qui régnoient dans ces Mémoires.

[1] Epist. ad Fam., IV, 12, sect. 24.
[2] III, 40.

Ils ont été la principale autorité de Plutarque pour sa Vie d'Aratus.

PHYLARQUE, dont on ne connoît ni la patrie, ni aucune autre circonstance, a vécu à l'époque de la guerre entre les Achéens et les Etoliens, et a, par conséquent, été contemporain d'Aratus[1]. Il a écrit, probablement sous le titre général d'*Histoire*, un grand ouvrage sur les événemens qui se sont passés depuis la mort d'Alexandre-le-Grand jusqu'à celle de Cléomène III, roi de Sparte; ainsi pendant un peu plus d'un siècle. C'est sans doute cet ouvrage que Suidas cite sous le titre d'*Histoire de l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse*, Ἡ ἐπὶ Πελοπόννησον Πύῤῥου τοῦ Ἠπειρώτου στρατεία, en 28 livres. L'histoire de cette expédition formoit probablement le 28e livre de sa grande composition. Polybe accuse Phylarque d'avoir traité Cléomène avec trop de faveur, et les Achéens avec une défaveur partiale. Malgré ce reproche que Phylarque partage avec la plupart des écrivains qui ont laissé des mémoires historiques ou l'histoire de leur temps, on ne peut assez regretter la perte de celle de Phylarque, qui traitoit une époque pour laquelle nous n'avons pas trop de matériaux. Il en est de même d'un autre ouvrage de Phylarque cité par Suidas, sous le titre d'*Histoire des démêlés d'Antiochus-le-Grand et d'Eumène*, Τὰ κατὰ τὸν Ἀντίοχον καὶ τὸν Περγαμηνὸν Εὐμένη. Il nomme encore les ouvrages suivans de cet écrivain : Ἐπιτομὴ μυθικὴ, *Abrégé de*

[1] Il vivoit encore après 192 avant J.-C.

Mythologie; περὶ τῆς τοῦ Διὸς ἐπιφανείας, *de l'apparition de Jupiter*; περὶ Εὑρημάτων, *des Découvertes*[1].

POLÉMON, surnommé *Périégète* pour le distinguer des autres Polémon, a vécu sous Ptolémée V Epiphane[2], a écrit une *Histoire de la Grèce*, λόγος ἑλληνικὸς, en onze livres, où il observa bien la chronologie. Cet ouvrage est perdu. Athénée cite quelques autres productions de cet écrivain sous les titres suivans: *Sur l'Acropolis d'Athènes*, et *Sur les Tableaux qu'on voyoit à Sicyone*. Plutarque a emprunté de ce dernier une anecdote qu'on lit dans la Vie d'Aratus. Nous aurons occasion de parler des ouvrages géographiques de Polémon, et d'une collection d'épigrammes qu'il a rédigée.

PHILINUS *d'Agrigente* écrivit *l'Histoire de la première guerre Punique*. Polybe et Diodore de Sicile la citent de manière à en faire regretter la perte.

BATON *de Syracuse* a probablement vécu vers la même époque. Les anciens citent son *Histoire de la Perse*, son mémoire *sur les tyrans d'Ephèse*, sa *Vie de Jérôme*, prince de Syracuse, sa *Description de la Thessalie et de l'Hæmonie*. Il paroît qu'il composa aussi une Biographie d'Agis III, roi de Sparte; car Plutarque se réfère à Baton dans la Vie de ce prince.

Nous avons parlé, au troisième livre, des pre-

1 Voy. Recherches sur la vie et sur les ouvrages de Phylarque, par l'abbé *Sévin*, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. VIII, p. 113.

2 200 avant J.-C.

miers auteurs qui ont composé des *Atthides* ou des histoires particulières de l'Attique et de la ville d'Athènes[1]. Les quatre écrivains de ce genre qui appartiennent à l'époque d'Alexandrie, sont Démon, Androtion, Philochore et Ister.

DÉMON étoit Athénien ou natif de Délos. Il paroît avoir vécu peu de temps avant Philochore qui lui opposa son Atthide; ainsi au commencement de cette période[2]. Il reste des fragmens de celle de Démon. Il en reste aussi de deux autres ouvrages attribués par les anciens à un Démon qu'on suppose être le même; ils sont intitulés *des Proverbes*, *περὶ Παροιμιῶν*, et *des Sacrifices*, *περὶ Θυσιῶν*.

ANDROTION ne doit être confondu ni avec l'orateur de ce nom qui fut élève d'Isocrate et contemporain de Démosthène[3], ni avec un troisième qui a vécu peu de temps avant Théophraste et écrit sur l'Agriculture, ni enfin avec le commentateur de Sophocle.

L'Atthide de PHILOCHORE alloit depuis l'origine d'Athènes jusqu'aux temps d'Antiochus Déus[4]; elle portoit aussi le titre d'*Ecrit dirigé contre Démon*, Ἡ *πρὸς Δήμωνα ἀντιγραφή*. Il reste de foibles fragmens de cet ouvrage, ainsi que de quelques autres écrits de Philochore.

ISTER a vécu sous Ptolémée III Evergète, roi

[1] Voy. vol. II, p. 185.
[2] Vers 330 ans avant J.-C.
[3] Voy. vol. II, p. 270.
[4] Ce prince a régné depuis 261 jusqu'à 246 avant J.-C.

d'Egypte [1]. Suidas dit qu'il a été disciple de Callimaque. On croit que Cyrène étoit sa patrie. Outre ses *Attiques*, Ἀττικὰ, en seize livres au moins, il a laissé une douzaine d'autres ouvrages sur l'Égypte, sur l'Argolide, l'Elide, etc. Il en reste peu de fragmens.

Les fragmens de ces quatre historiens de l'Attique ont été recueillis par MM. *Ch.-G. Siebelis* et *Ch.-G. Lenz*, savoir Philochore et Androtion en 1811; Demon et Ister à la suite de Phanodème, en 1812, Leipzig, in-8°. (Voy. vol. II, p. 187.)

Nous plaçons ici un historien d'une époque incertaine qui a écrit sur les Athéniens, et fut aussi originaire de la Cyrénaïque. C'est MÉNÉCLÈS *de Barcé*. Harpocration et le scholiaste d'Aristophane qui citent l'ouvrage, balancent s'ils doivent l'attribuer à Ménéclès ou à un certain CALLISTRATE sur lequel nous n'avons pas plus de renseignemens que sur Ménéclès. Le scholiaste de Pindare [2] nous a conservé un fragment de cet historien qui se rapporte à Battus, le fondateur de Cyrène. Il ne nomme pas l'ouvrage de Ménéclès, mais nous voyons par le petit écrit attribué à Phlégon, que M. *Heeren* a publié [3], que Ménéclès avoit écrit des *Libyques*, et c'est sans doute dans cet ouvrage que le scholiaste a puisé.

Le plus célèbre historien de la quatrième pé-

[1] Ce prince a régné depuis 246 jusqu'à 221 avant J.-C.

[2] Ad Pyth. IV, 10, p. 344 de l'éd. de M. *Bœckh*.

[3] Biblioth. für alte Lit. und Kunst. N° 5, inedita p. 21.

riode, un des plus grands écrivains de l'antiquité, le modèle des historiographes modernes, est POLYBE *de Mégalopolis*[1]. Homme d'état, formé par son père, *Lycortas*, un des chefs de la ligue achéenne; militaire instruit par Philopœmen, il joua un rôle distingué dans l'histoire de sa patrie, comme ambassadeur auprès des généraux romains, et comme commandant de la cavalerie achéenne. N'ayant encore que quinze ans, il avoit été adjoint à son père pour une ambassade en Egypte, qui par événement n'eut pas lieu. A l'âge de quarante ans, environ, il fut conduit à Rome en qualité d'otage, et y séjourna pendant dix-sept ans. Il devint l'ami, le conseil et le compagnon d'armes du jeune Scipion Emilien. Pour rassembler les matériaux du grand ouvrage historique dont il avoit dès-lors conçu la pensée, il fit des voyages au delà des Alpes, dans les Gaules, en Ibérie, et même dans la mer Atlantique. Scipion lui fit communiquer les registres connus sous le nom de *libri censuales*, qu'on conservoit dans le temple de Jupiter au Capitole, et d'autres monumens historiques. De retour en Grèce après le sénatus-consulte qui permit aux otages achéens de rentrer dans leur patrie, il rendit de grands services à ses compatriotes, et s'opposa infructueusement aux efforts de ceux qui vouloient les entraîner dans la guerre contre les Romains. Cette guerre éclata, lorsqu'il fut en Afrique où il

1 Né Ol. CXLIII, 4, = 205 avant J.-C. Mort Ol. CLXII, 2, = 123.

avoit accompagné Scipion et où il assista à la prise de Carthage. Il se hâta de rentrer chez lui; mais il paroît être arrivé après la chute de Corinthe. La Grèce ayant été réduite en province romaine, il parcourut, comme commissaire, le Péloponnèse, y établit avec douceur le nouveau régime, et mérita des témoignages publics de la reconnoissance des villes de la presqu'île. Quelques années après, il fit un voyage en Egypte : l'an 620 de Rome, il accompagna son ami Scipion en Espagne. Il retourna ensuite en Achaïe, et mourut dans un âge avancé d'une chute de cheval.

Il publia divers écrits historiques qui sont entièrement perdus, à l'exception de son *Histoire générale*, Ἱστορία καθολική, en quarante livres, dont il nous reste une partie. Dans ce grand ouvrage, Polybe avoit renfermé une période de cinquante-trois années, depuis le commencement de la seconde guerre punique (535 de Rome) jusqu'à la soumission de la Macédoine par les Romains, en 587[1]. Trente-huit livres sont destinés à rapporter en détail les événemens de cette époque : ils sont précédés de deux autres qui leur servent d'introduction, et dans lesquels Polybe parcourt rapidement ce qui s'est passé depuis la prise de Rome par les Gaulois jusqu'à la première descente des Romains en Sicile, et, avec un peu plus de détail, les événemens qui ont eu lieu depuis cette époque, jusqu'à la deuxième guerre punique. Son objet étoit de prouver que

[1] Depuis l'an 220 avant J.-C. jusqu'à 146.

Rome ne devoit pas sa grandeur à une fatalité aveugle; il vouloit faire voir par quels moyens et à la faveur de quels événemens, les Romains étoient parvenus à se soumettre une grande partie du monde civilisé en moins de cinquante-trois années. Son histoire est générale, parce qu'il ne s'occupe pas seulement des événemens qui se rapportent aux Romains, mais qu'il embrasse aussi tout ce qui s'est passé à la même époque chez toutes les autres nations connues.

Des quarante livres de cet ouvrage, le temps n'a épargné que les cinq premiers; des suivans, jusqu'au dix-septième, nous n'avons que des extraits et des fragmens, à la vérité assez considérables; mais rien des livres suivans, excepté ce qui se trouve dans deux maigres abrégés que l'empereur Constantin Porphyrogenète a, dans le dixième siècle, fait faire de tout l'ouvrage; l'un intitulé *des Ambassades*, ou Histoire des traités de paix, et l'autre, *des Vertus et des Vices*. Parmi les fragmens de Polybe qui nous ont été conservés, sont les chapitres 17 à 40 du sixième livre, qui traitent de *la Milice romaine*, et ont été quelquefois publiés à part sous ce titre. La partie du grand ouvrage qui nous manque embrassoit les événemens dont Polybe a été témoin oculaire; perte irréparable pour l'histoire, quoique Tite-Live en ait fait fréquemment usage.

La composition historique de Polybe se distingue de celles de tous les écrivains qui ont vécu avant lui. Il donna à l'histoire un nouveau caractère entiè-

rement inconnu, et en créa un nouveau genre, l'histoire raisonnée ou *pragmatique* (ἱστορία ἀποδεικτικὴ ou πραγματική)[1]. Non content de raconter les événemens dans l'ordre où ils se sont passés, il remonte aux causes qui les ont préparés et amenés; il développe les circonstances qui les ont accompagnés et modifiés, et les suites qu'ils ont produites. Il juge les actions des hommes, et peint les caractères des acteurs. En un mot, il forme le jugement du lecteur, et lui fait faire des réflexions qui doivent le préparer à l'administration des affaires publiques (πράγματα).

Jamais l'histoire n'a été écrite par un homme d'un plus grand sens, d'une perspicacité plus profonde, d'un jugement plus sain et plus libre de toute espèce de préjugés. Peu d'écrivains ont réuni à un plus haut degré les connoissances militaires et politiques : aucun n'a poussé plus loin l'impartialité et le respect pour la vérité. Le style de Polybe n'est pas sans taches[2]. Le temps où la langue attique

[1] Voici comment Cicéron caractérise cette composition historique : « Ipsa autem exædificatio posita est in rebus et verbis. Rerum ratio ordinem temporum desiderat, regionum descriptionem ; vult etiam, quoniam in rebus magnis memoriaque dignis consilia primum, deinde acta, postea eventus exspectantur, et de consiliis significari quid scriptor probet, et in rebus gestis declarari non solum quid actum aut dictum sit, sed etiam quomodo : et cum de eventu dicatur, ut causæ explicentur omnes vel casus, vel sapientiæ, vel temeritatis ; hominumque ipsorum non solum res gestæ, sed etiam, qui fama ac nomine excellant, de cujusque vita atque natura. (De Orat., lib. II, c. 15.)

[2] Malgré les imperfections du style de Polybe, la lecture de la foible partie restante de son histoire est si attrayante, qu'on ne conçoit pas

étoit parlée dans toute sa pureté, n'existoit plus; Polybe écrivit dans ce nouveau dialecte qui se forma après la mort d'Alexandre-le-Grand; un long séjour hors de sa patrie, et quelquefois parmi des peuples barbares, l'avoit rendu un peu étranger à sa langue maternelle. Quoique sa diction soit toujours noble, il y mêle des termes étrangers, et même des latinismes[1]: on y trouve des phrases prises de l'école philosophique d'Alexandrie, et des passages empruntés des poëtes. Il aime aussi un peu les digressions; mais quand il s'en permet, elles sont toujours instructives.

Voici comment un grand écrivain du dix-huitième siècle, l'éloquent historien de la Suisse, caractérise en peu de mots Polybe: « En lui, dit *Jean Müller*[2], on ne trouve ni l'*art* d'Hérodote, ni la *force* de Thucydide, ni la *concision* de Xénophon qui dit tout en peu de mots; Polybe est un homme d'état plein de son objet, qui, peu sensible à l'approbation des hommes de lettres, écrit pour les

comment Denys d'Halicarnasse a pu dire qu'un homme de goût ne peut en soutenir la lecture jusqu'à la fin. (De compos. verb., c. 4.)

[1] Tels que l'emploi du verbe κατεγγυᾶν (III, 5), comme le latin *despondere* sibi aliquid; celui de la phrase suivante: δοῦναι ἑαυτὸν εἰς πίστιν τινὸς, *fidei alicujus se permittere*; κακῶς ἀκούειν, *male audire*. Telle est encore la dénomination de ἡ καθ' ἡμᾶς θάλαττα, *mare nostrum*, par laquelle il désigne (III, 37) la mer Méditerranée. Il faut probablement aussi regarder comme un latinisme l'épithète πεφυκὼς καλῶς, *bene natus*, qu'il donne III, 87) à Fabius Maximus. M. *Schweighæuser* croit qu'en cet endroit il y a une lacune.

[2] Allgemeine Geschichte, liv. V, ch. 2.

hommes d'état ; la *raison* est son caractère distinctif. »

Outre son histoire générale, Polybe a écrit des *Mémoires sur la vie de Philopœmen*, qu'il cite lui-même[1]; ainsi qu'il fait de son ouvrage sur la *Tactique*[2], et d'une *Lettre sur la situation de la Laconie*, adressée à Zénon de Rhodes[3]. Il est probable que la notice que Pausanias nous donne de Philopœmen, dans son huitième livre, et surtout la biographie de ce capitaine que nous devons à Plutarque, sont tirées des mémoires de Polybe, qui ainsi ne sont heureusement pas tout-à-fait perdus pour nous. Enfin on voit par un passage de Cicéron[4], que Polybe avoit écrit un ouvrage détaché sur l'*Histoire de la guerre de Numance*. Il est probable que le voyage qu'il fit en Espagne, lors du second consulat de Scipion, lui en donna l'idée, et lui en fournit les matériaux. Géminus[5] cite aussi un ouvrage où Polybe a fait voir, dit l'astronome, que les terres australes ne sont pas inhabitées. Les commentateurs pensent que Géminus a eu en idée le 34e livre de son histoire, tout consacré à la géographie; toutefois Géminus donne le titre suivant à l'ouvrage dont il parle : Περὶ τῆς περὶ τὸν ἰσημερινὸν οἰκήσεως, *des Habitations autour de la ligne Equinoxiale*.

1 Lib. X, Exc. Peiresc., p. 28.
2 Lib. IX, Exc. c. 20.
3 Lib. XVI. Exc.
4 Epist. ad Fam. V, 12.
5 Elem. Astron., c. 13.

de Peiresc, c'est-à-dire la seconde des deux sections qui se sont conservées des Extraits faits par ordre de Constantin Porphyrogenète. Cette section est intitulée : *des Vertus et des Vices*, et renferme beaucoup de passages de Polybe [1]. Il y joignit d'autres fragmens de cet historien, une traduction et des notes, et les fit imprimer à Paris, 1634, in-4°, sous le titre de Polybii, Diodori Siculi, etc., excerpta ex Collectaneis Constantini Aug. Porphyrogenetæ.

Jacques Gronove en enrichit la nouvelle édition de Polybe qu'il donna à Amsterdam, 1670, 3 vol. in-8°. Elle renferme en outre le commentaire imparfait d'Is. Casaubon, des notes sur les cinq livres de Polybe, que *Mério Casaubon* avoit recueillies dans les papiers de son père, des notes de Gronove lui-même, et celles d'Orsini sur les Extraits des Ambassades.

Après les fragmens d'Orsini et de Peiresc, on ne découvrit plus qu'un seul morceau considérable de Polybe : il traite du siége d'Ambracie. Ce fragment a été trouvé à la suite du manuscrit de Paris, d'après lequel on a donné la première édition de la Tactique d'Hiéron. *Gronove* publia ce fragment dans une Dissertation qui se trouve en tête du second volume de son édition de Tite-Live.

Un libraire de Leipzig s'étant décidé, en 1763, à réimprimer l'édition de Jacques Gronove, le célèbre *J.-A. Ernesti* en corrigea les épreuves, et ajouta une préface, ainsi qu'un glossaire. Ni le texte, ni la version n'ont gagné par cette réimpression, et le glossaire est imparfait.

La dernière grande édition de Polybe, et la meilleure de toutes, est celle que M. *J. Schweighœuser* de Strasbourg publia à Leipzig, 1789 et suiv., en 9 vol. in-8°. Le savant éditeur a eu à sa disposition les riches matériaux de l'*Apparatus* critique que Jacques Gronove avoit recueilli, dans l'intention de s'en servir pour une nouvelle édition, beaucoup plus complète

[1] Nous donnerons, au chapitre LXXXVII, plus de détails sur ces fragmens.

que celle de 1670. M. Schweighæuser a aussi fait usage des Animadversiones ad græcos auctores de *J.-J. Reiske*, dont le quatrième volume s'occupe exclusivement de Polybe. Enfin il a pu consulter plusieurs manuscrits qui lui ont fourni de bonnes corrections. Son texte est accompagné de la traduction de Casaubon, qui, entièrement retouchée, remplace presque un commentaire. Les extraits et fragmens des trente-cinq livres perdus qui, dans les précédentes éditions, se trouvent dispersés au hasard, ont été rangés dans un ordre chronologique. Enfin, des tables et un lexique contribuent beaucoup à rendre cette édition commode. En un mot, il paroît qu'excepté les petites corrections que fournit successivement le progrès des sciences, il ne reste plus rien à faire pour Polybe.

M. *Schæfer* a surveillé l'impression du Polybe, sans version ni commentaire, en 4 vol. in-16, qui fait partie de la collection de Tauchnitz.

Plutarque et Aulugelle citent quelquefois les *Epirotiques* ou l'histoire de l'Épire par Critolaus. Cet écrivain est-il identique avec le philosophe péripatéticien, qui, l'an 155 av. J.-C., fut envoyé à Rome? Nous l'ignorons; mais une anecdote fort piquante concernant Démosthène, qu'Aulugelle rapporte[1] d'après Critolaüs, paroît indiquer qu'il a vécu à une époque où il existoit encore des personnes qui avoient connu l'orateur. D'ailleurs le titre de *Phénomènes* que, selon la citation de Plutarque[2] portoit un ouvrage de Critolaüs, convient assez bien à un sectateur d'Aristote.

[1] Noct. Att., XI, 9.
[2] Parall. (Ed. *Reisk*. vol. VII, p. 226.)

A la suite des écrits historiques de cette période, nous plaçons la *Chronique de Paros*, qui, selon l'opinion commune, a été rédigée l'an 264 av. J.-C. (Ol. CXXIX, 1). C'est une table de marbre trouvée à Paros, vers l'an 1627, par *Guillaume Petty*, Anglois, qui voyageoit dans le Levant aux frais du lord *Arundel*. Elle contenoit, lorsqu'elle étoit encore entière (car le commencement est cassé), les principaux événemens de la Grèce et d'Athènes en particulier, avec les dates, depuis Cécrops *jusqu'à l'archontat d'Astyanax, à Paros, Diognète étant archonte à Athènes*. Ces mots indiquent que c'est d'après l'année parienne que l'auteur de la table compte. Or, cette année commençoit au solstice d'hiver, tandis que celle d'Athènes commençoit au solstice d'été. Cette observation explique la différence qu'on remarque entre ses dates et celles de quelques archontats qui sont connues par Diodore de Sicile. En effet, chaque archontat athénien concourt avec deux années pariennes, et occupe l'été et l'automne de l'une et l'hiver avec le printemps de l'autre, d'où il arrive que les événemens qui se sont passés sous un seul et même archontat athénien, peuvent cependant être datés de deux années pariennes différentes[1].

Le nombre des époques et des faits mémorables rapportés sur cette table est de soixante-dix-neuf, depuis Cécrops dont le règne est fixé à l'année 1318

[1] Voy. Observations sur la Chronique de Paros, par *Gibert*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. XXIII, p. 61.

avant l'archontat de Diognète, c'est-à-dire 1582 avant J.-C. jusqu'à l'archontat de Diotimus, 554 ans avant J.-C., car les dernières quatre-vingt-dix années, qui alloient jusqu'à l'archontat de Diognète, 264 ans avant J.-C., manquent, la table étant brisée. Les trente premières époques, ou tout ce qui précéda l'an 895 avant notre ère, manquent aussi, au moins dans l'état où le marbre est aujourd'hui; mais cette partie s'y trouvoit lorsque la pierre arriva en Angleterre, et a été copiée dans le temps par *Selden*.

Cette pierre fait partie des antiquités connues sous le nom de *Marbres d'Arundel*, par la raison que nous avons dite; on les appelle aussi *Marbres d'Oxford*, parce qu'elles forment aujourd'hui la propriété de l'université de cette ville. L'authenticité de ce monument précieux sembloit indubitable, lorsqu'en 1788, un Anglois, nommé *Jos. Robertson*, l'attaqua [1] par des objections spécieuses, que *John Hewlet*, *Ch.-F.-Ch. Wagner* et *Guill. Roberts* ont heureusement détruites [2]. L'auteur d'un mémoire qui se trouve joint à l'édition du prophète Daniel, dans la traduction des Septante qui a paru à Rome en 1772, in-folio, a soutenu que la Chronique de Paros n'est autre chose qu'un abrégé du *Catalogue des Archontes*, Ἀναγραφὴ Ἀρχόντων, que Démétrius de Phalère avoit dressé, et que Diogène de Laërte

[1] Dans un ouvrage anonyme : The Parian Chronicle or the Chronicle of the Arundelian marbles, with a dissertation concerning its authenticity. London, 1788, in-8°.

[2] *John Hewlet's* Vindication of the authenticity of the Parian Chronicle. London, 1788, in-8°. *Wagner* et *Roberts*, dans leurs éditions.

cite; mais cette opinion se réfute par l'inspection même de la Chronique, qui ne présente nullement un catalogue d'archontes; car, au lieu de 330 archontes qui ont régné depuis les premiers jusqu'à Diotimus, la Chronique n'en nomme que 47, parce que ces magistrats ne lui servent que pour fixer la chronologie des événemens qu'elle rapporte.

La Chronique de Paros a été publiée pour la *première fois* par *Jean Selden*, dans l'ouvrage intitulé : Marmora Arundeliana, Londini, 1628, in-4°, avec une traduction et deux commentaires.

De nouvelles éditions en furent données dans les trois collections qui furent successivement publiées sous le titre de Marmora Oxoniensia, par *Humphroi Prideaux*, en 1676, par *Maittaire*, en 1732, et par *Chandler*, en 1763, toutes les trois in-folio.

Un professeur de Brunswick, *Ch.-F.-Ch. Wagner*, publia : Die Parische Chronik, griechisch, übersetzt und erläutert, nebst Bemerkungen über ihre Æchtheit, nach dem Englischen. Gœttingen, 1790, in-8°.

La dernière édition est de M. *Guill. Roberts*, Oxford, 1791, in-8°. Nous n'avons pu nous la procurer.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Éloquence asiatique.

La véritable éloquence, celle qui parle au cœur et aux passions des hommes, et qui tend à entraîner plutôt qu'à persuader, n'existe qu'avec la liberté. Sous le gouvernement des successeurs d'Alexandre, ne trouvant plus d'objet digne d'elle, elle quitta la scène du monde politique, et se réfugia dans les écoles. Déchue jusqu'au rang d'une ville municipale, Athènes cessa d'être le séjour exclusif et privilégié d'un art dont elle avoit anciennement tiré un si grand lustre. Ce fut depuis cette époque qu'à la place d'orateurs attiques, il fut question d'*orateurs d'Asie* et des îles de la mer Egée; mais à dire vrai, on eut depuis des rhéteurs, mais il n'y eut plus d'orateurs. La plus fameuse de ces écoles est celle de Rhodes, fondée par Eschine [1]. Dans ces institutions, les maîtres donnoient des thèmes sur lesquels la jeunesse exerçoit ses talens : c'étoient des sujets historiques; souvent les fameux procès qui avoient occupé les grands maîtres de l'antiquité, étoient plaidés de nouveau devant des aréopages imberbes.

[1] Voy. vol. II, p. 217.

Mais l'art se ressentit de la différence de l'objet qu'il avoit en vue : il n'étoit plus question, dans ces exercices, d'entraîner la multitude, ou d'émouvoir des juges sévères; il s'agissoit de briller parmi des condisciples, et de gagner les suffrages d'auditeurs qui ne vouloient pas être émus, mais qui cherchoient de l'amusement. Un style surchargé d'ornemens plaisoit mieux à ces juges d'un goût dépravé, que la noble simplicité qui avoit fait le plus grand mérite des anciens maîtres.

C'est cette espèce d'éloquence que, dans le passage rapporté [1], Cicéron qualifie d'*asiatique*, et sur laquelle *Quintilien* [2] s'exprime ainsi : « Et antiqua quidem divisio inter Asianos et Atticos fuit, cum hi pressi et integri, contra inflati illi et inanes haberentur, et si his nihil superflueret, illis judicium maxime ac modus deesset. Transitus vero fuit ab Attica ad Asiaticam eloquentiam per Rhodios oratores. »

Tels furent les défauts qu'on reproche à HÉGÉSIAS *de Magnésie*, comme historien d'Alexandre-le-Grand [3], et comme orateur. Ils doivent avoir été bien marquans dans ses discours, qui sont perdus, puisque les anciens le regardent pour ainsi dire comme le père de cette éloquence asiatique qui remplaça la simple élégance attique. Photius nous a conservé un chapitre du rhéteur Agatharchide,

[1] Voy. p. 229 de ce vol.
[2] Inst. or., XII, 10.
[3] Voy. p 208 de ce vol.

où sont cités plusieurs exemples de phrases de mauvais goût tirés des discours d'Hégésias [1].

Son contemporain, le plus fameux orateur de cette période, et le dernier des grands orateurs de la Grèce, sans toutefois que les grammairiens d'Alexandrie lui aient accordé une place dans leur canon, fut DÉMÉTRIUS *de Phalère*, fils d'un nommé Phanostrate qui avoit été l'esclave de Timothée et de Conon [2].

Démétrius s'étoit déjà distingué dans les assemblées populaires, lorsqu'Antipater s'empara d'Athènes; car il fut obligé de se sauver pour se soustraire à la vengeance du parti Macédonien. Il quitta une seconde fois cette ville, lorsque Polysperchon en fit prendre possession par son fils. Nommé ensuite par Cassandre gouverneur d'Athènes [3], il gagna l'affection de ses compatriotes, qui, dans les dix années qu'il exerça cette charge, lui érigèrent, dit-on, trois cent soixante statues [4].

[1] PHOT. Cod. CCLI.

[2] D'après ELIEN, Var. Hist., XIV, 43, Démétrius lui-même seroit né esclave, *οἰκότριψ*; mais il paroît que dans ce passage il faut lire *οἰκότριβος*, au lieu d'*οἰκότριβα*, de manière que Démétrius auroit été fils d'un esclave né dans la maison du maître.

[3] Ol. CXV, 3 = 312 avant J.-C.

[4] Il est question dans Athénée d'une Phila à laquelle un des flatteurs de Démétrius, nommé Adimantus de Lampsaque, consacra un temple et fit ériger des statues sous le nom de Phila-Aphrodite, c'est-à-dire de Phila-Vénus. Athénée dit que Phila fut mère de Démétrius; mais il est probable, à cause du surnom d'Aphrodite donné à cette dame, qu'à la place de mère il faut lire épouse ou fille. Athénée ne dit pas si elle appartenoit à Démétrius Poliorcète ou à celui de Phalère; et quand il le diroit, cela ne prouveroit pas grand chose, puisqu'il confond ces deux personnes. Le temple

Athénée lui reproche cependant, sur l'autorité de Duris de Samos [1], d'avoir étalé un luxe qui n'auroit pas convenu à un magistrat intègre, et d'avoir annuellement dépensé pour sa maison douze cents talens, ou plus de cinq millions de francs, tandis que, par ses réglemens, il prescrivoit la frugalité à ses concitoyens, et mettoit des bornes à leurs dépenses. Mais il seroit possible que Duris, ou Athénée lui-même en le copiant, se fût trompé de nom; car tout ce qu'il dit de Démétrius de Phalère, Elien [2] le raconte de Démétrius Poliorcète, le plus luxurieux des princes. Il est vrai pourtant qu'Athénée ajoute des détails empruntés de Carystius de Pergame, et qui ne peuvent s'entendre que de l'orateur Démétrius.

Après la mort de son protecteur, notre orateur fut chassé par Antigonus et Démétrius Poliorcète [3]. Le peuple d'Athènes, toujours crédule, toujours ingrat, toujours le jouet des démagogues qui le régissoient, renversa les statues qu'il avoit érigées à celui qui naguère avoit été son bienfaiteur et son idole; il le condamna même à mort. Démétrius se

fut construit dans le canton attique de Thria, à deux lieues d'Athènes. C'est précisément à cet endroit que M. *Ed. Dodwell* a trouvé une niche sculptée dans un roc et destinée à recevoir une statue : la statue n'existe pas; mais on y lit une inscription qui dit qu'elle représentoit Phila-Aphrodite. Voy. *Ed. Dodwell's* Classic and topographical turn through Greece. London, 1819, 2 vol. in-4°. Vol. II, p. 170. — ATHEN. Deipn., VI, 254 et 255. (Ed. *Schweigh.* vol. II, p. 474 et 478.)

1 Deipn. XII, 542. (Ed. *Schweigh.* vol. IV, p. 514.)

2 Var. Hist., IX, 19.

3 Ol. CXVIII, 1 = 306 avant J.-C.

retira à la cour d'Alexandrie, où il vécut encore une vingtaine d'années. On croit que ce fut lui qui donna à Ptolémée le conseil de fonder le Musée et la fameuse bibliothèque. Ce prince le consulta aussi sur le choix de son successeur. Démétrius vota pour le fils aîné du roi; mais celui-ci se décida pour celui que sa seconde femme lui avoit donné. Ptolémée II étant ainsi monté sur le trône, se vengea du conseiller en l'exilant[1] dans une province éloignée, où Démétrius mourut de la piqûre d'un aspic.

Comme orateur, Cicéron le caractérise en deux endroits. Dans l'un, après avoir tracé le tableau des grands orateurs attiques, il dit : « Posteaquam, exstinctis his, omnis eorum memoria sensim obscurata est et evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remissiora genera viguerunt : inde Demochares quem aiunt sororis filium fuisse Demosthenis; tum Phalereus ille Demetrius, omnium istorum, mea sententia, politissimus, aliique eorum similes exstiterunt[2]. » Dans l'autre passage, l'orateur romain dit : « Phalereus successit eis senibus adolescens, eruditissimus ille quidem horum omnium, sed non tam armis institutus quam palæstra. Itaque delectabat magis Athenienses quam inflammabat. Processerat enim in solem et pulverem, non ut a mi-

[1] Ol. CXXIV, 2 = 281 avant J.-C. Voy. *Bonamy*, sur la vie de Démétrius de Phalère, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. VIII, p. 157.

[2] De Orat., II, 23.

litari tabernaculo, sed ut e Theophrasti, doctissimi hominis, umbraculis. Hic primus inflexit orationem et eam mollem teneramque reddidit, et suavis, sicut fuit, videri maluit quam gravis : sed suavitate ea qua perfunderet animos, non qua perstringeret : tantum ut memoriam concinnitatis suæ non, quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis, cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum a quibus esset auditus [1]. » Quintilien confirme ce jugement : « Quin etiam Phalerea illum Demetrium, quamquam is primus inclinasse eloquentiam dicitur, multum ingenii habuisse et facundiæ fateor, vel ob hoc memoria dignum, quod ultimus est fere ex Atticis qui dici possit orator : quem tamen in illo medio genere dicendi præfert omnibus Cicero ». [2]

Nous ne pouvons pas juger par nous-mêmes du mérite de Démétrius, parce que ses ouvrages historiques, politiques et philosophiques sont perdus. Dans ce nombre il y avoit un traité *sur les Ioniens*, et un autre *sur les lois d'Athènes*, deux écrits dont la perte est infiniment à regretter. Plutarque cite son traité *sur Socrate*, qui paroît avoir renfermé une *Vie d'Aristide*.

Nous avons dit que les ouvrages de Démétrius sont perdus : il existe, il est vrai, sous son nom, un *Traité de l'Elocution*, περὶ Ἑρμηνείας, ouvrage rempli d'observations ingénieuses; mais les criti-

[1] Cic. Brut. 9.
[2] Quint. Inst. or., X, 1, 80.

ques s'accordent à le regarder comme une production plus moderne. Il paroît que les copistes ont confondu Démétrius de Phalère avec DÉMÉTRIUS *d'Alexandrie*, qui a vécu sous Marc-Aurèle, et pourroit être l'auteur du traité en question.

Indépendamment du traité de l'Elocution, il existe un opuscule sur les *Apophthègmes des sept Sages* de la Grèce, que Stobée a inséré dans son troisième discours, comme étant de Démétrius de Phalère.

Le traité de l'Elocution a été imprimé pour *la première fois* par *Alde l'ancien*, dans sa Collection de Rhéteurs grecs, Venise, 1508, in-fol. *Vettori* le publia à part, d'abord en grec seulement, Florence, 1552, in-8°, chez Giunta; ensuite avec une traduction peu exacte et des commentaires, 1562, in-fol.

Cette édition a été réimprimée plusieurs fois en Italie et ailleurs, par exemple, revue par *Guill. Morel*, Paris, 1555, in-8°; avec les notes d'*Ilovius*, Bâle, 1557, in-8°; et par les soins de *Jean Caselius*, Rostock, 1584, in-8°.

Thom. Gale en donna un texte corrigé dans sa Collection des Rhéteurs, Oxford, 1676, in-8°, que *Fischer* a fait réimprimer à Leipzig en 1773, in-8°, avec des variantes.

Le texte de Gale servit de base à l'édition grecque-latine de Glasgow, chez *Foulis*, 1743, in-8°.

La meilleure édition est celle de *J.-G. Schneider*, Altenbourg, 1779, petit in-8°. Elle est critique, mais imprimée avec peu de soin; sans version, mais ornée d'un excellent commentaire.

CHAPITRE XXXIX.

De l'état de la philosophie en Grèce, sous les premiers Ptolémées, et des écoles de Cyrène et de Mégare.

L'INFLUENCE de l'école de Socrate sur la philosophie continua à se faire remarquer pendant toute cette période ; cependant la philosophie étendit son domaine en embrassant des parties des connoissances humaines dont on ne s'étoit pas occupé auparavant, et prit ainsi de plus en plus le caractère d'une science. Cette multiplicité d'objets rendit plus nécessaire la division de la philosophie en plusieurs branches, qui fut consommée dans cette période.

Ce fut au commencement de cette même période, Ol. CXVIII, 3, ou 305 ans avant J.-C., que Sophocle, fils d'Amphiclide, effrayé sans doute par la multiplicité des sectes dans lesquelles la philosophie s'étoit partagée, fit passer à Athènes une loi défendant à tout philosophe, sous peine de mort, d'ouvrir une école sans le consentement préalable de la république [1]. Cette loi fut rapportée l'année

[1] DIOG. LAERT., V, 38. — ATHEN. Deipnos., XIII, 610. (Ed. *Schweigh.* V, 211.) — JUL. POLLUX., IX, 5.

suivante, et on inflige à son auteur une amende de cinq talens.

Indépendamment des écoles de Cyrène et de Mégare qui continuèrent, il se forma dans cette période quatre nouvelles sectes de philosophie, celles des Péripatéticiens, des Epicuriens, des Stoïciens et des Sceptiques : parmi ces derniers on peut comprendre ce qu'on appelle la moyenne et la nouvelle Académie.

1°. *École de Cyrène.*

Aristippe avoit fondé l'école de Cyrène. Ses disciples se divisèrent en trois classes, suivant qu'ils adoptèrent soit les principes d'Anniceris, soit ceux de Théodore, soit enfin ceux d'Hégésias. Nous indiquerons le système de ces chefs d'école, lorsque l'ordre des temps nous amènera à en parler.

Arété, fille d'Aristippe, qu'il avoit élevée avec un soin particulier, continua son école et forma des disciples célèbres. Aristippe *le jeune*, son fils, est distingué du chef de l'école par l'épithète de Μητροδίδακτος, *élève de sa mère*. Antipater *de Cyrène*, qui étoit aveugle, fut un des disciples immédiats du premier Aristippe ; il forma Epitimide, qui eut pour élève Paræbate. C'est probablement d'Antipater de Cyrène que sont deux morceaux extraits d'un *Traité sur le Mariage*, qui se trouvent dans Stobée. L'auteur y prescrit le mariage comme le devoir de tout bon citoyen.

Anniceris, qui, après Aristippe le jeune, fut chef

de l'école de Cyrène, s'écarta un peu de la philosophie du maître, sans renoncer au principe fondamental qui cherchoit le souverain bien dans la volupté ; il admettoit que l'amitié, la reconnoissance, l'amour des parens et de la patrie, fussent des vertus nécessaires au maintien de la société, et que leur pratique pût donner le bonheur, malgré les misères de la vie.

Théodore *de Cyrène*, disciple d'Arété, et successeur d'Anniceris, imagina un système mitoyen entre ceux d'Aristippe et d'Anniceris. Selon lui, la prudence et la justice sont désirables, parce qu'elles procurent la volupté ; mais l'amitié est un sentiment nul et contraire à la raison : car, disoit-il, chez celui qui n'est pas sage, elle cesse avec le besoin ; et le sage n'a besoin d'aucune chose qui soit hors de lui. Il nia aussi que le patriotisme fût un devoir, par la raison qu'il ne convient pas que le sage se sacrifie pour ceux qui ne le sont pas.

Ce Théodore est surnommé *l'Athée*, pour le distinguer de quelques autres individus qui ont porté le même nom, par exemple, du mathématicien Théodore, qui étoit aussi de Cyrène. Sa doctrine subversive de toute morale, et vraiment antisociale, fut avec raison jugée dangereuse par l'Aréopage d'Athènes, qui commença contre lui une procédure aux suites de laquelle la protection de Démétrius de Phalère sut le soustraire ; mais après la chute de ce magistrat, il jugea à propos de s'éloigner, et se rendit en Egypte. Il faut que,

malgré sa doctrine perverse, Théodore ait eu des qualités estimables, puisque Ptolémée I n'hésita pas de lui confier les intérêts de son état, en l'envoyant comme ambassadeur auprès de Lysimaque.

HÉGÉSIAS, surnommé *Pisisthanate*, Πεισιθάνατος, ou *l'Avocat de la mort*, qu'il ne faut pas confondre avec l'orateur de Magnésie[1], poussa le principe fondamental de la philosophie Cyrénaïque jusqu'à l'absurde, et, à force de conséquences, parvint à un résultat tout-à-fait opposé à celui que le maître en avoit tiré. De ce que la volupté est le souverain bien, il conclut que l'homme ne sauroit être vraiment heureux, ne pouvant pas parvenir au souverain bien, parce que son corps est exposé à trop de maux que l'âme partage; d'où il s'ensuit, que la mort est plus désirable que la vie. Hégésias prêcha cette doctrine à Alexandrie avec un tel succès, qu'en sortant de ses leçons, beaucoup d'auditeurs alloient mettre fin à une existence dont il avoit si bien peint les misères. Ptolémée I jugea nécessaire de l'exiler.

EVHÉMÈRE *le Messénien*[2] est un des hommes les plus célèbres qui soit sorti de l'école de Cyrène[3]. Il étoit au service de Cassandre, roi de Macédoine, et entreprit, par ordre de ce prince, un voyage de

[1] Voy. p. 208 de ce vol.

[2] On ne sait s'il étoit de Messine en Sicile, ou de Messène dans le Péloponnèse. Voy. Recherches sur la vie et les ouvrages d'Evhémère, par l'abbé *Sévin*, et Mémoire de l'abbé *Foucher*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. VIII, p. 107; XXXIV, p. 417.

[3] 305 ans avant J.-C.

découvertes dans l'Océan oriental, pour lequel il s'embarqua dans un port de l'Arabie-Heureuse. De retour de cette expédition, il devoit être dans le cas de faire connoître aux Grecs une foule de détails géographiques qu'ils ignoroient. Evhémère ne pensa pas à tirer de ses voyages un parti si utile; il n'en profita que pour satisfaire la haine passionnée qu'il avoit conçue pour la religion nationale, et sous ce rapport il rappelle une secte de prétendus philosophes du dix-huitième siècle, qui croyoient rendre un grand service à l'humanité en poursuivant avec acharnement une religion faisant la consolation des mortels qui sont assez heureux pour se jeter entre ses bras. Si nous comparons le fanatisme de ces philosophes avec celui d'Evhémère, au moins nous ne pouvons comparer les objets de la haine qui animoit les uns et l'autre. Evhémère vouloit abattre les autels des faux dieux : il auroit eu raison, s'il avoit eu de quoi remplacer le culte national par une religion plus sensée et plus efficace pour rendre l'homme heureux. Evhémère attaqua la mythologie grecque par des mensonges; il prétendit avoir découvert dans ses voyages des inscriptions de la plus haute antiquité qui fournissoient des documens certains sur l'origine des dieux de la Grèce. Il avoit abordé, disoit-il, dans une île que Jupiter avoit habitée lorsqu'il n'étoit encore qu'un mortel. Il appeloit cette île Panchée ou Panchaïe; sa capitale Panara renfermoit, disoit-il, un temple dédié à Jupiter Triphyllien, c'est-à-dire à Jupiter

adoré par trois tribus. Le maître des dieux, jadis roi de Panchée, avoit posé dans le temple une colonne sur laquelle il avoit fait inscrire toute son histoire et celle de sa famille. De toutes ces inscriptions, Evhémère avoit composé ce qu'on pourroit appeler des *Mémoires secrets des Dieux de la Grèce;* il intitula son ouvrage Ἱερὰ Ἀναγραφὴ, *Histoire Sacrée*[1].

C'étoit renverser dans ses fondations l'édifice de la théologie du paganisme, que de peupler l'Olympe d'hommes déifiés. Sous ce rapport, Evhémère mérite bien le surnom d'*Athée* par lequel il a été flétri. Les Pères de l'Eglise, au contraire, qui ne voyoient dans ce philosophe qu'un antagoniste de l'idolâtrie, lui ont souvent fait un honneur qu'il ne méritoit pas. Nous ne pouvons voir en ce prétendu sage qu'un insensé qui a voulu renverser les institutions de son pays, et un fourbe qui a étayé son système sur le mensonge.

La destruction de l'ouvrage d'Evhémère, ainsi que de la traduction qu'*Ennius* en avoit faite, est une grande perte, non pour la philosophie, qui ne pouvoit y apprendre rien de nouveau, mais pour la littérature, à cause des notices historiques et my-

[1] L'abbé *Fourmont*, dans une dissertation qui se trouve dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. XV, p. 265, a voulu prouver que Panchée est le détroit de Panck en Arabie; que Panara est la ville de Pharan, et que les trois tribus qui avoient érigé un temple à Jupiter, étoient les descendans d'Ismaël, de Loth et d'Esaü. Ainsi un savant du 18e siècle a entrepris la défense d'un récit qui, du temps de Callimaque, étoit déjà regardé comme fabuleux.

thologiques que, sans doute, il renfermoit. Cet ouvrage a été la principale source de Diodore de Sicile pour la rédaction des quarante-six premiers chapitres du cinquième livre de sa Bibliothèque. Le sixième renfermoit l'analyse du septième d'Evhémère. Eusèbe nous a conservé un assez long fragment de cette analyse [1].

BION *de Borysthène*, un des disciples de Théodore, vécut à Athènes, et est plus fameux par ses bons mots que par sa philosophie. C'est lui qui, d'après Diogène de Laërte, dit que le plus malheureux des hommes est celui qui désire le plus ardemment le bonheur.

Les sentences de Bion se trouvent dans le vol. II du recueil de M. *Orelli*.

Un certain DENYS *d'Héraclée*, fils de Théophraste, avoit d'abord embrassé le système de Zénon; mais une ophthalmie dont il fut attaqué, et dont il souffrit beaucoup, lui arracha l'aveu que la douleur est un mal; c'étoit renoncer au stoïcisme. Denys donna sur-le-champ dans un excès opposé; il embrassa la philosophie cyrénaïque. Le surnom d'*Apostat*, Μεταθέμενος, lui fut donné alors. Diogène cite plusieurs ouvrages que Denys avoit composés; ils traitoient de l'Apathie, de la Volupté, des Richesses, etc.

2°. *École de Mégare.*

Deux disciples d'Euclide de Mégare prolongè-

[1] Præpar. Evang., lib. II, c. 2.

rent l'existence de sa philosophie dans cette période ; ce furent Eubulide et Stilpon.

EUBULIDE *de Milet* fut contemporain d'Aristote et son adversaire. Il inventa la plupart des fameux sept syllogismes qui dès lors furent la terreur des écoles [1].

Son disciple ALEXINUS *d'Elide* fut surnommé *Elenxinus*, l'Ergoteur (de ἔλεγχος, argument). Il fut l'antagoniste prononcé de Zénon de Citium.

Un autre disciple d'Eubulide, APOLLONIUS, fut surnommé *Cronus*, c'est-à-dire Saturne : cette épithète passa à son élève DIODORE *d'Iasus*, qui soutenoit la nécessité de ce qui existe, et se rendit célèbre par l'invention du syllogisme *cornu*. Il mou-

[1] Ces sept syllogismes portent les noms suivans : *le Couvert*, Εγκεκαλυμμένος · *le Chauve*, Φαλακρός · *le Menteur*, Ψευδόμενος · *l'Electre*, Ἠλέκτρα · *le Caché*, Διαλανθάνων · *le Sorite* ou *Accumulant*, Σωρείτης · *le Cornu*, Κερατίνης. (DIOG. LAERT., II, 108.) Voici quelques exemples de l'emploi de ces syllogismes.

Le Couvert. Eubulide faisoit couvrir de la tête aux pieds un homme connu ; puis il demandoit à un de ses auditeurs : Connois-tu cet homme ? Sur la réponse négative, il argumentoit ainsi : Tu ne connois pas cet homme ; *or* cet homme est ton ami ; *donc*, tu ne connois pas ton ami.

Le Chauve. Qu'est-ce qu'un chauve ? — Celui qui n'a pas de cheveux. — Mais s'il en avoit un seul, seroit-il encore chauve ? — Oui, sans doute. — Mais s'il en avoit deux, trois, quatre ? En poussant ces questions, Eubulide forçoit ses adversaires de convenir que l'homme ayant un seul cheveu n'étoit pas chauve.

Le Menteur. Epimenide a dit que tous les Crétois sont menteurs ; *or* Epimenide étoit Crétois ; *donc* il a menti ; *donc* tous les Crétois ne sont pas menteurs ; *donc* Epimenide n'a pas menti ; *donc* les Crétois sont menteurs. Il faut remarquer que les Eristiques ne permettoient pas qu'on répondît autrement que par *oui* ou *non* à ces questions, qui ainsi devenoient *insolubles*.

rut, dit-on, de chagrin, pour n'avoir pu résoudre sur-le-champ une difficulté qu'on lui avoit proposée à un banquet chez le roi Ptolémée I. Diogène qui nous rapporte cette historiette, ajoute [1] que ce fut pour s'en moquer que le roi lui donna le surnom de Cronus; mais le compilateur ne nous explique pas la pointe de cette plaisanterie royale.

Quant à Stilpon *de Mégare*, il jouissoit d'une grande réputation en Grèce, comme homme et comme philosophe. « Stilponem, Megaricum philosophum, dit Cicéron [2], acutum sane hominem et probatum temporibus illis accepimus. Hunc scribunt ipsius familiares et ebriosum et mulierosum fuisse; neque hoc scribunt vituperantes, sed potius ad laudem. Vitiosam enim naturam ab eo sic edomitam et compressam esse doctrina, ut nemo umquam vinolentum illum, nemo in eo libidinis vestigium viderit. »

Deux fois sa ville natale fut prise pendant que Stilpon l'habitoit; une fois par Démétrius Poliorcète, et la seconde fois par Ptolémée I. Les deux vainqueurs donnèrent ordre d'épargner sa maison et sa vie. Ptolémée voulut même l'engager à aller en Egypte; mais tout en acceptant les présens du roi, le philosophe résista à ses instances.

Stilpon nioit la réalité des idées générales (c'est-à-dire des idées de genres et d'espèces), et préluda ainsi à la fameuse dispute qui dans le moyen âge

[1] II, 111.
[2] De fato, c. 5.

divisa les *Réalistes* et les *Nominaux*, et qui dura jusqu'au dix-huitième siècle. On croit pourtant que Stilpon n'avança sa thèse que pour embarrasser les sophistes. Il laissa plusieurs dialogues qui, d'après le jugement de Diogène de Laërte, étoient froidement écrits : il ne nous en est rien parvenu. Son disciple Zénon de Citium fut le fondateur de l'école du Portique.

Un autre disciple de Stilpon, MENEDÈME *d'Erétrie*, est le fondateur d'un rejeton de l'école de Mégare, qui est connu sous le nom d'école d'Erétrie. Il a vécu du temps d'Aratus et de Lycophron, et étoit un homme grave, sévère pour lui-même et envers les autres, et, comme son maître, de mœurs irréprochables. Ses concitoyens le chargèrent de missions politiques auprès de Ptolémée et de Lysimaque, et Josephe dit qu'il fut présent au banquet que le roi d'Egypte donna aux Septante interprètes du Pentateuque. Après sa mort, la reconnoissance des Erétriens lui érigea une statue.

Menedème aimoit à disputer sur des questions philosophiques, et il supportoit sans humeur la contradiction. Sa principale arme contre les sophistes étoit le rejet de toute proposition négative. Menedème n'a rien écrit. Comme il adoptoit quelques dogmes de Platon, on peut le compter parmi les précurseurs de l'éclecticisme.

Ce philosophe a été le héros d'une pièce satyrique de Lycophron. Si Diogène de Laërte veut faire passer ce morceau pour un éloge de Menedème,

dont Lycophron étoit l'ami, cette assertion est contraire à d'autres données, d'après lesquelles le philosophe étoit représenté dans la pièce sous l'image de Silène dirigeant le chœur des Satyrs. Le ton de persifflage a peut-être trompé Diogène.

CHAPITRE XL.

D'Aristote et des philosophes Péripatéticiens.

Le fondateur de l'école des Péripatéticiens fut le plus grand et le plus célèbre de tous les philosophes de l'antiquité, Aristote.

Aristote *de Stagire*, ville de Macédoine, située sur le golfe de Strymon, naquit Ol. XCIX, 1, l'an 384 avant J.-C. Son père, Nicomaque, de la famille des Asclépiades [1], étoit médecin d'Amyntas, roi de Macédoine. Sa mère s'appeloit Phæstias. Après la mort de Nicomaque, il fut élevé par un certain Proxène à Atarné en Mysie. Dans sa jeunesse il se destina à la médecine, et c'est sans doute à ce genre d'études qu'il dut ce goût pour l'histoire naturelle qu'il développa dans la suite. A l'âge de dix-sept ans il se rendit à Athènes, et fut pendant vingt ans le disciple de Platon. Ce qu'Elien et d'autres racontent des dissensions qui s'élevèrent entre le maître et le disciple, n'est puisé que dans des écrivains des temps postérieurs, et ne mérite aucune croyance.

Néanmoins, ce ne fut pas le plus grand de ses

[1] Voy. Mémoires sur Hermias, par *Larcher*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. CXLVIII, p. 200.

disciples que Platon nomma son successeur; il l'exclut probablement, parce que celui-ci n'avoit pas compris son système sur les idées. Après la mort du maître, Aristote se rendit de nouveau à Atarné, et y vécut pendant quelque temps dans la familiarité d'un de ses anciens disciples, Hermias, qui, à l'époque où il suivoit les cours d'Aristote, étoit l'esclave d'un certain Eubule, mais qui alors étoit souverain d'Atarné. Pythias, sœur ou nièce de ce prince, devint l'épouse du philosophe.

Après la mort d'Hermias, Aristote et Xénocrate de Chalcédoine, qui vivoit aussi à Atarné, se retirèrent à Mitylène. Bientôt après [1], Philippe, roi de Macédoine, appela le premier à sa cour, pour présider à l'éducation de son fils Alexandre, âgé alors de treize ans. Aristote inspira à son élève cet amour des lettres dont il donna par la suite tant de preuves; il l'instruisit dans toutes les branches, même les plus abstraites de la philosophie. Aristote voua cinq à huit années à l'éducation d'Alexandre; car les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point. Son élève étant monté sur le trône, Aristote lui laissa son neveu Callisthène, et se retira à Athènes; ou, selon une opinion plus vraisemblable, il accompagna le roi jusqu'en Egypte, et ne revint à Athènes que l'an 331 avant J.-C., avec les matériaux qu'il avoit recueillis pour son Histoire des Animaux.

Il y érigea une école dans un bâtiment nommé Lycée (d'après un temple dédié à Apollon Ly-

1 Ol. CXI, 1 = 343 ans avant J.-C.

cius). Cette école fut nommée l'*École des Péripatéticiens*; soit parce qu'Aristote enseignoit en se promenant (περιπατῶν), soit parce que son auditoire se trouvoit dans les salles (ἐν περιπάτοις) du Lycée. Il y donnoit deux espèces de leçons; les unes, où tout le monde étoit admis, avoient pour objet les connoissances les plus usuelles de la vie commune; les autres étoient destinées exclusivement à ses disciples. C'est à cause de cette distinction que, par la suite, les ouvrages d'Aristote ont été divisés en *ésotériques* (intérieurs) ou *acroatiques* (scientifiques), et en *exotériques* (extérieurs). Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il éprouva à Athènes quelques persécutions qui l'engagèrent à se rendre à Chalcis en Eubée, où il mourut de poison ou de maladie, à l'âge de soixante-trois ans.

« Aristote étoit doué du génie le plus éminemment philosophique que la nature ait jamais donné en partage à aucun homme. Il avoit créé un système de philosophie fondé sur la raison, sur l'expérience, et n'avoit presque rien sacrifié à l'imagination [1]. » Il avoit embrassé toutes les branches des connoissances humaines cultivées de son temps:

1 Ce passage, et quelques autres de cet article, marqués de guillemets, sont tirés de la Biographie universelle; c'est sans doute par une faute typographique que, vol. II, p. 458 de cet ouvrage, les écrits d'Aristote sont divisés en *ésotériques* et *acroatiques*. Ces deux mots sont synonymes. AULUGELLE dit (XX, 5): Ἐξωτερικὰ dicebantur, quæ ad rhetoricas meditationes, facultatem argutiarum, civiliumque rerum notitiam conducebant. Ἀκροατικὰ autem vocabantur, in quibus philosophia remotior subtiliorque agitabatur; quæque ad naturæ contemplationes, disceptationesve dialecticas pertinebant. »

il les a classées et leur a donné une forme scientifique. « Platon et lui sont les chefs des deux grands partis qui ont divisé la philosophie jusqu'à nos jours : l'un qui attribue aux idées générales une existence indépendante, et qui prétend conclure de la définition des choses à leur nature ; et l'autre, qui affirme, au contraire, que nos idées générales ne naissent que par abstraction, et ont, dans l'observation et dans l'expérience, leurs premières racines. »

Quem dubito, dit Quintilien en parlant d'Aristote, scientia rerum an scriptorum copia, an eloquendi suavitate, an inventionum acumine, an varietate operum clariorem putem. Aristote surpassoit infiniment son maître en connoissances tenant aux sciences naturelles ; c'étoit un esprit beaucoup plus systématique ; mais Platon avoit plus d'imagination, de sensibilité et d'originalité ; il possédoit mieux les sciences mathématiques que son disciple. Sans désapprouver la méthode de Platon de donner à ses ouvrages la forme du dialogue, Aristote s'y conforma peu ; il se servit d'une méthode plus sévère, plus scientifique, qu'on appelle acroatique. Il y prouva sa force et sa supériorité.

Toute la philosophie d'Aristote repose sur ces deux principes ; l'un qui admet comme vraies les propriétés reconnues par l'expérience, sans s'inquiéter si ces propriétés sont cachées ou qu'elles tombent sous les sens ; le second d'après lequel l'esprit est une *table rase* qui ne reçoit que de l'ex-

périence les germes de ses idées. Aristote est l'auteur de la plupart des définitions et des termes philosophiques dont on s'est servi jusqu'à nos jours; il a donné le premier système de logique, et il l'a donné si parfait, que les philosophes modernes n'ont eu presque rien à y ajouter. Il est l'inventeur de la théorie des syllogismes, par laquelle tous ces sophismes qui, avant lui, faisoient le tourment des philosophes, ont été réduits au néant. La psychologie, la rhétorique et la poétique lui doivent leur forme scientifique. Dans les deux dernières sciences, il a établi des règles saines et ingénieuses qui seront éternellement respectées malgré les tentatives du mauvais goût de renverser ces barrières salutaires au-delà desquelles il n'y a qu'exagération. Il est le père de l'histoire naturelle, et le plus ancien écrivain en physiognomonique. Sa physique est foible, et l'*horreur du vide* qu'il imagina est une erreur qui n'a été détruite que par des expériences faites long-temps après lui, et à l'aide d'instrumens qu'il ne possédoit pas. Sa métaphysique est un premier essai dans une science nouvelle; ses connoissances astronomiques sont bornées, quoique Callisthène lui ait envoyé une série d'observations astronomiques des Babyloniens, qui remontoient à dix-neuf cent trois ans. Sa morale et sa politique sont défectueuses, et ne s'élèvent pas assez aux premiers principes. On reproche ordinairement à Aristote d'avoir été athée, ou plutôt de ne pas avoir tiré une ligne de sépara-

tion assez déterminée entre Dieu et le monde. Ce reproche lui a été fait dans l'antiquité; mais des philosophes modernes en ont voulu prouver l'injustice [1]. Son style est simple et précis, mais quelquefois obscur, soit à force de concision, soit parce qu'Aristote se sert de mots inusités. Jamais cet écrivain ne sacrifie aux Graces; il dédaigne ces images, ces comparaisons, ces fictions et ces allégories qui charment dans Platon. Aristote est toujours sévère, sec et sans chaleur.

Aristote a composé un grand nombre d'ouvrages, mais il n'en a publié que très-peu, probablement ceux que nous avons appelés exotériques. A sa mort, qui eut lieu la même année où Démosthène s'empoisonna [2], les manuscrits des ouvrages ésotériques passèrent entre les mains de Théophraste, son disciple, et après celui-ci, par disposition testamentaire, entre celles de Nélée de Scepsis. Les héritiers de ce dernier craignant d'être inquiétés pour le trésor qui leur étoit échu, par les rois de Pergame, dans les états desquels Scepsis étoit située, les cachèrent dans une cave où ils restèrent cent quatre-vingt-dix ans, exposés à l'humidité. Dans la suite, ils furent achetés par un certain Apellicon, riche citoyen d'Athènes, à l'époque de Mithridate-le-Grand, lequel les transporta à Athènes, d'où Sylla les envoya à Rome, et permit à tout le monde d'en prendre des copies. Une de ces copies,

[1] *Vater* Vindiciæ theologiæ Aristotelicæ. Lips. 1795.
[2] Ol. CXIV, 3 = 322 ans avant J.-C.

faite par l'affranchi Tyrannion, étant tombée entre les mains d'ANDRONICUS *de Rhodes*, celui-ci les mit en ordre, y ajouta des sommaires, et les revit avec beaucoup de soin.

Dès-lors les Péripatéticiens, qui, n'ayant pas connu les écrits acroatiques de leur maître, s'étoient jetés dans de vaines disputes de mots, se mirent à professer la véritable doctrine d'Aristote. « Cette philosophie, long-temps négligée par les Grecs, à l'imagination riante desquels elle ne convenoit point, et par les Romains, à qui toute philosophie spéculative étoit assez indifférente; condamnée par les premiers Romains qui furent presque tous des Platoniciens outrés, reprit faveur chez les Arabes, et fut introduite par eux, dans le moyen âge, en Europe, où on lui voua un culte tout-à-fait superstitieux. » Lorsque Descartes, malgré les persécutions qu'il s'étoit attirées, eut réussi à détruire la philosophie d'Aristote, elle tomba dans un mépris qu'elle ne méritoit pas, jusqu'à ce que Newton et Locke la relevèrent et lui assignèrent la véritable place qu'elle doit occuper.

La *Vie* d'Aristote a été écrite par DIOGÈNE *de Laerte* dans le cinquième livre de ses Vies des Philosophes, par HÉSYCHIUS *de Milet* et par SUIDAS dans leurs Glossaires. On attribue à AMMONIUS, fils d'Hermias, une Notice biographique sur ce philosophe, qui se trouve en tête de son Commentaire sur les Catégories; mais cette notice est probablement de JEAN PHILOPONUS. On a en-

core quelques Vies d'Aristote par des anonymes.

Il existe un grand nombre de *Commentaires* anciens sur les ouvrages d'Aristote; et ce n'est pas exagérer que de dire que tous les travaux des Péripatéticiens se bornèrent à commenter les ouvrages de leur maître. Nous indiquerons brièvement les noms des commentateurs à la suite de chaque ouvrage d'Aristote; mais nous renvoyons pour plus de détail, et surtout pour la série des éditions, aux endroits où il sera question des Péripatéticiens, selon le siècle où chacun d'eux a vécu.

Pour mettre quelque ordre dans la nomenclature des ouvrages d'Aristote, nous allons les classer en treize sections : ouvrages de logique, de métaphysique, de psychologie et de physiognomonique, de rhétorique, de poésie et de poétique, de morale, de politique, de mathématiques, de physique, d'histoire naturelle, d'économie et d'histoire, enfin lettres[1].

Ouvrages de Logique.

1. Les éditeurs d'Aristote comprennent sous le nom d'*Organon* la collection de tous ses ouvrages de logique, formant quatorze livres, dont voici les titres :

Κατηγορίαι, *Catégories*, ou principes de toutes sciences, *Prædicamenta*.

[1] Nous parlerons à la fin de cet article, des éditions complètes des Œuvres d'Aristote; mais nous indiquerons, à chaque ouvrage, les éditions manuelles et modernes qui peuvent en exister. Il seroit trop long de donner la liste de toutes les éditions de parties détachées.

Περὶ Ἑρμηνείας, *de l'Interprétation*, ouvrage peut-être apocryphe, qui traite des idées et des propositions formant des parties de syllogismes.

Ἀναλυτικὰ πρότερα καὶ ὕστερα, *Analyse*, ou théorie des syllogismes, en deux parties, composées chacune de deux livres.

Τοπικὰ, *de Locis*, en six livres; c'est une logique complète.

Περὶ σοφιστικῶν Ἐλέγχων, *des Sophismes*, en deux livres.

Ces cinq ou six ouvrages renferment un système complet de l'art de penser, et les deux derniers surtout constituent la logique d'Aristote.

Des nombreux commentaires qui ont expliqué et interprété ces ouvrages, ceux des philosophes suivans nous restent : ALEXANDRE *d'Aphrodisie*, PORPHYRE, DEXIPPE, THEMISTIUS, AMMONIUS, fils d'Hermias, JEAN PHILOPONUS, SIMPLICIUS, LEO MAGENTENUS, St. JEAN *de Damas*, MICHEL PSELLUS, MICHEL *d'Éphèse*, JEAN ITALUS ou Hypatus, THÉODORE PRODROME, EUSTRATE, APOLLINAIRE, DAVIDES. Parmi ces commentaires, il y en a d'inédits : tels sont nommément ceux des deux derniers. Un certain GEORGIUS a fait, en grec, un abrégé de la philosophie ou de l'Organon d'Aristote [1].

Le troisième livre du traité d'APULÉE, *de Habitudine doctrinarum*, lequel porte le titre particulier Περὶ Ἑρμηνείας *sive de Syllogismo categorico*, est un

[1] Cet ouvrage a été publié sous le titre de Compendium philos. Arist., en grec et en latin, par *Jean Wœgelin*, Augsbourg, 1608, in-8°.

commentaire du traité d'Aristote sous le même titre. Il reste aussi des commentaires de BOECE sur cet ouvrage et sur les Catégories. Le même philosophe est auteur d'une traduction de l'ouvrage de Sophisticis Elenchis, qui nous reste également.

Une partie des traités composant l'Organon fut imprimée en *latin*, par *Ulric Gering*, Paris, 1478, in-fol.

La *première édition* du texte grec est celle qui forme le premier volume de l'édition des œuvres d'Aristote par *Alde*, 1495, in-fol. *Bern. Giunta* la réimprima à Florence, 1521, in-4°. Les éditions grecques-latines de *Jules Pacius*, Morges, 1584; Francfort, 1597, 1598; Genève, 1605; Hanau, 1606, 1611, 1623; Helmstædt, 1682, toutes in-4°, ont des variantes tirées de manuscrits.

Ouvrages de Métaphysique.

2. Τῶν μετὰ τὰ Φυσικὰ βιβλία ιδ, *Métaphysique*, en quatorze livres.

Le mot de métaphysique ne se trouve ni dans Aristote, ni dans aucun philosophe grec ou romain antérieur à Nicolas de Damas. On prétend qu'il doit son origine à un hasard; et, en effet, en prenant ce mot d'après son étymologie, il n'exprime rien moins que la science qu'il sert à désigner, et qu'on appelleroit beaucoup mieux la *haute philosophie*. Voulant mettre en ordre les écrits d'Aristote, Andronicus de Rhodes les distribua, dit-on, en diverses classes ou catégories, tels qu'ouvrages de logique, de rhétorique, de poétique, etc.; la dernière section comprenoit les ouvrages de physique. Cependant il lui resta un certain nombre d'ouvrages qu'il n'avoit

pas trouvé à placer, parce qu'étant les premiers essais d'une science nouvelle, ils n'étoient facilement entrés dans aucun des cadres qu'il avoit choisis. Dans cet embarras, Andronicus les réunit en un seul corps auquel il assigna son rang *après les ouvrages de physique*. On les cita d'après la place qu'ils occupoient dans le recueil général, et la haute philosophie, qui est l'objet de ces livres, conserva le nom bizarre de métaphysique. Cependant Andronicus auroit pu donner à cette science un nom plus convenable; avec un peu plus d'attention, il l'auroit trouvé dans les écrits d'Aristote: car il paroît que nos livres de métaphysique sont ces mêmes Λόγοι ἐκ τῆς πρώτης Φιλοσοφίας, *Discours de la première Philosophie*, qu'Aristote cite en plusieurs endroits.

On a beaucoup disputé sur l'authenticité des quatorze traités réunis sous le titre de Métaphysique. Quelques-uns de ces écrits sont évidemment d'Aristote; d'autres paroissent lui avoir été faussement attribués. Cet assemblage de parties, les unes authentiques, les autres apocryphes, qui nous paroît si extraordinaire dans le premier moment, n'a pourtant rien qui doive nous étonner, pourvu que nous fassions attention que chez les anciens chaque *livre*, c'est-à-dire chaque section d'un ouvrage de littérature, formoit une partie vraiment détachée, et qu'on ne connoissoit pas notre manière de réunir les sections d'un ouvrage par le moyen de titres bien précis, de divisions et de subdivisions clairement

exprimées, et de tables des matières. La confusion qui a eu lieu à l'égard de la métaphysique d'Aristote, s'explique encore par le récit d'Asclépius de Tralles. Ce philosophe, dans son Commentaire inédit, raconte qu'Aristote ayant envoyé à Eudème de Rhodes le manuscrit de son ouvrage sur la première philosophie, cet ami ne jugea pas à propos de le publier, et que l'auteur étant mort dans l'intervalle, quelques portions du livre se perdirent. Les descendans d'Eudème, sans avoir égard aux intentions de leur aïeul, rassemblèrent ce qui restoit de l'ouvrage de son ami, et en remplirent, autant que cela étoit possible, les lacunes par d'autres écrits d'Aristote [1]. Ce récit est confirmé par Jean Philoponus, qui assure que le second livre des Métaphysiques a été rédigé en entier par PASICRATE *de Rhodes*, frère d'Eudème, et un des disciples du philosophe de Stagire.

Cela étant, le troisième livre, qui est en liaison intime avec le second, n'est pas plus authentique que celui-ci ; ou si l'on veut que les trois premiers livres soient d'Aristote, il faut admettre qu'ils sont des fragmens de traités qui étoient étrangers à la métaphysique d'Aristote. Celle-ci commence véritablement au quatrième livre, dont l'introduction suffit pour faire voir que c'est une tête d'ouvrage. Le cinquième livre est dans le même cas que les

[1] Voy. Notice des ouvrages manuscrits d'Asclépius de Tralles, par *de Sainte-Croix*, dans le Magasin encyclopédique, cinquième année, vol. III, p. 363.

trois premiers; il forme un ouvrage particulier dans lequel Aristote explique les termes techniques qui étoient usités de son temps, tels qu'ἀρχὴ, *principium*; αἴτιον, *caussa*; στοιχεῖον, *elementum*; φύσις, *natura*; ἀναγκαῖον, *necessarium*; τὸ ἕν, *unum*; τὸ ὄν, *ens*; οὐσία, *substantia*; ταὐτὰ, ἕτερα, διάφορα, καὶ ὅμοια, *eadem*, *diversa*, *differentia et similia*, etc.

Le sixième livre fait immédiatement suite au quatrième, et devroit par conséquent être appelé deuxième de la Métaphysique. Les septième, huitième et neuvième en sont le complément. On peut douter du dixième, qui renferme la répétition de choses qui avoient déjà été dites dans le quatrième et le cinquième. Le onzième et le douzième, d'après les anciennes éditions, ou les treizième et quatorzième dans la distribution adoptée par *Duval*, sont évidemment supposées; ils contiennent une foule de passages pris mot à mot de divers écrits d'Aristote ou de livres d'autres métaphysiciens; ils renferment même des morceaux qui sont en contradiction avec sa philosophie. Les treizième et quatorzième (onzième et douzième de *Duval*) font partie de la haute philosophie d'Aristote et suite au neuvième livre. D'après *Samuel Le Petit* et *Buhle*, ces livres sont ceux que les anciens citent sous le titre περὶ Φιλοσοφίας, *de la Philosophie*, et περὶ τἀγαθοῦ, *du Bien*[1]. M. *Brandis*, au contraire[2], soutient que les

[1] Voy. *J.-G. Buhle* über die Æchtheit der Metaphysik des Aristoteles, dans Bibliothek für alte Lit. u. Kunst, n. III, p. 1.

[2] Voy. *Chr.-Aug. Brandis*, Diatr. de perditis Aristotelis libris de ideis et de bono in philosophia. Bonnæ, 1823, in-8°.

deux titres *de la Philosophie* et *du Bien* appartenoient à un même ouvrage en trois livres, qui ne se trouve pas dans la Métaphysique. S'appuyant de quelques passages de Simplicius et de Suidas, il croit que cet ouvrage *expliquoit* la doctrine secrète, ésotérique et non écrite (ἄγραφα) de Platon, tandis que dans la Métaphysique, Aristote *rapporte et réfute* les opinions du maître. L'ouvrage, également perdu, περὶ ἰδεῶν, *réfutoit* sa doctrine *des idées.*

Il existe des commentaires et des scholies sur une partie ou la totalité des livres de métaphysique d'Aristote, par ALEXANDRE *d'Aphrodisie*, SYRIANUS, AMMONIUS, fils d'Hermias, et ASCLEPIUS *de Tralles*, ainsi que par l'Arabe AVERRHOES (Abou Valid Mohammed Ben Ahmed Ben Roschd), médecin de Cordoue, au douzième siècle.

Une traduction latine des livres de métaphysique d'Aristote, faite, non sur le texte grec, mais sur la version arabe d'*Averroès*, lequel, à son tour, avoit travaillé, non sur l'original, mais sur une traduction en langue syriaque, fut publiée à Padoue, 1474, en 3 vol. in-fol., par *Laurent Canozi di Lendenara*. La traduction du commentaire d'Averroès y est jointe.

La *première édition* du texte grec a été donnée par Alde, dans le quatrième volume des Œuvres complètes d'Aristote, Venise, 1497. Elle fut suivie de près par celle de *Pylick de Gzeytz* (Zeitz), imprimée à Leipzig par *Martin Landspergk* de Würtzbourg, 1499, in-fol.

La Métaphysique fut encore publiée avec le commentaire de *St. Thomas d'Aquin*, Venise, 1502, in-fol., et avec la traduction du cardinal *Bessarion*, par *Henri Etienne*, Paris, 1515, in-fol. (réimprimée en 1542, in-4°). La dernière édition a été donnée par M. *Chr.-Aug. Brandis*, avec scholies, Berlin, 1823, 2 vol. in-8°.

3. Πρὸς τὰ Ξενοφάνους, πρὸς τὰ Ζήνωνος, πρὸς τὰ Γοργίου, *des Opinions* (physiques et métaphysiques) *de Xénophane, de Zénon et de Gorgias*, en trois livres. Sous ce titre, les copistes ou les commentateurs ont réuni des fragmens de trois ouvrages différens. Le premier porte un faux titre; il y est question, non de Xénophane, mais de *Melissus de Samos*[1].

Ouvrages de Psychologie et de Physiognomonique.

4. Περὶ Ψυχῆς, *de l'Ame*, en trois livres, un des ouvrages les plus achevés, mais aussi des plus difficiles d'Aristote.

Nous avons des commentaires ou paraphrases sur cet ouvrage par THEMISTIUS, JEAN PHILOPONUS, SIMPLICIUS, THEODORUS METOCHITA et SOPHONIAS, ainsi qu'en arabe par *Averroès*.

Canozi di Lendenara imprima, en 1472, à Padoue, in-fol., une traduction latine de cet ouvrage, faite sur la version arabe d'Averroès, et celle du commentaire de ce médecin.

Les dernières éditions du texte grec paroissent être celles de *Julius Pacius*, Francof., 1596 et 1621, et Hanau, 1611, toutes in-8°, et ayant la traduction.

5. Φυσιογνωμονικά, *Physiognomonique*. Diogène et

[1] Voy. *G.-G. Fülleborn*, liber de Xenophane, Zenone, Gorgia, Aristoteli vulgo tributus. Halæ, 1789, in-4°. — *J.-G. Buhle*, Historia Pantheismi inde à Xenophane, dans Comment. soc. reg. Scient. Gotting., vol. X. — *G.-L. Spalding*, Commentar. in primam partem libelli de Xenophane, etc., præmissis vindiciis philosophorum Megaricorum. Berolini, 1793, in-8°.

Stobée citent un ouvrage d'Aristote portant ce titre; mais comme les anciens commentateurs n'en parlent pas, et que le texte que nous avons est peu digne du philosophe de Stagire, il pourroit bien être apocryphe.

Cet ouvrage se trouve dans la collection de *J. G. F. Franz*.

Ouvrages de Rhétorique.

6. Τέχνη ῥητορικὴ, *Rhétorique* ou *Art oratoire*, en trois livres, un des ouvrages les plus estimés qui nous soit parvenu de l'antiquité. Aristote est encore regardé de nos jours comme législateur de l'art oratoire.

Il existe un Commentaire d'Aspasius sur la Rhétorique, et des Scholies d'un certain Stéphanus, Péripatéticien d'ailleurs inconnu. Ni l'un ni les autres n'ont été imprimés, aussi peu qu'une paraphrase très-ancienne et très-savante qui s'est conservée. En revanche on a imprimé les scholies d'un inconnu qui cite St. Basile; ce qui prouve qu'il n'est pas antérieur au quatrième siècle [1].

Une traduction latine de la Rhétorique, faite sur le texte grec, par *Lanzelot de Zerlis*, fut imprimée à Venise, 1481, in-fol. La *première édition* du texte parut dans la Collection rhétorique d'Alde, de 1508. Il fut très-souvent réimprimé depuis. Parmi les nombreuses éditions du seizième et du dix-septième siècle, nous n'indiquerons que celle de *Barth. Zanetti* ou *J.-Fr. Trincavel*, Venise, 1536, in-8°; celle de *Franç. Robortelli*, Florence, 1548, in-fol., avec un texte corrigé sur

[1] Εἰς τὴν Ἀριστοτέλους Ῥητορικὴν Ὑπόμνημα ἀνώνυμον. Paris, 1539, in-fol.

manuscrits; celle de *Pierre Vettorio*, Venise, 1548, in-fol., qui a servi de base à celle de *Guill. Morel*, Paris, 1559, in-4°; celle de *Théod. Goulston*, Londres, 1619 et 1696, in-4°.

Dans le dix-huitième siècle, la Rhétorique a été imprimée trois fois : Cambridge, 1728, in-8°; Oxford, 1759, in-8°, par les soins de *Holwel*, et Leipzig, 1742, in-4°, par *F.-W. Reitz* et *Ch. Garve*.

7. Ῥητορικὴ πρὸς Ἀλέξανδρον, *Rhétorique adressée à Alexandre*. Cet ouvrage est destiné aux simples amateurs, et fait par conséquent partie des écrits exotériques d'Aristote. Son authenticité est douteuse : quelques savans l'ont attribué à ANAXIMÈNE *de Lampsaque* [1], parce que Quintilien, en rapportant les divisions de la rhétorique, telle qu'on la trouve dans l'ouvrage dont nous parlons, cite Anaximène comme l'auteur de ce livre. D'autres ont, avec plus de vraisemblance, revendiqué cet ouvrage à CORAX *de Syracuse* [2].

Poésies et Poétique.

8. Diogène Laërce et Athénée nous ont conservé un Scolie d'Aristote [3]. C'est un *Hymne à la Vertu* adressé à Hermias, prince d'Atarné, et un morceau sublime de poésie.

Publié seul, avec version et commentaire, par *Gu. A. F. Gensler*. Jena, 1815, in-8°.

[1] Voy. p. 200 de ce vol.

[2] Cette dernière hypothèse appartient à M. *Garnier*. Voy. Mémoires de l'Institut royal de France, classe d'histoire et de littérature anciennes, vol. II, p. 44.

[3] Nous demandons la permission de distinguer *le* Scolie de *la Scholie*, quoique plusieurs littérateurs emploient les deux mots au féminin.

9. On a aussi, sous le titre de Πέπλος, *Voile*, une collection de cinquante et quelques épitaphes pour les héros nommés dans le catalogue des vaisseaux de l'Iliade, chacune composée d'un hexamètre et d'un pentamètre. Cette collection est attribuée à Aristote, sur la foi d'Eustathe, qui, dans son Commentaire sur l'Iliade, dit que, d'après Porphyre, le philosophe fit une suite d'épigrammes sur les héros d'Homère[1]. On nommoit peplos le voile du vaisseau qui, placé sur des machines dérobées par des tapis aux yeux des spectateurs, étoit promené dans la procession solennelle des Panathénées. Sur ce voile étoient brodés la victoire de Minerve sur les Titans et les portraits de plusieurs héros grecs. Aristote nomma ainsi ses épigrammes, parce qu'elles formoient une espèce de galerie de portraits. AUSONE a imité ou traduit une partie de ces épigrammes, sous le titre de Epitaphia heroum qui bello Troico interfuerunt.

Henri Étienne donna la *première édition* du Peplus d'après un manuscrit de Florence, où l'auteur de ce recueil n'est pas nommé, à la suite de son édition de l'Anthologie de Planudes, 1566, in-4°. *Guill. Canter* le fit imprimer, la même année, à Bâle, in-4°, sous le nom d'Aristote, et avec une version. On le plaça ensuite dans les éditions de l'Anthologie et dans celles des œuvres d'Aristote. M. *Thomas Burgess* en donna une édition augmentée, d'après un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, à Durham (Dunalmi), 1798, in-12; réimprimée dans le Classical Journal, vol. XIV, p. 172. Il paroît que M. *Jacobs* ne connoissoit pas cette édition, lorsqu'il fit réim-

1 EUSTATH. ad Iliad. II, p. 216.

primet le Peplus dans le second volume de l'Anthologia Palatina, puisqu'il n'y donne que 54 distiques, au lieu de 58 qu'on trouve dans l'édition de M. Burgess.

10. Περὶ Ποιητικῆς, *de la Poëtique.* Dans ce traité, le plus ancien essai d'une théorie des beaux-arts, Aristote ne donne que les règles de l'épopée et de la tragédie, appuyées sur les exemples des grands maîtres. Il est évident que cet ouvrage n'est pas complet; mais est-ce l'ébauche seulement d'un ouvrage exécuté ensuite sur un plan plus étendu, ou bien est-ce un fragment de cette poétique d'Aristote en trois livres que citent les anciens? Les critiques ne sont pas d'accord sur cette question; mais d'après nous, M. *God. Hermann* a assez bien prouvé que l'ouvrage n'est qu'une ébauche, et cette circonstance explique l'extrême concision, disons mieux, l'âpreté du style de cet opuscule.

Il est remarquable que, dans la foule de commentaires que les anciens Péripatéticiens ont composés sur Aristote, il ne s'en trouve pas qui roule sur sa Poétique. Nous exceptons le seul Averroès, dont le commentaire, écrit en arabe, existe dans une version hébraïque, dans quelques bibliothèques publiques. Les modernes, au contraire, se sont beaucoup occupés de cet ouvrage, dont il a été imprimé un grand nombre d'éditions, de traductions et d'explications.

La Poétique d'Aristote, traduite de l'*arabe* en latin par *Hermannus Alemannus*, fut imprimée à la suite de la Rhétorique, dans l'édition de Venise, 1481, in-fol. Le traducteur

est peut-être ce comte de Vebringen, du onzième siècle, qui est connu parmi les historiens du moyen âge sous le nom de *Hermannus Contractus*. Une traduction faite sur l'original grec, par *George Valla*, parut à Venise, 1498, in-fol., à la suite de l'ouvrage du Monde et de quelques autres.

Le texte grec fut publié pour la *première fois* par Alde l'ancien, dans sa Collection de rhéteurs grecs, 1508. Nous allons indiquer quelques-unes des éditions postérieures.

Venise, 1536, in-8°, à la suite de la Rhétorique, par *J.-F. Trincavel*, chez *Zanetti*.

Venise, 1536, in-8°, chez les héritiers d'Alde, par *Alexandre de' Pazzi* (Paccius); édition souvent répétée.

Florence, 1548, in-fol., par *Franc. Robortelli*.

Paris, 1555, in-8°, chez *Guil. Morel*. Texte corrigé.

Florence, 1560, in-fol., chez les héritiers *Giunta*, par *Pierre Vettorio*; plusieurs fois réimprimée.

Bâle, 1570, in-4°, avec le commentaire de *Louis Castelvetro*.

Leide, 1610, in-8°; édition de *Dan. Heinsius*.

Padoue, 1613, in-fol, avec commentaire de *Paul Benius*.

Londres, 1619, in-4°; édition de *Théod. Goulston*, réimprimée en 1696.

Cambridge, 1676, in-8°, par *Jacq. Upton*.

Glasgow, 1745, in-8°. Jolie édition d'après Goulston.

Bâle, 1759, in-8°. Jolie édition d'après Vettorio.

Oxford, 1760, in-8°.

L'abbé *Batteux* donna à Paris, 1771, en 2 vol. in-12, Les quatre Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida, de Despréaux, avec les traductions. On y trouve une nouvelle révision du texte d'Aristote, faite avec le secours de manuscrits.

Thom. Winstanley publia à Oxford, 1780, in-8°, un texte critique, avec traduction.

La même année 1780, parut à Leipzig l'édition grecque-latine de *Harless*, avec des remarques utiles.

Cambridge, 1785, in-8°; édition de *Guill. Cooke*.

Leipzig, 1786, in-8°, par *F. W. Reiz*, nouvelle récension

du texte, sans note ni version. Le commentaire devoit être publié séparément; mais Reiz mourut avant de l'avoir achevé.

Oxford, 1794, in-fol., in-4° et in-8°. Edition de *Thom. Tyrwhit*, publiée après sa mort par *Thom. Burgess;* nouvelle récension. Réimprimée en 1806, in-8°.

Leipzig, 1803, in-8°, par M. *God. Hermann;* texte revu avec le plus grand soin; traduction nouvelle.

Palerme, 1815, in-8°. Edition de *Haus*, que nous ne connoissons que par des catalogues.

Leipzig, 1821, in-8°, par M. *Ern.-Aug.-Guil. Græfenhan;* texte critique, commentaire renfermant tout ce que les éditions antérieures ont de bon et d'utile.

Ouvrages de Morale.

11. Quatre ouvrages sur la morale sont attribués à Aristote : le premier seulement paroît authentique. Il porte le titre de Ἠθικὰ Νικομάχεια, *Morale adressée à Nicomachus*, son fils, en dix livres. C'est le premier traité scientifique sur cette matière, et une des plus belles productions de l'antiquité : il y règne une simplicité qui est quelquefois sublime; on y rencontre des remarques aussi fines que profondes sur la nature morale de l'homme.

Il existe une paraphrase de cet ouvrage, attribuée par les uns à ANDRONIC *de Rhodes* [1], et par les autres à OLYMPIODORE : peut-être est-elle de JEAN ANDRONIC CALLISTE, Grec, mort à Paris en 1478, ou d'HÉLIODORE *de Prusa*. Deux autres paraphrases, de GEORGE PACHYMÈRE et de JEAN CANTA-

[1] C'est sous ce nom que *Daniel Heinsius* a publié cette paraphrase, en grec et en latin, Leide, 1617, in-8°, après l'avoir donnée une première fois sans nom d'auteur, Leide, 1607, in-4°.

CUZÈNE, sont inédites. On a aussi une suite de commentaires sur cette Morale, par ASPASIUS, MICHEL *d'Ephèse* et EUSTRATIUS [1].

L'Ethique est le premier de tous les ouvrages d'Aristote qui ait été imprimé. Il existe plusieurs éditions anciennes de la traduction latine de *Leonardo Aretino*. Celle que *Conr. Sweynheim* et *Arn. Pannartz* publièrent à Rome, en 1473, in-fol., n'est peut-être pas plus ancienne qu'une autre sans date ni lieu d'impression, qu'on croit communément sortie des presses de *Jean Mentelin* de Strasbourg. Une troisième, également sans date, est in-4°. Une quatrième a été imprimée par *Conr. Bræm*, à Louvain, 1476, in-fol., en lettres majuscules, et une cinquième à Oxford, 1479, in-4°, en lettres dites gothiques. En 1488, il en parut une traduction françoise par *N. Oresme*, Paris, in-8°, chez *Verard*.

Le *texte grec* a aussi été imprimé dans le quinzième siècle, sans date, in-folio. Ce volume est de la plus grande rareté. Alde reçut ensuite, en 1498, ce texte dans le cinquième volume de son édition des œuvres complètes d'Aristote.

Nous allons indiquer quelques autres éditions.

Par *Henri Etienne*, Paris, 1502, 1510, 1516, in-fol.

Louvain, 1513, in-4°, chez *Théod. Martin* d'Alost.

Venise, 1536, in-fol., chez les *Alde*.

Florence, 1547, in-4°, chez *Giunta*, par *P. Vettorio*; souvent répétée.

1 Ces commentaires ont été publiés, réunis, sous le titre de Commentarii Græcorum in Nicomachea, en grec seulement, par *Paul Manuce*, Venise, 1636, in-fol., et d'après un autre manuscrit, mais en latin seulement, par *Jean-Bernard Felicianus*, avec la traduction du texte d'Aristote, Venise, 1541. Cette édition a été réimprimée à Paris en 1543, à Venise en 1589, à Helmstædt en 1662. Voyez *Schleiermacher*, über die griech. Scholien zur Nicomachischen Ethik des Aristoteles; dans Abhandl. der koen. Akad. der Wissenschaften in Berlin, 1816—1817, histor. philol. Classe, p. 263.

Paris, 1554 et 1555, en 2 vol. in-4°, chez *Adrien Tournebœuf*; édition réimprimée plusieurs fois.

Strasbourg, 1556, in-8°; édition de *Jean Sturm*.

Paris, 1565, in-4°; édition de *Denys Lambin*, réimprimée plusieurs fois à Paris et ailleurs.

Francfort, 1596, in-8°, avec le commentaire d'*Antoine Riccoboni*.

Paris, 1632, in-fol.; édition du P. *Tarquinius Gallucci*.

Helmstædt, 1660, in-4°; édition de *Samuel Rachel*.

Oxford, 1716, in-4°. Texte corrigé d'après des manuscrits, par *Guill. Wilkinson*; édition réimpr. à Oxford, 1809, in-8°.

Madrid, 1772, in-fol., chez *Ibarra*, soignée par *Ign. Lop. de Ayala*.

L'édition la plus moderne est celle de M. *Charles Zeil*, Heidelberg, 1820, 2 vol. in-8°. Le texte a été épuré à l'aide de manuscrits de Paris et de Breslau; il est accompagné de la traduction de Lambin, et d'un commentaire interprétatif pour lequel l'éditeur a extrait tout ce que celui d'Andronicus, parmi les anciens, et les observations des commentateurs modernes renferment de plus utile.

12. Ἠθικὰ μεγάλα, *la grande Ethique*, extraite du précédent ouvrage; par conséquent, elle ne devroit pas être intitulée ainsi. On doute très-fort de l'authenticité de ce traité.

13. Ἠθικὰ Εὐδήμεια, *Morale adressée à Eudème de Rhodes*, disciple d'Aristote, en sept livres. C'est encore un ouvrage regardé comme supposé. Quelques critiques pensent qu'il est d'Eudème lui-même, et que le titre veut dire Ethique d'Eudème.

14. Περὶ Ἀρετῶν καὶ Κακιῶν, *sur les Vertus et les Vices*. C'est un recueil de fragmens conservés par Stobée.

On trouve le traité des Vertus et des Vices dans la collection de *Jérome Wolf.* Il a été imprimé séparément, par les soins de *Cheradam,* Paris, 1529, in-4°, et avec Gemistus Pletho, Bâle, 1552, in-8°, et Oxford, 1752, in-8°. Cette édition est d'*Edouard Fawconer.*

Ouvrages de Politique.

L'ouvrage de politique le plus important qu'Aristote ait composé, Πολιτεῖαι πόλεων ρνη, *l'Etat politique de cent cinquante villes ou états,* est perdu. Une seule observation suffit pour faire sentir l'importance de cette perte : c'est que tout ce que nous savons par les anciens grammairiens et les scholiastes, sur la constitution d'Athènes, est tiré de cet ouvrage [1].

Un autre ouvrage perdu d'Aristote doit aussi exciter nos vifs regrets; nous n'en connoissons l'existence que par une citation d'Ammonius. Il est vrai qu'Harpocration [2] et Diogène de Laërte [3] le citent aussi, mais en n'employant que la moitié du titre; de manière que, sans Ammonius, on ne sauroit pas quel a été le sujet de ce livre. Le titre étoit: Δικαιώματα τῶν πολέμων, *du Droit de la guerre;* l'on voit par Ammonius qu'il y étoit question de ce qu'un ennemi peut se permettre avec justice contre celui auquel il fait la guerre [4].

[1] La constitution d'Athènes a été décrite par main de maître dans *Christ. Meiners* Geschichte der Künste und Wissenschaften in Griechenland und Rom; ouvrage resté imparfait.

[2] V. Δρυμός.

[3] V, 26.

[4] Ammonius de diff. verb., p. 98 ed. *Valckenær.*

15. Nous avons un ouvrage d'Aristote, intitulé : Πολιτικὰ ou πολιτικὴ Ἀκρόασις, *de la Chose publique*, en huit livres. C'est, avec l'Ethique, le chef-d'œuvre d'Aristote, le fruit d'une grande lecture et de longues méditations. Le philosophe avoit près de soixante ans quand il le rédigea. C'est une théorie de l'ordre politique, ou un droit public général, fondé sur l'histoire de tous les états de l'antiquité, et infiniment préférable à l'ouvrage de Platon qui porte le même titre. Aristote y traite de l'origine de la société, de celle des états, des constitutions existant de son temps, ou imaginées par les philosophes, de la meilleure constitution, et de l'administration publique.

La Politique d'Aristote est un de ses ouvrages les plus difficiles, soit à cause de la diction négligée et coupée qui lui est propre, soit à cause des fautes commises d'autant plus fréquemment par les copistes, qu'ils entendoient moins le texte qu'ils transcrivoient. Elle a trouvé plus de commentateurs parmi les modernes que parmi les anciens.

La traduction de *Leonardo Aretino* parut pour la première fois dans l'édition latine des œuvres d'Aristote, imprimée à Venise, 1489, 2 vol. in-fol., par *Bernardin de Tridino*, qui, dans d'autres ouvrages, s'est nommé *Stagninus de Montferrat.*

Le texte se trouva, pour la *première fois*, dans le vol. V. des Œuvres d'Aristote d'*Alde*, imprimé en 1498.

Autres éditions remarquables :

Paris, 1506, in-fol., par *Henri Etienne*; réimprimée plusieurs fois.

Paris, 1548, in-4°; édition de *J. Genesius Sepulveda.*

Paris, 1556, in-4°, chez *Guil. Morel.* Edition de *Pierre Vettorio*, plus d'une fois réimprimée.

Bâle, 1582, in-fol., avec le commentaire de *Denys Lambin* (lequel avoit paru en 1567) et celui de *Vettorio.*

Leide, 1621, in-4°; édition de *Daniel Heinsius.*

Helmstædt, 1637 et 1656, in-12, par *Conring.* Cet éditeur, d'ailleurs savant et spirituel, a marqué d'une astérisque plus de 150 passages, comme présentant des lacunes. C'est le style haché de l'auteur qui l'a trompé.

Une édition de la Politique, meilleure que toutes les précédentes, est celle de *J.-G. Schneider*, Francf.-sur-l'Oder, 1809, 2 vol. in-8°. Comme les manuscrits qu'on a consultés jusqu'à présent, ne fournissent presque rien pour corriger le texte, qui est très-corrompu, Schneider s'est contenté de conférer les anciennes éditions et versions. Il n'a donc pas donné une nouvelle *récension;* il a seulement donné une nouvelle *révision*, aussi soignée que le permettoient les matériaux qui étoient à sa disposition. Son commentaire est à la fois critique et exégétique; mais il ne s'arrête qu'aux passages qui offrent quelque difficulté. Schneider a adopté la traduction de Lambin jusqu'au 4e livre, et de là celle de Sepulveda; l'une et l'autre retouchées.

On a imprimé à Oxford, 1810, en 2 vol. in-8°, la Politique avec l'Economique, en grec et en latin.

Une dernière et très-bonne édition est celle de M. *Coray*, Paris, 1821, in-8°, avec des Prolégomènes et des notes en grec vulgaire.

M. *F. Gu. Kluge* a publié à part, sous le titre de Aristoteles de politia Carthaginiensium, Vratisl. 1824, in-8°, les passages du second livre où il est question de la constitution de Carthage. Il les a accompagnés d'un excellent commentaire.

Ouvrages de Mathématiques.

Il existe deux ouvrages de mathématiques d'Aristote, savoir:

16. Μηχανικὰ Προβλήματα, *Questions de Mécanique*, et

17. Περὶ ἀτόμων Γραμμῶν, *des Lignes insécables.*

Il a paru en 1812, à Amsterdam, in-8°, une bonne édition des *Questions de mécanique*, par M. *J.-P. van Cappelle.* L'éditeur a conféré quelques manuscrits de Leide et de Paris, corrigé la version, et ajouté un commentaire utile.

Quant au traité sur *les Lignes insécables*, il faut observer qu'il en existe une paraphrase faite par GEORGE PACHYMÈRE, que les premiers éditeurs ont prise pour l'ouvrage d'Aristote; mais le véritable traité de celui-ci se trouve pour la première fois dans l'édition lyonnoise des œuvres du philosophe, de 1590. *Henri Etienne* s'étoit, avant tout le monde, aperçu de l'erreur; il avoit publié cet ouvrage en 1557, avec quelques autres productions d'Aristote et de Théophraste.

Ouvrages de Physique.

18. Φυσικὴ Ἀκρόασις, *Physica Auscultatio*, ou *Physique générale*, en huit livres. Le premier livre est aussi cité sous le titre de Περὶ Ἀρχῶν, *des Principes.*

Il existe des paraphrases de cet ouvrage par THÉMISTIUS et SIMPLICIUS, et des commentaires de MICHEL PSELLUS, de THÉODORE MÉTOCHITA et de GEORGE PACHYMÈRE; ainsi que sur les premiers livres seuls par JEAN PHILOPONUS.

Première édition dans le vol. II des Œuvres d'Aristote, par *Alde*, 1497. Ensuite:

Paris, 1518, in-fol., par *Henri Etienne*, gr.-lat.

Paris, 1532, in-4°, chez *Wechel*, en grec seulement.

Paris, 1550, in-fol., chez *Vascosan*, gr.-lat.

Paris, 1556 et 1561, in-4°, chez *Gu. Morel*, en gr.

Francfort, 1596, in-8°; édition de *Jules Pacius de Beriga*, gr.-lat. Réimprimée à Hanau, 1608, in-8°.

Francfort, 1604, in-8°, gr.-lat., avec le commentaire de *J.-L. Havanreuter*.

Il ne paroît pas que depuis 1608, cet ouvrage ait été imprimé séparément.

19. Περὶ Κόσμου, ou πρὸς Ἀλέξανδρον Ἐπιστολὴ περὶ τοῦ Παντὸς, *du Monde*, ou *Epître à Alexandre sur l'Univers*.

Cet ouvrage est important pour l'histoire littéraire; mais son authenticité est extrêmement problématique. *Heumann*, *Brucker*, et les anciens philologues, tels que les deux *Scaliger*, *Saumaise*, etc., en avoient déjà douté; *Batteux*[1] et feu le baron de *Sainte-Croix* se sont efforcés de dissiper ces doutes; mais *Chph. Meiners*[2], *J.-Ch. Kapp*[3] et M. *Ch.-Aug. Gœrenz*[4] ont produit les plus fortes raisons pour démontrer que l'ouvrage est une espèce d'extrait des Météorologiques et d'autres ouvrages d'Aristote, rédigé par un écrivain qui avoit pour but de donner une physique populaire. Dans la vue de rendre plus agréable une matière si abstraite, il y a répandu des fleurs poétiques. Cependant l'ouvrage n'est pas sans intérêt, parce qu'il fait connoître les opinions qui étoient en vogue après le siècle d'Alexandre; car il n'est pas très-moderne, puisque St. Justin le Martyr le cite

[1] Dans son édition d'Ocellus Lucanus.

[2] Doctrina de vero Deo, p. 420 sqq.

[3] Dans son édition de cet ouvrage.

[4] Diss. de libri περὶ κόσμου qui inter Aristotelis scripta reperitur, auctore. Wittenb. 1792, in-4°.

dans le premier siècle. Cent ans après, APULÉE l'a traduit en latin.

Première édition, 1497, dans le vol. II des Œuvres d'Aristote, par *Alde*. Nous remarquons les éditions particulières suivantes.

Bâle, 1533, in-8°, avec la traduction de *Gu. Budée* et les notes de *Sim. Grynæus*.

Paris, 1540, in-12, avec Philon.

Paris, 1551, in-4°, chez *Vascosan*, en grec seulement.

Leide, 1591, in-8°, gr.-lat., chez *Rapheling*, avec notes de *Bonav. Vulcanius*.

Glasgow, 1745, in-12, gr.-lat., chez *Foulis*, avec la traduction de *Guill. Budée*.

Altenbourg, 1792, in-8°, par *J.-Christ. Kapp*, édition peu correcte, avec un commentaire savant, mais un peu prolixe.

20. Περὶ Οὐρανοῦ, *du Ciel*, en quatre livres; ouvrage apocryphe dont il existe, dit-on, une traduction chinoise.

On a un commentaire sur cet ouvrage par SIMPLICIUS, et une paraphrase par THÉODORE MÉTOCHITA. THÉMISTIUS en avoit aussi fait une paraphrase, mais l'original grec n'en existe plus.

Editions, 1° de la traduction latine faite sur celle d'Averroès, avec le commentaire de celui-ci, Padoue, chez *Canozi*, 1473, in-fol.

2°. Du texte : *Première* dans le vol. II des Œuvres, Venise, 1497.

Paris, 1544, in-4°, gr.-lat.; édition de *Joach. Perrion* et *Nic. Gruchius*.

Francfort, 1601, in-8°, gr.-lat., par *Jules Pacius de Beriga*. Nous ne trouvons pas d'impression plus moderne.

21. Περὶ Γενέσεως καὶ Φθορᾶς, *de la Génération et de la Destruction.*

Le commentaire de JEAN PHILOPONUS et la paraphrase de THÉODORE MÉTOCHITA nous ont été conservés.

Editions, 1° de la version faite sur celle d'Averroès, avec le commentaire de ce médecin, Padoue, 1474, in-fol., chez *Canozi.*

2°. Du texte : *première*, dans le vol. II des Œuvres, Venise, 1497.

Venise, 1520, in-fol., chez les héritiers d'*Octav. Scotus*, avec commentaires de divers.

Rarement réimprimé depuis.

22. Μετεωρολογικὰ, *des Météores*, en quatre livres.

Nous avons les commentaires ou paraphrases d'ALEXANDRE *d'Aphrodisie*, de JEAN PHILOPONUS, d'OLYMPIODORE et de THÉODORE MÉTOCHITA.

Editions de la traduction latine faite sur celle d'Averroès, avec le commentaire, Padoue, 1474, in-fol., chez *Canozi.*

Une autre traduction latine parut à Venise, 1489, dans l'édition de *Bernardinus de Tridino;* et à part, 1491, in-fol., par *François de Macerata* et *Ange de Montéulmi*, à Venise.

Editions du texte : *première* dans le vol. II des Œuvres d'Aristote par *Alde*, 1497.

Nuremberg, 1512, in-4°, avec la paraphrase de *Jac. Faber* et de *Jean Coclæus.*

Paris, 1547, in-4°, en grec, chez *Wechel.*

Paris, 1561, in-4°, à la suite des Auscultationes phys. de *Guil. Morel.* Cette édition a été souvent réimprimée ; mais nous ne trouvons pas d'éditions particulières des Météorologiques depuis 1547.

23. Ἀνέμων Θέσεις καὶ Προσηγορίαι, *des Lieux et Noms des Vents*, fragment de l'ouvrage qui étoit intitulé : Περὶ Σημείων Χειμώνων, *des Pronostics des Tempêtes*. Quelques éditeurs l'attribuent à Théophraste.

24. Προβλήματα, *Problèmes* sur divers sujets, la plupart de physique, en trente-huit chapitres. C'est probablement un abrégé moderne de quelque ouvrage d'Aristote.

La version des Problèmes par *Théodore Gaza*, fut imprimée vers 1474, in-fol., sans lieu d'impression ni date, par *Jean Vurster* de Kempten et *Jean Baumeister*, « *sous le règne du marquis Louis de Gonzaga* » (mort en 1478), et deux fois en 1475, savoir, par *Ant. Stratta*, Venise, et à Rome par *Reinhard de Ehingen*. Une autre traduction parut à Padoue en 1482, in-fol.

Editions du texte : *première*, dans le vol. IV des Œuvres d'Aristote, Venise, 1497.

Venise, *Alde*, 1504, in-fol.

Bâle, 1531, in-fol., en grec.

Lyon, 1632, in-fol., en grec et en latin. Nous ne trouvons pas d'édition plus moderne.

Ouvrages d'Histoire Naturelle.

25. Περὶ ζώων Ἱστορίας, *de l'Histoire des Animaux*, en dix livres. Nous avons remarqué plus haut qu'Aristote est le père de l'histoire naturelle. On prétend qu'Alexandre employa plus de mille individus [1], et fit une dépense de plusieurs millions [2]

[1] Voy. PLIN. Hist. Nat., VIII, 16, 17.

[2] ATHEN., IX, p. 398 (Ed. *Schweigh.* vol. II, p. 474.), parle de 800 talens (près de 3 millions de francs).

pour procurer à son ancien précepteur des objets d'histoire naturelle et des mémoires. Le fruit de toutes ces recherches fut une Histoire naturelle des Animaux, en plus de cinquante livres, dont il ne nous reste que neuf ou dix, dans lesquels Aristote traite, liv. 1—4, des parties, des sensations, de la mémoire, et des autres propriétés de l'homme et des animaux; liv. 5—7, de leur génération; liv. 8 et 9, de leurs mœurs; et livre 10, des causes de la stérilité. Ce dernier livre n'appartient évidemment pas à l'Histoire des animaux; s'il est d'Aristote, on peut supposer qu'il est identique avec l'ouvrage Περὶ τοῦ μὴ γεννᾷν, cité par Diogène Laërce.

L'Histoire naturelle d'Aristote manque d'une introduction; nous verrons tout-à-l'heure que cette partie essentielle se trouve probablement jointe à un autre ouvrage d'Aristote auquel elle n'appartient pas. Nous avons déjà dit les raisons pour lesquelles une confusion de ce genre est moins surprenante qu'elle ne nous paroît aujourd'hui, tant en général qu'à l'égard des écrits d'Aristote en particulier.

Malgré les grandes découvertes qui sont dues aux voyageurs des derniers siècles, et les progrès étonnans que l'histoire naturelle a faits, surtout depuis une centaine d'années, l'Histoire des Animaux par Aristote est restée un ouvrage de la plus haute importance, remarquable par son exactitude et par les excellentes observations qu'il contient.

La traduction latine de l'Histoire des Animaux, par Théodore Gaza, fut imprimée par *Jean de Colonia* et *Jean Manthès* de Gherretzen, à Venise, 1476, in-fol.; dans la même ville, en 1492, in-fol., par les soins de *Seb. Marilius*, chez les frères *de Gregoriis*; et en 1498, in-fol., par *Barth. de Zanis*.

La *première édition* du texte est dans le vol. III des Œuvres d'Aristote, Venise, 1497.

Dans le seizième siècle, nous ne trouvons qu'une seule édition du texte grec, celle de Florence, 1527, in-4°, chez les *héritiers de Giunta*.

Dans ce même siècle, *Conrad Gesner* mérita bien de l'histoire des animaux d'Aristote, par cinq ouvrages qu'il publia successivement à Zurich, de 1551 à 1587, sous les titres suivans : De Quadrupedibus viviparis; de Quadrupedibus oviparis; de Avium natura; de Piscibus et Aquatilibus; de Serpentum natura. Dans ces traités, qui furent ensuite réunis en 3 volumes in-folio, Francfort, 1620, et Zurich, 1631, ce savant naturaliste fournit un commentaire pour lequel il avoit fait usage des travaux de tous les modernes, ses devanciers. *Fred. Sylburg* fit quelques extraits de ces ouvrages de Gesner, et les ajouta, en forme de notes, à son édition de l'Histoire naturelle des animaux, qui fait partie de sa collection complète des œuvres d'Aristote, de 1587, dont nous parlerons.

Après Gesner, *Jules-César Scaliger* s'occupa de cet ouvrage. L'édition qu'il en avoit préparée fut publiée après sa mort, par *Ph.-Jacques Maussac*, Toulouse, 1619, in-fol. Elle renferme une nouvelle traduction, préférable à celle de Théodore Gaza, et un commentaire qui a peu de mérite.

Outre les éditions de 1527 et 1619, l'Histoire naturelle des Animaux n'a pas été imprimée séparément jusqu'en 1783. *Armand-Gaston Camus*, avocat du Roi, qui fit beaucoup parler de lui à une époque malheureuse de l'histoire de France, donna, en 1783, à Paris, en 4 vol. in-4°, une édition de cet ouvrage, avec une traduction françoise. Pour la correction

du texte, il se servit consciencieusement du seul manuscrit qui se trouvoit alors à Paris, et fit collationner par des amis ceux de Florence, Rome et Milan. Il conféra aussi les premières éditions, et, outre les traductions de Guill. de Morbeck et de Théodore Gaza, faites sur le grec, celle que, dans le 13e siècle, *Michel Scotus* avoit rédigée sur l'arabe d'Avicenne, et qui a été imprimée sous le titre suivant : Avicenna de animalibus, per Magistrum Michaelem Scotum de arabico in latinum translatus, in-fol., sans lieu d'impression ni date. Le commentaire de Camus est une compilation aussi bien faite que l'on pouvoit l'espérer de la part d'un homme qui n'ayant que des connoissances superficielles en histoire naturelle, étoit obligé de s'en rapporter aux autres pour tout ce qui tient à cette science. Le zèle de Camus ne se borna pas là. Lorsque, par suite des guerres d'Italie, un excellent manuscrit des ouvrages d'Aristote, qui se trouvoit à Venise, fut transféré à Paris, ce savant publia, dans les Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque de Paris, vol. V, p. 433, les variantes qu'il y avoit recueillies, et dans le vol. VI, p. 307, celles de six manuscrits de la traduction de Michel Scotus, qu'il croyoit inédite.

Enfin, en 1811, *Jean-Gottlob Schneider* publia à Leipzig, en 4 vol. in-8°, son édition grecque-latine de l'Histoire des Animaux, fruit de trente années d'études. Il n'existoit peut-être pas en Europe un homme plus propre à ce travail, que Schneider, également versé dans la littérature ancienne et en histoire naturelle. Pour la correction du texte, il se servit, outre les matériaux que Camus avoit entassés, des variantes d'un manuscrit qui anciennement avoit appartenu à Brunck. Sa sagacité, exercée par une longue pratique, le guida dans le choix des leçons, soit qu'il les trouvât dans les manuscrits ou les versions, soit que ses conjectures les lui fournissent. Le commentaire s'étend à la fois sur la critique et sur l'histoire naturelle, et est suivi d'excellentes tables. L'exécution typographique de cette édition ne laisse rien à désirer.

26. Περὶ Ζώων Μορίων, *des Parties des Animaux*, en quatre livres, et

27. Περὶ Ζώων Γενέσεως, *de la Génération des Animaux*, en cinq livres.

Ces deux ouvrages faisoient peut-être partie des cinquante livres qu'Aristote a écrits sur l'histoire naturelle des animaux. Le premier livre du traité des Parties des Animaux, qui traite de la méthode à suivre en histoire naturelle, et surtout en zoologie, a probablement servi d'introduction à ce corps d'ouvrages. C'est l'hypothèse d'un professeur de Prague, M. *Fr.-Nic. Titze.*

Il existe des scholies sur les Parties des Animaux, par MICHEL *d'Éphèse*, et sur le traité de la Génération, par JEAN PHILOPONUS.

M. *Titze* a publié séparément le premier livre des Parties des Animaux, sous le titre suivant : Λόγος περὶ φύσεως, τῆς ζωϊκῆς μάλιστα, μεθοδικός. Prag. 1819, in-8°, avec une version et un commentaire, l'une et l'autre en allemand. Le commentaire est scientifique.

28. Περὶ Φυτῶν, *des Plantes*, en deux livres, ouvrage apocryphe, et même très-moderne, rédigé peut-être par MAXIMUS PLANUDES, et traduit sur un texte latin qui étoit lui-même traduit sur l'arabe.

29. *Parva naturalia.* Sous ce titre les éditeurs ont réuni onze petits traités d'Aristote, qui portent les titres suivans : Περὶ Αἰσθήσεως καὶ Αἰσθητῶν, *des Sens et des choses qui peuvent être aperçues par les sens.*

Περὶ Μνήμης καὶ Ἀναμνήσεως, *de la Mémoire et de la Réminiscence.*

Περὶ Ὕπνου καὶ Ἐγρηγόρσεως, *du Sommeil et de la Veille**.

Περὶ Ἐνυπνίων, *des Songes**.

Περὶ τῆς καθ' ὕπνον Μαντικῆς, *de la Divination par le sommeil**.

Περὶ τῆς κοινῆς τῶν ζώων Κινήσεως, *de la cause du Mouvement général des Animaux.*

Περὶ Μακροβιότητος καὶ Βραχυβιότητος, *de la Longévité et de la Brièveté de la Vie.*

Περὶ Νεότητος καὶ Γήρως, περὶ Ζωῆς καὶ Θανάτου, *de la Jeunesse et de la Vieillesse, de la Vie et de la Mort.*

Περὶ Ἀναπνοῆς, *de la Respiration.*

Περὶ ζώων Πορείας, *de la Démarche des Animaux.*

Περὶ τοῦ Πνεύματος, *de l'Esprit animal.*

Nous avons les scholies de MICHEL *d'Ephèse*, et les métaphrases de THÉODORE METOCHITA sur la plupart de ces opuscules; la paraphrase de THÉMISTIUS sur quelques-uns, et le commentaire d'ALEXANDRE *d'Aphrodisie* sur le traité des Sens.

Les trois opuscules marqués d'une astérisque * ont été publiés séparément dans une édition critique, par M. *Guill.-Adolphe Becker*, Leipzig, 1823, in-8°.

30. Περὶ Θαυμασίων Ἀκουσμάτων, *des Narrations miraculeuses;* recueil de diverses notices mythologiques, géographiques et d'histoire naturelle, fait dans des temps postérieurs, mais dont une partie au moins appartient à Aristote. Il paroît qu'il a été

compilé à l'aide de notes que ce philosophe avoit prises dans le genre des *collectanea* ou *adversaria* des savans modernes.

La meilleure édition de cet ouvrage, sous le rapport de l'interprétation, est celle de *Jean Beckmann*, Gœtt. 1786, in-4°; mais son texte est très-fautif, l'éditeur, qui n'étoit pas helléniste, s'étant contenté de le faire copier tel qu'il se trouve dans l'édition des œuvres d'Aristote de Casaubon, en le divisant seulement en chapitres. Il est accompagné de trois anciennes versions latines, utiles pour la critique, parce qu'elles ont été rédigées sur des manuscrits. Ce qui fait le mérite de l'édition, c'est le commentaire de Beckmann; ce littérateur, connu par d'excellens ouvrages de technologie, d'économie et d'histoire naturelle, étoit, sous ce rapport, très-propre à un pareil travail. Le commentaire explique les noms de lieux, d'animaux, de plantes et de minéraux; il distingue soigneusement ce qu'Aristote en dit, d'avec les opinions et les recherches des modernes. Feu *Heyne* a fourni pour cette édition quelques notes critiques qui se trouvent à la fin; elles sont suivies de la collation d'un manuscrit de Vienne et de celle de l'édition d'Alde.

Il faut joindre à ce volume les éditions que Beckmann a données en 1791, in-4°, d'Antigonus Carystius, et en 1799, in-8°, de Marbodi liber de Lapidibus, à cause des observations supplémentaires sur l'ouvrage d'Aristote qu'elles renferment.

31. Περὶ Χρωμάτων, *des Couleurs*. L'authenticité de cet ouvrage, sur lequel nous avons des Scholies de MICHEL *d'Ephèse*, est douteuse.

32. Περὶ Ἀκουστῶν, *De ce qui peut être entendu.* C'est la plus ancienne acoustique.

L'auteur anonyme d'une Vie d'Aristote dit que ce philosophe a aussi composé un traité de l'*Ana-*

tomie de l'homme, Ἀνατομὴ ἀνθρώπου. Cette circonstance a fait penser à quelques savans qu'une Introduction anatomique qu'on ne connoît que par *Pierre Laurenberg*, médecin et professeur de poésie à Rostock, étoit d'Aristote. D'autres, au contraire, ont soupçonné que Laurenberg l'a faite lui-même, parce qu'il ne s'est expliqué que vaguement sur l'origine de son manuscrit.

Fabricius, d'après *Conring*, cite une édition de cet ouvrage, publiée à Hambourg, 1616, in-4°, par *P. Laurenberg*; mais *J.-Et. Bernard*, dans la préface de la sienne, prétend que cette édition n'a jamais existé, et que la première est celle que ce même *Laurenberg* a fait paroître chez J. Morsius, à Leide, 1618, in-4°, sous le titre d'Anonymi Introductio anatomica, gr. et lat. La seconde édition est celle de *J.-Et. Bernard*, Leide, 1744, in-8°. Il y a placé des notes de *Dan.-Guil. Triller*.

Ouvrage sur l'Economie.

33. Οἰκονομικὰ, *de l'Economie*, en deux livres. On ne regarde ordinairement comme authentique que la fin du second livre. Des critiques plus sévères rejettent la totalité comme indigne d'Aristote, quoiqu'on doive convenir qu'il renferme une foule d'exemples historiques qu'on ne trouve pas ailleurs. L'auteur divise l'économie en quatre branches : l'économie des princes, qui a pour objet les finances d'un état, l'exportation et l'importation de productions naturelles et industrielles, et les dépenses publiques ; l'économie des administrateurs ou satrapes (σατραπικὴ), qui concerne les revenus

provenant de la terre, des productions de l'industrie, des péages, des douanes, des pâturages et d'autres sources; l'économie des villes qui s'étend également sur les productions de l'industrie ainsi que sur les péages; les droits des marchés et les ἐγκύκλια, mot sur le sens duquel on n'est pas d'accord. Enfin, la dernière branche est l'économie des particuliers qui tirent des revenus de leurs possessions territoriales et de leurs capitaux. Cette division suffit pour se convaincre que l'auteur n'a pas vécu dans la Grèce libre, mais sous l'empire persan, dont les provinces étoient gouvernées par des satrapes. Cela lui assigne toujours une haute antiquité. Aussi, dans les nombreuses anecdotes historiques qu'il rapporte, il n'est pas question des rois qui ont régné après Alexandre-le-Grand. On pourroit dire, il est vrai, que l'auteur les a prises dans un autre livre. Plusieurs passages des Economiques sont difficiles et obscurs.

Il existe une très-ancienne édition de la traduction latine de cet ouvrage par *Léonard Aretin*; elle est du format in-8°, et sans date; on la croit imprimée en 1471, à Trévise, par *Ger. de Lisa*.

Une bonne édition critique du texte a été donnée par *J.-G. Schneider*, Leipzig, 1815, in-8°, sous le titre de Anonymi Œconomica quæ vulgo Aristotelis falso ferebantur.

L'auteur des Geoponica, collection rédigée dans le dixième siècle, fait dire à Aristote une sottise sur l'histoire naturelle du Vautour. Ce passage ne pouvoit pas se trouver dans les ouvrages de ce

philosophe; il est même en contradiction avec ce qu'il dit de cet oiseau. *Ulysse Aldrovand*, en rapportant la même fable, mais pour s'en moquer, ajoute [1] qu'elle est tirée des *Géoponiques*, faussement attribués à Aristote. Nous apprenons par-là que, dans le seizième siècle ou au commencement du dix-septième, on avoit un ouvrage de ce genre, en latin, sans doute. *Herbelot* [2] dit que les Géoponiques attribués à Aristote existent en arabe sous le titre de *Ketab al Felahat el Aristhu.*

Ouvrages d'Histoire.

Aristote a composé, dit-on, deux ouvrages historiques : l'un étoit intitulé Περὶ Ἀλεξάνδρου, *sur Alexandre*, en sept livres; et l'autre traitoit des systèmes de philosophie des Grecs. Ces deux ouvrages se sont perdus; il est même douteux que le premier ait vraiment existé [3].

Lettres.

Il existe six lettres attribuées à Aristote, dont trois adressées à Philippe, roi de Macédoine; deux à Alexandre, et une à Théophraste : elles sont supposées, ainsi que les réponses de Philippe et d'Alexandre. Il en est probablement de même de

[1] Ornithol., I, 3, p. 128. « In Geoponicis quæ ejus nomine circumferuntur. »

[2] Bibl. orient., vol. II, p. 400.

[3] Voy. *A. H. L. Heeren*, de Font. et auctoritate vitar. parall. Plutarchi. Gott. 1820, in-8o, p. 59.

diverses autres lettres qui existent en manuscrit dans les bibliothèques.

Il est pourtant vrai que les anciens possédoient une collection de lettres authentiques d'Aristote : elle avoit été rédigée, d'après le témoignage de Démétrius de Phalère[1] par ARTÉMON, probablement celui de Cassandrie dont Athénée cite divers ouvrages qui paroissent lui assigner une place parmi les bibliographes ; tels que Περὶ Συναγωγῆς βιβλίων, *de la Manière de réunir des Livres ;* Περὶ βιβλίων Χρήσεως, *de la Manière de se servir des Livres*, etc. Le recueil des Lettres d'Aristote paroît avoir encore existé du temps de Simplicius, vers la fin du sixième siècle[2].

. Les lettres d'Aristote se trouvent dans les collections épistolaires d'*Alde* et de *Camérarius*. *Joach. Dreier* en a donné une édition particulière, Lubeck, 1615, in-4°.

Indépendamment des ouvrages grecs que nous venons de faire connoître, il existe quelques ouvrages latins attribués à Aristote, dont on ne peut montrer les originaux grecs.

Le plus fameux de ces écrits est celui qui est intitulé : *Philosophie mystique des Egyptiens*, en quatorze livres. Un Italien trouva cet ouvrage à Damas, au commencement du seizième siècle. Il étoit écrit en arabe ; mais François Roseo (c'étoit le nom du voyageur), le fit traduire en latin par un juif, et cette traduction, retouchée ou entière-

[1] De Eloc., 231.

[2] Voy. SIMPLIC. Prolog. ad Categ. Aristot., p. 2.

ment refondue par *Nicolas de Castellani*, fut publiée comme une production d'Aristote. Cet ouvrage n'est autre chose qu'un composé d'extraits des Ennéades de Plotin [1].

On en a deux éditions, la première imprimée à Rome, 1519, in-4°; la seconde de *Jacq. Charpentier*, Paris, 1571, in-4°.

Nous avons de même en latin un ouvrage *sur le Nil*, c'est-à-dire sur les causes de l'accroissement périodique de ce fleuve. Il ne renferme rien qui soit indigne d'Aristote, et l'auteur anonyme de la Vie de ce philosophe cite en effet son traité περὶ Νείλου ἀναβάσεως.

Cet opuscule se trouve dans les éditions latines de Venise, 1496, in-fol., et Bâle, 1563, in-fol.

Un traité *des Propriétés des Elémens*, qui existe en latin, est un ouvrage absurde, tout-à-fait indigne d'Aristote.

Se trouve dans l'édition latine de Venise, 1496.

Mainfroi, fils de l'empereur Frédéric II et roi de Sicile, traduisit de l'hébreu en latin un ouvrage intitulé *de la Pomme*, qu'un juif avoit traduit de l'arabe, et qu'on disoit être d'Aristote. On y suppose que ce philosophe sentant sa fin approcher, et tenant en main une pomme dont l'odeur le récrée, raisonne sur l'immortalité de l'âme. C'est une production chrétienne.

On trouve cet ouvrage dans l'édition des œuvres d'Aristote en latin, de Venise, 1496.

[1] Voy. Classical Journ., vol. XV, p. 279.

Enfin, il existe en latin un prétendu ouvrage d'Aristote sur la Pierre philosophale.

Cet opuscule se trouve dans la Collection de Chimistes.

Avant le treizième siècle, il existoit des *traductions latines* de quelques ouvrages d'Aristote, nommément de ceux qui composent sa logique. Elles avoient été rédigées sur le texte grec par BOECE, soit le célèbre patricien romain, soit un autre écrivain inconnu qui portoit le même nom. Ce qui est certain, c'est que le premier a écrit des Commentaires sur Aristote qui nous restent; mais qu'au moins la métaphysique et la physique d'Aristote ne furent connues en Occident que par les Arabes d'Espagne. C'est alors qu'on s'occupa à reproduire en latin toutes les productions du philosophe de Stagire.

On distingue trois de ces versions. La première fut faite vers 1220, en partie sur le texte grec, en partie sur des traductions arabes, par ordre de l'empereur Frédéric II, qui désigna pour ce travail différens hommes versés dans ces langues.

Ces anciennes traductions furent imprimées en 1479, en 4 vol. in-fol., à Augsbourg, par *Keller*, et en 1483, à Venise, en 9 vol. in-fol. Elles entrèrent dans une collection plus complète qui fut imprimée à Venise en 1496, en 2 vol. in-fol., aux frais de *Benoît Fontana*, par *Grégoire de' Gregori*. On y ajouta les traductions de divers ouvrages faites par *Jean Argyropulus* et *Léonard d'Arezzo*. Cette édition fut réimprimée, avec les commentaires d'Averroès, par les *Giunta*, à Venise, 1500, en 10 vol. in-fol., et en 1550, en 11 vol. in-fol.; la dernière édition fut soignée par *J.-B. Bagolini*.

St. Thomas d'Acquin fit faire en 1270 une seconde traduction, soit par *Guillaume de Morbeck*, vulgairement nommé Guillaume de Brabant, soit par le dominicain *Guillaume de Cantiprato*.

Cette traduction se trouve dans les œuvres de St. Thomas d'Acquin, dont il existe quatre éditions, savoir, Rome, 1572, en 17 vol.; Venise, 1592, en 17 vol.; Cologne, 1612, en 18; et Paris, 1660, en 23 vol. in-fol.

A l'époque de la renaissance des lettres, le pape Nicolas V engagea une société de savans d'entreprendre une version des œuvres du Stagirite: *Léonard Bruno*, dit *d'Arezzo*, *George Valla* de Plaisance, et quatre Grecs, savoir, *George de Trébisonde*, *Théodore Gaza*, le cardinal *Bessarion*, et *Jean Argyropulus* se distribuèrent ce travail[1].

Ces traductions furent imprimées pour la première fois à Venise, 1507, in-fol., aux frais des héritiers d'*Octavianus Scotus*, par *Barthélemy de Zanis*.

Nous allons donner maintenant l'indication des éditions du texte grec des œuvres complètes d'Aristote.

1. *Première édition*, Venise, 1495, 1497 et 1498, par *Alde l'ancien*, en 5 vol. in-fol. *Alexandre Bondini* la soigna. Elle est sans version. La Poétique et la Rhétorique manquent dans cette édition, ainsi que le second livre des Economiques.

2. Première édition d'*Erasme* de Rotterdam, Bâle, 1531, 2 vol. in-fol., sans version, et avec quelques corrections de

[1] Voy. Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote, par *Jourdain*, Paris, 1819, in 8°.

Simon Grynæus. Elle est la première complète, parce qu'elle renferme le second livre des Economiques, ainsi que la Poétique et la Rhétorique. Alde avoit publié ces deux ouvrages dans sa collection de Rhéteurs.

3. Seconde édition d'*Erasme*, ou plutôt édition de *Simon Grynæus*, Bâle, 1539, 2 vol. in-fol., sans version.

4. Troisième édition de Bâle, 1550, en 2 vol. in-fol. L'éditeur anonyme a donné une nouvelle récension du texte d'après des observations de *Juste Wels*, *Matthieu Flach*, *Pierre Vettorio* et *Conr. Gesner.* C'est la première qui indique la division en chapitres.

5. Seconde ou petite édition d'Alde, soignée par *J.-B. Camotius*, et imprimée par *Paul Manuce*, Venise, 1551, en 6 vol. in-8°, aux frais de *Fred. Turrisani.* Edition belle, estimée et rare. Elle ne renferme pas la Poétique ni la Rhétorique; mais le sixième volume est consacré aux œuvres de Théophraste.

6. Edition de *Fred. Sylburg*, Francfort, 1587, 11 vol. en 5 tomes in-4°, chez les héritiers *Wechel.* Edition imprimée sur mauvais papier, mais la meilleure et la plus complète de toutes. Elle renferme une nouvelle récension du texte, pour laquelle l'éditeur n'avoit pourtant pas de manuscrits. Chaque partie a un titre particulier; quelques-unes ont été imprimées en 1584 et 1585; et ce n'est qu'en 1587 qu'on leur a donné des frontispices généraux. Quelques volumes ont été réimprimés sous des dates postérieures.

7. *Première édition grecque-latine*, soignée par *Is. Casaubon*, Lyon, 1596, en 2 vol. in-fol. Elle n'est pas faite avec l'attention et le soin qu'on avoit droit d'attendre d'un éditeur aussi savant que celui-là. Elle a été réimprimée à Genève ou à Lyon, en 1597, 1605, 1646.

8. Edition grecque-latine de *Jules Pacius de Beriga*, Genève, 1597, en 2 vol. in-8°; réimprimée en 1606. C'est une copie de celle de Casaubon.

9. Une autre réimpression de l'édition de Casaubon a été

faite par *Guill. Duval*, avec quelques augmentations. Duval l'a publiée trois fois, savoir, Paris, 1619 et 1629, en 2 vol., et 1639, en 4 vol. in-fol. Pour cette troisième édition on a imprimé un nouveau frontispice en 1654. C'est la dernière édition des œuvres complètes d'Aristote qui existe.

10. MM. *Exter* et *Embser*, professeurs à Deux-Ponts, et chefs de l'établissement connu sous le nom de Société de cette ville, après avoir publié un Platon en 12 vol. in-8°, se décidèrent à lui donner pour pendant une édition d'Aristote qui se distinguât par la pureté de son texte. *Jean-Théoph. Buhle*, élève du célèbre Heyne, se chargea de ce travail. Cinq volumes in-8° de son édition parurent depuis 1791. Ils renferment, outre les Introductions de l'éditeur, le texte et une nouvelle traduction de l'Organon, des deux Rhétoriques et de la Poétique. *Buhle* s'est acquitté de sa tâche, qui se bornoit à une réimpression correcte du texte existant; car il n'étoit pas question d'une nouvelle récension, pour laquelle il ne possédoit pas de matériaux. Il est évident, néanmoins, qu'au point où en est la critique, une telle édition ne pouvoit pas satisfaire les savans : aussi ne fut-elle pas continuée au-delà du cinquième volume.

Il résulte de ce que nous venons de dire, qu'il manque une édition manuelle des œuvres d'Aristote.

Nous avons parlé de quelques éditions des œuvres d'Aristote en latin, renfermant les trois anciennes traductions. Dans le seizième siècle, on fit des recueils plus complets de traductions; mais, sans s'astreindre à ces anciennes versions, les éditeurs firent entrer dans leurs collections quelques traductions choisies parmi les modernes. Nous allons indiquer quelques-uns de ces recueils.

Bâle, 1538, en 2 vol. in-fol., et 1542, en 3 vol. in-fol. Collection soignée par *Jérôme Gemusœus*. On y trouve des traductions de Boëce, Jean Argyropulus, Théodore Gaza, Léonard d'Arezzo, George Valla, Antoine Demochares, Simon Grynæus, Franç. Vatable, Nicolaüs Leonicenus, Guil. Budée,

Cœlius Calcagninus, Gyraldus Rufus, Alexandre de' Pazzi, etc.

Venise, 1560, chez *Cominius de Tridino*, en 11 vol. in-8°, avec les commentaires d'Averroès. Traductions de J.-Fr. Buranus, George de Trébisonde, Franç. Philadelphe, Alexandre de' Pazzi, Jean-Bern. Félicien, George Valla, Alexandre Chamaillard, Léonard d'Arezzo, Bernardinus Donatus, Théodore Gaza, Simon Portius, Natalis de Comitibus, Guil. Budée, Jules-Marcianus Rota, etc.

Bâle, 1563, 4 vol. in-fol. Collection faite par *C.-Prosper Cyriacus*.

Lyon, 1578 sqq., 2 vol. in-fol. Collection rédigée par *A.-Jacques Martin*.

Rome, 1668, 6 vol. in-4°. Collection du P. *Sylvestre Mauro*.

Aristote eut pour successeur THÉOPHRASTE d'*Erèse*, dans l'île de Lesbos, son ami[1]. Jeune encore, il fut envoyé par Melantas, son père, à Athènes, où il s'attacha à Aristote. Ce philosophe prit une si haute opinion des talens de ce jeune homme, qu'il lui donna, dit-on, le nom de *Théophraste*, c'est-à-dire d'orateur divin, à la place de celui de TYRTAME, qu'il portoit originairement. Théophraste fut le successeur d'Aristote, c'est-à-dire qu'après la mort de celui-ci, il ouvrit une école à Athènes. Il ne se borna pourtant pas à l'instruction de la jeunesse : Plutarque rapporte que deux fois il délivra sa patrie des tyrans qui l'opprimoient. Les détails qu'il en donne, tout en montrant que ce service fut important, ne nous disent rien sur les circonstances d'un fait historique, que d'ailleurs

[1] Né Ol. XCVII, 1 = 392 avant J.-C. Il mourut Ol. CXXIII, 3 = 286 ans avant J.-C.

nous ignorons complétement. « Quelle satisfaction, dit-il, pour Théophraste et Phidias, d'avoir exterminé les tyrans de leur patrie? Qu'ai-je besoin de vous rappeler en détail les services qu'ils rendirent par là à une multitude de personnes!... Ils procurèrent à des bannis le retour dans leur patrie; ils délivrèrent des captifs, rendirent à des maris et à des pères leurs épouses et leurs enfans[1]. »

Lorsque Sophocle, fils d'Amphiclide, fit rendre sa loi contre les philosophes[2], Théophraste quitta Athènes; mais il y retourna l'année suivante. Il mourut à l'âge de cent quatre ans, regrettant de quitter la vie quand il commençoit seulement à être sage. « Theophrastus moriens accusasse naturam dicitur quod cervis et cornicibus vitam diuturnam, quorum id nihil interesset; hominibus quorum maxime interfuisset, tam exiguam vitam dedisset: quorum si ætas potuisset esse longinquior, futurum fuisse ut, omnibus perfectis artibus, omni doctrina hominum vita erudiretur. Querebatur igitur se tum cum illa videre cœpisset, exstingui[3]. »

Théophraste étoit d'un caractère aimable. Ses méditations n'ont pas fait faire un grand pas à la philosophie; mais il a très-bien commenté le système d'Aristote, qui lui avoit laissé tous ses manuscrits. Nous parlerons à un autre endroit de ses

[1] Non posse suave viv. sec. Epic. (Ed. *Reisk.*, vol. X, pag. 513.) Advers. Colot. (ibid., p. 631.)

[2] Voy. p. 246 de ce vol.

[3] Cicer. Tusc. Disp., III, 28.

ouvrages d'histoire naturelle ; ici c'est l'écrivain-philosophe seul qui nous occupe.

Le principal ouvrage philosophique qui nous reste de Théophraste est intitulé : *Caractères moraux*, Ἠθικοὶ Χαρακτῆρες, en trente chapitres. Ce titre peut induire en erreur ; on ne trouve pas de caractères moraux dans cet ouvrage ; l'auteur n'y a tracé que des caractères ridicules. Aussi le célèbre *Schneider*, un de ses derniers éditeurs, pense-t-il que les Caractères de Théophraste, tels que nous les avons, ne sont que des extraits des ouvrages moraux publiés par ce philosophe ; extraits faits en différens temps et par différentes personnes. Il fonde cette supposition sur le style décousu qui règne en général dans ces Caractères, sur des formules qui y reviennent souvent, sur l'inscription suivante que porte un manuscrit : Ἐκ τῶν Θεοφράστου Χαρακτήρων, *Extraits des Caractères de Théophraste.* Cette opinion n'étoit pas partagée par *Chardon la Rochette*. Tout en reconnoissant que l'hypothèse du professeur de Breslau est ingénieuse, il dit : « On peut répondre que le décousu du style naît en partie de l'état déplorable dans lequel le texte nous a été transmis, et en partie aussi de la manière de l'auteur, qui, ne voulant dessiner les figures qu'au simple trait, a négligé les grâces du style, qui contribuent plus qu'on ne le croit à la clarté. La même réponse sert pour les formules ; quant aux inscriptions puisées dans les manuscrits, elles prouvent seulement que chaque copiste ne copioit qu'un

certain nombre de ces caractères; ce qui rend raison de l'extrême variété qui règne dans les manuscrits, touchant le nombre de caractères que chacun renferme[1].» Chardon la Rochette avoit cependant adopté l'avis de *C. A. Sonntag*[2] et de Schneider sur le peu d'authenticité de la préface. Les principaux motifs qui la font regarder comme supposée, sont le style totalement différent de celui du reste du livre et des autres écrits de Théophraste, l'erreur évidente des dates et des époques, commise par l'auteur, la mention qui est faite de ses enfans, enfin le passage où l'on fait dire à Théophraste qu'après avoir comparé avec beaucoup d'attention les bons et les méchans, il a cru devoir mettre par écrit la vie habituelle des uns et des autres, et les ranger par classes. Or Théophraste n'a tracé, comme nous l'avons dit, que des caractères ridicules, et ses portraits n'offrent ni des vices ni moins encore des vertus qu'on puisse leur opposer. Si cette préface est apocryphe, il devient inutile de s'arrêter à une circonstance qui y est consignée, savoir, que Théophraste a composé l'ouvrage à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

M. *Fréd. Ast*, dans son édition des Caractères de Théophraste, a attaqué l'hypothèse de Schneider sur l'origine de cet ouvrage. D'après lui, la concision et la simplicité du style répondent parfaitement au but de l'auteur, qui vouloit nous of-

[1] Mélanges de crit. et de philol., vol. II, p. 160.
[2] In proœmium Charact. Theophrasti, Lips. 1787, in-4°.

fir, non des tableaux philosophiques, mais des portraits *mimiques*.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, c'est avec raison qu'on regarde les caractères de Théophraste comme un ouvrage classique. Ce rang leur appartient non-seulement à cause de la pureté du style et de sa précision, mais aussi à cause de la vérité des portraits. Théophraste a tracé avec un art admirable les figures qu'il se proposoit de peindre; ses dessins sont d'un fini parfait, et ses nombreux imitateurs, parmi lesquels La Bruyère doit occuper le premier rang, ne le feront jamais oublier[1]. Cependant il ne faut pas porter à la lecture de cet ouvrage les préventions que la délicatesse de notre goût, et l'état actuel de la société peuvent nous inspirer. Il est nécessaire de se rappeler que Théophraste peignoit les mœurs de citoyens d'une république, et qu'ainsi on ne doit pas chercher dans ses portraits les différences sensibles que produisent chez nous les distinctions des rangs[2].

Nous avons aussi, sous le nom de Théophraste, un *livre ou fragment de Métaphysique*, Τῶν μετὰ τὰ φυσικὰ ἀποσπασμάτιον ἢ βιβλίον α΄. Andronic de Rhodes, qui a publié un catalogue des ouvrages de Théophraste, n'y a pas compris celui-là, qui lui a été

[1] Voy. *Chardon la Rochette*, l. c. p. 141.

[2] Voy. Questions sur l'ouvrage de Théophraste intitulé Caractères moraux, par *Rochefort*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. XLVI, p. 174.

attribué par Nicolas de Damas. Son auteur est inconnu.

On regarde Théophraste comme l'auteur d'un traité περὶ Αἰσθήσεως, *du Sens*, ou plutôt des sens, de l'imagination et de l'entendement, qui s'est conservé, et sur lequel Priscien *de Lydie*, qui a vécu dans le sixième siècle, nous a laissé un Commentaire en forme de paraphrase.

Porphyre, dans son Commentaire sur les Harmonica de Ptolémée, nous a conservé un fragment intéressant du second livre du traité de Théophraste *de la Musique*.

Une perte que nous devons bien regretter, est celle de trois ouvrages de ce philosophe sur les lois, qui faisoient pendant au traité d'Aristote sur l'état politique : ils étoient intitulés l'un περὶ Νόμων, *des Lois ;* l'autre Νόμων κατὰ στοιχεῖον κδ', *des Lois par ordre alphabétique*, en vingt-quatre livres, et περὶ Νομοθετῶν, *des Législateurs*, en quatre livres. Stobée cite un fragment du premier ouvrage [1].

Athénée cite ses livres *de l'Ivrognerie*, *de la Flatterie*, *de la Volupté*, *de la Félicité* et quelques autres.

Nous ne pourrons parler des éditions des œuvres complètes de Théophraste, que lorsque nous aurons fait connoître ses écrits sur l'histoire naturelle [2]. Ici nous nous occupons seulement de celles des trois ouvrages philosophiques qui nous restent sous son nom.

1 Serm. XLII.
2 C'est-à-dire au chap. XLVI.

Le *fragment sur la Métaphysique* se trouve dans les trois premières éditions des œuvres de Théophraste (Venise, 1497; Bâle, 1541, et Venise, 1551[1]), et dans celle d'Aristote de *Sylburg*, de 1587. *Schneider* l'a exclu de son édition de Théophraste. M. *Chr.-Aug. Brandis* l'a joint à celle qu'il a donnée de la Métaphysique d'Aristote, Berlin, 1823, 2 vol. in-8°.

Le *Traité des Sens* a été publié pour *la première fois* à Venise, 1536, in-fol., par *Victor Trincavelli*, avec les Questions d'Alexandre d'Aphrodisie, et le commentaire de Priscien. Il manque dans les éditions des œuvres de Théophraste, excepté celles de 1552 et de 1811.

Les *Caractères* ont été publiés pour *la première fois* à Nuremberg, en 1527, in-8°, par *Bilibald Pirkheymer*, sénateur de cette ville, et un des conseillers ou ministres de l'empereur Maximilien I. Le célèbre *Jean-François Pic de Mirandole* en avoit fourni le manuscrit; mais ce manuscrit ne contenoit que quinze chapitres, au lieu de trente que nous avons aujourd'hui. Ces quinze chapitres furent réimprimés, avec une version faite par *Ange Politien*, à Bâle, 1531, in-8°, et 1541, in-fol.

Les chapitres 16 à 23 furent publiés pour la première fois par *J.-B. Camotius*, avec les autres ouvrages de Théophraste, qui forment le sixième volume de son édition d'Aristote de 1551. La totalité des vingt-trois chapitres entra dans le volume que Henri Etienne publia à Paris en 1557, in-8°, sous le titre de Aristotelis et Theophrasti scripta quædam. *Henri Etienne* se donna toutefois l'air d'avoir pris d'un manuscrit les huit derniers chapitres.

L'édition de ce typographe servit d'original aux suivantes:

Leipzig, 1561, in-8°, par *Léonard Lycius*.

Bâle, 1582, in-fol., par *Claude Auber* et *Zwinger*.

Paris, 1583, in-4°, de *Fréd. Morel*.

Lyon, 1592, in-8°, d'*Is. Casaubon*.

[1] Vol. VI des Œuvres d'Aristote.

Frédéric Sylburg plaça aussi les Caractères dans son édition d'Aristote.

En 1598, *Is. Casaubon* publia à Lyon, in-8°, une seconde édition, augmentée de cinq nouveaux chapitres : ils lui avoient été envoyés par *Marquard Freher*, qui les avoit trouvés dans un manuscrit de la bibliothèque de Heidelberg. Casaubon accompagna le texte d'une traduction et d'un savant commentaire. Son édition, réimprimée à Lyon en 1612, 1617 et 1638, in-8°, et à Brunswick, 1659, in-8°, fut plus ou moins la base des éditions suivantes, jusqu'en 1798.

Il seroit inutile de donner la nomenclature de toutes ces éditions, qui ne peuvent plus servir aujourd'hui. Nous en indiquerons seulement un petit nombre qui se distinguent dans la foule. *Th. Gale* plaça les Caractères de Théophraste dans ses Opuscula mythologica, etc., et en corrigea le texte. *Pierre Needham* y fit de nouvelles corrections, de manière que les éditeurs suivans se conformèrent, pour la plupart, à son texte. Cette édition parut à Cambridge en 1712, in-8°. *Corneille de Pauw* donna une édition savante, Utrecht, 1737, in-8°. Celle de *Conrad Schwarz* parut à Cobourg, 1739, in-4°. Une édition plus complète que toutes les précédentes fut publiée par *J.-F. Fischer*, à Cobourg, 1763, in-8°. Avec elle se termine ce qu'on peut appeler les éditions à la Casaubon ; elle est suivie d'une interruption de trente-cinq années.

Cet intervalle a été très-favorable à Théophraste. Dans le manuscrit Palatin où *Freher* avoit trouvé cinq chapitres inédits, on lisoit aussi les titres de deux autres chapitres dont le texte manquoit. On les croyoit perdus, lorsque *Prosper Petroni*, secrétaire de la bibliothèque Palatine à Rome, les découvrit dans un manuscrit de ce riche dépôt. Il les transcrivit et prépara une édition des Caractères, avec une nouvelle version latine, dont trois feuilles seulement étoient imprimées, lorsque l'abbé *Petroni* mourut. Ces feuilles contenoient les douze ou treize premiers chapitres. Comme on ne put retrouver la suite du manuscrit de Petroni, l'abbé

Amaduzzi, qui avoit entendu dire au défunt qu'il existoit un 29e et un 30e chapitre des Caractères, les fit copier sur l'original par *Spalletti*, et le chevalier *Azara* chargea *Bodoni*, à Parme, d'en imprimer une édition de luxe, qui parut en effet en 1786, in-4°. Amaduzzi croyoit que le manuscrit qui a fourni les deux chapitres est du 11e siècle; un autre savant, qui l'a examiné depuis, ne le croit pas antérieur au 13e ou 14e siècle.

Ce savant est *Jean-Christ. Siebenkees*. Se trouvant à Rome en 1788 ou 1789, il parcourut le manuscrit, et y fit une découverte qui avoit échappé à Amaduzzi; car quant à Petroni, il est probable qu'il avoit collationné la totalité du manuscrit. Siebenkees s'aperçut que les chapitres 16 et suivans renfermoient plusieurs passages qui remplissoient des lacunes qu'on avoit remarquées dans ces chapitres. Il copia ces passages, qui, après sa mort, parurent dans un recueil qu'il avoit commencé, mais que *J.-A. Goes* acheva de publier à Nuremberg, 1798, in-8°, sous le titre d'*Anecdota græca*. Ce savant les plaça aussi dans une nouvelle édition des Caractères qu'il donna dans la même ville, également en 1789. Voici la *première édition complète* de cet ouvrage.

Aussitôt que M. *Coray* eut pris connoissance de l'édition de Goez, il s'aperçut que les additions qu'elle renferme étoient très-incorrectes. Il les corrigea dans une édition des Caractères qu'il donna à Paris en 1799, in-8°. Son texte est accompagné d'une traduction, de notes et d'un discours préliminaire; le tout rédigé en françois. M. Coray n'avoit pas de manuscrit à consulter, mais il a rendu le texte à sa pureté primitive, autant que de simples conjectures ont suffi pour cela. Dans le commentaire, les usages auxquels Théophraste fait allusion sont rapportés et discutés : il s'en trouve des traces dans les mœurs des Grecs d'aujourd'hui.

Pendant que M. *Coray* faisoit imprimer cette traduction, l'infatigable *J.-G. Schneider* préparoit, de son côté, une nou-

velle édition des Caractères : il la donna en 1799, à Jena, in-8°, et l'année d'après, il fit suivre une petite édition à l'usage de la jeunesse. Une traduction allemande, que *J.-J. Hottinger* fit paroître à la même époque, traduction accompagnée d'introductions et d'un commentaire, fournirent matière à deux supplémens ou *Auctaria* qui parurent en 1799 et 1800.

En 1801, M. *Godefroi Schweighæuser*, aujourd'hui adjoint de son père dans la chaire de littérature grecque à l'université de Strasbourg, ayant été chargé de la publication d'une nouvelle édition des Caractères de Théophraste, traduits par La Bruyère, y ajouta quelques bonnes observations sur l'original. On sut aussi qu'un savant hollandois, *Fonteyn*, ministre des Anabaptistes à Amsterdam, mort en 1788, avoit été en possession, depuis quarante ans, tant des chapitres 29 et 30, que des additions trouvées par Siebenkées, et que le travail de cet helléniste de l'école d'Hemsterhuis, avoit été légué au savant Wyttenbach, qui se préparoit à le publier.

En 1814, M. *N.-J. Bloch* publia à Altona, in-8°, la première partie d'une édition critique des Caractères. Les corrections qu'il a faites dans le texte annoncent un philologue d'un grand mérite; cependant, pour en porter un jugement définitif, il faudra attendre que la seconde partie ou le commentaire en rende raison.

La dernière édition des Caractères est de M. *Fréd. Ast* : elle a paru à Leipzig, en 1816, in-8°, et donne un texte très-critique; seulement on a reproché à l'éditeur des transpositions arbitraires de quelques passages.

Avant de parler des disciples de Théophraste, il convient de nommer quelques-uns des plus accrédités parmi ceux qui, conjointement avec lui, ont suivi les leçons d'Aristote.

EUDÈME *de Rhodes* ne doit pas être confondu

avec un autre disciple d'Aristote, EUDÈME *de Chypre*, qui ne nous est connu que de nom. Le premier étoit regardé comme le plus digne, après Théophraste, de succéder à leur maître commun. C'est à lui qu'est adressé un des traités de morale qui se trouvent parmi les ouvrages d'Aristote : quelques critiques pensent qu'Eudème lui-même en est l'auteur. Dans ce cas ce seroit, outre des fragmens de sa *Physique* cités par Simplicius, la seule production de ce philosophe qui se fût conservée. Il maintint en son entier le système philosophique d'Aristote; seulement il fit quelques additions à sa logique.

PHANIAS ou PHÆNIAS *d'Erèse* écrivit, comme son maître, *des Catégories*, *de l'Interprétation* et *des Analytiques*. Il composa aussi un livre *sur les Socratistes*, περὶ Σωκρατικῶν.

HÉRACLIDE *de Sinope*, surnommé *le Pontique*, disciple de Platon, de Speusippe et, à ce qu'on dit, d'Aristote, a écrit un ouvrage historique-philosophique *sur les Etats ou Républiques*, περὶ Πολιτειῶν, dont nous n'avons que des fragmens ou extraits. Il a aussi fait des Epigrammes; et Diogène de Laërte qui au reste a confondu des individus du même nom [1] et ramassé une foule de contes puérils que la critique doit rejeter, parle d'un Héraclide qui a fait des épigrammes mordantes. Ce jugement cadre aux trois pièces de vers que l'Anthologie nous a conservées de cet auteur.

[1] V, 94.

Le fragment d'Héraclide se trouve dans l'édition d'Élien (Var. Hist.) de Rome, 1545, in-4°. *N. Cragius* le joignit à son ouvrage de Republica Lacedæm. Genève, 1593, in-4°, et le fit imprimer en même temps séparément. *Gronove* le plaça dans son Thesaur. ant. græc., vol. VI.

George-Dav. Kœler en donna une édition critique, Halle, 1804, in-8°, pour laquelle *Heyne* a fourni des observations et des variantes de deux manuscrits de Leide, collationnés par *Perizonius*.

Un texte plus pur se trouve dans le Prodrome de la Bibl. Hellénique de M. *Coray*, Paris, 1805, in-8°, et dans l'Élien de la collection de *Tauchnitz*, Leipz. 1820.

Aristoxène *de Tarente*, le plus ancien écrivain sur la musique, fut disciple d'Aristote. Nous parlerons plus bas de son ouvrage sur l'harmonie; mais nous le plaçons parmi les philosophes à cause d'un traité *sur les Lois de l'Éducation*, περὶ παιδικῶν Νόμων, qu'il avoit écrit, et dont Diogène de Laërte cite le dixième livre, ainsi que d'une *Biographie* des principaux philosophes, à laquelle il avoit donné le titre de Βίος ἀνδρῶν, *Vies des Hommes* (illustres). Cet ouvrage est perdu; mais il s'en est conservé beaucoup de fragmens par les citations des écrivains postérieurs. On voit par ces fragmens qu'Aristoxène a été injuste envers Socrate, qu'il juge avec une défaveur marquée, soit parce que ce sage faisoit peu de cas de la musique, soit parce qu'Aristoxène s'est laissé prévenir par les suggestions de Spinthare son père, qui, après avoir été disciple de Socrate, s'étoit brouillé avec lui. Malgré ce reproche, qui fait quelque tort à la réputation

d'Aristoxène, il étoit un écrivain judicieux, et l'on doit regretter qu'aucun littérateur ne se soit encore occupé de recueillir ses fragmens, dont plusieurs se trouvent dans Stobée [1].

La *Vie de Platon*, par Aristoxène, que citent Diogène [2] et Lucien [3], faisoit probablement partie du recueil dont nous venons de parler, et nous pensons que celui-ci étoit identique avec les *Commentaires* ou *Mémoires historiques* auxquels le même Diogène se réfère ailleurs [4].

Nous devons à Stobée des fragmens de deux ouvrages d'Aristoxène. Dans l'un, περὶ Ἀριθμητικῆς, *de l'Arithmétique*, il paroît avoir exposé la doctrine des Pythagoriciens sur les nombres; l'autre, Πυθαγορικαὶ ἀποφάσεις, *Thèses pythagoriciennes*, étoit un recueil de leurs préceptes de morale.

Enfin, DICÉARQUE *de Messana*, que nous avons nommé parmi les poëtes didactiques [5], et dont nous parlerons encore comme géographe, étoit disciple d'Aristote. Cicéron l'appelle ses délices [6], un grand Péripatéticien [7] et un homme admirable [8]. Tous ses ouvrages philosophiques sont perdus : il avoit pu-

[1] Sa mémoire a été justifiée par *Meiners*, Gesch. der Wissensch., vol. I, p. 213. Voy. aussi *G.-L. Mahne*, Diatribe de Aristoxeno, philos. Peripatetico. Amstel. 1793, in-8o.

[2] VIII, 15.

[3] In Parasito, 35.

[4] IX, 40.

[5] Voy. p. 137 de ce volume.

[6] Tusc. Disp., I, 31.

[7] De Off., II, 5.

[8] Epist. ad Att., II, 2.

blié un Discours sur l'Ame, prononcé à Corinthe, et intitulé à cause de cela, *Corinthiaques*; un traité *de la Divination*, un autre de la *Destruction des Hommes*. Ce titre nous est expliqué par Cicéron [1]. Après avoir examiné les diverses causes qui avoient produit la destruction des hommes, comme la peste, les bêtes féroces, etc., Dicéarque faisoit voir qu'il en avoit péri un plus grand nombre par le fer de leurs semblables, dans les guerres et les séditions.

Dicéarque avoit aussi composé, sous le titre de *Lesbiaques*, en trois livres, un traité contre l'immortalité de l'âme.

Le disciple et successeur immédiat de Théophraste fut STRATON *de Lampsaque* [2], fils d'Arcésilas, et un des maîtres de Ptolémée Philadelphe. On lui donna le surnom de *Physicien* ou *Naturaliste*, probablement parce qu'il trouvoit le principe d'activité universelle et la cause *efficiente* de tout ce qui existe, dans la seule nature, sans qu'il fût besoin du secours des dieux [3]. Il croyoit que l'univers avoit eu un commencement, et que par conséquent toutes les espèces étoient nées avec le monde par les rencontres fortuites qu'avoit produites l'effort continuel des principes composans. Il avoit écrit *des Dieux*, *de la Royauté*, *de la Magistrature* (περὶ

[1] De Off. l. c.

[2] Ol. CXXXIII, 2 = 186 avant J.-C.

[3] Omnem vim divinam in natura sitam esse censet, quæ causas gignendi, augendi, minuendi immutandique habeat, sed careat omni sensu et figura. Cic. de Nat. Deor., I, 13.

Ἀρχῆς), *de la Nature humaine*, *des Causes*, et quelques autres traités.

Jérome *de Rhodes* fut le contemporain de Straton et de Lycon. Cicéron dit [1] qu'il plaçoit le souverain bien dans l'absence de la douleur. Il l'appelle un homme savant, un des Péripatéticiens les plus distingués. Jérôme avoit écrit un traité de *l'Ivrognerie*, des *Entretiens de table*, des *Mémoires historiques*, Ὑπομνήματα ἱστορικὰ, un ouvrage *sur les divers genres de poésies*, etc.

Un contemporain de Jérôme, Prytanis, ne nous est connu que par deux citations, l'une de Plutarque, l'autre de Polybe. Le premier le nomme, après Epicure, parmi les auteurs d'Entretiens de table [2]; l'autre l'appelle un des hommes les plus marquans parmi les Péripatéticiens, et dit qu'Antigone l'avoit donné comme législateur aux Mégalopolitains [3]. L'auteur anonyme d'une Vie d'Aristote le fait succéder à Jérôme dans la direction de l'école Péripatéticienne [4].

Straton de Lampsaque eut pour successeur [5] Lycon *de Troie*, fils d'Astyanax : ce philosophe fut pendant quarante ans le chef des Péripatéticiens d'Athènes. Il paroît qu'il a composé un traité du

[1] Cic. Fin. bon., V, 5.
[2] Sympos. lib. I. (Ed. *Reisk.* vol. VIII, p. 416.)
[3] Lib. V, c. 93.
[4] Ce biographe donne la liste suivante des successeurs d'Aristote : Théophraste, Straton, Praxitèle, Lycon, Ariston, Lycisque, Praxiphanes, Jérome, Prytanis, Phormion, Critolaüs. Voy. *Fabricii* Bibl. gr., vol. III, p. 505.
[5] 270 ans avant J.-C.

Souverain Bien. Son éloquence fut cause qu'on changea son nom en *Glycon*, le Doux. Cicéron l'appelle oratione locupletem, rebus ipsis jejuniorem [1].

Après sa mort, la direction de l'école passa [2] à Ariston *d'Iulis*, dans l'île de Céos. Ce philosophe écrivit sur le *Souverain Bien*. On cite encore ses *Diatribes Erotiques*, Ἐρωτικαὶ Διατριϐαὶ, ou, comme les appelle Stobée, Ὅμοια, en sous-entendant ou supprimant l'adjectif ἐρωτικὰ, c'est-à-dire *Similitudes Erotiques*. Ce compilateur et Plutarque en rapportent des fragmens. Le *Lycon* d'Ariston étoit probablement un traité sur la Vieillesse dédié à Lycon, ou bien un Dialogue dont ce philosophe étoit un des interlocuteurs. L'Anthologie nous a conservé trois *Epigrammes* d'Ariston [3].

Hermippe *de Smyrne* fut contemporain d'Ariston, car Callimaque a été son maître. Plutarque et Athénée citent ses ouvrages sur Aristote, sur Gorgias, sur les Sept Sages, sur Hipponax, sur Isocrate, sur les disciples de cet orateur, et sur les Législateurs. Le dernier avoit au moins six livres.

Critolaus *de Phasèles* succéda à Ariston et parvint à un âge de quatre-vingt-deux ans. L'an 155 avant J.-C. [4], il fut envoyé à Rome avec l'Académicien Carnéade et avec Diogène de Babylon, le Stoï-

[1] L. c.

[2] 232 ans avant J.-C.

[3] Ariston de Céos a été souvent confondu avec Ariston de Chios, le Stoïcien (voy. chap. LXII), et avec un Péripatéticien d'Alexandrie qui vécut du temps d'Auguste, et qui a écrit sur le Nil. (Voy. chap. LXX.)

[4] Ol. CLVI, 2.

cien. Dans son système de philosophie, il resta fidèle à Aristote; mais quoique doué d'éloquence, il n'aimoit pas la rhétorique [1].

Un Péripatéticien de l'époque de Ptolémée III Philométor, nommé SATYRUS, rivalisa avec Théophraste en écrivant des Caractères. Il est aussi le second écrivain dans l'ordre des temps [2] qui se soit occupé de l'histoire littéraire, ainsi que nous le dirons quand nous aurons achevé le tableau des écoles de cette période.

Enfin les Péripatéticiens eurent un élève parmi les Juifs : c'est ARISTOBULE, qui vécut sous Ptolémée VI Philométor [3], et est peut-être ce précepteur de Ptolémée VII Evergète II dont il est question dans les livres des Maccabées [4]. La vanité nationale engagea cet homme à présenter à son souverain un ouvrage intitulé Ἐξηγήσεις τῆς Μωϋσέως γραφῆς, *Explication du Livre de Moïse*, dans lequel il soutenoit que les anciens poëtes et les philosophes grecs avoient connu les livres sacrés des Hébreux et y avoient souvent puisé. Pour prouver cette thèse, il forgea un grand nombre de passages qu'il cita avec beaucoup d'effronterie comme pris dans les poëtes et les historiens. On ne sait pas quel succès un tel ouvrage eut à la cour d'Alexandrie; mais quelques siècles plus tard des Pères de

1 QUINTIL. Inst. or., II, 17.
2 Sotion est le premier. Voy. chap. LXIII.
3 170 ans avant J.-C.
4 2 Maccab., I, 20.

l'Eglise et des écrivains profanes se laissèrent tromper par l'artifice de ce faussaire. Ce qui contribua à masquer ses tromperies, c'est la pureté de son style, entièrement libre d'hellénisticisme [1].

[1] Voy. *Lud.-Gasp. Valckenarii* Diatribe de Aristobulo Judæo; Ed. *Jo. Luzak*, Lugd.-Bat., 1806, in-4°.

CHAPITRE XLI.

D'Epicure et de sa secte.

Le fondateur d'une école qui, quelques siècles plus tard, compta parmi ses adhérens la plus grande partie des Romains des premières classes de la société, Epicure *de Gargette*, bourg de l'Attique, étoit fils de Néoclès, de la tribu des Philaïdes[1]. Après avoir passé sa jeunesse à Samos, à Téos, à Colophon et à Mitylène, il se fixa, à l'âge de trente-six ans environ, à Athènes. Il y fit l'acquisition d'un jardin agréable où il prit l'habitude de discourir de matières philosophiques avec ses trois frères, Aristobule, Chérédème et Néoclès, et avec de nombreux disciples qui accoururent à son école. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans, jouissant de l'estime générale de ses concitoyens. Ses disciples le vénéroient comme un Dieu; on lui érigea des statues.

Sans adopter aucun des systèmes philosophiques de son temps, Epicure s'en créa un qui avoit pour base ce principe, que le souverain bien consiste dans le plaisir que fait ressentir l'absence totale de

[1] Né Ol. CIX, 4 = 341 ans avant J.-C.

toute douleur du corps et de l'âme, ἡδονὴ, la volupté. Il poussa ce principe si loin que, d'après lui, la vertu même n'étoit désirable que pour l'attrait du plaisir. Son système diffère de celui d'Aristippe, en ce que sa volupté est purement corporelle; car ses plaisirs de l'âme ne sont autre chose que le souvenir de ceux du corps. Sa physique étoit, à quelque différence près, celle de Démocrite : il admettoit, à la vérité, l'existence des dieux; mais comme il nioit la Providence, on lui a reproché de n'avoir établi l'existence de Dieu que pour masquer son véritable sentiment. Il est au reste difficile de bien le juger, parce qu'il a été probablement mal entendu, ou mal interprété, tant par ses disciples dont quelques-uns ont eu des mœurs très-dépravées, que par ses adversaires qui l'ont calomnié. Il étoit sobre, actif et bon citoyen.

« Les témoins les plus célèbres, dit Diogène de Laërte qui avoit sous les yeux tous ses ouvrages, certifient l'équité et la justice de ce grand homme. Ces témoins sont sa patrie qui lui érigea des statues; ses amis, dont le nombre fut si grand qu'à peine les villes pouvoient-elles les contenir; ses disciples que le charme de sa doctrine lui avoit attachés; la perpétuité de son école qui, lors de la décadence de presque toutes les autres sectes, se conserva par une succession régulière de disciples. Sa piété envers ses parens, les bienfaits dont il couvrit ses frères, la douceur avec laquelle il traita ses esclaves, son respect religieux pour les dieux et son

amour pour la patrie, ne se démentirent pas un instant pendant toute la durée de sa vie. Sa modestie ne lui permit pas de prendre part à l'administration publique. Malgré les troubles qui agitèrent la Grèce, il y passa toute sa vie, excepté deux ou trois voyages qu'il fit en Ionie pour voir ses amis qui s'assembloient de tous côtés autour de lui, et vivoient avec lui dans un jardin qu'il avoit acheté. Dioclès rapporte qu'ils se contentoient d'une nourriture très-médiocre et d'un petit verre de vin; l'eau étoit leur boisson ordinaire [1]. »

Epicure avoit composé trois cents ouvrages (ou livres), et il se piquoit d'originalité au point de se vanter que, dans ce grand nombre d'écrits, il n'y avoit rien qui fût emprunté d'autrui. La plus importante de ces productions étoit sans doute le traité *de la Nature*, περὶ Φύσεως, en trente-sept livres. On a découvert parmi les rouleaux d'Herculanum des fragmens insignifians des livres 2e, 11e, 14e, 15e, 20e et 28e, et de quatre autres livres dont on n'a pu distinguer les chiffres. Ces fragmens se trouvent dans un état si pitoyable, qu'on a eu beaucoup de peine à les déchiffrer jusqu'à un certain point. Ceux des livres 2e et 11e qui ont été publiés, traitent de matières très-subtiles et fort abstraites, savoir, de la doctrine d'Epicure sur les *Idoles* qui se détachent des corps célestes. Cependant, tout comme le poëme de Lucrèce est ce que nous avons de meilleur jusqu'à présent sur le sys-

[1] Diog. Laert., X, 9.

tème d'Epicure, de même ces fragmens du philosophe renferment divers passages qui, à leur tour, expliquent le poëte latin, et qu'un futur éditeur de Lucrèce ne devra pas négliger. On rencontre aussi dans ces fragmens un certain nombre de mots qu'on n'a pas remarqués ailleurs, et qui serviront à compléter nos dictionnaires.

Indépendamment de plusieurs fragmens de lettres, Diogène Laërce nous a conservé le *Testament* d'Epicure. Il est remarquable par le jour qu'il jette sur le caractère de ce philosophe. Nous lisons aussi dans Diogène trois *Lettres* entières d'Epicure, adressées l'une à un certain Hérodote, et qui renferme sa doctrine sur la *physique;* l'autre à Pythoclès sur les *météores* ou corps célestes; la troisième, adressée à Menœcéus, qui donne le précis de toute sa philosophie. Enfin Diogène nous a aussi conservé un recueil de quarante-quatre *Sentences morales* d'Epicure, qu'il avoit intitulé Κύριαι δόξαι, comme qui diroit *Doctrine souveraine* ou *Propositions fondamentales*. Nous avons aussi un extrait des deux premières Lettres, que l'impératrice Eudoxie a inséré dans son *Jardin de Violettes :* comme elle s'est servi d'un exemplaire plus correct que celui qui a été copié par Diogène, ou que peut-être ce compilateur a fait sa copie avec beaucoup de négligence, et en la tronquant souvent, on peut suppléer le texte de Diogène par l'extrait d'Eudoxie.

Les fragmens des livres II[e] et XI[e] du traité de la Nature ont

été publiés avec un soin extrême par M. *Charles Rosini*, dans les Papyri Herculanenses, Napoli, 1809, au vol. II, et réimprimés sous la direction de M. *J.-C. Orelli*, Leipz. 1818, in-8°.

Le dixième livre de Diogène de Laërte, qui renferme les quatre ouvrages d'Epicure, a été publié séparément par M. *Charles Nürnberger*, à Nuremberg, 1791, in-8°, avec les variantes de deux manuscrits de Venise, et un commentaire. Plus de vingt ans après, *J.-G. Schneider* a donné une édition critique des deux lettres d'Epicure, sous le titre d'Epicuri physica et meteorologica duabus Epistolis ejusdem comprehensa. Lips. 1813, in-8°.

L'école d'Epicure avoit, au moins dans son origine, quelque ressemblance avec celle de Pythagore; comme les disciples du sage de Samos, ceux du philosophe de Gargette vivoient en commun; mais le principe moral et le goût des sciences qui caractérisoient les philosophes d'Italie, manquoient aux Epicuriens. Hermarque, Colotès, Métrodore, Timocrate, Leontium et Polyen furent les plus distingués parmi les disciples immédiats d'Epicure. Indépendamment d'eux, Diogène de Laërte nomme encore SANDÈS, LEONTÉE et THAMICTA, son épouse, ainsi qu'IDOMÉNÉE, tous de Lampsaque, d'où ils paroissent avoir suivi Epicure à Athènes. Idoménée a écrit περὶ Σωκρατικῶν, *des Socratiques.* Plutarque, dans les Vies de Périclès, d'Aristide, de Phocion et de Démosthène, cite Idoménée, sans indiquer le titre de l'ouvrage dont il s'est servi. A quel propos pouvoit-il être question d'Aristide, de Phocion et de Démosthène dans un écrit consacré à la

mémoire des disciples de Socrate? Le mot de Socratiques auroit-il été pris par Idoménée comme synonyme de *vertueux?* On est tenté de le croire en remarquant que le même historien cite dans la Vie d'Aristide un ouvrage de Démétrius de Phalère, intitulé Socrate.

Nous avons déjà nommé les trois frères d'Epicure, ARISTOBULE, CHÉREDÈME et NÉOCLÈS, qui professèrent sa doctrine; son testament nous fait aussi connoître son affranchi, MYS, comme un des philosophes dans la société desquels il se plaisoit principalement.

Diogène de Laerte nous apprend[1] qu'HERMARQUE[2] *de Mitylène*, fils d'Agémarque, fut le successeur d'Epicure, désigné par le testament comme chef de l'école fondée par ce philosophe, et héritier de ses livres, de sa maison et de son jardin. C'est à lui que, d'après Cicéron[3], étoit adressée une lettre d'Epicure, que Diogène dit[4] avoir été écrite à Idoménée. Diogène nous apprend encore qu'Hermarque composa plusieurs excellens livres,

[1] X, 24.

[2] Diogène et Cicéron appellent ce philosophe Hermaque, au lieu d'Hermarque; mais *Villoison* (Anecd. gr., vol. II, p. 159) et *Visconti* (Iconogr. gr., vol. I, p. 216, éd. in-4°) ont fait voir qu'il faut lire Hermarque. Le socle d'un buste en bronze trouvé à Herculanum, porte ΕΡΜΑΡΧΟΣ; et cette orthographe, conforme à l'étymologie, a été confirmée par un manuscrit en papyrus trouvé à Herculanum, et contenant un ouvrage de Philodème sur la Rhétorique, ainsi que par l'inscription d'un autre buste trouvé, en 1780, à Tivoli, dans la maison de campagne de Cassius.

[3] De Fin., II, 30.

[4] X, 22.

tels que vingt-deux *Lettres sur Empédocle*, un traité *des Sciences*, dirigé contre Platon et contre Aristote. Ils sont entièrement perdus.

COLOTÈS *de Lampsaque*, avoit dédié à Ptolémée-Philadelphe un écrit portant ce titre : *Preuve qu'on ne peut pas vivre d'après la doctrine des autres philosophes*, περὶ τοῦ ὅτι κατὰ τὰ τῶν ἄλλων φιλοσόφων δόγματα οὐδὲ ζῆν ἐστίν. Nous ne connoîtrions peut-être pas ce traité, si nous n'avions l'ouvrage que Plutarque a composé pour le réfuter.

MÉTRODORE, surnommé *de Lampsaque*, quoiqu'il fût né à Athènes, est appelé par Cicéron [1] un second Epicure, pæne alter Epicurus. Il mourut avant son maître. Plutarque et Diogène de Laerte citent plusieurs ouvrages de ce philosophe, qu'il ne faut pas confondre avec deux autres Métrodores, l'un de Stratonice, et l'autre de Scepsis, tous les deux disciples de Carnéade [2], ni avec Métrodore de Chios, disciple de Démocrite [3].

TIMOCRATE, son frère, donna un exemple rare dans les annales de l'épicurisme, celui d'une apostasie [4]. Non-seulement il renonça à la philosophie d'Epicure, mais il écrivit aussi contre lui un ouvrage intitulé : *de la Gaîté*, Εὐφραντά.

[1] De Fin., II, 28.

[2] Voy. chap. LXVI.

[3] Voy. vol. II, p. 323.

[4] Arcésilas explique d'une manière plaisante pourquoi les Epicuriens ne passoient jamais à une autre école : Ἐκ μὲν γὰρ ἀνδρῶν γάλλοι γίνονται, ἐκ δὲ γάλλων ἄνδρες οὐ γίνονται. DIOG. LAERT., IV, 43.

La célèbre Léontium, femme aussi distinguée par sa beauté que par les grâces de son esprit, fut l'amie d'Epicure et de Métrodore, et peut-être l'épouse du dernier, dont elle eut un fils nommé Epicure. Dans sa première jeunesse, elle paroît avoir été attachée au poëte Hermésianax, qui lui adressa un recueil d'élégies intitulé *Léontium*[1]. Elle écrivit un ouvrage contre Théophraste, dont Cicéron loue l'élégance et l'atticisme[2]. Un écrivain françois, l'apologiste de la philosophie d'Epicure, *Pierre Gassend* ou Gassendi, a entrepris de venger la mémoire de Léontium des jugemens sévères qui en ont été portés, ou des calomnies auxquelles elle a été en butte[3]. Parmi les lettres d'Alciphron, il y en a une de Léontium à Lamia; mais cette lettre n'a pas même la prétention d'être authentique.

Polyen *de Lampsaque*, qu'il ne faut pas confondre avec Polyen qui a écrit sur l'art militaire, étoit un des amis d'Epicure, et un homme d'un caractère fort aimable. Nous savons par Cicéron[4] que ce philosophe, qui s'étoit fait une réputation comme mathématicien, embrassa ensuite le système d'Epicure, et alla jusqu'à soutenir la futilité de la seule peut-être de toutes les sciences qui admet des démonstrations rigoureuses.

[1] Voy. vol. I, p. 246.

[2] Scito illa quidem sermone et attico, sed tamen.... Cic. de Nat. Deor., c. 33. L'aposiopèse est malheureuse pour la réputation de Leontium. Pline, Hist. Nat., préface, parle de l'ouvrage de Léontium sans daigner la nommer.

[3] De Fin., I, 6. Acad. Quæst., II, 33.

[4] *Gassendi* Opera, vol. VI, p. 128.

Hermarque eut pour successeurs POLYSTRATE et HIPPOCLIDE. Ce que nous savons de ces philosophes se borne presque à ce que Valère-Maxime nous en dit [1]. Nés le même jour, ils s'attachèrent au même maître, Epicure, confondirent leurs patrimoines, dirigèrent ensemble son école après la mort d'Hermarque, parvinrent à une grande vieillesse et moururent le même jour. On prétend que parmi les rouleaux d'Herculanum, il se trouve un ouvrage d'Hippoclide, intitulé : Περὶ ἀλόγου καταφρονήσεως, *Du mépris de ce qui est contre la Raison.*

Polystrate et Hippoclide eurent pour successeur DENYS *d'Héraclée*, qui fut surnommé Μεταθέμενος, *le Transfuge* [2], parce qu'il quitta le Portique pour l'école d'Epicure. BASILIDE le remplaça; on ne connoît pas le successeur de ce dernier.

[1] I, 8.
[2] Voy. p. 252 de ce volume.

CHAPITRE XLII.

De Zénon et des premiers Stoïciens.

Ce fut sur les bases de la philosophie cynique que Zénon *de Citium*, dans l'île de Chypre [1], disciple de Stilpon et de Cratès, et ami d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine, fonda la philosophie Stoïcienne, ainsi nommée du portique (*stoa*, στοὰ ποικίλη, galerie de tableaux) où il donnoit ses leçons. Le but du système qu'il imagina étoit de rétablir le cynisme tombé dans le mépris, mais de l'ennoblir, de rectifier les principes de l'Académie, et d'opposer ainsi une digue aussi bien à l'épicurisme qu'au scepticisme des nouveaux Académiciens. Ce système qui, dans son origine, étoit un bienfait pour l'humanité, trouva d'autant plus d'adhérens que le caractère de Zénon étoit fait pour lui concilier les suffrages de tous les hommes de bien; il étoit composé de simplicité et d'énergie, de désintéressement et de bienveillance. Aussi le peuple d'Athènes, qui érigea un monument à sa mémoire, ordonna-

[1] *Morgenstern* Reise in Italien, vol. I, p. 149.

[2] Né l'an 362 avant J.-C., Ol. CIV, 3. Mort à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

t-il d'y graver une inscription, qui attestât que sa vie avoit été conforme à sa doctrine.

Les écrits de Zénon, dont la méthode étoit simple, précise, mais sans élégance, et ceux des premiers Stoïciens sont perdus, et nous ne connoissons la doctrine de ce sage que par les écrits de ses disciples des siècles suivans, tels que *Sénèque*, *Arrien*, *Marc-Aurèle*, ainsi que par les ouvrages de Cicéron, surtout par son traité du Souverain Bien; par ses Offices et ses Questions Tusculanes et Académiques; par ceux de Sextus Empiricus, Jean Stobée, Diogène Laërce, Plutarque et Simplicius. « Le principal objet de Zénon, dit un savant françois [1], fut de donner à la morale un degré de solidité et de certitude qui ne laissât plus rien de vague et d'obscur non-seulement sur les principes fondamentaux, mais même sur leur application aux règles de conduite et à toutes les actions de la vie, en les assujétissant toutes à une démonstration rigoureuse, ce qu'Aristote jugeoit impraticable. Pour assurer sa marche, Zénon eut recours à la méthode des géomètres, qui consiste à poser un principe dont la vérité ne puisse être contestée, à en tirer une première induction, de celle-ci une seconde, et de marcher ainsi de conséquence en conséquence, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au but. Il lui fut nécessaire, pour rendre cette méthode possible, d'analyser scrupuleusement tous les ter-

[1] M. *Garnier*, dans un mémoire inséré dans ceux de l'Institut de France, classe d'Histoire et de Littérature ancienne, vol. II, p. 81.

mes dont il auroit à se servir, en les réduisant à une seule signification, et en se faisant une loi de ne jamais les employer dans une autre; de donner de tous les termes des définitions claires et précises; de classer ensuite, à l'aide de divisions et de subdivisions à l'infini, tous les êtres physiques, intellectuels et moraux, dont il auroit à traiter, et d'en former une chaîne immense où chaque chose fût à sa place, et dérivât naturellement de celle qui la précédoit. Aussi Cicéron dit-il, en parlant des Stoïciens [1] : Mirabilis est apud illos contextus rerum. Respondent extrema primis, media utrisque, omnia omnibus; quid sequatur, quid repugnet, vident : ut in geometria, prima si dederis, danda sunt omnia. »

« Quelque merveilleux que fût le travail de Zénon, quelque secours qu'il offrît pour épurer nos idées, asseoir nos jugemens sur des bases fixes, et soumettre nos actions à des règles invariables, il s'en falloit de beaucoup qu'il satisfît à tous nos besoins; car la morale n'est point une science purement théorique dont il suffise de connoître les règles, pour se sentir disposé à les pratiquer : elle doit remuer l'âme toute entière, combattre ses dégoûts et lui communiquer de l'énergie. Or, autant la nouvelle méthode l'emportoit sur les anciennes pour opérer la conviction de l'esprit, autant elle leur étoit inférieure pour remuer la volonté. Loin d'exciter son ardeur, elle n'étoit propre, par la sé-

[1] De Fin., V, 28.

cheresse et l'aridité de sa diction, qu'à la refroidir. Un autre inconvénient attaché à cette nouvelle philosophie, fut de rester concentrée dans une école ou dans des livres, sans pouvoir se produire ni dans les assemblées, ni même dans le commun de la société; car parlant une langue à elle, et donnant aux mots les plus usités, tels que ceux de *bien* et de *mal,* une acception différente de celle du vulgaire, on ne pouvoit en former des raisonnemens et en tirer des conclusions qui ne choquassent toutes les idées reçues et ne parussent extravagantes. »

Voici quel paroît avoir été le système de morale d'une secte qui mérite toute notre estime, quand ce seroit seulement pour le courage que, dans les premiers siècles de notre ère, ses adhérens opposèrent aux progrès du despotisme, et par l'exemple de vertu qu'ils donnèrent lorsque la dépravation des mœurs étoit au comble.

Le souverain bien consiste, selon eux, dans la vertu, et la sagesse dans cet état de l'âme où toutes les passions sont réduites au silence, et qu'ils appeloient *apathie* [1]. La vertu n'est pas seulement le souverain bien, elle est le seul véritable bien. Chaque action légitime est un simple devoir; mais la pratique de la vertu est le plus saint de tous les devoirs (*κατόρθωμα*). Les seuls maux véritables sont

[1] Zénon n'enseignoit donc point que la douleur n'étoit pas un mal; il vouloit que le sage s'en rendît le maître. Cela est clairement exprimé dans un passage d'Arrien, rapporté par *Aulugelle*, Noct. Att., XIX, 1.

les imperfections morales ou le défaut de vertu; la vertu seule dépend de notre liberté; ce qui ne dépend pas de nous n'est ni un vrai bien, ni un véritable mal; ces objets peuvent causer du plaisir ou de la douleur, mais pour cela le sage ne les regarde ni comme un bien, ni comme un mal. Le principe fondamental de la morale des Stoïciens est qu'il faut agir conformément à la nature.

En physique, les Stoïciens adoptoient deux principes, Dieu et la matière. Dieu, d'après leur manière de voir, se rapporte à l'univers, comme l'âme au corps. Dieu est une matière très-fine ou une espèce de feu qui a produit les autres élémens, et par eux le monde. La forme du monde sera détruite par le feu; alors le monde en prendra une nouvelle; alors aussi les âmes, qui font partie de la Divinité, y retourneront.

Tous les ouvrages de *Zénon* sont perdus: on en cite un qui traitoit *de la Nature de l'Homme*, περὶ ἀνθρώπου Φύσεως; un *Commentaire sur la Théogonie d'Hésiode*, des *Problèmes Homériques*, et une *République*, Πολιτεία, dirigée contre celle de Platon.

Nous allons nommer les plus célèbres parmi les disciples et successeurs de Zénon.

Posidonius *d'Alexandrie*, que nous nommons l'*Ancien*, pour le distinguer de celui qui fut le maître de Cicéron, après avoir suivi les leçons d'Hégésias le Cyrénaïque, quitta l'Egypte pour entendre Zénon, dont il embrassa le système. Il est probable que ce fut lui qui le fit connoître ensuite

à Alexandrie. Suidas dit qu'il composa une histoire en cinquante-deux livres, pour faire suite à Polybe; mais ce lexicographe se trompe en attribuant à Posidonius d'Alexandrie, qui a vécu avant Polybe, l'ouvrage de Posidonius d'Apamée.

CLÉANTHE *d'Assus*, en Troade, après avoir été pendant dix-huit ans le disciple de Zénon, fut son successeur [1]. Les anciens parlent de sa pauvreté et de sa sobriété; le peu qu'il lui falloit pour vivre, il le gagnoit à la sueur de son front : aussi fut-il surnommé Φρεάντλης, le *Puiseur* ou *Porteur d'eau*, parce qu'après s'être occupé de philosophie pendant le jour, il passoit une partie de la nuit dans les jardins d'Athènes pour travailler à leur arrosement. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, il se laissa mourir de faim. C'est lui qui a principalement mis en vogue, parmi les Stoïciens, la formule : Il faut vivre conformément à la nature.

Cléanthe a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels Cicéron cite surtout un *Traité de la Volupté*, περὶ Ἡδονῆς, et une *Rhétorique*, περὶ Τέχνης. D'autres citent son *Traité du Temps*, περὶ Χρόνου, ses mémoires *sur la Philosophie de Zénon et sur celle d'Héraclite*; son livre *du Désir*, περὶ Ὁρμῆς, celui *sur le Devoir*, περὶ τοῦ Καθήκοντος. Tous ces écrits sont perdus, à quelques fragmens près; mais Stobée nous a conservé un *Hymne à Jupiter*, par Cléanthe, en vers hexamètres, morceau magnifique sous le rapport des idées, qui sont grandes et phi-

[1] 264 ans avant J.-C.

losophiques, mais dur sous celui de la diction. C'est le premier exemple que nous trouvons de ce quatrième genre d'hymnes, que nous avons nommé le genre philosophique [1].

L'hymne de Cléanthe a été publié pour la *première fois* par *Fulvio Orsini*, dans sa Collection, et réimprimé dans celle de *Henri Etienne* (Poesis philosophica). Stobée étoit inédit à cette époque : il fut imprimé pour la première fois par les soins de *Guill. Canter*, en 1575, mais d'après un manuscrit où l'hymne de Cléanthe manquoit. Celui-ci fut réimprimé dans *Radulph Cudworth's* Intellectual System of the universe, London, 1678, in-fol. *Brunck* en donna un texte corrigé, d'abord dans ses Analecta, ensuite dans ses Gnomiques. Dans cette dernière collection on trouve, pour la première fois, le 18e vers qui manquoit dans les éditions précédentes. A la même époque, Brunck fit imprimer cet hymne sur une simple feuille in-folio, avec la traduction françoise de *Bougainville*: cette feuille, qu'il distribua à ses amis, est citée dans quelques ouvrages comme une nouvelle édition. *Fréd.-Guill. Sturz* et *Herm.-Heimart Cludius* donnèrent des éditions de Cléanthe, accompagnées de versions allemandes, le premier à Leipzig, en 1785, in-4°; l'autre à Gottingue, en 1786, in-8°. Son hymne se trouve aussi dans une collection qui parut à Glasgow, chez Foulis, en 1792, in-12, sous le titre de Epicteti Enchiridion, Cebetis Tabula, Prodici Hercules et Cleanthis hymnus, omnia gr. et lat., ainsi qu'à la suite de *M. Musuri* Carmen in Platonem, etc., ed. *Sam. Butler*, Cantabrig., 1797, in-8°.

Une nouvelle édition critique a été donnée par *Laur. Erdwall*, à Greifswald, en 1813, in-4°; elle est accompagnée

[1] Voy. vol. I, p. 262. Les trois autres genres sont les hymnes mystiques, homériques et lyriques.

d'une version allemande, ainsi que celle que M. *Gott.-Chr.-Fréd. Mohnike* a publiée dans la même ville de Greifswalde, 1814, in-8°, et qui renferme aussi les autres fragmens de Cléanthe. La dernière édition de l'hymne paroît être celle qui porte le titre suivant : *J. F. H. Schwabe* Specimen theologiæ comparativæ, exhibens Κλεάνθους ὕμνον εἰς Δία, cum disciplina christiana comparatum, introductione et adnotatione illustratum. induct. Jenæ, 1819, in-4°.

Chrysippe *de Soles* [1], fils d'Apollonius de Tarse, succéda à Cléanthe dans la direction de l'école fondée par leur maître. Il est un des plus célèbres et des plus spirituels adhérens du Portique. Il a modifié ou plutôt renforcé le principe de Cléanthe, en disant qu'une vie d'après la nature est une vie conforme aussi bien à la nature en général qu'à la nature particulière de l'homme, et fondée sur la connoissance de ce qui se passe dans la nature. Chrysippe a composé un très-grand nombre d'écrits dont il ne nous reste que quelques foibles fragmens. Cicéron paroît avoir eu sous les yeux son ouvrage *de la Loi*, περὶ Νόμου, lorsqu'il composa le sien sur cette matière.

Ariston *de Chios*, surnommé Σειρὴν, *la Sirène*, et *le Chauve*, Φάλανθος, probablement pour le distinguer du Péripatéticien Ariston de Céos [2], nous est moins connu comme écrivain, car tous ses ouvrages sont perdus, que pour avoir formé un dis-

[1] Né Ol. CXXV, 1 = 279 avant J.-C. Mort Ol. CXLIII, 2 = 207 avant J.-C. D'après la patrie de son père, il est aussi nommé Chrysippe de *Tarse*.

[2] Voy. p. 318 de ce vol.

ciple célèbre, Eratosthène. Ariston ne resta pas fidèle au système du maître dans son ensemble; il en rejeta la partie dialectique et physique, et s'exprima en sceptique sur l'existence de la Divinité. Zénon avoit déclaré que la vertu étoit le souverain bien, et le vice le seul mal; mais il avoit admis différens degrés dans la ligne qui sépare la vertu du vice, en accordant une valeur plus ou moins grande aux choses placées entre les deux extrêmes. Ariston renversa tous ces degrés, déclarant que la vertu n'est pas seulement le souverain bien, mais qu'elle est le seul bien, et que tout le reste est parfaitement indifférent et ne peut influer sur la félicité du sage. Cette doctrine trouva beaucoup d'approbateurs.

Herillus *de Carthage* s'accordoit avec Ariston sur l'indifférence de tout ce qui est un milieu entre la vertu et le vice; mais il différoit d'opinion avec celui-ci aussi bien qu'avec Zénon, en admettant un double but vers lequel tendent les efforts des hommes, savoir, un but absolu (τέλος) que le sage seul se propose et qui est la science (ἐπιςήμη), et un but d'un ordre inférieur (ὑποτελὲς) vers lequel court le commun des hommes. Ses écrits renfermoient quelques morceaux dirigés contre Zénon, et furent combattus par Cléanthe; ils sont perdus, et la secte des *Herilliens*, dont il fut le fondateur, s'éteignit avec lui.

Persée [1] *de Citium*, nommé aussi Dorothée,

[1] *Persæus*, ou, selon une autre leçon, Perséus.

étoit l'affranchi de Zénon, dont le protecteur, Antigonus Gonatas, le nomma gouverneur d'Acrocorinthe. Aratus le chassa de ce poste. Il a écrit *sur la République de Lacédémone* et *sur Homère*.

SPHÆRUS *de Borysthène* étoit également disciple de Zénon, et, après sa mort, de Cléanthe. Il vécut d'abord à Alexandrie sous les deux premiers Ptolémée, et ensuite à Sparte, où ses discours contribuèrent à enflammer l'ambition du jeune Cléomène.

Diogène de Laërte nous a fait connoître la longue liste de ses ouvrages. Ils traitoient du monde, des élémens, de la fortune, des infiniment petits (περὶ ἐλαχίστων), des atomes et des simulacres, des sens, de la morale, de la république de Sparte, de Lycurgue et de Socrate, de la loi, de la divination, des richesses, de la gloire, de la mort, etc.

Outre ces premiers disciples de Zénon, il fleurit encore dans cette période quelques adhérens distingués du Portique, formant les anneaux d'une chaîne par laquelle le système stoïcien fut porté dans la période suivante.

Tels furent ZÉNON *de Tarse*, successeur de Chrysippe, qui forma beaucoup de disciples, mais écrivit peu de livres; et DIOGÈNE, surnommé *le Babylonien*, parce qu'il étoit né à Séleucia au-delà du Tigre. Il étoit élève de Chrysippe et de Zénon de Tarse. Par la suite, il fut le collègue de Carnéade

et de Critolaüs dans leur ambassade romaine : il fut ainsi un de ces Grecs qui firent connoître à Rome la littérature de leur pays. D'après lui, le souverain bien consiste dans un choix sage de ce qui est conforme à la nature ; il distingua le bien de l'utile, en disant que celui-ci est une conséquence fortuite du bien. Ego assentior Diogeni, dit Cicéron[1], qui bonum definierit id quod esset natura absolutum. Id autem sequens, illud etiam quod prodesset (ὠφέλειαν enim sic appellemus) motum aut statum esse dixit, e natura absoluto.

Tels furent encore ZÉNODOTE ; son disciple, ARCHIDÈME *de Tarse*, habile dialecticien ; APOLLODORE surnommé EPHILLUS, dont on cite une *Physique* et une *Ethique* ; Stobée a conservé deux fragmens de la première ; ANTIPATER *de Tarse*, successeur de Diogène, et le seul qui osât combattre Carnéade. Il écrivit *de la Superstition*, περὶ Δεισιδαιμονίας, et *de la Colère*, περὶ Ὀργῆς. Il combattit le scepticisme de Carnéade ; mais il paroît avoir échoué dans une entreprise qui étoit au-dessus de ses forces. Carnéade lui étoit si supérieur en talens, qu'il n'osa jamais disputer avec lui verbalement, ce qui lui fit donner le sobriquet de Καλαμοβόας[2]. Aussi les Stoïciens le blâmoient-ils

[1] Fin. bon., III, 10.

[2] Voy. PLUTARCH. de Garrulitate. (Ed. *Reiske*, vol. VIII, p. 45.) Καλαμοβόας veut dire un joueur de chalumeau : ici il est pris, d'après son étymologie, pour un homme qui ne sait faire du bruit qu'avec la plume.

d'avoir voulu disputer contre des gens qui ne prouvoient rien [1].

Un autre **Antipater** *de Tyr*, écrivit *sur le Devoir* [2].

[1] Voy. Cic. Acad. Quæst., II, c. 6. « Nec esse ullam rationem disputare cum his qui nihil probarent, Antipatremque Stoicum qui multus in eo fuisset, reprehendebant. »

[2] Ces deux Antipater, et un troisième qui étoit de Sidon, et a fait des épigrammes, ont quelquefois été confondus. Ce dernier étoit probablement Stoïcien, comme les deux autres.

CHAPITRE XLIII.

Du Scepticisme; de la moyenne et de la nouvelle Académie. Premiers historiens de la philosophie.

Le chef des Sceptiques fut Pyrrhon *d'Elis*, ou *d'Elée* (*Velia*) en Sicile[1], qui, après s'être appliqué à la peinture, se jeta dans la philosophie, et devint le disciple d'Anaxarque, avec lequel il assista à l'expédition d'Alexandre, et eut l'occasion de connoître la philosophie des Persans et celle des Indiens. Ses compatriotes lui confièrent la charge de grand-pontife (ἀρχιερεὺς). Ils l'estimoient tellement, qu'en son honneur ils accordèrent l'immunité (ἀτέλεια) à tous les philosophes.

Recherchant un premier principe de toute connoissance humaine, un *criterium* de la vérité, et ne le trouvant ni dans le dogmatisme de Démocrite, qui ne reconnoissoit comme existant que les atomes; ni dans la dialectique des philosophes de Mégare, qui prouvoient alternativement la vérité et la fausseté de toute proposition; ni dans les jeux d'esprit des Sophistes, Pyrrhon finit par se persuader

[1] L'époque où il fleurit tombe au commencement de cette période. Il naquit avant Epicure, et mourut à l'âge de 90 ans; mais les années de sa naissance et de sa mort ne sont pas connues.

qu'il n'existe aucune vérité, ou au moins aucune connoissance positive qu'on puisse acquérir par les sens et le raisonnement (ἀκαταληψία). Le but de la sceptique, ou le souverain bien, se trouve dans la suspension de tout jugement (ἐποχὴ), dans le calme de l'âme (ἡσυχία), l'*ataraxie* (ἀταραξία) et l'*apathie* ou l'indifférence (ἀπάθεια, ἀδιαφορία). Pour y parvenir, Pyrrhon proposa dix moyens appelés τρόποι ἐποχῆς, ou *motifs de doute*, qui dans la suite furent portés à quinze. Ce nouveau système, si l'on peut appeler ainsi une doctrine qui rejetoit tout système, fut appelé *scepticisme*, de σκέψις, examen, ou *pyrrhonisme*, du nom de son auteur, ou plutôt de celui qui le rédigea en système; car Héraclite, les Sophistes et quelques élèves de Socrate, avoient été de véritables Sceptiques, et les Pyrrhonistes se regardoient comme des Socraticiens.

Pyrrhon qui n'a rien écrit, eut pour disciple Timon de Phlionte.

TIMON *de Phlionte*[1] étoit danseur avant de s'adonner à la philosophie. Il fréquenta d'abord les leçons de Stilpon et ensuite celles de Pyrrhon. Il fut aussi médecin et poëte, et nous avons déjà eu occasion de le nommer[2]. Il professa la philosophie à Chalcédoine et ensuite à Athènes, et mourut en cette ville. Il développa la doctrine de son maître en enseignant que nous ne pouvons jamais dire ce que sont les choses, mais que tout ce qui

[1] Il fleurit vers la CXXVII^e Olympiade.
[2] Voy. pag. 87 et 180 de ce vol.

est en notre pouvoir est de dire ce qu'elles nous paroissent être; que par conséquent tout est indifférent pour nous; que les philosophes ne peuvent démontrer aucune vérité, et qu'en général nous ne pouvons ni affirmer ni nier aucune thèse. C'est cette impuissance qu'il appeloit ataraxie, et qu'il disoit être le souverain bien. Ses écrits sont perdus, à quelques fragmens près.

Les fragmens de Timon ont été recueillis par *Langheinrich*, dans trois dissertations, De Timone Sillographo, qu'il a publiées en 1720 et 1721.

Les disciples de Timon, DIOSCORIDE *de Chypre*, NICOLOCHUS *de Rhodes*, PRAYLUS *de la Troade*, et EUPHRANOR *de Séleucie*, sont peu connus.

Ce dernier forma EUBULUS *d'Alexandrie*, avec lequel le pyrrhonisme s'éteignit pour quelque temps: cependant, dans la période suivante, on fit une tentative pour le faire revivre.

On confond quelquefois avec la secte des Sceptiques la *moyenne* et la *nouvelle Académie*. Nous avons vu plus haut que les premiers disciples de Platon conservèrent sa doctrine. L'Académie, ou, comme on l'appelle l'*ancienne Académie*, fut dirigée, après la mort de Xénocrate, par son disciple POLEMON *d'Athènes*[1]. Des nombreux ouvrages de ce philosophe, il n'existoit déjà plus rien du temps de Suidas. Après lui CRATÈS *de Tarse* et CRANTOR *de Soles*, enseignèrent dans l'Académie la philoso-

[1] 314 ans avant J.-C.

phie de Platon. Crantor fut le premier qui écrivit un commentaire pour l'expliquer. Cicéron parle avec admiration [1] de son traité *de la Douleur* ou sur *la Consolation* dont nous avons à regretter la perte, aussi bien que de ses autres ouvrages.

Un changement notable fut introduit dans la philosophie de l'Académie par ARCESILAS *de Pitane*, en Eolide, successeur de Cratès dans la direction de cette école [2]. Ce philosophe, voyant les Péripatéticiens, les Pyrrhonistes et les Stoïciens se disputer sur le premier principe de la vérité, et recherchant un moyen de combattre le stoïcisme, soutint que s'abstenir d'une opinion positive est un bien; que dans le choix de ce qu'il falloit faire ou fuir, on n'est déterminé que par des motifs de probabilité, et que sur ce doute est fondée la félicité ou la tranquillité d'âme. Lui et ses sectateurs, dont le principal fut LACYDE *de Cyrène* [3], forment la *moyenne Académie*.

Après celui-ci, EVANDRE *de Phocide* et HÉGÉSINE *de Pergame* dirigèrent cette école.

La différence entre l'ancienne et la moyenne Académie, consiste en ce que Platon et ses premiers successeurs étoient beaucoup plus positifs dans leur doctrine, ou, pour nous servir de l'expression consacrée dans les écoles, plus *dogmati-*

[1] Acad. Prior., II, 44. « Est non magnus verum aureolus et ad verbum ediscendus liber. »

[2] 296 ans avant J.-C.

[3] Mort l'an 241 avant J.-C.

ciens qu'Arcésilas et ses disciples. Platon admettoit une possibilité de parvenir à la vérité sur plusieurs questions où Arcésilas ne voyoit que des doutes. En effet, Platon parle d'une manière positive de divers théorêmes philosophiques ou métaphysiques. Cependant, un des principes fondamentaux de sa dialectique établissoit l'erreur ou la *faillibilité* des sens, et enseignoit par conséquent que la vérité ne peut être connue à l'aide de ces organes extérieurs. C'est sur ce principe qu'étoit fondée la doctrine qui vouloit que l'âme du sage tendît à se purger en rompant, autant que cela dépendoit d'elle, l'union dans laquelle elle se trouvoit avec le corps. Arcésilas, au contraire, enseigna l'*acatalepsie*, c'est-à-dire l'impossibilité de comprendre. Il anéantit tous les caractères distinctifs du vrai et du faux; il prétendit que la vraisemblance étoit tout ce qu'on pouvoit espérer.

La *Nouvelle Académie* fut fondée par CARNÉADE *de Cyrène*, qui, successeur d'Hégésine, florissoit environ 120 ans avant J.-C. Nous dirons à cette occasion que tous les auteurs ne sont pas d'accord sur la division de l'Académie. Cicéron ne connoît que deux Académies, l'ancienne de Platon, et la nouvelle, fondée par Arcésilas, et cette division est préférable à celle qui admet une Académie moyenne entre l'ancienne et la nouvelle. En effet, la distinction de Carnéade ne repose, comme nous allons le voir, que sur une subtilité. Il y a des auteurs qui reconnoissent jusqu'à cinq Académies;

ils regardent Philon et Antiochus comme les fondateurs de deux nouvelles écoles; mais les nuances que ces philosophes introduisirent dans le système platonicien, ou plutôt dans la doctrine du doute, ne sont pas assez importantes pour qu'on doive regarder leurs auteurs comme des chefs de sectes.

Pour en revenir à Carnéade, sa doctrine étoit, sous un rapport, un peu plus modérée que celle de la moyenne Académie : elle s'éloignoit également du dogmatisme négatif et du dogmatisme positif, et soutenoit que la vraisemblance est le dernier terme de la science, et que celle-ci doit se contenter de compter les degrés de probabilité. Arcésilas et ses disciples avoient dit : Il n'y a point de vérité; Carnéade dit : On ne peut pas la connoître. L'éloquence *destructive* de ce philosophe a fait sa réputation; il n'attaqua jamais rien sans le pulvériser. La doctrine de Carnéade étoit pernicieuse sous le rapport de la morale; il rejetoit toute idée absolue de justice et d'injustice, et regardoit l'homme comme un être destiné par la nature à travailler pour son propre intérêt. Aussi choqua-t-il vivement Caton le censeur, lorsque se trouvant à Rome, et ayant supérieurement parlé, un jour, en faveur de la justice, il défendit, le lendemain, l'injustice avec le même talent. Néanmoins Quintilien, en nous rapportant cette circonstance, ajoute que Carnéade fut un homme de bien [1]. On voit, par Cicéron [2],

[1] Inst. Or., XII, 1, 35.

[2] Acad. Quæst., I, 42. Tusc. Quæst., V, 30. Fin., III, 12.

que s'il soutenoit que le souverain bien consiste à satisfaire les désirs de la nature, il n'admettoit cette thèse qu'hypothétiquement, et seulement pour combattre les Stoïciens avec leurs propres armes, « non quo probaret, sed ut opponeret Stoicis. »

Carnéade fut à la tête de cette ambassade que les Athéniens envoyèrent à Rome, 156 ans avant J.-C. Nous avons parlé, dans un autre ouvrage [1], de la révolution que les trois ambassadeurs, Carnéade, Diogène et Critolaüs, mais surtout l'éloquence brillante de Carnéade, opérèrent dans l'esprit des Romains. Il ne paroît pas que ce philosophe ait écrit des livres. Sa doctrine ne fut connue, après sa mort, que par les ouvrages de Clitomachus, son successeur.

Carnéade mourut vers l'an 126 avant J.-C. Il appartient donc à la fois à notre quatrième et à notre cinquième période.

Après tous les philosophes Cyrénaïques, Mégariciens, Péripatéticiens, Epicuriens, Stoïciens, Sceptiques et Académiciens de cette période, nous placerons le nom d'un écrivain que nous n'avons pu faire entrer dans aucun de ces cadres, parce que la perte de ses ouvrages nous met hors d'état de dire quel système il professoit. C'est SOTION *d'Alexandrie*, *l'aîné* [2], le premier auteur d'une es-

[1] Voy. Hist. de la Littérature romaine, vol. I, p. 169.

[2] Un autre Sotion d'Alexandrie, Néo-Pythagoricien, fut le maître de

pèce d'histoire des philosophes. Il fleurit sous Ptolémée VI Philometor, et dans les derniers temps de la quatrième période. Timon s'étoit moqué, dans ses Silles, des prétentions des philosophes; il avoit reproché aux membres du Musée d'Alexandrie de s'occuper de questions futiles et oiseuses. Sotion s'éleva contre ce reproche, et le réfuta dans un traité particulier, περὶ τῶν Τίμωνος Σιλλῶν, *des Silles de Timon*. Il écrivit aussi, sous le titre de Διαδοχαὶ τῶν φιλοσόφων, *Successions des philosophes*, une espèce de recueil biographique souvent cité par Diogène Laërce, auquel il paroît avoir servi de modèle.

Peu de temps après lui, le Péripatéticien SATYRUS exécuta un travail semblable, auquel Athénée et Diogène se réfèrent[1].

Sénèque (voy. chap. LX), et un troisième Sotion, dont la ville natale n'est pas connue, étoit Péripatéticien. (Voy. chap. LXIII.)

[1] Voy. p. 319 de ce vol.

CHAPITRE XLIV.

De l'état des Mathématiques sous les premiers Ptolémées.

C'est dans cette période que les mathématiques, qu'on avoit jusqu'alors regardées comme une partie de la philosophie, prirent rang parmi les sciences. Aristote, ses disciples Eudème *de Rhodes* et Aristoxène *de Tarente*, leur firent faire des progrès que nous pourrions probablement mieux apprécier, si nous avions l'*Histoire de la Géométrie et de l'Astrologie*, souvent confondue avec l'astronomie, qu'Eudème avoit écrite. La perte de ce livre laisse une lacune dans nos connoissances de l'antiquité classique.

Quant à Aristoxène, nous en avons parlé comme d'un Péripatéticien distingué[1] : ici nous devons dire qu'il est le plus ancien écrivain sur la musique dont les écrits ne soient pas absolument perdus. Nous avons ses *Elémens d'Harmonie*, Ἁρμονικὰ ςοιχεῖα, en trois livres, et des fragmens de son ouvrage *sur le Rhythme*. Il avoit aussi écrit des Joueurs de flûte et de la Flûte, de la manière de percer les flûtes, et un grand ouvrage sur la Musique, où il en donnoit l'histoire.

[1] Voy. p. 314 de ce volume.

Les *Élémens harmoniques* d'Aristoxène ont été publiés d'abord en latin par *Antoine Gogavinus*, Venise, 1562, in-4°; ensuite en grec par *Jean Meursius*, Leide, 1616, in-4°. Cette édition, peu correcte, a été rendue superflue par celle de *Marc Meibom*, qui a placé un texte plus pur de cet ouvrage, accompagné d'une nouvelle traduction et de notes, dans sa collection musicale. Aristoxène n'a pas été réimprimé depuis.

Les fragmens sur le *Rhythme* ont été publiés pour la première fois par l'abbé *Morelli*, à la suite du discours d'Aristide contre Leptine, Venise, 1785, in-8°.

On trouve une notice complète des ouvrages qui traitent de la musique des anciens, dans *J.-Nic. Forkels* allgemeine Litteratur der Musik, Leipzig, 1792, in-8°. Parmi les écrivains modernes qui ont tâché de nous faire connoître la musique grecque, il faut nommer *Pierre-Jean Burette*, dont les mémoires sur cette matière se trouvent dans les volumes V, X, XIII, XV et XVII des Mém. de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, ainsi que le célèbre *Barthélemy*, qui y a consacré un chapitre de son Voyage du jeune Anacharsis.

Un des compagnons d'Alexandre-le-Grand, d'ailleurs inconnu, a écrit des *Mémoires Poliorcétiques*, ou *sur les Siéges*, Πολιορκητικὰ ὑπομνήματα, ouvrage cité par Athénée le Mécanicien, et qui, dit-on, existe encore parmi les manuscrits de quelques grandes bibliothèques.

Ce furent surtout les maîtres des écoles d'Alexandrie, de Rhodes et de Pergame qui firent faire des progrès considérables aux mathématiques.

Le chef de l'école d'Alexandrie fut EUCLIDE, qu'il ne faut pas confondre avec le philosophe qui fonda la secte de Mégare [1]. Sa patrie est incertaine. Il professa les mathématiques [2] dans la capitale de l'Egypte, où il eut un très-grand nombre de disciples : parmi eux se trouvoit le roi Ptolémée I lui-même. On raconte que ce prince ayant demandé à Euclide s'il n'y avoit pas un moyen d'apprendre les mathématiques d'une manière qui exigeât moins d'attention que la méthode ordinaire, Euclide, d'ailleurs doué d'un caractère aimable, répondit qu'il n'y avoit pas de *chemin royal* pour la géométrie. C'est à ce trait que se borne tout ce que nous savons de la vie d'Euclide. Il rassembla les écrits des géomètres qui avoient vécu avant lui, les mit dans un ordre convenable, et donna des démonstrations inattaquables de ce qui n'avoit pas été démontré encore d'une manière rigoureuse. Ses ouvrages se distinguent par une méthode sévère et une grande clarté; il n'a pas été surpassé, sous ce rapport, par les écrivains qui l'ont suivi.

Parmi ceux de ses ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, on remarque ses *Elémens des Mathématiques pures*, Στοιχεῖα, en quinze livres, ou plutôt en treize; car les deux derniers sont probablement d'Hypsicle.

Les *quatre premiers* livres renferment la démonstration des propriétés des figures planes, traitée

[1] Voy. vol. II, p. 359.
[2] 280 ans avant J.-C.

d'une manière absolue ; le *cinquième*, la théorie des proportions des grandeurs en général ; le *sixième*, l'application de cette théorie aux figures planes. Les *septième*, *huitième* et *neuvième* livres s'occupent des propriétés générales des nombres. Dans le *dixième*, Euclide considère en détail les grandeurs incommensurables. Les *cinq derniers* livres sont consacrés aux plans et aux solides.

Les Elémens d'Euclide ont été commentés par deux anciens mathématiciens des périodes suivantes, PROCLUS et THÉON *d'Alexandrie*. Il y a pourtant des savans qui pensent que le commentaire attribué à Théon, et qui porte le titre de *Conférences* ou *Colloques*, Συνουσίαι, est un ouvrage d'Euclide lui-même, retouché par l'éditeur dont il porte le nom. Les Conférences renferment les démonstrations des propriétés énoncées dans les Elémens. *Boëce* avoit fait une traduction latine des Elémens, qui est perdue depuis fort long-temps ; car on ne connut, dans le moyen âge, l'ouvrage d'Euclide que par les versions qu'*Athelhard*, moine de Bath, du douzième siècle, et *Jean Campano* de Novare, dans le treizième, en firent sur des manuscrits arabes.

Le second ouvrage d'Euclide est intitulé *Données*, Δεδομένα. Ce sont quatre-vingt-quinze théorèmes géométriques, avec une *préface*, Προθεωρία, de MARINUS *de Naples*. Is. Newton faisoit le plus grand cas de cet ouvrage.

Les *Phénomènes* d'Euclide, Φαινόμενα, ou les *Prin-*

cipes d'Astronomie, Ἀρχαὶ ἀστρονομίας, car ils portent les deux titres, contiennent l'exposition des apparences que produit le mouvement attribué à la sphère céleste. « Ce livre, dit l'historien de l'astronomie ancienne [1], est précieux comme monument historique et comme un dépôt qui doit être à peu près complet des connoissances qu'on avoit en Grèce à cette époque. » — « Euclide, ajoute le même écrivain, pourroit bien être l'auteur de cette dénomination *horizon*, qui ne se trouve pas dans Autolycus. » — « Les théorèmes d'Euclide sont moins obscurs, moins prolixes que ceux du livre des Levers et des Couchers d'Autolycus; ils offrent une doctrine plus complète que le livre de la Sphère en mouvement, mais au fond, tous ces théorèmes ne sont que des spéculations uniquement curieuses. La trigonométrie en facilite la démonstration; elle fait mieux encore : elle les a rendus presque tous inutiles; car ils ne conduisent à la solution d'aucun problême. »

Nous venons de faire connoître les ouvrages d'Euclide dont l'authenticité n'est pas contestée [2]; il en reste quelques autres qui lui sont également attribués, mais que la critique ne reconnoît pas. Tels sont deux traités sur la musique, intitulés, l'un *Introduction harmonique*, Εἰσαγωγὴ ἁρμονική,

[1] Hist. de l'Astronomie ancienne, par *Delambre*, vol. I, p. 49.

[2] Si ce n'est par M. *Peyrard* qui, dans la préface du premier volume de son édition, dit que les Elémens et les Données d'Euclide sont les *seuls* ouvrages qui nous restent de ce géomètre.

dont l'auteur est nommé CLÉONIDAS dans quelques manuscrits; l'autre, *Section du canon musical*, Κατατομὴ κανόνος. Tels sont encore des *Élémens d'Optique et de Catoptrique*, Ὀπτικὰ καὶ Κατοπτρικά. On conteste l'authenticité de ce traité, à cause de sa foiblesse; mais le célèbre *Lambert* a remarqué que plus d'une fois de grands géomètres ont mal raisonné, quand il s'agissoit de principes de physique [1]. Un autre motif qui a fait rejeter cet ouvrage du catalogue des productions authentiques d'Euclide, c'est que dans les manuscrits on lit après le titre ces mots : Ἐκ τῆς Θέωνος ἐκδόσεως, *d'après l'édition de Théon*; mais ces mots se trouvent aussi dans quelques manuscrits en tête des Elémens, et ils prouvent seulement que le copiste s'est servi de l'édition ou de la récension de Théon.

Enfin on sait qu'Euclide avoit écrit : *De la division des surfaces*, περὶ Διαιρέσεων. Cette circonstance est cause qu'on attribue à ce mathématicien un ouvrage portant précisément ce titre, qui a été composé en arabe par *Mahomet de Bagdad*, philosophe du douzième siècle, et que *Jean Dee*, fameux visionnaire anglois du temps de la reine Elisabeth, a traduit de l'arabe en latin [2]; il céda cette traduction à *Frédéric Commandini*, qui la publia [3].

Nous possédons aussi, en latin seulement, un fragment d'Euclide, *De levi et ponderoso*.

[1] *J.-H. Lambert*, Perspectiv, Zürich, 1774, II, p. 12.

[2] Ce fait a échappé à l'auteur de l'article *Dee* de la Biogr. universelle.

[3] A Pesaro, 1574, in-4°.

1°. La traduction latine des *Elémens* d'Euclide, par *Jean Campano*, faite sur un original arabe, fut publiée pour la première fois à Venise, 1482, in-8°, par *Erhard Ratdolt* : c'est le premier ouvrage qui ait été imprimé avec figures de mathématiques. Cette traduction fut réimprimée à Ulm, 1486, in-4°, et à Vicence, par *Maître Léonard* de Bâle et *Guillaume de Pavie*, 1491, in-fol.

Barthelemy Zamberti fit une nouvelle traduction sur le texte grec : elle parut pour la première fois à Venise, 1505, in-fol. Cette édition est extrêmement rare. Elle fut réimprimée à Paris, 1516, in-fol., par *Henri Etienne*, et avec des corrections de *Chr. Herlin*, Bâle, chez Hervag, 1537 et 1546, in-fol.

Le texte grec des Elémens parut pour la *première fois* avec les Colloques de Théon et le commentaire de Proclus, par les soins de *Simon Grynæus*, Bâle, chez Hervag, 1533, in-fol.

Ange Caïano en donna une seconde édition, Rome, 1545, en 2 vol. in-8°. Le deuxième volume renferme une version italienne. Les démonstrations et les figures ont été supprimées, comme n'étant pas d'Euclide.

Les Elémens, en quinze livres, en grec et en latin, avec la préface d'*Etienne Gracilis*, Paris, chez Cavellat, 1557, et chez Marnef, 1573 et 1598, in-8°; et Cologne, 1612, in-8°.

Edition grecque-latine de *Conr. Rauchfass* (Dasypodius), Strasbourg, 1564, 1571 et 1573, in-8°.

Edition de *Chr. Melder*, Leide, 1673, in-12.

Editions des Elémens et des Données, par *Is. Barrow*, Osnabruck, 1676, in-8°, et par *Th. Haselden*, Londres, 1732, in-8°.

Indépendamment de ces éditions complètes des Elémens, ou au moins des treize premiers livres, seuls regardés comme authentiques, les six premiers livres, qui renferment la géométrie, ont été plusieurs fois imprimés séparément. Nous allons indiquer quelques-unes de ces éditions.

Leipzig, 1549, in-8°, par *George Joachim*, surnommé *Rheticus*, avec la version de *Joachim Camerarius*.

Bâle, 1550, in-fol., chez Hervag, par *J. Schsubel*, gr. et lat. Réimprimé en 1590.

Leipzig, 1577, in-8°, par *Maur. Steinmetz*, avec la traduction de *Joach. Camerarius*.

Londres, 1620, in-fol., par *H. Brigg*, avec la traduction de *Commandini*.

Enfin nous indiquerons quelques éditions latines des Elémens.

Paris, 1566, in-fol., par *François de Foix de Candale* (Flussas Candalla). Réimprimée en 1578.

Pesaro, 1572, in-fol., par *Fred. Commandini*. Réimprimée en 1619.

Rome, 1574, 2 vol. in-8°, avec le commentaire de *Chph. Clavius*. Souvent réimprimée.

Paris, 1615, in-8°, par *D. Henrion*.

Anvers, 1645, in-fol., par *Claude Richard*.

Cambridge, 1655, in-8°, par *Is. Barrow*. Réimprimée en 1659; Osnabruck, 1676; Londres, 1678.

Lyon, 1690, dans le Cursus mathematicus de *Cl.-Franç. Milliet Dechales*.

Lips. 1743, in-8°, par *George-Fréd. Bærmann*; bonne édit.

Oxford, 1802, in-8°, par *Sam. Horsley*.

2°. La *première édition* des *Données* est de Paris, 1625, in-4°, soignée par *Cl. Hardy*. Le texte est accompagné d'une traduction.

3°. L'*Optique* et la *Catoptrique* furent imprimées pour la première fois à Paris, 1557, in-4°, avec la trad. de *Jean Pena*.

Feu *J.-G. Schneider* les a insérées dans ses Eclogæ physicæ, Jena, 1801, in-8° (p. 381).

4°. *George Valla* soigna une traduction de l'*Introduction harmonique*, qui parut chez Sam. Bevilaqua, à Venise, sous le titre de Cleonidæ Harmonicum introductorium, 1497, in-fol., et l'année suivante, dans sa Collection. (Voy. vol. I, p. xc.) Le texte grec, avec celui de la *Section du canon musical*, fut publié, avec une traduction nouvelle, par *Jean Pena*, Paris,

1557, in-4°, et ensuite dans la collection de *Meibom*; et dans les éditions des Œuvres d'Euclide, de 1591 et 1703.

5°. Il existe cinq éditions des *Œuvres d'Euclide*.

La *première*, accompagnée des commentaires de Théon et Proclus, fut soignée par *Sim. Grynæus*, Bâle, 1533, in-fol. Elle est sans version.

La seconde édition parut à Bâle, 1559, in-fol. Elle est également sans version; mais dès 1537, Jean Hervag avoit imprimé à part la traduction de tous les ouvrages d'Euclide.

La troisième, donnée par *Conr. Dasypodius*, Strasbourg, 1571, est la première grecque-latine.

David Gregory donna la quatrième plus complète, avec la traduction, Oxford, 1703, in-fol. Edition correcte et estimée; nouvelle récension tirée de manuscrits, avec notes de *H. Savile*.

La cinquième édition est de M. *F. Peyrard*; elle est accompagnée d'une double traduction, l'une latine, l'autre française. M. Peyrard a consulté un manuscrit de la fin du neuvième siècle, qui, appartenant à la bibliothèque du Vatican, a été pendant quelque temps à Paris. A l'aide de ce document, il a rempli des lacunes, et rétabli des passages altérés dans tous les autres manuscrits et dans les éditions antérieures à la sienne, qui ainsi donne seule un texte complet des Elémens et des Données; car les Phénomènes y manquent, parce que M. Peyrard ne les tient pas pour authentiques. Il en est de même de tous les autres ouvrages attribués à Euclide. Cette édition a paru à Paris en 1814, et les années suivantes, en 3 vol. in-4°.

Peu de savans ont eu une réputation plus étendue qu'Archimède, parce qu'à des travaux sur des matières abstraites il a joint des inventions mécaniques d'une utilité frappante : il est aussi, par les mêmes raisons, un des hommes de l'antiquité sur lequel on a débité le plus de fables. Il naquit à Sy-

racuse [1]; il étoit de la famille royale, mais il ne paroît pas qu'il ait occupé aucune place dans le gouvernement. Les importantes découvertes qu'il a faites en géométrie, et surtout dans la mécanique, qui est devenue par lui une science particulière, ont rendu son nom immortel. Il a démontré le *premier principe de la statique*, science dont il est ainsi devenu le créateur; nous voulons parler du théorème d'après lequel un corps plongé dans l'eau perd une partie de son poids, égale à celui du volume d'eau qu'il déplace. Il s'en est servi pour déterminer l'alliage introduit en fraude dans une couronne que le roi Hiéron avoit commandée en or pur.

Archimède est le premier auteur du *planétaire*, c'est-à-dire de cette machine qui est destinée à représenter tous les mouvemens célestes. C'est à lui qu'on doit le *théorème du centre de gravité du triangle*. Il est peut-être l'inventeur des *moufles*; on lui doit la *vis sans fin* et la *vis creuse* (*cochlea Archimedis*), dans laquelle l'eau monte par son propre poids; car si elle paroît monter à l'aide de la vis, ce n'est que parce qu'elle descend à chaque instant, par son propre poids, dans le canal de la vis. Archimède imagina cette machine pendant le voyage qu'il fit en Egypte, où il l'appliqua à dessécher des terrains inondés par le Nil. Mais ce fut surtout pendant le siége de Syracuse, par Marcellus, qu'il déploya, pour la défense de sa patrie,

1 Environ 287 ans avant J.-C.

toutes les ressources d'un génie inventif. Polybe, Tite-Live et Plutarque parlent des machines qu'il opposa aux attaques de l'ennemi ; mais ces auteurs ne font pas mention des miroirs ardens, au moyen desquels il incendia, dit-on, la flotte des Romains. Lucien est le premier auteur qui rapporte le fait de la combustion [1], sans dire comment elle fut opérée. Tzetzès et les écrivains du Bas-Empire disent que ce fut par le moyen de miroirs ardens. Le silence des trois historiens cités est aujourd'hui le seul motif pour lequel la critique puisse rejeter ce fait, depuis qu'un grand naturaliste du dix-huitième siècle, *Buffon*, a prouvé la possibilité de l'opération par l'assemblage de plusieurs miroirs [2].

Syracuse ayant été emportée par surprise, Archimède fut tué dans le tumulte, 212 ans avant J.-C. Le tombeau qu'on lui érigea alors, et qui étoit resté oublié par ses compatriotes, fut découvert par Cicéron, lors de sa questure en Sicile. Il le reconnut à la sphère et au cylindre qu'on y avoit gravés. Archimède lui-même avoit demandé que ces deux figures fussent placées sur son tombeau, pour indiquer qu'il attachoit un grand prix à la découverte qu'il avoit faite du rapport de la capacité du cylindre à celle de la sphère inscrite [3].

1 In Hippia, 2.

2 Voy. Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1747. Voy. aussi dans notre chap. XCI, l'article d'Anthemius.

3 Voy. *J.-M. Mazzuchelli*, Notizie istoriche e critiche intorno alla vita ed agli scritti di Archimede. Brescia, 1737, in-4°. — *C. M. Brandelii*

Les ouvrages d'Archimède sont écrits en dialecte dorique. Nous avons les suivans :

Περὶ τῆς Σφαίρας καὶ Κυλίνδρου, *de la Sphère et du Cylindre*, en deux livres.

Κύκλου μέτρησις, *de la Mesure du cercle.*

Ἐπιπέδων ἰσοῤῥοπικῶν ἢ κέντρα βαρῶν ἐπιπέδων, *sur les Centres de gravité des lignes et des plans.*

Περὶ ἀμβλυγωνίων κωνοειδέων καὶ σχημάτων σφαιροειδέων, *des Sphéroïdes et des Conoïdes*, en deux livres, où l'auteur prouve que la surface de l'ellipse est à celle du cercle circonscrit, dans la raison du petit axe au grand axe, qui est aussi le diamètre du cercle.

Περὶ Ἑλίκων, *des Spirales.*

Τετραγωνισμὸς παραβολῆς, *de la Quadrature de la parabole.*

Ψαμμίτης, *Arénaire*, ou de la quantité des grains de sable, et de la possibilité de la calculer; ouvrage important pour l'arithmétique et l'astronomie. Il fait connoître l'état de la science à cette époque où la trigonométrie, même rectiligne, étoit encore absolument ignorée.

Περὶ τῶν Ὀχουμένων, *sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide.*

Un ouvrage intitulé *Lemmes* n'existe que dans une traduction latine faite sur l'arabe, et un second, *des Miroirs ardens paraboliques*, aussi traduit de l'arabe, est supposé.

Dissert. sistens Archimedis vitam ejusque in Mathesin merita. Gryphisw. 1789, in-4°.

Les traités sur la Sphère et le Cylindre, de la Mesure du cercle, et sur les Centres de gravité, ont été commentés par EUTOCIUS, dont nous parlerons plus bas. En général, nous ne possédons le texte d'Archimède que d'après les récensions de cet Eutocius, et d'après celle d'ISIDORE, qui étoit son maître.

La *première édition* des œuvres d'Archimède, soignée par *Thom. Gechauff, dit Venatorius*, et imprimée par *Jean Hervag*, parut à Bâle en 1544, in-fol. Elle est accompagnée du commentaire d'Eutocius, et d'une traduction latine dont l'auteur est probablement *Jacques de Crémone*.

David Rivault, précepteur de Louis XIII, donna la seconde édit., Paris, 1615, chez Cl. Morel, in-fol. Le commentaire d'Eutocius y manque; et dans le texte, l'éditeur a fait des changemens arbitraires; mais on estime ses observations. Cette édition fut réimpr. en 1646, in-fol., par les soins de *Claude Richard*.

Une édition faite sans aucun esprit de critique, ou pour mieux dire, dans laquelle le texte a été corrompu à dessein par l'éditeur, qui pensoit le corriger, est celle de l'abbé *François Maurolyco*, publiée après sa mort par *Jean-Alph. Borelli*, Messine, 1672, in-fol., et une seconde fois à Palerme, 1685, in-fol.

La meilleure édition est celle que *Jos. Torelli* avoit commencée, et qu'après sa mort, *Abr. Robertson* a publiée à Oxford, 1793, in-fol. On y trouve des variantes de manuscrits de Florence et de Paris, le commentaire d'Eutocius et une nouvelle version.

Telles sont les éditions qui existent du texte d'Archimède. *Is. Barrow* en a publié une traduction latine, Londres, 1675, in-4°. Apollonius de Perge et Théodose se trouvent dans le même volume.

La traduction françoise de M. *F. Peyrard*, Paris, 1807,

in-4°, est accompagnée d'un commentaire. Ce savant nous fait espérer une édition du texte.

Un contemporain d'Archimède, CTÉSIBIUS *d'Ascra*, florissoit sous les règnes de Ptolémée II et Ptolémée III Evergète I[1]. Né dans une condition obscure, il exerçoit à Alexandrie l'état de barbier. Son esprit observateur lui fit faire des découvertes importantes. Il remarqua que les contre-poids d'un miroir mobile, en glissant dans le tube qui les contenoit, occasionnoient, par la pression de l'air, un son prolongé. Sur ce principe, il fabriqua un vase en forme de trompe, construit de manière que l'eau qu'on y lançoit, rendoit un son. Vitruve décrit d'autres machines inventées par ce mécanicien : telle étoit une clepsydre ou horloge mécanique. Ctésibius a écrit sur les machines hydrauliques un traité qui n'existe plus.

Un des disciples d'Archimède, APOLLONIUS *de Perge* en Pamphylie, qui vivoit à Pergame et à Alexandrie[2], où, d'après Pappus[3], il avoit été attiré par la réputation d'Aristarque de Samos, est l'auteur d'un ouvrage sur les *Sections coniques*, κωνικὰ Στοιχεῖα, en huit livres, dont les quatre premiers seulement existent en original. Les livres cinq

1 Entre 260 et 240 avant J.-C. On pense que c'est par inadvertance qu'Athénée (IV, p. 174. Ed. *Schweigh.* vol. II, p. 176) le fait vivre sous Ptolémée VII. Athénée le Mécanicien parle de Ctésibius. Or, on place ce mathématicien à 60 ou 70 ans avant l'avènement de Ptolémée VII. Il est vrai que M. *Schweighæuser* n'admet pas ce calcul. (Voy. Animadvers. ad Athen., vol. I, p. 637.)

2 246 ans avant J.-C.

3 Lemm. VII, p. 251. Cette donnée nous fait connoître l'époque où il a vécu.

à sept ne se trouvent que dans une traduction arabe d'après laquelle *Jean-Alph. Borelli* en a fait une version latine ; et le huitième a été rétabli par *Edm. Halley*, d'après les argumens qui en restoient dans les *Lemmes* de Pappus. Cet ouvrage d'Apollonius fait époque dans l'histoire des mathématiques. Tandis que les anciens géomètres supposoient le plan coupant perpendiculairement un côté du cône, et employoient par conséquent trois cônes distincts pour obtenir ce que depuis Apollonius on nomme ellipse, parabole et hyperbole, celui-ci tira toutes les sections d'un cône oblique, à base circulaire, et leur assigna les noms qu'elles portent aujourd'hui.

Deux autres ouvrages de ce mathématicien, περὶ Ἐπαφῶν, *de Tactionibus* ou du *Contact des lignes droites et des cercles*, et Ἐπίπεδοι τόποι, *des Plans*, ne nous sont parvenus que mutilés et même par fragmens, et nous n'avons presque rien de celui *des Inclinaisons*, περὶ Νεύσεων, et rien du tout des deux livres intitulés : περὶ χωρίου Ἀποτομῆς, *de Sectione spatii*. Enfin l'ouvrage d'Apollonius, περὶ Λόγου ἀποτομῆς, *de Sectione rationis*, en deux livres, s'est conservé en arabe. *Robert Simpson*, *Edm. Halley*, *Sam. Horsley* et *J.-Guill. Camerer* ont essayé de rétablir une partie de ces écrits.

Apollonius est un des quatre auteurs que nous devons regarder comme les pères des sciences mathématiques, puisque c'est dans leurs écrits que les modernes en ont puisé la connoissance. Les trois autres sont Euclide, Archimède et Diophante.

1°. La seule édition grecque des *Sections coniques* d'Apollonius est celle d'Oxford, 1710, in-fol., que *Dav. Gregory* avoit commencée, et qu'*Edmond-Halley* a publiée. Elle renferme: 1° en grec, les quatre premiers livres, d'après deux manuscrits, avec la traduction latine de *Fréd. Commandini*, qui avoit paru à Bologne, 1566, in-fol., mais que Halley a corrigée; et avec les Lemmes de Pappus et les commentaires d'Eutocius; 2° les livres 5 à 7 en latin, d'après deux traductions faites sur deux traductions arabes: la première traduction latine, rédigée par *Abr. Echellensis*, avoit été publiée par *J.-Alph. Borelli*, Florence, 1661, in-fol.; la seconde, par *Ch. Ravius*, avoit paru à Kiel, 1669, in-8°; 3° le livre 8°, rétabli par Halley; enfin, 4° l'ouvrage de Serenus, dont nous parlerons ailleurs.

2°. La restitution de l'ouvrage *de Tactionibus* avoit été tentée d'abord par *Fr. Vieta*, mathématicien françois, dans son Apollonius Gallus, qui parut en 1600 (Opera mathem., Paris, 1609, in-fol.), et par *Marin Ghetaldus*, dans son Apollonius redivivus, Venet. 1607, in-4°. *J. Lawson* publia à Londres, 1775, in-4°: The two books of Apollonius concerniug tangencies, as they have been restored by Fr. Vieta and Marin Ghetaldus. Cette restitution fut faite avec plus de succès, et en grec, par *J.-Gu. Camerer*, qui la publia à Gotha, 1795, in-8°. Ce volume renferme: 1° une histoire du problême dont Apollonius traite dans cet ouvrage; 2° les fragmens mêmes de l'ouvrage, tirés de la préface de Pappus, avec traduction et notes; 3° les Lemmata de Pappus, en grec et en latin, qui sont ici publiés pour la première fois en grec, d'après deux manuscrits de Paris et de Strasbourg: 4° la restitution du texte d'Apollonius, telle que Vieta l'avoit essayée; 5° une analyse du problême dont il s'agit. Une autre restitution se trouve dans *Ch.-Th. Haumann* Versuch einer Wiederherstellung d. BB. d. A. v. d. Berühr. Breslau, 1817, in-8°. Un mathématicien de Stuttgard, qui prétend que Vieta s'est trompé dans la résolution de ce problême, ou plutôt des dix problêmes qu'il renferme, vient de publier une brochure sous le titre suivant:

Apollonius Suevus, sive Tactionum Problema nunc demum restitutum, accedente censura in Vietam, auctore *Gu.-Lud. Christmann*. Tubingæ, 1821, in-8°.

3°. La restitution de l'ouvrage des *Plans*, par *Rob. Simpson*, parut à Glasgow, 1749, in-4°.

4°. Celle du traité des *Inclinaisons*, par *Sam. Horsley*, en grec et en latin, fut imprimée à Oxford en 1770, in-4°; et en 1779, parut à Londres, in-4° : A restitution of the geometrical treatise of Apollonius on Inclinations, by *Reuben Burrow*.

5°. *Edmond Halley*, avant de faire paroître son édition des Sections coniques, publia une traduction latine de l'ouvrage De Sectione rationis, faite sur l'arabe, avec la restitution, par pure conjecture, du traité De sectione spatii. Ce volume vit le jour à Oxford, 1706, in-8°.

Héron *d'Alexandrie*, élève de Ctésibius, et nommé communément Hero Ctesibii, pour le distinguer de deux autres mathématiciens de ce nom, inventa [1] l'*horloge hydraulique* et la machine qu'on appelle *fontaine d'Héron*. Il composa, sous le titre d'*Introduction mécanique*, Εἰσαγωγαὶ μηχανικαὶ, l'ouvrage le plus complet sur la théorie de la mécanique que les anciens aient possédé; on en trouve des extraits dans Pappus. Il a aussi écrit sur les *Armes missiles*, Βελοποιϊκὰ, et de la *Construction et mesure de la falarica*, Χειροβαλλίστρας κατασκευὴ καὶ συμμετρία, ainsi que sur la *Fabrication des automates*, περὶ Αὐτοματοποιητικῶν, et un traité des *Machines à vent*, Πνευματικά. Ces ouvrages nous restent, au moins en partie. Héron a aussi écrit une *Dioptrique*, dont Héliodore *de Larisse*, mathématicien d'une époque incertaine, mais postérieure à J.-C.,

[1] Vers 210 avant J.-C.

nous a laissé un extrait. Mais l'ouvrage lui-même se trouve en manuscrit à la bibliothèque de Strasbourg. Un dernier ouvrage de Héron est intitulé Βαροῦλκον, ou *Levier pour soulever des fardeaux*.

Les ouvrages de Héron, excepté le dernier, se trouvent dans la collection de *Thévenot*; le *Baroulcon*, traduit sur une version arabe, a été publié par *Brugmans*, dans les Comment. Goetting., vol. VII, p. 77, et, à ce qu'on dit, traduit *sur le grec*, par *Venturi*, dans son Comment. sopra la storia dell' Ottica, t. I, p. 142. Je croyois que l'original grec n'existe plus, et je n'ai pu vérifier cette indication.

Athénée, qu'il ne faut pas confondre avec le sophiste dont nous parlerons plus bas, et dont nous avons si souvent cité le Banquet, fut contemporain d'Archimède. Sa patrie est inconnue. Il a laissé un traité sur les *Machines de guerre*, περὶ Μηχανημάτων, adressé à Marcellus. On suppose que ce Marcellus est le conquérant de Syracuse. M. Schweighæuser est d'un autre avis [1]. Cette discussion n'est pas sans intérêt, parce que nous n'avons pas d'autre donnée pour fixer l'âge où Athénée a vécu.

Son ouvrage est dans la collection de *Thévenot*.

Biton, de la même époque, a écrit : *de la Construction des machines de guerre et des Catapultes*, Κατασκευαὶ πολεμικῶν ὀργάνων καταπελτικῶν.

Cet ouvrage se trouve dans la collection de *Thévenot*.

Philon *de Byzance* [2], est auteur d'un traité de

[1] Animad. ad Athen., vol. I, p. 637.

[2] 150 ans avant J.-C. Il ne faut pas le confondre avec l'architecte Philon qui, du temps de l'orateur Lycurgue, bâtit l'arsenal du Pirée.

mécanique en cinq livres, dont les deux derniers seulement nous restent. Ils traitent des *Armes missiles*, Βελοποιϊκὰ ou Ὀργανοποιϊκὰ, et de l'art de construire les tours, les murs et les fossés, ainsi que les autres bâtimens dont on a besoin pour assiéger les villes. On lui attribue aussi un ouvrage sur les *Sept Merveilles du Monde*, περὶ τῶν ἑπτὰ Θεαμάτων. Ces merveilles sont : les jardins de Sémiramis, les pyramides d'Egypte, la statue de Jupiter-Olympien, le colosse de Rhodes, les murs de Babylone, le temple de Diane à Ephèse, et le Mausolée; mais le dernier chapitre de l'ouvrage de Philon manque, et l'avant-dernier est mutilé. Le tout est de peu de mérite, excepté le chapitre du colosse de Rhodes et le fragment de la description du temple d'Ephèse, deux monumens que Philon avoit vus lui-même. Comme sans doute il connoissoit aussi le tombeau que la reine Artémise avoit érigé à son époux, on peut regretter la perte de la fin du livre. Au reste, le style trahit un écrivain d'une époque plus récente que celle de l'auteur des Belopœiques.

Les deux livres du traité de *Mécanique* se trouvent dans la collection de *Thévenot*. Les cinq premiers chapitres des *Sept Merveilles du Monde* ont été publiés pour la première fois par *Leo Allatius*, Rome, 1640, in-8°, avec une traduction assez peu exacte. C'est un livre fort rare. *Denis Salvaing de Boissieu* (Dionysius Salvagnius Boessius), qui accompagna M. de *Créqui* dans son ambassade à Rome, et harangua le pape Urbain VIII, en donna une édition corrigée sur le manuscrit du Vatican qui avoit servi à Allatius, à la suite de l'Ibis d'Ovide que *Laur. Anisson* imprima à Lyon, 1661, in-8°. C'est une édition peu commune. Feu *Bast* ne la connoissoit pas, car le

manuscrit du Vatican étant venu à Paris, il en publia les variantes, déjà recueillies par Boissieu. Il les plaça dans sa Lettre critique. Au reste, l'édition de Boissieu fourmille de fautes typographiques; mais elle est accompagnée d'une bonne traduction.

L'édition d'Allatius, corrigée par *Jac. Gronove*, fut réimprimée dans le Thesaur. antiq. critic., vol. VII, avec le fragment du sixième chapitre que *Luc. Holstenius* avoit trouvé.

En 1816, M. *J.-C. Orelli* publia une nouvelle édition des Sept Merveilles du Monde de Philon, dans laquelle il corrigea le texte d'après Boissieu et Bast; il conserva les notes et la traduction d'Allatius. Il ajouta, par forme de supplément, tous les passages des auteurs anciens où il est question des Sept Merveilles du Monde.

Quelques auteurs placent à cette époque ÆNEAS, surnommé *Tacticus*, que d'autres croient avoir été antérieur à Alexandre-le-Grand[1]. De ses ouvrages sur l'*Art militaire*, Στρατηγικὰ βιβλία, il nous reste un seul livre intitulé : Τακτικὸν καὶ Πολιορκητικὸν, c'est-à-dire *Tactique et Poliorcétique*. Cet ouvrage n'est pas seulement d'un grand intérêt pour les militaires; il renferme diverses choses qui expliquent des points d'antiquité, ainsi que des faits que les historiens ont négligés, et qui ne se trouvent pas ailleurs. L'étude de ce livre n'est pas moins utile pour la connoissance de la langue grecque, à cause du grand nombre de termes techniques qu'Enée a dû nécessairement employer.

[1] *Casaubon* soupçonne que cet écrivain est identique avec cet Enée de Stymphale qui, d'après Xénophon (Hist. gr., VII, 3), étoit chef des Arcadiens, du temps de la bataille de Mantinée, vers 360 avant J.-C.

L'ouvrage d'Enée fut publié pour la *première fois* par *Is. Casaubon*, Paris, 1609, in-fol., et ensuite joint au Polybe de *Jac. Gronove*, Amst. 1670, in-8°, et à celui d'*Ernesti*, 1763, ainsi qu'à la collection de *Thèvenot*. Il ne se trouve qu'en latin à la suite du Polybe de *Casaubon*, et dans la collection de *Scriverius*. Comme M. Schweighæuser ne l'avoit pas joint à son Polybe, M. *J.-Conr. Orelli* le publia séparément, mais en même temps à titre de supplément à cette édition, à Leipzig, 1818, in-8°. Pour la correction du texte, ce savant fit usage du livre publié par *J. Gronove*, à Leide, 1675, in-8°, sous le titre de Supplementum lacunarum in Æneæ Tactico et aliis; ainsi que du travail de *G.-C. Koes*, inséré dans *Bredowii* Epist. Paris., et de la collation d'un manuscrit de Florence. Son édition renferme la version de Casaubon, avec le commentaire de celui-ci, et celui de Gronove, augmenté des notes de l'éditeur.

La géométrie, la mécanique et l'art militaire ne furent pas les seules parties des mathématiques qui, dans cette période, furent cultivées avec succès. L'*astronomie* aussi brilla du plus grand éclat. Si le rapport de Simplicius, un des commentateurs d'Aristote, méritoit notre confiance, l'expédition d'Alexandre-le-Grand auroit fait faire un pas extraordinaire à cette science. Selon le récit de Diodore de Sicile [1], les Chaldéens prétendoient avoir fait des observations depuis 473,000 ans avant l'arrivée d'Alexandre, et ce calcul n'est pas encore le plus exagéré. Jamblique faisoit monter les observations des Babyloniens à 720,000 ans. Simplicius est plus modéré; d'après lui, les observations astronomiques faites en Egypte, commencent 1450 ans

[1] Diod. Sic. Bibl. hist., II, 31.

avant notre ère, et celles des Babyloniens quelques siècles seulement plus tôt [1]. Selon ce philosophe, Callisthène, qui accompagnoit Alexandre, fit passer en Grèce, à la prière d'Aristote, son maître, des observations qui se conservoient, dit-il, à Babylone, gravées sur des briques cuites. Porphyre, que cite Simplicius, fait remonter ces observations à 1903 ans avant la mort d'Alexandre.

Ce récit est évidemment fabuleux. Si Aristote avoit reçu des documens si précieux, comment ne seroient-ils venus à la connoissance du public que six siècles après sa mort? Et si Aristote avoit voulu garder pour lui seul ce trésor, comment Porphyre l'auroit-il connu? Si Callisthène a envoyé en Grèce des copies des observations babyloniennes (car sans doute il n'aura pas envoyé les briques mêmes), comment Bérose, né à Babylone vers la fin du règne d'Alexandre, et l'astronome Critodème, contemporain de Bérose, n'en ont-ils pas parlé? Ces deux auteurs ne faisoient remonter les observations astronomiques des Babyloniens, inscrites sur des briques cuites, qu'à 490 ans avant leur temps. C'est Pline qui nous apprend ce fait, et il ajoute qu'Epigène *de Rhodes*, qu'il appelle un auteur digne de foi, les porte à 720 ans [2]; ce qui reviendroit au même calcul, si Epigène a compté jusqu'à son temps [3].

1 In Arist. de Cœlo, lib. II.

2 Hist. Nat., VII, 56.

3 La question relative au récit de Simplicius a été approfondie par *Lar-*

Nous venons de nommer CRITODÈME; cet astronome du commencement de notre période, dont Julius Firmicus et Pline parlent quelquefois, a laissé un ouvrage d'astrologie intitulé : Ἀποτελέσματα ὡρέων, qui existe, dit-on, parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne.

Les princes de la dynastie de Ptolémée portèrent à l'astronomie une prédilection marquée, et les progrès que d'autres parties des mathématiques avoient faits, facilitèrent les travaux d'Aristarque, d'Eratosthène et d'Hipparque, dont les noms ont rendu cette époque célèbre.

Déjà l'an 283, ou, selon une autre donnée, 287 ans avant notre ère, un certain TIMOCHARE faisoit des observations à Alexandrie. Ses Τηρήσεις ἀπλανῶν, ou *Observations d'étoiles fixes*, et celles d'un nommé ARISTYLLE *de Samos*, ont servi à Hipparque et plus tard à Ptolémée. CONON *de Samos*, contemporain d'Aratus et de Callimaque [1], plaça la chevelure de Bérénice au ciel; ou au moins Callimaque, dans sa fameuse élégie sur cette chevelure ou boucle [2], invoqua le témoignage de

cher, dans un mémoire qu'il a lu à l'Institut de France, en 1809, et qui n'est connu que par le Rapport sur les travaux de la Classe d'histoire et de littérature ancienne, fait par *Ginguené*, le 5 juillet 1810, et qui se trouve dans le Mag. Encycl. de cette année, vol. IV, p. 47.

[1] 260 ans avant J.-C.

[2] Comme aucune question tenant aux antiquités, quelque minutieuse qu'elle paroisse, ne doit être laissée sans discussion, on a demandé si Bérénice avoit consacré à Vénus toute sa chevelure, ou seulement une boucle de ses cheveux.

Conon, qui l'avoit vue, dit-il, briller au firmament. Catulle, dans sa traduction de l'élégie de Callimaque, fait dire à ce poëte :

Omnia qui magni dispexit lumina mundi,
Qui stellarum ortus comperit atque obitus:
Flammeus ut rapidi solis nitor obscuretur,
Ut cedant certis sidera temporibus,
Ut Triviam furtim sub Latmia saxa relegans,
Dulcis amor gyro evocat aerio :
Idem me ille *Conon* cœlesti lumine vidit
E Bereniceo vertice cæsariem
Fulgentem clare.

Conon étoit l'ami d'Archimède, qui, dans son traité de la Quadrature de la parabole, l'appelle un homme admirable. Ptolémée cite les observations faites par Conon en Italie. Sénèque dit [1] qu'il rassembla celles d'éclipses de soleil faites en Egypte. Voilà à peu près tout ce que nous savons de cet astronome.

Aristarque *de Samos* [2] fut accusé d'impiété par Cléanthe le Stoïcien, pour avoir enseigné que les cieux sont immobiles, et que la terre tourne autour du soleil, dans une orbite oblique, en tournant en même temps sur son axe. On ne trouve pas un mot de ce système dans le seul ouvrage d'Aristarque qui existe encore, et qui est intitulé περὶ Μεγεθῶν καὶ Ἀποστημάτων ἡλίου καὶ σελήνης, *des Gran-*

[1] Quæst. nat., VII, 3. Ce philosophe remarque que, dans les observations de Conon, il n'étoit pas question de comètes.

[2] 260 ans avant J.-C.

deurs et des Distances du soleil et de la lune, mais on y trouve la méthode de calculer la distance du soleil et de la terre, par la dichotomie de la lune, qui prouve un excellent observateur. Cette méthode, qui ne donne pourtant pas un résultat exact, a été pendant dix-huit siècles la meilleure connue. Elle consiste à mesurer l'angle entre la lune et le soleil à l'instant où la lune entre dans son premier ou dans son dernier quartier. Si l'on prend pour rayon ou pour unité la distance de la lune à la terre, la distance du soleil à la terre sera la sécante de cet angle.

Aristarque fut aussi celui qui découvrit que la masse de la lune ne fait que le tiers de celle de la terre; il fut l'inventeur du *scaphium* ou gnomon érigé sur une surface plane.

La traduction d'Aristarque faite par *Fréd. Commandini*, fut imprimée à Pesaro, 1572, in-4°.

Il n'existe que deux éditions du texte grec. La *première*, qui est de *Jean Wallis*, parut à Oxford, 1688, in-8°, et fut copiée dans le troisième volume des œuvres de ce savant; Oxford, 1699, in-fol. Elle est accompagnée de la version de Commandini.

La seconde a paru à Paris, 1810, in-8°, avec un titre françois et la traduction latine. Huit manuscrits ont servi à feu *de la Porte du Theil* pour corriger le texte; les variantes sont discutées dans des notes placées après la traduction latine. La Vie d'Aristarque, écrite en françois par M. *Fortia d'Urban*, qui y est jointe, est prolixe, mais pleine de bonne érudition. On peut ajouter à ce volume la traduction d'Aristarque par ce même savant, qui a paru à Paris, 1823, in-8°.

Eratosthène *de Cyrène*[1], fils d'Aglaüs, étudia à Athènes la philosophie sous Ariston de Chios et son antagoniste, l'Académicien Arcésilas. Lui-même la professa ensuite avec tant de succès, que Ptolémée III Evergète I l'appela à Alexandrie, et lui confia la garde de la bibliothèque. Il y vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Sa vue ayant été très-affoiblie, il se laissa mourir d'inanition, si d'ailleurs on peut s'en rapporter à Suidas, le seul écrivain de l'antiquité qui rapporte cette circonstance. Eratosthène s'occupa de toutes les branches des connoissances humaines, surtout d'histoire, de géographie, de géométrie, d'astronomie, de philosophie, de grammaire et de poésie. Le premier, dit-on, il a pris le titre de *philologue*. Il fut aussi surnommé *Bêta*, Βῆτα, seconde lettre de l'alphabet, probablement pour indiquer qu'ayant excellé dans plusieurs parties, il n'a été le premier en aucune. Son plus grand mérite est d'avoir composé le premier système géographique; nous en parlerons plus bas. Comme astronome, il nous a laissé, sous le titre de *Catasterismes*, Καταστερισμοὶ, un ouvrage foible sur les constellations; ce n'est qu'une nomenclature assez sèche des étoiles dont elles se composent, avec quelques notions superficielles sur les fables ou mythes que les anciens y ont attachés. Aussi le célèbre Valckenær ne voulut-il pas reconnoître ce livre pour une production d'Eratos-

[1] Né Ol. CXXVI, 1, = 276 avant J.-C. Mort Ol. CXLVI, 1 ou 3, = 196 ou 194 avant J.-C.

thène; il pensoit que c'étoit un simple abrégé d'un grand ouvrage de ce mathématicien: mais les Catasterismes ne ressemblent en rien à un abrégé.

Eratosthène a écrit un autre ouvrage de mathématiques sur la *Duplication du cube*, Κύβου διπλασιασμός, que nous connoissons par l'esquisse qu'Eudoxius en a donnée dans son traité sur la Sphère et le Cylindre d'Archimède. Ce même commentateur nous a conservé une *Lettre* d'Eratosthène par laquelle il explique à Ptolémée III le problème dont il s'agit dans cet ouvrage.

Il n'existe qu'un seul manuscrit des Catasterismes; il se trouve à Oxford. *Jean Fell* les publia pour la *première fois* dans cette ville, 1672, in-8°, à la suite de son Aratus. *Th. Gale* a ensuite placé cet ouvrage dans sa Collection mythologique.

L'édition publiée en 1795, à Gœttingue, in-8°, par *J.-Conr. Schaubach*, est enrichie de notes critiques, mythologiques et astronomiques de ce savant et de feu *Heyne*. M. *F.-Ch. Matthiæ* donna un nouveau texte corrigé des Catasterismes, à la suite de son Aratus, Francfort-sur-le-Mein, 1817, in-8°. L'ouvrage se trouve aussi à la suite de l'Aratus de M. l'abbé *Halma*, Paris, 1823, in-4°.

Tous les fragmens d'Eratosthène ont été réunis dans *God. Bernhardy*, Eratosthenica; Berol. 1822, in-8°; mais les Catasterismes en sont exclus, parce que M. Bernhardy ne les reconnoît pas pour authentiques.

Le véritable père de l'astronomie, et le plus grand astronome de l'antiquité, sans aucune comparaison, est HIPPARQUE *de Nicée*. Il vécut à Rhodes et en Bithynie, et mourut environ 125 ans avant J.-C. Il détermina la durée de l'année solaire d'a-

près une méthode encore usitée aujourd'hui; et ayant découvert dans la période de Callipe [1] l'anticipation d'un quart de jour, il quadrupla cette période et retrancha sur 304 ans le jour excédant; cependant sa correction, quoique juste, ne fut pas admise.

Hipparque trouva l'excentricité du soleil de $\frac{1}{24}$ du diamètre de son orbite, et le point de sa distance de la terre au 24° des Jumeaux. Il calcula les premières *Tables solaires et lunaires*. Pour mesurer la distance relative des corps célestes, il inventa une méthode particulière qu'on appelle le *diagramme d'Hipparque*; il rédigea le premier catalogue d'étoiles, et dessina les catastérismes sur un globe. Pendant ce travail, il fit l'importante découverte de la précession des équinoxes [2]; cependant, n'ayant que les observations de Timochare et d'Aristylle, qu'il pût comparer aux siennes, et ces observations n'étant ni assez précises, ni assez anciennes, il n'osa pas déterminer la quantité précise de la précession; il se contenta d'assurer qu'elle n'étoit pas au-dessous de 36″ par an. [3]

Les prédécesseurs d'Hipparque, Euclide, Archimède et Apollonius, ignoroient jusqu'aux premiers élémens de la trigonométrie; Hipparque, au contraire, a exécuté des opérations et donné la solution de problêmes d'astronomie qui exigent la

[1] Voy. p. 9 de ce volume.

[2] La première observation de l'équinoxe d'automne, faite par Hipparque, tombe dans l'Ol. CLIV, 3 = 162 ans avant J.-C.

[3] Elle est de 50″.

trigonométrie rectiligne et sphérique. Il est l'auteur de la *Projection stéréographique* qui sert à tracer une mappemonde. Il détermina avec une grande exactitude l'excentricité de l'orbite lunaire, et donna les règles du calcul des éclipses, tant de la lune que du soleil. Le premier, il enseigna la manière de fixer la position géographique par le moyen de la longitude et de la latitude; et de calculer la longitude par les éclipses de lune; il trouva que le soleil est dix-huit cent quatre-vingt fois plus grand que la terre, et celle-ci vingt-sept fois plus grande que la lune. Il fixa la distance de la lune à la terre; celle du soleil ne pouvoit être déterminée avec les instrumens qu'on avoit alors; il se contenta de la faire dix-neuf fois plus petite que la parallaxe lunaire.

Il ne nous reste que deux de ses ouvrages; l'un est intitulé: Ἔκθεσις ἀστερισμῶν, ou περὶ τῶν ἀπλανῶν ἀναγραφαὶ, *Exposition des astérismes*, ou *Catalogue des étoiles fixes*; l'autre est un *Commentaire sur les phénomènes d'Aratus et d'Eudoxe*, τῶν Ἀράτου καὶ Εὐδόξου Φαινομένων ἐξηγήσεων βιβλία γ. Le Catalogue est mot à mot répété dans la Syntaxe de Ptolémée; le Commentaire est un ouvrage de la jeunesse d'Hipparque, ou au moins d'un temps où il n'avoit pas encore changé sa manière d'observer, parce qu'il ignoroit le mouvement de l'équateur et des points équinoxiaux. C'est moins un commentaire sur Aratus, que la critique des erreurs dans lesquelles ce poëte est tombé.

Voici les titres de quelques écrits perdus d'Hipparque : *De la Grandeur et de la Distance du soleil et de la lune ; des Ascensions des douze signes ; du Mouvement de la lune en latitude ; de la Longueur de l'année ; de la Rétrogradation des points équinoxiaux et solsticiaux* ; enfin Strabon cite un ouvrage d'Hipparque *contre la Géographie d'Eratosthène.*

Les deux ouvrages d'Hipparque ont été publiés en grec par *Pierre Vettorio*, Florence, chez les héritiers Giunta, 1567, in-fol. *Denys Pétau* a réimprimé le commentaire d'Hipparque sur Aratus, avec une version latine, dans son Uranologie ; mais il n'y a pas placé les Astérismes, parce qu'ils sont répétés dans Ptolémée.

A la suite de ces trois grands astronomes, nous en placerons encore un qui a été antérieur à Hipparque. C'est DOSITHÉE *de Colone*, qui, 100 ans avant J.-C., corrigea l'octaéride d'Eudoxe, et fit des observations dans son bourg natal, situé près d'Athènes.

CHAPITRE XLV.

De l'état de la Géographie au siècle d'Alexandrie.

La géographie est une des sciences qui firent le plus de progrès dans cette période : les guerres, le commerce et les voyages augmentèrent la masse des connoissances géographiques. L'expédition d'Alexandre-le-Grand, qui ouvrit aux Grecs la Haute-Asie et l'Inde; les entreprises des Ptolémées qui avoient pour but de mettre leurs sujets en relation avec les îles du Grand-Océan, firent connoître des nations dont auparavant on soupçonnoit à peine l'existence. Les relations des voyageurs de cette époque sont perdues; il n'a échappé aux ravages du temps qu'un seul fragment précieux, le Périple de Néarque *de Crète*, amiral de la flotte qu'Alexandre avoit envoyée, des bouches de l'Indus, dans l'Euphrate, pour explorer les côtes de la Perse. Ce journal nous a été conservé par Arrien, qui l'a inséré dans sa Description de l'Inde. Nous en parlerons, lorsque l'ordre des temps nous conduira à ce géographe.

Il a été deux fois question dans cette Histoire de la Littérature grecque, du Sicilien Dicéarque, comme poëte didactique et comme philosophe pé-

ripatéticien[1]. Son nom ne doit pas être passé sous silence parmi les géographes. Il appartient à cette classe de littérateurs par un ouvrage en trois livres auquel il donna le titre de Βίος Ἑλλάδος, *Vie de la Grèce*, titre imité par la suite par Varron, qui a écrit *de Vita Populi Romani*. Cette composition de Dicéarque, rédigée en prose entremêlée de vers, étoit probablement dans ce genre moitié historico-géographique, moitié politico-moral, qu'on appelle aujourd'hui *Statistique*. Il en reste deux fragmens : l'un renferme une *Description* très-agréable *de la Béotie et de l'Attique*; l'autre indique la hauteur du *Mont Pélion*.

Comme nous n'aurons plus d'occasion de revenir à Dicéarque, nous donnerons ici la liste non-seulement de ses ouvrages géographiques qui sont perdus, mais aussi de ceux qu'il avoit composés sur d'autres parties. Suidas, Pline et Géminus citent sa *Mesure des Montagnes du Péloponnèse*, Καταμετρήσεις τῶν ἐν Πελοποννήσῳ ὀρῶν; Plutarque, son traité *de la Musique*; Sextus Empiricus, ses *Argumens des Fables d'Euripide et de Sophocle*, Ὑποθέσεις τῶν Εὐριπίδου καὶ Σοφοκλέους μύθων. Son traité sur la *République des Spartiates*, Πολιτεία Σπαρτιατῶν, a été pendant long-temps lu tous les ans, dans le palais des Ephores, en présence des jeunes gens.

Dicéarque avoit composé des ouvrages semblables sur les villes de Pellène, de Corinthe et d'Athènes. Nous ne devons pas cacher que Polybe et

[1] Voy. p. 137 et 315 de ce vol.

Strabon a reproché à Dicéarque beaucoup d'erreurs commises dans la description des pays septentrionaux, dont il ne pouvoit parler que sur ouï-dire, n'y ayant pas voyagé lui-même.

Les fragmens de Dicéarque, tant celui dont nous avons parlé ci-dessus, que ceux qui nous restent de sa Vie de la Grèce, à l'exception toutefois de celui sur le Mont Pélion, ont été publiés pour la *première fois* par *Robert Etienne*, Paris, 1590, in-8°, et réimprimés dans le vol. XI de *Gronovii* Thesaur. Antiq. Græcæ. *Dav. Hœschel* les plaça, plus complets, dans sa Collection des Petits Géographes; ainsi que *Hudson* dans la sienne; mais ce dernier y publia aussi, pour la première fois, le fragment sur le Mont Pélion. M. *Marx* a donné une nouvelle édition de ces fragmens dans *Fr. Creuzer* Meletemata, vol. III, p. 171.

Enfin, en 1819, M. *Guill. Manzi* publia à Rome, in-4°, l'édition des fragmens de Dicéarque et du Périple d'Hannon, que Luc. Holstenius avoit préparée.

Timosthène, amiral de la flotte de Ptolémée II Philadelphe, a laissé un ouvrage *sur les Distances*, Σταδιασμοὶ, dont Eratosthène faisoit tant de cas, que, d'après le témoignage de Marcien d'Héraclée[1], il l'inséra presque en entier dans sa Géographie. Strabon s'en est aussi beaucoup servi. Le torrent du temps a englouti cet ouvrage. Timosthène est regardé comme l'auteur de la division des vents en douze rumbs.

Séleucus Nicator, roi de de Syrie, fut un conquérant. Il soumit les peuples asiatiques jusqu'à

[1] Peripl. p. 95. Ed. *Hœschel*.

l'Indus, qui avoient reconnu la domination d'Alexandre. Il passa même le fleuve et fit la guerre à Sandracottus, roi des Indiens Prasiens, dont les états étoient situés sur le Gange et la Jumna[1]. C'étoit un monarque puissant qui avoit une armée de 400,000 hommes[2]. Séleucus conclut à la fin avec lui une paix et une alliance par laquelle il obtint l'abandon de 500 éléphans, qui lui rendirent ensuite des services signalés dans sa guerre avec Antigone. MÉGASTHÈNE fut envoyé[3] à Palibothre, capitale de ce prince, pour renouveler et confirmer le traité. L'ambassadeur y resta quelques années. Après son retour, il écrivit, sous le titre d'*Indiques*, une relation de ce qu'il avoit vu ou entendu dans ce voyage. Son ouvrage est perdu; mais Strabon, Josephe, Arrien et Elien nous en ont conservé des fragmens. Il fut le premier à faire connoître les pays situés sur le Gange, et les moeurs de leurs habitans. Strabon l'a décrié comme fabuleux; mais le blâme de ce géographe est souvent injuste; et un historien très-estimable, *Robertson*[4], a reconnu l'utilité et la justesse de plusieurs notions recueillies par Mégasthène. Celui-ci avoit rapporté que, dans la partie méridionale de l'Inde, on ne voyoit pas les constellations de la Grande et de la Petite Ourse; et que l'ombre des corps tomboit tantôt vers le sud,

1 Sur laquelle Agra et Delhi sont situés.

2 D'après Mégasthène, cité par STRABON, XV, p. 1035. (Ed. *Tzschuck*. vol. VI, p. 109.) — PLINE, Hist. Nat., VI, 19, suit une notice exagérée.

3 Vers 300 avant J.-C.

4 Dans son ouvrage sur l'Inde.

tantôt vers le nord. Il fournit aussi des notices sur Taprobane, qu'Alexandre et ses compagnons ne connoissoient pas encore.

Après lui, DAÏMACHUS et DENYS visitèrent l'Inde en qualité d'ambassadeurs envoyés auprès d'Allatrochidès, successeur de Sandracottus, le premier par Séleucus, l'autre par Ptolémée II Philadelphe. L'un et l'autre ont écrit des Indiques.

PATROCLÈS, amiral de Séleucus et de son fils Antiochus, navigua dans l'Océan indien. Strabon cite avec éloge sa Relation, pour laquelle il se servit de l'itinéraire qu'Alexandre avoit fait dresser des pays qu'il avoit parcourus. Xénoclès, ancien trésorier de ce prince, le lui avoit communiqué. Patroclès a fourni beaucoup de bons renseignemens sur la Mer Hyrcanienne, sur les fleuves qui y tombent, et sur le commerce entre l'Inde et le Pont-Euxin par le moyen de l'Oxus, de la mer Caspienne, et le Cyrus. C'est la partie de l'Asie située entre le Tanaïs et la mer Caspienne, sur laquelle les historiens d'Alexandre avoient surtout répandu beaucoup de fables; leur héros n'ayant pas fait la conquête de ces contrées, ils en diminuèrent l'étendue, et représentoient les Palus-Méotides et la mer Caspienne comme réunies. Ainsi fit un certain POLYCLÈTE, qui donna au Tanaïs le nom d'Iaxartes. Les erreurs qu'il commit furent rectifiées par DEMODAMAS *de Milet* [1], général de Séleucus, et de son fils

[1] Il est aussi nommé Demodamas ou Demonax d'*Halicarnasse*, parce qu'il a écrit un livre sur cette ville.

Antiochus, qui, au récit de Solin, passa le premier l'Iaxartes (le Sir), et reconnut qu'il n'étoit pas identique avec le Tanaïs; cette découverte lui parut un titre à sa gloire, et, pour en perpétuer le souvenir, il érigea sur les lieux un autel à Apollon [1]. Pline, qui rapporte le même fait, ajoute que Démodamas a été le principal guide qu'il a suivi dans la description de cette partie de l'Asie [2].

Les ouvrages de Timosthène, de Mégasthène et des autres géographes que nous venons de nommer, ne nous sont connus que parce qu'ils ont servi de guides à ERATOSTHÈNE [3]. Ce fut celui-ci qui, sans enrichir la géographie par des voyages et des découvertes, l'a, le premier, élevée au rang d'une science. Il fit un recueil systématique et critique de toutes les connoissances géographiques de son siècle, en réunissant la partie mathématique avec la géographie purement historique ou politique. Il donna à cet ouvrage le titre de Γεωγραφικὰ ou Γεωγραφούμενα, ou Γεωγραφία, *Description de la Terre*, et le divisa en trois livres. Après une histoire de la géographie ou une critique des auteurs qui ont été les guides d'Eratosthène, le premier livre donnoit les élémens de la géographie physique. Dans cette partie, les connoissances de l'auteur ne peuvent qu'avoir été fort imparfaites; mais il y montra beaucoup de jugement. Non content

[1] Polybist., c. 49.
[2] Hist. Nat., VI, 16.
[3] Voy. p. 275 de ce volume.

de s'occuper seulement de la partie habitée de la terre, ce qui, d'après Strabon [1], est la tâche à laquelle le géographe doit se borner, il examina quelle étoit la forme de la terre, et il reconnut qu'elle étoit un globe ou une sphère dont la surface, par une suite de révolutions, avoit éprouvé beaucoup de changemens, et présentoit de nombreuses anomalies. La mer Méditerranée avoit été, d'après lui, anciennement un lac séparé et de la mer Noire et du grand Océan, et couvrant une grande partie de l'Asie et de l'Afrique. Le Pont-Euxin ayant, par la force de ses eaux, rompu l'isthme qui réunissoit l'Europe à l'Asie, la Méditerranée, augmentée par cette masse d'eau, se fraya un passage du côté des colonnes d'Hercule, et abandonna une partie des terres qui formoient auparavant son domaine. Eratosthène partageoit l'erreur des géographes qui avoient empêché Démétrius Poliorcète de percer l'isthme de Corinthe, parce-qu'ils croyoient le golfe de Corinthe plus élevé que la mer Egée.

Le second livre étoit entièrement consacré à la géographie mathématique. Eratosthène place la terre habitable, ἡ οἰκουμένη, entre le pôle du nord et l'équateur; mais ce qui est remarquable, c'est qu'il pense que les contrées gisant immédiatement sous l'équateur, avoient un climat tempéré. Strabon, qui nous rapporte cette opinion [2], ne dit pas

[1] Geogr. p. 118. Ed. *Casaub.* (Vol. I, p. 314 ed *Tzschuck.*)

[2] Ὑποπίπτουσα τῷ ἰσημερινῷ ἐστιν εὔκρατος. STRAB., p. 97 *Casaub.* (Vol. I, p. 259 ed. *Tzschuck.*)

sur quoi Eratosthène la fondoit : il nous fait connoître seulement le raisonnement de Polybe qui la partageoit. Eratosthène a fait le premier essai pour déterminer la circonférence de la terre. Ayant observé que la ville de Syène se trouvoit sous le solstice d'été, et la croyant située sous un même méridien avec Alexandrie, il mesura la distance entre ces deux villes à l'aide d'un gnomon, ou d'un fer pointu placé au milieu d'un bassin de métal ayant la forme d'un hémisphère. Au même moment où cette pointe ne jetoit pas d'ombre à Syène, à Alexandrie elle en jetoit une vers le nord qui étoit égale à la cinquantième partie du cercle, ou à 7° 12'. Telle étoit donc la distance des deux villes : or ces villes étoient éloignées l'une de l'autre de 5000 stades; il s'ensuivoit que la circonférence de la terre étoit de 250,000 stades, à la place desquels Eratosthène paroît en avoir admis 252,000, afin que chaque degré eût 7,000 stades sans fraction [1]. Ce n'est pas ici le lieu de faire voir ce que cette méthode avoit de défectueux. Eratosthène estima la largeur ou *latitude* de la terre habitable à 38,000 stades, ou 54° 17' 8'' environ, depuis l'île de la Cannelle (Κινναμωμοφόρος) jusqu'à Thulé, ou au 66 ou 67e degré Nord. Comme par des raisons physiques il supposoit la *longitude* double de la latitude, il admit 78,000 stades depuis l'extrémité orientale de

[1] 46 $\frac{67}{100}$ stades d'Eratosthène font un mille géographique, ou la quinzième partie d'un degré; c'est-à-dire qu'un stade équivaut à 82 T 4 P 2 P $\frac{64}{70}$ l.

l'Inde jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Europe. Il rejeta comme fausse et erronée la division de la terre en trois parties, l'Europe, l'Asie et la Libye; et comme fondée sur l'ignorance et la vanité, celle de toutes les nations en Grecs et barbares.

Le troisième livre d'Eratosthène renfermoit la géographie historique ou politique. Il avoit dressé une carte géographique qui ne pouvoit que fourmiller de fautes, l'auteur n'ayant pas connu la projection de la sphère, qu'ignoroit encore Strabon qui lui a si sévèrement reproché ses erreurs. Pour corriger celles qu'avoient commises ses devanciers, relativement à la situation des diverses contrées, Strabon tira, par la Méditerranée et par le milieu de l'Asie, une ligne parallèle à l'équateur; et quoiqu'il se trompât souvent dans cette opération, il indiqua par là à ses successeurs le moyen de rectifier les cartes fautives. Sa parallèle, commençant au détroit de Gibraltar, coupoit celui de la Sicile et les caps méridionaux du Péloponnèse et de l'Attique, passoit par l'île de Rhodes, le golfe d'Issus, et le mont Taurus jusqu'à Thinæ (Sin-Hou en Chine). Elle partageoit ainsi en deux sections toute la latitude de la terre habitable. Du Nord au Sud Eratosthène tira d'autres parallèles qui traversoient la première et partageoient la terre habitable, par rapport à la longitude, en sections qu'il nommoit σφραγίδες, *sceaux*, *cachets* ou *empreintes de cachet*, terme que les commentateurs n'expliquent pas. Pour fixer les distances d'un endroit à l'autre,

Eratosthène n'avoit que les indications peu précises des itinéraires. Ses autorités pour la description des régions occidentales et septentrionales de l'Europe, étoient beaucoup moins exactes que celles qu'il put suivre pour l'Orient. Au dehors du détroit de Gibraltar, il plaçoit l'île de Cerné et d'autres pays sur l'existence desquels il y avoit des traditions chez les Carthaginois.

L'ouvrage d'Eratosthène est perdu; ce qui nous en reste consiste principalement dans ce que Strabon en a extrait, le plus souvent pour le réfuter. Ce géographe ne juge pas sans impartialité un devancier auquel il devoit tant, et sur le système duquel il construisit le sien. Il ne pouvoit lui pardonner qu'ayant été disciple d'Ariston de Chios, il n'eût pas donné la préférence à la doctrine du Portique sur toutes les autres philosophies [1]. Cléomède nous a conservé le fragment d'Eratosthène dans lequel est exposé son procédé pour mesurer la circonférence de la terre.

Les fragmens d'Eratosthène ont été réunis et discutés par M. *Gonth.-Ch. Seidel*, Gœttingue, 1789, in-8°, et ensuite sous le titre d'Eratosthenica, par M. *Godef. Bernhardy*, Berolin., 1822, in-8°.

Nous devons une partie considérable de nos connoissances géographiques de cette période aux voyages de POLYBE et aux notices qu'il avoit réunies dans un des livres de sa grande Histoire, pro-

[1] Voy. STRABO, lib. I, p. 15 *Casaub.* (Vol. I, p. 39 ed. *Tzschuck.*)

bablement dans le 34[e]. Ce livre est, à la vérité, perdu, à quelques fragmens près; mais il a été une des principales sources où Strabon a puisé.

POLEMON *de Glycia* dans la Troade, fils d'Evergète, écrivit, du temps de Ptolémée V Epiphane[1], une *Description de la terre*, Κοσμικὴ Περιήγησις ἤτοι γεωγραφία, d'après laquelle il fut surnommé *le Periégète*, pour le distinguer des autres écrivains du même nom. Il avoit aussi fait une *Description d'Ilium*, Περιήγησις Ἰλίου, et, sous le titre de Κτίσεις, un ouvrage sur l'origine des villes de la Phocide, du Pont, etc. Tout cela est perdu. Strabon et les scholiastes citent aussi un ouvrage de Polémon contre Eratosthène, dans lequel il accusoit entre autres ce géographe de ne pas avoir vu Athènes.

Strabon nous fait connoître l'ouvrage d'HIPPARQUE *de Nicée*[2], qui fit voir que, pour déterminer avec certitude les positions géographiques, il est nécessaire d'observer des éclipses, et en fixa beaucoup; mais fort souvent, après avoir prouvé les erreurs d'Eratosthène, il n'a pu donner des calculs plus exacts, et M. Gosselin a relevé[3] des erreurs considérables qu'Hipparque a commises principalement au sujet de l'Asie. C'est au reste lui qui a porté la géographie mathématique au point où elle est restée jusqu'au deuxième siècle après J. C.

MNASÉAS *de Patare* en Lycie, ou de Patres en

[1] Vers 200 avant J.-C.

[2] Voy. ci-dessus, p. 376 de ce volume.

[3] Dans ses Recherches sur la Géogr. des Anciens, vol. I, p. 55.

Achaïe, contemporain de Ptolémée VII Physcon, composa un *Periple* ou une *Periégèse*, c'est-à-dire une géographie dont des parties sont citées sous le titre de Εὐρωπαϊκὰ ou περὶ τῆς Εὐρώπης, περὶ Λιβύης, etc.

Agatharchide ou Agatharchus *de Cnide*, grammairien et rhéteur du temps de Ptolémée VI Philométor et de son successeur, appartient aux derniers temps de cette période et au commencement de la suivante. Photius dit avoir lu ou connu au moins quatre ouvrages géographiques de cet écrivain, savoir, *de l'Asie*, τὰ κατὰ τὴν Ἀσίαν, en dix livres; *de l'Europe*, τὰ κατὰ τὴν Εὐρώπην, en quarante livres; περὶ τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης, *de la Mer Rouge*, en cinq. Le patriarche ajoute qu'il existoit du même écrivain les ouvrages suivans: une *Description abrégée de la Mer Rouge*, Ἐπιτομὴ τῶν περὶ τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης, en un livre; *des Troglodytes*, περὶ Τρωγλοδυτῶν, en cinq; un *Abrégé du poëme de Lydé* d'Antimaque de Colophon, Ἐπιτομὴ τῆς Ἀντιμάχου Λύδης; un *Abrégé sur la réunion des vents extraordinaires*, Ἐπιτομὴ τῶν περὶ συναγωγῆς θαυμασίων ἀνέμων; une *Histoire abrégée*, Εκλογαὶ ἱστοριῶν; et un traité de l'*Art de bien vivre avec ses amis* [1].

Photius fait le plus grand éloge de cet écrivain; il dit que sa diction est grave et riche en sentences;

[1] Plutarque, dans ses Parallèles, cite les *Persiques* d'Agatharchide *de Samos*, auteur entièrement inconnu, s'il n'est pas identique avec Agatharchide de Cnide: les Persiques pourroient être une section des Asiatiques.

il loue la sobriété avec laquelle il emploie les figures de rhétorique. Cet auteur ne court pas, dit-il, après des mots inusités, quoiqu'il possède parfaitement l'art de paroître nouveau par une tournure donnée à une phrase composée de mots usités; il sait répandre dans ses écrits tout ce qui peut plaire et amuser. Imitateur de Thucydide dans les discours, il l'égale en grandeur et le surpasse en clarté; enfin, quoiqu'il ne soit pas surnommé le rhéteur, néanmoins aucun maître renommé ne lui a été supérieur, soit en enseignant, soit en écrivant [1].

Ailleurs [2], Photius nous a conservé des extraits du premier et du cinquième livre de l'ouvrage d'Agatharchide sur la mer Rouge, où l'on trouve des renseignemens curieux touchant la chasse des éléphans, les divers peuples qui habitoient les côtes de la Mer Rouge, la méthode que les Egyptiens employoient pour tirer l'or du marbre où la nature l'avoit caché, le tout entremêlé de détails appartenant à l'histoire naturelle. Les digressions auxquelles Agatharchide se livre, tantôt sur les défauts du style de quelques écrivains, tantôt sur les fables dont on s'amusoit en Grèce, ne manquent pas d'intérêt: elles trahissent la profession de l'auteur.

Les fragmens d'Agatharchide ont été publiés avec ceux de Ctésias et Memnon, par *Henri Etienne*, Paris, 1557, in-8°. Ils se trouvent plus complets dans les Petits Géographes de *Hudson*.

[1] Phot. Bibl. Cod. CCXIII.
[2] Id. Cod. CCL.

CHAPITRE XLVI.

De l'Histoire Naturelle.

Aristote, comme nous l'avons vu [1], plaça l'histoire naturelle au rang des sciences; ce fut surtout à la zoologie qu'il rendit les services les plus signalés, en faisant usage des matériaux que lui fournit son auguste élève. Non seulement il est le plus ancien auteur d'anatomie comparée dont nous ayons les écrits; mais il est peut-être le seul qui, avant un grand écrivain françois du dix-neuvième siècle, ait traité d'une manière supérieure cette branche d'histoire naturelle. Les principales divisions que les naturalistes suivent encore dans le règne animal, sont dues à Aristote.

Le premier, ce physiologiste a distingué les nerfs qu'il appelle *pores*, des tendons et des ligamens qu'il comprend encore avec eux dans la classe générale des nerfs. Il distingua les artères et les veines, et fit venir du cœur une partie des vaisseaux sanguins. Il a le premier décrit les uretères. Le premier aussi il a reconnu le caractère distinctif entre l'homme et le singe. Il a remarqué qu'à l'ex-

[1] Voy. p. 287 de ce volume.

ception de l'homme, aucun animal ne se couche sur le dos.

Il ne fait mention qu'une seule fois du tigre; cette retenue et la manière dont il parle de cet animal [1] permettent de douter qu'il l'ait vu. Il ne connoît pas le rhinocéros; mais il fait la description la plus exacte de l'éléphant, tant sous le rapport anatomique que pour ce qui concerne les mœurs de cet animal. Il parle avec connoissance de cause de son accouplement, qui est difficile à observer, parce que dans l'état de captivité il est très-rare. Aristote décrit [2] un phénomène physiologique qui a lieu à l'époque de la chaleur, et que parmi les modernes, M. *Cuvier* a le premier remarqué. Il savoit, ce que *Buffon* nie à tort, que le jeune éléphant tète avec les lèvres, et non avec la trompe. Il n'avoit pas observé la petite fente qui se trouve à côté des tempes de l'éléphant, et par laquelle il suinte une liqueur à certaines époques : Strabon en parle [3] d'après Mégasthène. Il est certain qu'avant l'expédition d'Alexandre, on ne connoissoit pas l'éléphant en Grèce [4]. Pausanias, et après lui Buffon, pensent que les éléphans conquis sur Porus furent les premiers qu'on vit en

[1] Voy. Hist. nat., XVII, 8 (éd. de *Schneider*). « On dit que de l'union du tigre et du chien naît le chien indien, mais cela ne réussit qu'au troisième accouplement. »

[2] Lib. II, c. 1.

[3] XV, 43. (Ed. *Tzsch.* vol. VI, p. 91.)

[4] Pausan., lib. I, c. 12.

Europe[1]. Mais, d'après le calcul de Schneider[2], Aristote a composé son Histoire naturelle après son retour à Athènes, où il passa treize années. Or il est évident qu'il a connu l'éléphant avant de commencer cet ouvrage; car, dans cette physiologie comparative, les observations faites sur cet animal se trouvent répandues dans un très-grand nombre de chapitres. Il est donc probable qu'Alexandre, soit pour l'instruction de son ancien précepteur, soit pour faire parade de sa conquête, avoit envoyé en Grèce quelques-uns des éléphans pris à la bataille d'Arbèles, quatre ans avant la défaite de Porus.

Aristote expliqua, d'après les vrais principes physiologiques, l'incubation des oiseaux; il établit les caractères qui distinguent leurs espèces; il a très-bien traité l'ichthyologie, en adoptant deux classes de poissons.

Le disciple d'Aristote, Théophraste[3], s'occupa surtout de minéralogie et de botanique. Comme le philosophe de Stagire est le père de la zoologie, Théophraste est celui de la botanique. Sa physiologie végétale renferme des dispositions assez justes: il a même entrevu le sexe des plantes. Les botanistes étoient appelés de son temps *rhizotomes*, (coupeurs de racines, herborisateurs).

[1] Ol. CXIII, 2.

[2] Arist. Hist. an., vol. I, p. xxxviii.

[3] Voy. p. 303 de ce volume.

Des nombreux ouvrages d'histoire naturelle de Théophraste, les suivans seulement nous restent.

Περὶ Φυτῶν ἱστορίας, *Histoire des Plantes*, en dix ou plutôt en neuf livres, car les anciens n'en connoissent que neuf; et le prétendu fragment d'un dixième livre qui se trouve dans les manuscrits, est la répétition d'un passage du neuvième. Cette histoire des plantes est une botanique complète.

Περὶ φυτικῶν Αἰτιῶν, *des Causes des Plantes*, en dix livres, dont six seulement nous restent. C'est une physiologie botanique.

Περὶ Λίθων, *des Pierres*. Cet ouvrage prouve qu'après Théophraste la minéralogie a rétrogradé.

Περὶ Ὀσμῶν, *des Odeurs*.

Περὶ Ἀνέμων, *des Vents*.

Περὶ Σημείων ὑδάτων καὶ πνευμάτων, ἀνέμων, χειμῶνος καὶ εὐδίας, *des Signes de la pluie, du vent, de l'orage, du beau et du mauvais temps*.

Περὶ Κόπων, *de la Lassitude*.

Περὶ Ἰλίγγων, *des Vertiges*.

Περὶ Ἱδρώτων, *des Sueurs*.

Περὶ Πυρὸς, *du Feu*, en deux livres, dont un seul nous reste.

Περὶ τῆς τῶν ἰχθύων ἐν ξηρῷ διαμονῆς, *des Poissons vivant hors de l'eau*.

Nous avons encore plusieurs fragmens d'ouvrages d'histoire naturelle de Théophraste. Ces fragmens portent les titres suivans :

Περὶ τῶν μεταβαλλόντων τὰς χρόας, *des Animaux qui changent de couleur*.

Περὶ Παραλύσεως, *de la Paralysie des nerfs.*

Περὶ Λειποψυχίας, *de la Syncope.*

Διὰ τί τὰ ὠμὰ ὠὰ οὐ περιχινεῖται, *pourquoi les œufs crûs ne peuvent pas être retournés.*

Περὶ τῶν ἀθρόως φαινομένων ζώων, *des Animaux qui paroissent soudainement.*

Περὶ τῶν λεγομένων ζώων φθονεῖν, *des Animaux qu'on dit jaloux.*

Περὶ Μελιττῶν, *des Abeilles.*

Tous ces fragmens nous ont été conservés par Photius.

L'*Histoire des Plantes* et les *Causes des Plantes* de Théophraste, traduites en latin par *Théodore Gaza*, furent imprimées pour la première fois sans indication de lieu, ni date, et pour la seconde fois à Trevise, par *Barthélemy Gonfalonieri di Saladio*, 1483, in-fol.; enfin à Venise, 1499, in-fol., avec les Problêmes d'Aristote.

L'Histoire des Plantes a été imprimée séparément, en grec et en latin, Amsterd. 1644, in-fol., avec les commentaires de *Jules-César Scaliger* et *Robert Constantin*. Cette édition, commencée par *Jean Bodæus à Stapel*, a été achevée par *Egbert Bodæus*, son père, et par *J.-Arn. Corvinus.*

Jean Stachouse a donné à Oxford, 1813, in-8°, une édition peu estimée de cet ouvrage. Elle est sans traduction, mais accompagnée d'un commentaire et d'un glossaire.

Il n'existe guère d'édition détachée des Causes des Plantes; mais nous ne pouvons passer sous silence le commentaire de *Jules-César Scaliger*, qui parut à Lyon en 1566, in-fol.

Le traité des *Pierres*, avec ceux *du Feu* et *des Odeurs*, a été publié séparément par *Adr. Tournebeuf*, avec une traduction, Paris, 1566, in-4°; et avec une nouvelle traduction par *Daniel Furlanus*, à Hanau, 1605, in-fol., avec les autres

opuscules de Théophraste, dans un volume intitulé : Theophrasti Eresii pleraque antehac latine numquam, nunc gr. et lat. simul edita; enfin avec un texte corrigé et une traduction angloise de *Jean Hill*, Londres, 1746, in-8°.

Il est temps de parler des éditions des *OEuvres* de Théophraste. Il en existe cinq, en comptant pour complètes celles qui renferment la totalité des ouvrages de Théophraste qu'on connoissoit lorsque chacune d'elles a paru.

La *première* est celle d'*Alde l'ancien* : car l'édition d'Aristote publiée par cet imprimeur, Venise, 1495 et suiv., renferme aussi Théophraste, sans les Caractères, qui n'étoient pas connus alors.

Les Œuvres de Théophraste, y compris les quinze premiers chapitres des Caractères, furent réimprimées séparément par *Jean Oporinus*, Bâle, 1541, in-fol.

Elles forment le vol. VI de la seconde édition Aldine d'Aristote, soignée par *Camotius*, en 1552.

La quatrième édition, et en même temps la première grecque-latine, est celle de *Dan. Heinsius*, Leide, 1613, en 2 vol. in-fol. Elle ne renferme pourtant pas le fragment de Métaphysique qui se trouve dans les trois premières éditions, ni le traité des Sens, que Camotius avoit placé dans la sienne.

La cinquième édition, ou la seule entièrement complète [1], est celle de *J.-G. Schneider* et M. *H.-F. Link*, Leipzig, 1818, 5 vol. in-8°. Elle a un texte pour la correction duquel les meilleurs manuscrits ont été consultés, une version et des notes critiques. C'est une édition parfaite.

Mais revenons à l'histoire naturelle. On est étonné qu'après des commencemens si brillans, cette science n'ait pas fait plus de progrès à Alexandrie. Les encouragemens ne manquoient pourtant

[1] Toutefois elle ne renferme pas le fragment de Métaphysique, rejeté comme apocryphe.

pas ; les Ptolémées dépensoient des sommes considérables pour former des collections, et pour réunir dans leur résidence tout ce que la nature offroit de plus curieux dans les trois règnes. Il ne leur manqua que de bons observateurs et des hommes de génie. Le goût du merveilleux, qui dominoit à leur cour, est l'ennemi de l'esprit philosophique, qui ne connoît que la vérité. Un MELAMPUS, qui vivoit sous Ptolémée Philadelphe, écrivit Μαντικὴ περὶ παλμῶν, *l'Art de la divination, d'après les pulsations,* et περὶ Ἐλαιῶν τοῦ σώματος, *de la Divination d'après les taches du corps humain*, dont nous avons des fragmens. La bibliothèque de Vienne possède un ouvrage complet de cet auteur *sur les Prédictions d'après les phases de la lune.*

Les fragmens de Melampus ont été publiés par *Camille Perusius*, à la suite de son Elien, Rome, 1545, in-4°, et ensuite par *Sylburg*, qui, dans son édition d'Aristote, les a réunis aux ouvrages physiognomoniques de ce philosophe. On les trouve aussi dans le recueil de *Franz*.

Sous Ptolémée Philadelphe, vivoit aussi ANTIGONE *de Caryste* [1], auteur d'une *Collection de choses merveilleuses*, Ἱστοριῶν παραδόξων συναγωγή, compilation faite sans goût et sans jugement. Le livre d'Aristote des Narrations miraculeuses, et la Collection de paradoxes de Callimaque, dont nous avons des fragmens, ont été les principales sources de cet auteur. Antigone avoit aussi rédigé des bio-

[1] 260 ans avant J.-C.

graphies de plusieurs philosophes et hommes de lettres : elles se sont perdues.

Guill. Holzmann ou *Xylander* donna la *première édition* de l'ouvrage d'Antigone, avec une version, à la suite de son Marc-Aurèle, Bâle, 1568, in-8°. Il en avoit trouvé un manuscrit à Heidelberg. *Meursius* le publia séparément, à Leide, 1619, in-4°. Enfin *Jean Beckmann* en donna, en 1791, à Leipzig, in-4°, une édition excellente, non sous le rapport de la critique, mais à cause des explications qu'il y a jointes.

CHAPITRE XLVII.

Des Médecins d'Alexandrie. De quelques Dogmaticiens. Des Hérophiliens, des Erasistratiens et de l'École empirique.

PARMI les *anciens Dogmaticiens* qui mêloient la doctrine d'Hippocrate, toute fondée sur l'observation, avec la philosophie de Platon, il faut nommer Dioclès et Praxagoras : peut-être appartiennent-ils encore à la période précédente.

DIOCLÈS *de Caryste* en Eubée, parvint à une si haute célébrité, que les Athéniens l'appeloient un second Hippocrate. Il adopta, presqu'en entier, les principes de ce grand médecin, mais il les amalgama avec les idées pythagoriciennes, de l'influence du nombre septenaire sur la formation du fœtus et sur la marche des maladies, et avec d'autres théories des philosophes. Il a écrit sur *l'Anatomie*, et, d'après Galien, il a fait faire des progrès à cette branche de la science médicale, autant que c'étoit possible sans la dissection de corps humains. On cite son *Hygiène adressée à Plistarque*, en plusieurs livres, son traité *des Maladies, de leurs causes, et de l'art de les guérir*; un ouvrage intitulé *Archidamus*. C'est le nom d'un médecin qui a vécu peu de temps après Hippocrate, et dont Dioclès paroît avoir combattu

les principes sur les moyens de conserver la santé. Il est probablement identique avec Archidemus que Pline cite comme une de ses sources dans les livres 29 et 30, et dans le 35e où il traite des couleurs : car les voyelles *a* et *e* sont souvent confondues dans les noms dérivés de *demos*. Dioclès a aussi écrit un ouvrage en plusieurs livres, *des Guérisons*, différent de celui dont nous venons de parler ; un traité *de Botanique*, Ῥιζοτομικά ; d'autres *des Prognostics*, *des Evacuations*, *des Fièvres*, *des Maladies des Femmes*, etc. Athénée et Galien nous ont conservé des fragmens de ces divers écrits. On a aussi sous son nom une Ἐπιστολὴ προφυλακτική, *Lettre* (adressée à Antigone de Gones) *sur les moyens de conserver la santé*. Si elle étoit exacte, Dioclès n'auroit fleuri que vers 245 avant J.-C.

Tous ces fragmens ont été réunis dans cinq *Prolusiones* de M. *Ch.-Gottlob Kühn*, De Medicis græcis in Cœlii Aureliani de acutis morbis L. I, c. 12-17 occurrentibus, Lips. 1820, in-4°. — La Lettre à Antigone se trouve dans (*Neandri*) Physice seu potius Syllogæ physicæ rer. eruditarum, Lips. 1585, 2 vol. in-8°; et dans le vol. XII (anc. éd.) de *Fabricii* Biblioth. gr.

Praxagoras *de Cos*, descendant des Asclépiades, est fameux pour avoir fait dériver toutes les maladies des humeurs du corps humain ; le sang, enseigna-t-il, est préparé des alimens : selon que ceux-ci abondent de parties échauffantes ou froides, ils font naître les maladies bilieuses et aiguës, ou

les maladies phlegmatiques et longues. Outre le sang, il existe encore dix espèces d'humeurs dans le corps. Dans ce nombre est celle qu'il appelle *hyalide*, parce qu'elle ressemble au verre par sa transparence : elle se trouve dans la pituite et l'urine. Praxagoras surpassa ses contemporains en connoissances anatomiques; mais il n'est pas exact de dire qu'il distingua les veines des artères. D'après lui, les nerfs commencent au cœur. Il écrivit une *Physique*, Φυσικά; *des Maladies qui surviennent*, Ἐπιγενόμενα, c'est-à-dire des maladies qui viennent se joindre à une maladie déjà déclarée; *des Différences des os*; Συνεδρεύοντα, mot qui paroît désigner des maladies ayant le même siége; *des Guérisons*, *des Maladies étrangères*, *des Plantes*, etc. [1]

Zénon, fondateur de la secte des Stoïciens, introduisit dans la médecine de nouveaux principes de physiologie et de pathologie qui modifièrent la doctrine de l'ancienne école dogmatique.

Les découvertes d'Aristote eurent une plus grande influence encore sur cette science. Ce grand naturaliste fut le premier qui accompagna ses ouvrages de dessins anatomiques.

Parmi les écrits de Théophraste, son disciple, plusieurs ont pour objet la médecine : tels sont ses traités περὶ Ἰλίγγων, *des Vertiges*; περὶ Ἱδρώτων, *des Sueurs*; περὶ Κόπων, *de la Lassitude*.

Les médecins d'Alexandrie furent les premiers

1 Voy. *Car.-Gottlob Kühn*, de Praxagora Coo Commentationes III. Lips. 1820, in-4o.

auxquels il fut permis de disséquer des corps humains : malheureusement, l'amour du merveilleux et des paradoxes, si général parmi les savans de cette ville, ne permit pas aux sciences de tirer tout le parti possible de la situation heureuse où ceux qui les cultivoient se trouvoient à la cour d'Egypte. Les médecins d'Alexandrie négligèrent l'observation qui est l'âme de l'art; ils la remplacèrent par de vaines théories. Cependant les sciences leur doivent quelques découvertes importantes.

Ce fut sous les premiers Ptolémées que vivoient à Alexandrie Hérophile et Erasistrate, les deux plus grands anatomistes qui eussent existé jusqu'alors. Ils devinrent les fondateurs de deux écoles nouvelles auxquelles ils donnèrent leurs noms. Lorsque Ptolémée Physcon expulsa les savans, ces médecins se répandirent en Asie-Mineure, où ils fondèrent divers établissemens. Strabon [1] parle d'une école (διδασκαλεῖον) d'Hérophiliens qui, de son temps, existoit dans un temple situé entre Laodicée et Carura en Phrygie, et d'une autre d'Erasistratiens à Smyrne, fondée par HICÉSIUS, mais qui avoit cessé à l'époque où il écrivoit [2].

HÉROPHILE *de Chalcédoine* [3], de la famille des

[1] Liv. XII, p. 580 éd. *Casaub.* (Ed. *Tzsch.* vol. V, p. 244.)

[2] Voy. *Ch.-F.-H. Beck*, De Schola medicorum Alexandrica, Lips. 1810, in-4°.

[3] Il n'est pas exact de dire qu'il fut le premier qui disséqua un corps humain; mais il fut le premier qui eut le moyen de faire une étude suivie de l'anatomie par la dissection de beaucoup de cadavres.

Asclépiades, et disciple de Praxagoras, fut le premier qui pût disséquer un grand nombre de corps humains; on a même prétendu qu'il lui fut permis de faire des expériences sur des corps vivans. On ajoute que ses travaux étoient regardés avec tant d'horreur, qu'il falloit toute l'autorité des rois d'Egypte pour le protéger contre l'indignation publique. Hérophile fit de grandes découvertes en anatomie, et Gabriel Fallop l'appeloit l'évangéliste des anatomistes. Il est nommément l'inventeur de l'anatomie pathologique, ayant eu le premier l'idée d'ouvrir des cadavres, dans le but de s'assurer de la maladie à laquelle ils avoient succombé. Les principales de ses découvertes se rapportent au système nerveux, qu'il reconnut pour le siége des sensations. Il décrivit avec une grande exactitude les organes de l'oeil, et donna à leurs membranes des noms qui sont restés, tels que ceux de *rétine*, *arachnoïde*, etc. Il opéra la cataracte par l'extraction du cristallin. Les anciens louent ses descriptions de l'uvea, de l'os hyoïde, qu'il appela παράςατος, du foie et des parties de la génération. Il fut le premier qui eût des notions justes sur le poulx. Ses connoissances en pathologie étoient médiocres. Il ne négligea pas la séméïotique, qu'il distingua en diagnostique, en prognostique et en anamnestique.

Hérophile est le premier, à ce que l'on croit, qui ait commenté les Aphorismes d'Hippocrate. Son *Commentaire* se trouve manuscrit dans la bibliothèque Ambroisienne de Milan. Tous ses autres ou-

vrages, parmi lesquels il y en avoit un sur la respiration, sont perdus.

Les premiers disciples d'Hérophile conservèrent la doctrine de leur maître. On nomme parmi eux :

MANTIAS, qui, d'après Galien, publia le premier *recueil de Recettes ;*

BACCHIUS *de Tanagre*, un des plus anciens commentateurs des Aphorismes d'Hippocrate ;

CALLIMAQUE, surnommé *d'Hérophile*, auteur d'un *Lexique d'Hippocrate*, et d'un traité *sur l'Usage des fleurs*. (Les anciens prodiguoient des fleurs à leurs repas, et Callimaque blâma cet usage comme pernicieux à la santé).

ANDRÉE *de Caryste*, l'inventeur d'un collyre et d'une machine pour guérir les luxations de l'épaule.

Le contemporain d'Hérophile, et le chef de la seconde classe ou famille de médecins d'Alexandrie, ERASISTRATE, étoit natif d'*Iulis*, ville de l'île de Céos, et petit-fils d'Aristote par une fille de ce philosophe. Après avoir fréquenté les écoles de Chrysippe, de Métrodore et de Théophraste, il passa quelque temps à la cour de Séleucus Nicator, où la guérison d'Antiochus, fils du roi, lui fit la réputation d'un homme qui connoissoit aussi bien le cœur humain que la pathologie; mais ce fut à Alexandrie surtout qu'il pratiqua la médecine. Par la suite, il refusa de voir des malades, et se voua uniquement à l'étude de l'anatomie. Les parties qui lui doivent de nouvelles découvertes sont, entre autres, la doctrine des fonctions du cerveau

et celle du système nerveux. Il s'est immortalisé surtout par la découverte des *voies lactées*; il s'en est fallu bien peu qu'il n'arrivât à celle de la circulation du sang. L'anatomie comparée lui fournit des moyens pour décrire le cerveau mieux qu'on n'avoit fait avant lui. Il distingua et nomma les oreillettes du cœur. Une doctrine singulière d'Erasistrate est celle du πνεῦμα (*pneuma*) ou de cette substance spirituelle, qui, d'après lui, remplit les artères, que nous avalons en respirant, qui des poumons se rend dans les artères, et devient ainsi le principe vital du corps humain. Aussi long-temps que cet esprit coule dans les artères, et le sang dans les veines, l'homme se porte bien; mais lorsque, par quelque cause, les veines sont resserrées, le sang se répand dans les artères, et devient la cause des maladies : il donne la fièvre lorsqu'il est entré dans une partie noble ou dans la grande artère; des inflammations lorsqu'il se trouve dans une partie ignoble ou dans les extrémités des artères. Erasistrate réprouva absolument la saignée, ainsi que les purgations, qu'il remplaça par la diète, des lavemens, des vomitifs, des bains tièdes, et par l'exercice. En général, il aima les remèdes simples; il reconnut ce que, dans la suite, on a appelé l'*idiosyncrasie*, ou la constitution particulière des corps humains, qui fait que le même remède agit différemment sur les uns et sur les autres.

Les écrits d'Erasistrate sur l'*Anatomie*, sur l'*Hygiène*, sur *la Fièvre* et sur d'autres parties de la

médecine, ont péri, aux fragmens presque Galien en a conservés.

Du temps de ce médecin, la chirurgie et la médecine, qui jusqu'alors n'avoient formé qu'un seul art, se divisèrent en trois branches distinctes, la *diététique*, la *pharmaceutique* et la *chirurgie*. « Ces divisions ne répondent pas exactement à la division actuelle de la médecine. Le chirurgien, dans ces temps, n'exerçoit que la partie manuelle de l'art, et se bornoit aux seules opérations; les ulcères, même les plaies et les tumeurs, qui sembleroient lui appartenir de droit, étoient confiées au pharmacien; il ne restoit au médecin que le soin de régler la diète, et celui d'ordonner les médicamens internes, si le cas en indiquoit l'usage[1]. »

Parmi les adhérens d'Erasistrate, un des plus célèbres fut STRATON *de Béryte*, ennemi, comme lui, de la saignée. Il devint lui-même chef de secte.

Un autre Erasistratien, APOLLOPHORE *de Séleucie*, étoit médecin d'Antiochus Soter, auprès duquel il jouit d'une grande considération. S'il étoit vrai, comme on l'a prétendu, que les habitans de Smyrne firent frapper des médailles en son honneur, il faudroit en conclure qu'il appartenoit à l'école de cette ville.

Les deux premiers successeurs de Théophraste dans la direction de l'école péripatéticienne, doivent aussi être cités ici. STRATON *de Lampsaque*,

[1] Esquisse d'une Histoire de la Médecine, par *Black*, traduite par M. *Coray*.

le physicien[1], étoit une opinion qui est devenue remarquable par les recherches qu'ont faites les physiologistes de nos jours; il plaça le siége de l'âme dans le cerveau antérieur, sous le front, à la même place où un célèbre anatomiste crut trouver les organes des facultés intellectuelles, par lesquelles l'homme se distingue de la brute. LYCON *de Troie*, surnommé *Glycon*[2], s'occupa beaucoup de physiologie, et écrivit sur la *Génération*.

Un des disciples d'Hérophile, PHILINUS *de Cos*, et son élève SÉRAPION *d'Alexandrie*, fondèrent un nouveau système, celui de l'*Ecole empirique*. On la nomma ainsi, parce que, bien différente en cela des Dogmatistes, elle préféroit les connoissances qu'on acquiert par l'expérience (ἐμπειρία) à toutes celles que donne la spéculation (aux connoissances *à priori*). Les Empiriques négligèrent l'anatomie et les études physiologiques. La plupart des médecins de cette période se rangèrent sous les bannières de l'empirisme.

Un des plus célèbres parmi les premiers Empiriques, fut HÉRACLIDE *de Tarente*. Il écrivit sur la matière médicale, sur les poisons et sur les vertus des plantes, des ouvrages que le temps nous a ravis.

Nous n'avons rien trouvé sur l'époque où peut avoir vécu un médecin cité par Oribasius et Stobée, et qui s'appeloit ANTYLLUS. Le dernier nous a conservé plusieurs morceaux qui traitent de la dif-

[1] Voy. p. 316 de ce vol.
[2] Voy. p. 317 de ce volume.

férence de l'air d'après les saisons et les parties du jour.

Une branche de la matière médicale fut cultivée avec prédilection à cette époque ; nous voulons parler de la connoissance des poisons. Attale, dernier roi de Pergame, grand amateur de médecine et de botanique, avoit dans ses jardins beaucoup de plantes vénéneuses, et fit des expériences sur leurs vertus. Par son ordre, NICANDRE écrivit sur ce sujet [1]. Mithridate, roi du Pont, poussa encore plus loin les connoissances médicales ; il inventa un contre-poison dont la recette est composée de cinquante-quatre ingrédiens. Un médecin, nommé ZOPYRE, fut célèbre par la découverte d'un antidote qu'il nomma ambroisie ; mais ce médecin est de la période suivante.

C'est dans cette période que la médecine grecque pénétra jusqu'à Rome. Les premiers médecins grecs qu'on y connut furent des esclaves. Vers 219 avant J.-C., ARCHAGATUS alla se fixer dans cette ville, et y exerça son art. Nous nous occuperons de ses successeurs dans la période suivante.

[1] Voy. p. 141 de ce volume.

CHAPITRE XLVIII.

Des livres de l'Ancien-Testament, originairement écrits en grec, ou qui ne nous sont parvenus que dans cette langue.

Les lettres sacrées étant entièrement exclues de notre plan, nous avons balancé pendant quelque temps s'il falloit comprendre dans la littérature profane, ou en exclure comme sacrés, les livres de l'Ancien-Testament originairement écrits en grec. Deux motifs nous ont décidé au premier parti. Nous ne pouvions nous dispenser de consacrer un chapitre aux traductions grecques des livres sacrés des Juifs, et particulièrement à celle qui est connue sous le nom de Version des Septante; mais, pour l'intelligence de ce que nous avions à dire sur cette composition importante, il paroissoit nécessaire d'indiquer ceux de ces livres que les Juifs ne reconnoissent pas pour canoniques, quoique plusieurs de ces écrits aient été admis par l'Eglise, et que par conséquent ils se trouvent dans nos éditions du recueil dit Ancien-Testament. Tel fut notre premier motif. Le second se fonde précisément sur cette différence établie par l'Eglise, qui, en reconnoissant les uns comme étant d'origine divine, et rejetant les autres comme l'ouvrage des hommes,

a relégué ceux-ci dans la classe des livres profanes. Nous étions par conséquent dans le cas d'en parler dans notre histoire : mais ici se répétoit la difficulté que nous venons de signaler. Il y avoit quelque inconvénient de parler des livres apocryphes, sans dire un mot de ceux qui, quoiqu'écrits en grec, ont reçu la sanction de l'Eglise. Ces livres sont, pour la plupart, de la période suivante : mais la nécessité d'en parler avant la traduction des Septante, qui leur est antérieure, nous force de leur consacrer ce chapitre.

La littérature hébraïque, remarquable par un caractère d'originalité qui la distingue de celle de tout autre peuple, avoit cessé quelque temps avant la captivité de Babylone. Sous un ciel étranger, au milieu de nations dont les mœurs, la religion et les connoissances étoient entièrement nouvelles pour le peuple qui s'est nommé par préférence le peuple de Dieu, les Hébreux adoptèrent une autre manière de voir et une philosophie religieuse qui effacèrent ce cachet original empreint sur tout ce que leur littérature avoit produit avant cette époque. Leur langue même subit une altération notable. Pendant leur séjour dans la Haute-Asie, les Juifs s'étoient accoutumés au dialecte araméen qui dominoit dans ces provinces; après leur retour dans la terre de leurs pères, ils ne parlèrent plus l'ancien hébreu : leur idiome étoit tantôt le véritable dialecte araméen, tantôt un mélange de ce dernier et de l'hébreu.

Leurs idées sur Dieu et sur la Providence avoient entièrement changé; aux notions que Moïse leur avoit anciennement données sur ces objets, ils avoient joint les systèmes reçus en Babylonie et en Assyrie où la lumière étoit adorée comme l'émanation directe de la Divinité. Ils apprirent alors à connoître la théorie des démons, êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, qu'ils firent entrer dans le système de leur antique croyance.

La révolution qu'avoit éprouvée l'esprit des Hébreux fut accomplie, lorsque, transportés de nouveau sur les bords du Jourdain, ils commencèrent à entrer en rapport avec les Grecs, mais surtout lorsqu'après les conquêtes d'Alexandre, ces rapports devinrent plus intimes, et qu'en Palestine, aussi bien que dans Alexandrie et dans les provinces de l'empire des Séleucides, ils vécurent au milieu des Grecs. Leurs idées religieuses se trouvèrent dans un contraste trop frappant avec la philosophie et les lumières des Grecs, pour qu'ils ne fussent pas naturellement portés à amalgamer les unes avec les autres, et à enter sur leur croyance religieuse la doctrine des philosophes du paganisme.

Ils durent surtout en sentir le besoin à Alexandrie. C'étoit dans cet asile ouvert par les Ptolémées aux lettres grecques, que florissoit la philosophie platonicienne. Les principaux dogmes de cette philosophie avoient tant d'analogie avec la nouvelle manière de voir que les Juifs avoient rapportée de

l'Orient, qu'il leur étoit extrêmement facile de passer de l'une à l'autre, ou plutôt de les réunir et de les confondre tant entre elles qu'avec la croyance dont ils avoient hérité de leurs pères.

Tous les ouvrages composés par les Juifs, depuis leur retour de l'Assyrie, portent l'empreinte du changement qui s'étoit opéré dans leurs idées. Ces ouvrages n'ont pu s'élever tous à la même considération ; les uns ont été admis dans le canon des livres sacrés des Juifs, d'autres en ont été exclus. Au nombre des premiers furent surtout ceux qui étoient rédigés dans la langue nationale ; cependant cette circonstance ne suffit pas pour les faire recevoir parmi les livres canoniques, puisque l'Ecclésiastique ou la Sagesse de Jésus, fils de Sirach, et le premier livre des Macabées, quoique originairement écrits en hébreu, n'ont pas joui de cette prérogative. Il paroît donc que c'est à quelque autre circonstance qui nous est inconnue, qu'il faut attribuer le sort divers que ces ouvrages ont éprouvé. Quoi qu'il en soit, il paroît que la liste des livres canoniques a été close peu de temps après l'époque d'Antiochus Epiphane, roi de Syrie. Dès-lors les Juifs avoient deux classes de livres, que nous nommons, en nous servant d'une expression introduite plus tard par les Chrétiens (1), *canoniques* et *apo-*

(1) Le mot de *Canon*, appliqué aux Saintes Ecritures, désignoit la liste soit des livres qui étoient lus, lors du service divin, dans une église déterminée ; soit de ceux que l'Eglise reconnoissoit pour des documens authentiques ; soit enfin de ceux qui étoient regardés comme inspirés par

cryphes. Les Protestans ont conservé cette distinction telle qu'elle a été établie par les Juifs; mais l'Eglise romaine a accordé le rang d'ouvrages canoniques à quelques livres regardés comme apocryphes par les Juifs et les Protestans.

Tous ces livres sont écrits en grec, ou plutôt ils ne nous sont parvenus qu'en grec; car, ainsi que nous l'avons déjà observé, deux de ces livres avoient été originairement rédigés en hébreu. Sous le rapport de leur contenu, on peut les diviser en trois classes; les uns sont philosophiques ou moraux, les autres historiques, les troisièmes poétiques.

Indépendamment du caractère sacré que l'Eglise a reconnu à quelques-uns de ces livres, tous sont des documens importans pour l'histoire de la littérature et des sciences des Juifs dans les derniers siècles avant J.-C. : c'est d'après eux qu'on peut

Dieu même, et renfermant, par conséquent, la vraie doctrine de Jésus-Christ. Insensiblement, les deux premières significations tombèrent en désuétude, et on n'employa plus le mot de *canonique* que pour les ouvrages regardés comme venant de Dieu même. En même temps, le mot d'*apocryphe* (caché) changea aussi de signification. On appeloit ainsi, dans l'origine, les ouvrages dont on ne faisoit pas lecture dans les assemblées des fidèles, soit que leur obscurité fît craindre des abus et des malentendus, soit qu'on eût des doutes sur leur authenticité et sur l'autorité que méritoient leurs auteurs. Par la suite des temps, ce mot désigna des ouvrages non inspirés et renfermant une doctrine erronée et dangereuse : leur lecture fut défendue. Mais bientôt on s'aperçut qu'il y avoit une troisième classe d'écrits qui, sans pouvoir se prévaloir d'une origine divine, existoient depuis la plus haute antiquité, et jouissoient, dans certaines églises, d'une grande considération. On les appela *ecclésiastiques* ou *deutero-canoniques*.

apprécier le degré de civilisation et de lumières auquel cette nation étoit parvenue, et qui différoit suivant les provinces qu'elle habitoit. Ils sont aussi d'une grande utilité pour la critique et l'interprétation du Nouveau-Testament, pour la connoissance du langage des écrivains sacrés, et pour l'intelligence de la marche de leurs idées.

Tous ces ouvrages ont été rédigés par des Juifs; mais tous ne sont pas sortis du même pays. Les uns ont été écrits en Palestine, et on les reconnoît aux hébraïsmes dont leur style est hérissé, et, s'ils sont historiques, à leur simplicité; d'autres viennent d'Alexandrie; ces derniers sont remplis d'expressions poétiques.

Nous allons donner la liste raisonnée des livres de l'Ancien-Testament qui sont rédigés en grec, et que les Juifs ne regardent pas comme sacrés.

1. Σοφία Ἰησοῦ υἱοῦ Σειράχ. *Le livre de l'Ecclésiastique, ou la Sagesse de Jésus, fils de Sirach.*

Le seul ouvrage grec de l'Ancien-Testament, sur l'auteur duquel nous ayons quelque certitude, est celui qu'on nomme l'Ecclésiastique. Son auteur s'est nommé lui-même[1] JÉSUS, *fils de Sirach*, natif de Jérusalem; mais à cette simple indication se borne ce que nous en savons. Les interprètes qui l'ont confondu avec le grand-prêtre Jason, fils de Simon II, homme intrigant et de moeurs cor-

[1] Chap. 50, v. 27.

rompues, n'ont pas eu égard au caractère connu de ce personnage. Rien, au reste, dans cet ouvrage, ne paroît indiquer que son auteur ait exercé les fonctions sacerdotales. L'éloge pompeux qu'il fait d'un grand-prêtre, Simon; les expressions de cet éloge, qui paroissent peindre l'impression produite par l'air de dignité et de grandeur de ce sacrificateur sur l'esprit d'un témoin oculaire, indiquent que Jésus a été contemporain, soit de Simon I, mort en 293, soit de Simon II, mort 231 ans avant J.-C. Le tableau de l'état politique et religieux du peuple juif, tracé par l'auteur, se rapporte parfaitement aux troubles qui furent suscités par les fils de Simon II, sous le gouvernement desquels s'éleva bientôt après la persécution des Juifs par Antiochus Epiphane. L'époque où le Siracide vécut coïncide donc avec le commencement de la domination des rois de Syrie, auxquels ceux d'Egypte avoient été obligés d'abandonner la Palestine; par conséquent elle répond à l'an 200 environ avant J.-C.

L'ouvrage de Jésus, fils de Sirach, est un recueil de lieux communs, de préceptes moraux, de réflexions sur les hommes et sur leur conduite dans les divers états et âges de la vie, ainsi que d'apophthegmes, de maximes et de sentences d'une utilité pratique. Il est destiné principalement aux classes moyennes de la société; rarement son auteur s'adresse à celles qui ont reçu une éducation littéraire, plus rarement encore il s'élève jusqu'à la sphère des grands et des princes. Il ne donne pas

seulement les observations qui sont le fruit de sa propre expérience ; il fait aussi son profit de ce qu'il a trouvé dans les ouvrages des moralistes qui avoient vécu avant lui. Mais les ouvrages dont il s'est servi doivent tous avoir été hébraïques : car rien n'indique que ses connoissances se soient étendues à la littérature étrangère.

On peut diviser ce recueil en trois livres. Le *premier* comprend les vingt-trois premiers chapitres ; le *second*, qui se termine au quatorzième verset du quarante-deuxième chapitre, offre une particularité ; c'est que la traduction latine diffère, en beaucoup d'endroits, de notre texte grec, surtout pour l'arrangement et la suite des maximes ; le *troisième* livre, qui va jusqu'au vingt-quatrième verset du cinquantième chapitre, forme un petit traité de morale particulier, qui annonce une rédaction plus soignée ; il renferme la louange de l'Eternel et l'éloge des ancêtres des Hébreux. Le tout est terminé par un épilogue contenant le nom de l'auteur et une action de grâces adressée au Seigneur.

Le livre de Jésus Siracide a été originairement écrit en hébreu, et étoit intitulé *Paraboles ;* c'est ce que nous disent le traducteur grec et St. Jérôme. Il est possible cependant que, sous la dénomination de langue hébraïque, l'un et l'autre aient entendu ce dialecte syro-chaldéen, qui étoit familier aux Juifs depuis leur retour de la captivité. La traduction grecque, la seule qui soit parvenue jusqu'à nous, a été faite par un petit-fils de l'auteur,

qui s'en occupa pendant son séjour en Egypte, l'an 131 avant J.-C. Cette traduction paroît être tout-à-fait littérale; elle renferme bien des passages qui ne peuvent être entendus qu'après avoir été retraduits, pour ainsi dire, en hébreu. Le texte a été interpolé en beaucoup d'endroits; les lecteurs, juifs ou chrétiens, qui se sont servis de l'ouvrage comme d'un manuel, y ont ajouté en marge des remarques, fruit de leurs études et de leurs méditations, et successivement tous ces passages étrangers ont été intercalés dans le texte. Souvent il est possible de désigner ces interpolations; le manuscrit du Vatican, qui en contient un moindre nombre que les autres, est surtout utile pour ce travail.

On trouve, dans les ouvrages des Pères de l'Eglise, de fréquentes citations du recueil de Jésus, fils de Sirach. Les Grecs le nomment ordinairement ἡ Ἰησοῦ σοφία, *la Sagesse de Jésus*; πανάρετος σοφία, *la Sagesse très-vertueuse*, ou λόγος, *le Discours*. Les Latins le citent sous le titre d'*Ecclesiasticus*, c'est-à-dire de livre à l'usage du peuple. On le mettoit, en effet, entre les mains des catéchumènes; on l'estimoit comme un livre dont la lecture étoit très-édifiante; cet ouvrage acquit ainsi une considération égale à celle d'un livre canonique; cependant il ne fut formellement déclaré tel que par le concile de Trente.

Le Talmud cite l'ouvrage de Jésus Siracide parmi les *kethubim* (*hagiographa*) ou ouvrages

non divins, mais respectables et utiles. On n'est pas d'accord sur la question de savoir si les maximes qu'il cite comme tirées de *Ben Sira* sont de Jésus Siracide, ou si ce Ben Sira est un autre écrivain que nous ne possédons plus.

Dans la Bible polyglotte de Londres, on trouve trois anciennes traductions du Siracide, une syriaque, une arabe et une latine. La syriaque et la latine ont été faites sur le grec, mais sur un texte souvent différent de celui que nous possédons; la traduction arabe paroît être faite sur la syriaque. La traduction latine est probablement des premiers siècles après J.-C. Elle suit exactement le grec, et est remplie de solécismes et de barbarismes.

Nous avons à indiquer une édition critique de l'Ecclésiastique qui a paru sous ce titre : Jesu Siracidæ liber, gr. ad fidem codd. et versionum emendatus et perpetua annotatione illustratus a *C.-Gu. Bretschneider*. Ratisb. 1806, in-8°.

2. Σοφία Σαλωμών, *le livre de la Sagesse.*

La Sagesse (*thanamah*) désigne, dans la langue des Hébreux, un grand nombre d'idées pour lesquelles les langues plus riches et plus philosophiques ont des expressions particulières. Ce mot indique à la fois la prudence et la prévoyance, la connoissance et la raison, l'intelligence et la réflexion, la science et l'art, la vertu et la vérité, la religion et la morale, avec toutes les modifications

dont ces expressions sont susceptibles. Cette multiplicité de significations fut cause que les anciens Hébreux étoient inépuisables dans la louange de la sagesse, et qu'ils en faisoient fréquemment le thême de leurs compositions. Lorsqu'ils connurent la philosophie et les sciences des Grecs, ils donnèrent à ce sujet favori une plus grande extension, et combinèrent leur théologie nationale avec la philosophie grecque orientale. L'ouvrage intitulé *la Sagesse* est écrit dans la vue de montrer que les idées religieuses des Juifs s'accordoient en beaucoup de points avec les idées philosophiques du siècle où il a été rédigé, et de les mettre en harmonie avec la philosophie païenne.

Cet ouvrage se compose de deux parties hétérogènes. Dans la première, qui renferme les dix premiers chapitres, l'auteur fait l'éloge de la Sagesse; dans la seconde, il passe à des objets absolument étrangers à cette matière. Il fait des réflexions sur les aventures du peuple d'Israël pendant qu'il traversoit le désert, et sur la légèreté d'esprit dont il donna tant de preuves. Ces considérations le mènent à des tirades contre l'idolâtrie, à des recherches sur le polythéisme, et à des réflexions qui se rapportent à l'histoire du peuple de Dieu. Entrons dans quelques détails sur chacune de ces deux parties.

Première partie. Ainsi que Platon avoit mis ses idées sur l'âme du monde dans la bouche de Timée dont le nom jouissoit d'une grande célébrité

pour toutes les matières de physique, l'auteur juif anonyme du livre de la Sagesse se sert du nom de Salomon, regardé parmi les Hébreux comme un modèle de sagesse, pour faire l'éloge de cette vertu; il l'introduit, adressant la parole aux puissans de la terre, car il auroit été indigne d'un roi d'avoir des disciples d'un rang subalterne. Ce n'est pourtant que dans cette première partie, ou dans les chapitres 1-10, que Salomon porte la parole. L'auteur s'étend sur tous les avantages de la sagesse; on peut dire que, parmi les ouvrages de l'antiquité, il en est peu qui renferment une morale plus pure et une philosophie plus sublime. L'auteur s'élève tellement au-dessus des idées favorites de sa nation, que s'il n'avoit pris le nom de Salomon, et qu'il ne fût entré, sur l'histoire de ce prince, dans des détails qui ne pouvoient être familiers qu'à un Juif, on reconnoîtroit son origine tout au plus à quelques solécismes et à quelques idées particulières à sa nation.

L'auteur de cet ouvrage est pénétré de la philosophie platonicienne, et l'esprit de cette philosophie domine dans toute cette production. Le Juif ne s'en écarte que lorsqu'il est impossible de la mettre en harmonie avec les dogmes sacrés et positifs de sa religion.

Cette partie de la Sagesse est un ouvrage rédigé et poli avec soin; elle est aussi accomplie que le permettoient le siècle qui l'a produit et la situation où son auteur se trouvoit. Elle est écrite dans un

style harmonieux et pompeux; et l'auteur emploie des mots choisis dans ce que la langue grecque a de plus recherché. Elle contient des descriptions pittoresques, des images et des figures de rhétorique. Le style n'est pas monotone, mais change fréquemment et aussi souvent que la matière le permet. L'auteur sait y faire entrer alternativement des idées hébraïques ou cabalistiques et platoniciennes; des maximes empruntées de l'école d'Epicure; l'histoire et les traditions populaires; des allusions tirées de la physique, de l'astronomie et de l'astrologie. Quand il revient sur les mêmes objets, il sait leur donner un air nouveau, et éviter l'ennui des répétitions. Son style, comme celui des écrivains grecs du premier siècle avant J.-C., est chargé d'ornemens et de figures.

Seconde partie. Depuis le onzième chapitre il n'est plus question de la Sagesse ni de Salomon. Cette partie n'a aucune liaison avec la précédente; elle en diffère pour la forme et pour le fond des idées, et l'on est fondé à la regarder comme un second ouvrage, qui, par hasard ou à dessein, a été rattaché au premier; peut-être est-il d'un autre auteur, peut-être le travail de la jeunesse du même auteur, qui, en le composant, ne s'étoit pas encore décidé sur le système de théologie et de philosophie qu'il embrassa par la suite.

L'auteur de cette seconde partie étoit un Juif; sa manière de parler de l'idolâtrie et les exemples qu'il tire de l'histoire, le démontrent. Il étoit Essé-

nien; ses interprétations allégoriques du Pentateuque et le précepte[1] d'adorer l'Eternel avant le lever du soleil, le trahissent; il étoit Juif égyptien, car aucun autre ne pouvoit avoir des notions précises sur l'Egypte et sur l'histoire naturelle de ce pays. Il connoissoit les littératures juive, grecque et égyptienne, ainsi que les productions de l'art des Grecs. Son style est plus recherché, plus figuré et plus déclamateur que celui de la première partie.

Mais quel est donc l'auteur, ou quels sont les auteurs du livre de la Sagesse? Anciennement on l'attribuoit à Salomon, par le seul motif que le titre nomme ce prince comme auteur de l'ouvrage. Quelques docteurs juifs et les premiers Chrétiens adoptèrent sans autre examen cette opinion dont la lecture la plus superficielle fait aisément voir la fausseté. L'abbé Foucher[2] a mis en avant l'hypothèse que quelque Juif d'Alexandrie aura composé cet ouvrage sur des idées de Salomon, et y aura inséré mot à mot un fragment de ce roi philosophe[3]; celui où il est introduit adressant la parole aux souverains : mais on a objecté que ces chapitres sont très-opposés à l'esprit de Salomon, et contiennent le plus grand nombre d'idées platoniques. Le même motif anéantit la supposition de Huet[4],

[1] Ch. 16, v. 28.
[2] Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. XXXVIII, p. 433.
[3] Ch. VI—IX.
[4] Demonstr. Evang., p. 245.

que la Sagesse a été rédigée et mise en ordre par un écrivain grec, sur des matériaux hébraïques, écrits dans la plus haute antiquité, et renfermant des extraits tirés des ouvrages *moraux* et *sententieux* de Salomon, qui n'avoient pas été reçus dans le canon des Juifs, parce que ce n'étoient ni des ouvrages complets, ni des ouvrages inspirés.

St. Jérôme dit que de son temps on attribuoit cet ouvrage au juif *Philon*. Des écrivains modernes ont bâti sur ce passage une singulière hypothèse. Ils ont cru que Philon avoit écrit cet ouvrage après la malheureuse issue de son ambassade auprès de l'empereur Caligula, pour se venger à la fois de ce prince et des Juifs de Jérusalem qu'il regardoit comme les auteurs de l'affront qu'il avoit reçu à Rome. Il se vengea de Caligula, disent-ils, en composant le tableau d'un prince juste, et des Juifs, en parlant avec indignation [1] de la mort du fils de Dieu ou du Christ. Mais on a opposé aux auteurs de cette hypothèse que dans tout l'ouvrage il ne se trouve pas la moindre allusion à Philon et à son ambassade, que l'éloge de la justice ne peut avoir été le principal objet de l'auteur, puisqu'il n'en parle qu'en passant, et que l'endroit où ils ont cru voir une allusion à la mort du Christ, est susceptible d'une interprétation beaucoup plus naturelle, puisque, dans le langage des Juifs, tout homme de bien est nommé fils de Dieu. On leur a opposé enfin que, s'il y avoit une certaine ressemblance entre

[1] Ch. II, v. 18.

quelques opinions de l'auteur de la Sagesse et celles de Philon, on reconnoît qu'elles diffèrent beaucoup dans des choses essentielles, et que souvent les principes de ces deux écrivains sont en contradiction manifeste.

Frappé de ces considérations, *Jean Drusius* [1] a cru que la Sagesse devoit être attribuée à un autre *Philon*, plus ancien que celui d'Alexandrie ; à ce Philon, enfin, qui est cité par Josephe [2]; mais on ne peut douter que l'auteur de la Sagesse ait été juif, et celui dont parle Josephe étoit païen.

Enfin, une dernière opinion a attribué cet ouvrage à *Zorobabel*, qui a construit le second temple de Jérusalem. On a cru reconnoître que la traduction syriaque de cet ouvrage n'a pas été faite sur le grec que nous avons, mais sur un original chaldéen qui auroit été rédigé par Zorobabel. Cette hypothèse ingénieuse ne paroît pas pouvoir soutenir un examen approfondi.

Nous avons déjà dit que les Juifs ne reconnoissoient pas l'origine divine du livre de la Sagesse. Les Pères de l'Eglise, et nommément St. Jérôme, le regardoient aussi comme apocryphe, quoiqu'ils en recommandassent la lecture ; mais le troisième concile de Carthage, tenu en 397, le déclara canonique, ainsi que l'Ecclésiastique, sous la dénomination de quatrième et cinquième livres de Salomon; le concile de Trente a confirmé cette décision.

[1] De Henocho, c. II.
[2] Contra Ap., I, 21.

Les Pères citent cet ouvrage sous le nom de Σοφία Σαλωμῶν, la *Sagesse de Salomon*; et les rabbins, sous celui de *livre de la grande Sagesse de Salomon.*

Il en existe trois traductions anciennes, en syriaque, en arabe et en latin. La dernière est antérieure à St. Jérôme, qui déclare ne l'avoir pas corrigée : elle est pleine de barbarismes.

3. Μακκαβαίων α', β', γ'. *Les livres des Maccabées.*

L'état des Juifs fut tranquille et heureux sous le gouvernement d'Alexandre-le-Grand et sous celui des premiers Ptolémées; mais il changea sous Ptolémée Philopator, auquel Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, disputa la possession de la Palestine, qui étoit à sa convenance. Ce pays devint le théâtre de la guerre entre les deux princes; et lorsqu'après la mort du roi d'Égypte, Antiochus réussit à l'incorporer à sa monarchie, les Juifs furent traités avec dureté, et on ne ménagea pas leurs principes religieux. Sous Antiochus Epiphane, le temple de Jérusalem fut dépouillé de ses richesses, et profané par des sacrifices faits aux divinités du paganisme. La statue de Jupiter Olympien fut érigée sur le faîte de ce temple, et le roi proscrivit l'exercice des cérémonies juives.

Mais un sacrificateur, du nom de Mattathias, et son fils Judas, surnommé Maccabée, se mettent à la tête des mécontens; et, après une lutte de quelques années, Simon, second fils de Judas, fonde

l'indépendance des Juifs, l'an 175 avant J.-C. Il fut à la tête de ce peuple jusqu'à l'an 135 avant J.-C.

Ce sont ces événemens que rapportent les quatre livres des Maccabées. Le *troisième*, qui, dans l'ordre chronologique, devroit être le premier, raconte le commencement des tribulations que les Juifs éprouvèrent sous Ptolémée Philopator. Le *second* parle des vexations exercées par Seleucus Philopator et par Antiochus Epiphane, et du commencement de l'insurrection des Juifs. Le *premier* renferme l'histoire des guerres par lesquelles les Juifs établirent leur indépendance, sous la conduite de Mattathias et de ses fils. Le *quatrième* livre, qui s'est perdu, contenoit probablement le règne de Jean Hyrcan, qui, 135 ans avant J.-C., succéda à son père Simon.

L'ordre dans lequel ces livres sont placés, et qui est contraire à la chronologie, provient de ce que celui qui devroit être nommé le premier n'a été connu aux chrétiens qu'après les deux autres.

On les appelle les livres des Maccabées, à cause de l'épithète honorable qui avoit été donnée à Judas, en mémoire de ses hauts faits[1]; on les nomme aussi les livres des Asmonéens ou Grands-Hommes, qualification qui devint comme le nom propre des descendans de Mattathias.

Le *premier livre des Maccabées* renferme les événemens qui se sont passés dans un espace de qua-

[1] *Makkabi* en chaldéen veut dire *chef valeureux*. Μακκαβαῖος ἑρμηνεύεται παρὰ Πέρσαις κοίρανος, dit Isidore de Peluse, dans un passage cité par *Iken* dans les Symb. litt. (Bremæ, 1744.) T. I, p. 170.

rante années [1]. Il étoit originairement écrit en hébreu ; le texte grec en est la traduction, tellement littérale, que plusieurs passages ne sauroient être entendus qu'après avoir été traduits de nouveau en hébreu. Les auteurs de l'original et de la version sont inconnus ; mais l'esprit dans lequel l'ouvrage est rédigé, et la manière dont son auteur juge de l'importance des événemens, prouvent qu'il étoit Juif, et la simplicité de son récit, qu'il n'étoit pas d'Alexandrie, mais habitant de la Palestine. On ne peut pas fixer avec certitude l'époque où il a vécu ; mais plusieurs circonstances indiquent qu'il a écrit long-temps après celle où il termina son ouvrage. Il cite, à la fin de son travail, les ouvrages historiques où sont rapportées les actions de Jean Hyrcan, à l'avénement duquel il s'arrête ; la brièveté avec laquelle il traite quelques parties de l'histoire, fait voir qu'il leur étoit de beaucoup postérieur, et que, de son temps, les documens commençoient déjà à manquer.

L'exacte chronologie observée par cet historien prouve qu'il suivoit d'autres sources que la tradition ; et l'usage que Josephe fit de son ouvrage nous doit faire supposer que, pour cette partie de l'histoire des Juifs, il n'existoit pas d'autres documens que ceux dont s'est servi l'auteur du premier livre des Maccabées. Ses récits sont d'accord avec les écrits des Grecs et des Romains, relatifs à cette époque.

[1] 175–135 avant J.-C.

Sous le rapport de la chronologie, cet ouvrage fait époque parmi les historiographes juifs, qui, avant lui, ne connoissoient aucune ère déterminée. Il suit celle des Séleucides, qui commence à l'année 312 avant J.-C.

Les traductions syriaque et latine de cet ouvrage sont faites sur le texte grec; la dernière est antérieure à St. Jérôme.

Nous avons déjà dit que Josephe a fait usage du premier livre des Maccabées pour ses Antiquités judaïques : pourtant, ni cet historien, ni les Pères de l'Eglise des premiers siècles ne le regardent comme un livre canonique. St. Jérôme dit expressément [1] que l'Eglise ne le reconnoît pas pour tel. Cependant St. Augustin lui donne une autorité canonique, à cause des histoires de martyrs qu'il renferme. Le troisième concile de Carthage, en 397, le reçut formellement dans le canon; et le concile de Trente a terminé toutes les discussions à cet égard, en confirmant la décision des Pères de Carthage.

Le *second livre des Maccabées* se divise naturellement en deux sections. La première renferme deux lettres écrites par les Juifs de la Palestine à ceux d'Egypte, pour les engager à célébrer avec eux la purification du temple; la seconde section, qui commence au dix-neuvième verset du deuxième chapitre, contient un abrégé de l'ouvrage de Jason

[1] Præf. in Proverbia.

de Cyrène, en cinq livres, sur les exploits des Maccabées.

Cet abrégé est précédé d'une préface [1], et suivi d'un épilogue [2]. Il se divise en trois parties : la tentative de piller le temple, faite par Héliodore, du temps de Séleucus Philopator [3]; les vexations religieuses d'Antiochus Epiphane, et les guerres des Juifs avec ce prince et son successeur Antiochus Eupator [4]; les préparatifs de Démétrius Soter contre Judas Maccabée, jusqu'à la mort de Nicanor son général [5]. Il embrasse, par conséquent, un espace de quatorze années [6].

Quant à JASON *de Cyrène*, dont est extraite la seconde section de ce livre, c'est un personnage entièrement inconnu. Sa patrie, et le style de l'abrégé qui est dégagé de tout hébraïsme, indiquent suffisamment qu'il avoit écrit en grec. Ce style est celui de tous les écrivains de l'école d'Alexandrie. L'auteur anime son récit en y insérant des discours, des prières et des lettres; il aime les antithèses et les sentences. Les Protestans ont cru y trouver plusieurs anachronismes.

L'auteur de l'abrégé de Jason est entièrement inconnu. On ne trouve aucune preuve que Philon et Josephe aient eu connoissance de ce livre. Saint

1 II, 20-33.
2 XV, 38, 39.
3 III-IV, 6.
4 IV, 7. — XIII.
5 XIV, 1. — XV, 37.
6 176-161 avant J.-C.

Augustin en parle comme d'un ouvrage que l'Eglise plaçoit dans le canon, à cause des histoires de martyrs qu'il renferme. St. Jérôme dit le contraire. Les conciles de Carthage de 397 et de Trente l'ont déclaré canonique.

Il en existe deux anciennes traductions, l'une syriaque, l'autre latine, antérieures à St. Jérôme, toutes deux assez mauvaises.

Le *troisième livre des Maccabées* est entièrement étranger à l'histoire des Maccabées: tous les événemens qui y sont rapportés se sont passés en Egypte. Le fond, quoique historique, est entremêlé des fables les plus absurdes.

L'auteur de cette misérable rapsodie est un Juif d'Alexandrie: son style a tous les défauts de l'école de cette ville. L'époque où il a vécu est incertaine; on ne sait si on doit le placer avant ou après J.-C. Quoique les événemens renfermés dans l'ouvrage soient antérieurs à Séleucus Philopator, cependant il a été nommé troisième livre des Maccabées, parce qu'il a été connu des Chrétiens après les deux autres. Il paroît que les Pères de l'Eglise latine ignoroient qu'il existât: la Vulgate n'en renferme pas de traduction, et l'Eglise catholique ne l'a jamais compté parmi les livres canoniques. L'Eglise d'Orient a varié dans son jugement sur le mérite de cet ouvrage.

Dans quelques éditions des Septante, on trouve un *quatrième livre* des Maccabées : c'est celui qui porte le titre de ἡ περὶ αὐτοκράτορος λογισμοῦ, *de l'em-*

pire de la raison, et qu'on attribue faussement à Josephe. Il paroît cependant qu'il a véritablement existé un quatrième livre des Maccabées, qui s'est perdu.

4. Ἰουδίθ, *le livre de Judith.*

Comme on ne connoît pas l'événement de l'histoire profane auquel se rattache la narration du livre de Judith, *Hugo Grotius* croyoit que son auteur s'étoit proposé de donner d'une manière énigmatique l'histoire de l'invasion de la Palestine par Antiochus Epiphane, la neuvième année de son règne. En conséquence, il regardoit tous les personnages qui y jouent un rôle, comme allégoriques: Judith est le peuple juif; son veuvage indique la détresse où ce peuple se trouvoit à cette époque; Béthulie est le temple du Seigneur; Nabuchodonosor, le diable; l'Assyrie indique l'orgueil; Holopherne est le ministre du diable, etc.

D'après St. Jérôme, l'original de cet ouvrage étoit hébraïque, ou plutôt chaldaïque; mais comme sa traduction renferme des hellénismes, il paroît qu'elle n'est pas faite sur le texte original, ou que l'exemplaire chaldaïque de St. Jérôme n'étoit pas ce texte original, mais une traduction du grec. En effet, le grec, tel que nous l'avons, ne porte aucune trace de traduction; il renferme plutôt des locutions tellement grecques, qu'elles ne peuvent avoir été employées que par un Juif helléniste.

Le texte chaldaïque n'existe plus; mais il s'est

conservé deux versions, dont l'une en langue syriaque, l'autre latine. Les manuscrits de cette dernière renferment des variantes, tant entre eux qu'avec le texte de la Vulgate.

On ignore absolument l'époque où a vécu l'auteur de l'histoire de Judith. Ni Philon, ni Josephe ne paroissent l'avoir connue ; les premiers écrivains qui la citent sont St. Clément de Rome et les Constitutions apostoliques. Origène et St. Jérôme la placent dans le nombre des apocryphes; St. Augustin, et, après lui, le troisième concile de Carthage et celui de Trente, lui ont assigné une place parmi les livres canoniques.

5. Ἔσδρας γ', *le troisième livre d'Esdras.*

Dans la traduction grecque de l'Ancien-Testament, il se trouve, outre le livre d'Esdras, généralement reconnu comme canonique, un autre ouvrage historique également attribué à ce sacrificateur. Comme les événemens qu'il rapporte sont antérieurs au retour de la captivité de Babylone, cet ouvrage est placé avant l'Esdras canonique, et nommé premier livre d'Esdras ; dans la Vulgate, il forme le troisième livre d'Esdras, celui de Néhémie y étant intitulé second livre d'Esdras. Dans quelques éditions des Septante, il est nommé ὁ Ἱερεὺς, *le Prêtre.*

Il paroît que cet ouvrage n'est qu'une traduction libre ou une amplification de l'Esdras hébraïque,

dans laquelle celui-ci est inséré en entier, sauf quelques abréviations, et sans les répétitions qui se trouvent dans le premier. Le traducteur peut aussi avoir suivi quelquefois un exemplaire de l'original où se trouvoient des variantes qu'il préfère aux leçons vulgaires. Au reste, on croit que la fin de cet ouvrage manque.

Le style du troisième livre d'Esdras est plus pur que celui de la traduction grecque de la plupart des livres de l'Ancien-Testament; il se rapproche souvent de celui de Symmaque, le plus élégant des traducteurs de ces livres. Cet ouvrage est utile pour la critique, en ce qu'il sert à l'intelligence du texte du premier livre.

Les Pères de l'Eglise ont souvent cité le troisième livre d'Esdras; cependant l'Eglise ne lui a jamais accordé une autorité canonique.

6. Βαρούχ, *le livre de Baruc.*

Baruc, fils de *Nérijah*, est connu comme le compagnon d'infortune et le secrétaire de Jérémie, qui en fait quelquefois mention. Selon Josephe, il accompagna ce prophète en Egypte, resta avec lui jusqu'à sa mort, et se rendit ensuite en Babylonie.

Le livre de Baruc se compose d'une courte introduction ou préface, et de deux lettres : l'une est adressée, au nom du roi Jéchonias et des autres Juifs captifs à Babylone, aux habitans de Jérusalem, par l'entremise de Serajah, chargé par Nabuchodo-

nosor, d'y rapporter les vases sacrés du temple; l'autre est écrite par Jérémie aux Juifs, au moment où on alloit les mener en exil.

Ces deux lettres sont apocryphes. Plusieurs erreurs chronologiques et historiques qu'elles renferment prouvent qu'elles ont été fabriquées par un Juif qui n'étoit pas bien au fait des circonstances dans lesquelles il place sa production.

Il paroît que l'original de cet ouvrage est grec, et qu'il a été écrit par un Juif de la Palestine. La seconde lettre surtout, attribuée à Jérémie, est entièrement exempte d'hébraïsmes; et la première n'en renferme pas plus qu'il ne doit s'en trouver nécessairement dans tout ouvrage rédigé en grec par un Juif de la Palestine.

On en a des traductions syriaque et arabe. La version latine de la Vulgate est antérieure à St. Jérôme; il en existe une autre dont l'auteur est inconnu.

Selon St. Jérôme, les Juifs ne connoissoient pas le livre de Baruc; le concile de Trente ne le nomme pas parmi les livres canoniques.

7. Τωβίτ, *le livre de Tobit.*

Le livre de Tobit établit la doctrine sur l'influence que les anges et les mauvais esprits peuvent avoir sur les hommes. Le but de l'auteur étoit de prouver que la prière du juste est exaucée par l'Eternel.

On ne connoît ni le nom de l'auteur, ni le temps où il a vécu. St. Jérôme doutoit que l'ouvrage fût canonique : le concile de Trente a levé le doute en plaçant Tobit dans le canon sacré.

Il en existe deux textes principaux, le grec des Septante, suivi par la traduction syriaque et par l'ancienne traduction latine, qui est antérieure à St. Jérôme, et le latin de la Vulgate. On ignore absolument si le grec est l'original, ou s'il est traduit du chaldéen. C'est sur le chaldéen que St. Jérôme a fait sa version latine, qui est celle de la Vulgate; mais le texte sur lequel il travailla n'existe plus. Il doit avoir différé du grec en beaucoup de passages.

De deux traductions hébraïques, l'une a été certainement faite sur notre texte grec; l'autre, qui nous est venue de Constantinople, s'écarte beaucoup du grec, et paroît avoir été composée par un Chaldéen, sur les deux textes grec et latin, qu'il a combinés.

8. Τῶν τριῶν παίδων αἴνεσις, *le Cantique des trois enfans dans la fournaise.*

Dans le texte de la version grecque de Daniel, après le vingt-troisième verset du troisième chapitre, ce cantique se trouve inséré. On ne sait s'il a été originairement écrit en chaldéen ou en hébreu. Lorsque Théodotion donna une édition grecque de Daniel, il n'existoit plus d'original chaldéen. Théodotion se contenta d'insérer le cantique d'après

les Septante qu'il copia. Il en existe deux traductions syriaques, une arabe et une latine.

9. Βὴλ καὶ Δράκων, *Histoire de Bel et du Dragon.*

Cette histoire a pour but de rendre l'idolâtrie ridicule, et d'exalter le vrai Dieu. Son auteur détruit l'illusion de sa fiction en transférant en Babylonie le culte des animaux, qui a toujours été inconnu aux habitans de ces régions. Les deux textes grecs de ce morceau, celui des Septante et celui de Théodotion, diffèrent beaucoup entre eux : on voit que celui des Septante a été le premier, et que Théodotion l'a retouché et a tâché de donner plus de vraisemblance au conte, et d'en corriger le style.

Il paroît que ce morceau n'a jamais existé en hébreu ni en chaldéen. Les Pères de l'Eglise le citent comme faisant partie du Daniel grec, où il est inséré après l'histoire de Susanne. La traduction arabe contient plusieurs amplifications. Les versions latine, syriaque et arabe sont faites sur celle de Théodotion; une autre en syriaque suit les Septante.

10. Σωσάννα, *Histoire de Susanne.*

Ce conte, peu vraisemblable, se trouve, comme les deux morceaux précédens, dans le Daniel grec, dont il fait le treizième chapitre. Il y est terminé par une espèce de morale qui peut faire croire qu'il a été composé dans l'intention de justifier le choix

qu'on avoit fait d'un jeune homme pour être juge ou chef d'un peuple. Dans le texte de Théodotion, au contraire, on semble vouloir en faire une histoire véritable, en adoucissant ou expliquant ce que ce conte renferme de contraire à l'histoire, et en lui donnant, dans les détails, un peu plus de vraisemblance.

L'histoire de Susanne a été originairement écrite en grec; ce qui le prouve, ce sont les jeux de mots dont Daniel se sert en condamnant les deux vieillards, et qu'il est impossible de traduire en hébreu. Aussi les Juifs ne l'ont-ils jamais regardée comme canonique; elle n'a pas été jugée telle non plus par les Chrétiens.

Le texte grec des Septante a été traduit en syriaque; celui de Théodotion, qui est une nouvelle traduction, l'a été trois fois: deux de ces versions ont été imprimées. Il a aussi été traduit en arabe, et en latin par St. Jérôme.

11. *Additions au livre d'Esther.*

Dans la version des Septante, le livre d'Esther est augmenté de plusieurs morceaux qui ne se trouvent pas dans l'original hébreu, et sont évidemment l'ouvrage d'un Juif helléniste. Tels sont le songe par lequel le sort qu'on prépare aux Juifs est annoncé à Mardochée; l'édit du roi Artaxerxes qui ordonne l'extermination des Juifs; les prières adressées par Mardochée et Esther à l'Eternel, pour qu'il

préserve son peuple des malheurs dont il étoit menacé; la scène de l'entrevue entre le roi et Esther; enfin, l'édit du roi en faveur des Juifs, et l'interprétation du songe de Mardochée.

Ces divers morceaux existoient déjà du temps de Josephe, qui cite le premier édit du roi de Perse. Dans le texte grec qui nous est parvenu, il se trouve des variantes très-considérables; il s'en trouve aussi entre les trois versions anciennes qui sont en syriaque, en arabe et en latin. Lorsque St. Jérôme revit la traduction latine, il en sépara ces morceaux ajoutés, et en forma un supplément particulier. Il en existe aussi une version chaldéenne.

Cet ouvrage est souvent cité par les Pères de l'Eglise, et le concile de Trente lui a assigné un rang parmi les livres canoniques.

Indépendamment des éditions grecques des livres de l'Ancien-Testament, il existe une édition critique des onze ouvrages susdits, par M. *J.-Ch.-W. Augusti;* mais, en sa qualité de Protestant, il lui a donné le titre suivant : Libri veteris Testamenti apocryphi; textum gr. recognovit et variar. lect. delectum adjecit, etc. Lips. 1804, in-8°.

CHAPITRE XLIX.

Des traductions grecques des livres de l'Ancien-Testament rédigés en hébreu.

Des Septante, ou de la traduction d'Alexandrie.

LA plus célèbre traduction des livres de l'Ancien-Testament est celle que l'on connoît sous le nom des *Septante*.

Ce fut Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, qui, sur le conseil de son bibliothécaire, Démétrius de Phalère, fit faire, dit-on, cette version grecque, pour la bibliothèque qu'il avoit fondée à Alexandrie. Il envoya, dit la même tradition, deux officiers de sa cour, *Aristéas* et *Andréas*, auprès d'Eliazar, grand-pontife des Juifs à Jérusalem, pour lui demander une copie des saintes écritures de ce peuple, et soixante-douze hommes possédant également bien les langues hébraïque et grecque. Ces savans furent enfermés dans l'île de Pharos, où, après une conférence sur le sens de l'original et sur la manière de l'écrire, ils dictèrent tous une seule traduction à Démétrius de Phalère.

Ce récit est tiré d'une *Histoire* de cette traduction par ARISTEAS lui-même, qui s'est conservée,

et personne, avant le dix-septième siècle, n'avoit douté de la vérité d'un fait appuyé d'un pareil témoignage. Il est vrai que l'art de la critique étoit alors dans son enfance, et que si l'esprit sceptique de notre siècle nous porte à douter de tout, nos ancêtres aimoient mieux croire ce qui étoit peu vraisemblable, que de faire dépendre leur croyance d'une discussion. *Jean-Louis Vivès*[1], *Jos. Scaliger*[2], *Hody*[3] et *Van Dale*[4], dans les dix-septième et dix-huitième siècles, attaquèrent les premiers l'authenticité de l'ouvrage d'Aristéas; et, quoiqu'elle ait trouvé des défenseurs dans *Isaac Vossius*[5], *Whiston*[6] et *Walton*, la plupart des savans de nos jours s'accordent à regarder cette histoire comme supposée. Il faut convenir cependant que si elle l'est, comme tout porte à le croire, elle a été fabriquée à une époque très-reculée; car elle existoit déjà du temps de Josephe qui en a fait usage dans ses Antiquités judaïques.

Simon Schard s'étant procuré, en Italie, un manuscrit de l'ouvrage d'Aristéas, le publia à Bâle, 1561, in-8°, chez Oporin, avec une traduction de *Math. Garbitius*, professeur de Tubingue. On réimprima cette édition en 1692, in-8°, à Oxford, sous la direction d'*Ed. Bernard*, *Humphry Hody* et

1 Dans une note sur August. de Civ. Dei, XVIII, 42.

2 Note sur Eusebii Chron. Num. MDCCXXXIV.

3 Contra Historiam Aristeæ de LXX interpr. diss. Oxon., 1685, in-8°.

4 Diss. super Aristeæ de LXX interpretibus, Amst., 1705, in-4°.

5 De LXX interpr. Hagæ Com., 1661, in-4°.

6 Dans l'appendice de son ouvrage, The literal accomplishment of scripture prophecies, London, 1724, in-8°.

H. Aldrich; malgré le concours de ces trois savans, leur édition est incorrecte.

Un texte plus correct se trouve dans *Humphry Hody* de Biblior. text. original., Oxford, 1705, in-fol.; dans *Ant. van Dale* Diss. super Aristea, Amst. 1705, in-4°, et surtout dans *Gallandi* Bibl. Patr., vol. II, p. 771.

Philon, qui parle aussi de la traduction des Septante, ignore la plupart des circonstances rapportées par Aristéas; mais il en raconte d'autres qui ne paroissent pas moins extraordinaires. Selon lui [1], Ptolémée Philadelphe fit venir de la Palestine des Juifs savans, dont il ne détermine pas le nombre; réunis à Pharos, ils firent plusieurs traductions qui, sans que les auteurs fussent convenus de rien entre eux, s'accordèrent parfaitement; ce fait ne pourroit s'expliquer qu'en supposant qu'elles étoient inspirées.

Justin-le-Martyr met les deux rapports en harmonie. Pour les soixante-douze traducteurs d'Aristéas, il bâtit autant de cellules : enfermés, chacun dans sa cellule, ils composèrent soixante-douze versions uniformes et inspirées [2].

Ce récit de Justin est en contradiction avec plusieurs circonstances rapportées par Aristéas : telles sont la délibération préalable, et ce point important que la traduction a été dictée à Démétrius de Phalère. *Saint Epiphane*, écrivain du quatrième siècle, pour mettre tout le monde d'accord, enferme les

1 De vita Mosis, II, p. 66.
2 In adm. ad Gr.

traducteurs deux à deux dans trente-six cellules, pour qu'ils puissent y délibérer, donne à chaque cellule un tachygraphe, auquel les traducteurs dictent leur travail, et produit ainsi trente-six traductions absolument uniformes et inspirées.

Tout ce que ces traditions rapportent des Juifs de la Palestine, les Samaritains le réclament pour ceux de leur secte. La chronique samaritaine d'*Aboul Phatach* qui, dans le quatorzième siècle, fut compilée sur des écrivains anciens et modernes, hébraïques et arabes, rapporte que Ptolémée Philadelphe, dans la dixième année de son règne, porta son attention sur la contradiction dans laquelle étoient, au sujet de la loi, les Samaritains et les Juifs; les premiers refusant de reconnoître, outre le Pentateuque, tout autre ouvrage attribué aux prophètes par les Juifs. Pour juger ce différend, il exigea que les deux peuples envoyassent des députés à Alexandrie. Les Juifs confièrent cette mission à *Osar*, les Samaritains à *Aaron*, auxquels on adjoignit plusieurs collaborateurs. A chacun de ces étrangers on assigna des logemens séparés dans le quartier d'Alexandrie nommé Rewak : on ne leur permit pas de communiquer entre eux, et on donna à chacun un écrivain grec pour écrire sa version. Ce fut ainsi que les Samaritains traduisirent la loi et les autres écritures. Après avoir examiné leur travail, le roi se convainquit que leur texte étoit plus complet que celui des Juifs. Tel est le récit de la chronique d'Aboul Phatach, dépouillé

cependant de quelques circonstances miraculeuses dont il est orné : car, sous le rapport des fables, les Samaritains ne le cèdent pas aux Juifs.

Un fait surchargé de fables par les prétendus historiens qui le rapportent, perd tout son caractère historique ; il est donc permis de n'y avoir aucun égard, et l'on doit tâcher de débrouiller, s'il est possible, l'origine de la traductiob des Septante, en se transportant aux temps et aux circonstances qui lui donnèrent naissance, et en puisant dans le roman le peu de vérité qui y est caché. Voici le résultat de ces recherches. A l'époque de la mort d'Alexandre-le-Grand, il se trouva, en Egypte, et surtout dans la ville qu'il y avoit fait bâtir, une colonie très-nombreuse de Juifs. En changeant de pays, ils ne renoncèrent pas à l'attachement à leur religion qui a toujours distingué ce peuple. Jaloux même de ne céder en rien à leurs frères restés en Palestine, ils fondèrent en Egypte un grand nombre de synagogues et un sanhédrin composé, comme celui de Jérusalem, de soixante-dix ou soixante-douze membres.

On sait que, depuis le temps d'Esdras, le plus grand nombre des Juifs, revenus de la captivité de Babylone, avoient entièrement oublié l'ancien hébreu : il falloit, pour qu'ils pussent comprendre le Pentateuque, dont on faisoit lecture dans les synagogues, qu'il fût traduit en chaldéen. Les Juifs égyptiens ne se servoient pas même de la langue chaldéenne dans la vie commune, mais simplement

placée dans la bibliothèque d'Alexandrie, dut dès ce moment être reçue dans les synagogues, si elle n'y avoit pas été introduite auparavant. Si cela eut lieu dans le temps où ce prince partageoit le gouvernement avec son père, on peut aisément lui attribuer l'idée de cette traduction, qui fut nommée des Septante, d'après le nombre des membres du sanhédrin.

En effet, les anciens disent tantôt que la version des Septante fut faite sous le règne du premier Ptolémée, tantôt sous celui du second; ce qui est cause qu'on a adopté, pour l'année où le travail fut commencé, la troisième ou quatrième de la cent vingt-troisième olympiade, la deux cent quatre-vingt-sixième ou la deux cent quatre-vingt-cinquième avant J.-C., époque où les deux princes régnoient ensemble. Le *Pseudo-Aristée*, *Philon* et *St. Jérôme* s'accordent à dire que la version n'eut d'abord pour objet que les livres de Moïse : *St. Epiphane* dit le contraire; mais cette assertion étoit nécessaire pour faire passer la fable qu'il racontoit. Le manuscrit hébreu sur lequel se fit la version du Pentateuque, ressembloit beaucoup à la copie que les Samaritains conservent encore de nos jours.

Les versions des autres livres de l'Ancien-Testament ont été faites successivement et en différentes occasions. Le *livre de Josué* ne peut avoir été traduit que plus de vingt ans après la mort de Ptolémée, fils de Lagus; car, dans le dix-huitième verset

du huitième chapitre, le traducteur se sert du mot γαισὸς, javelot gaulois qui n'a dû être connu en Grèce qu'après l'irruption des Gaulois, la troisième année de la cent vingt-cinquième olympiade; et en Egypte, que vingt ans après la mort du premier Ptolémée, lorsque les rois prirent à leur solde des troupes mercenaires gauloises.

Sous Philométor, on traduisit le *livre d'Esther*, ainsi que le prouve la suscription de la traduction; on ne traduisit probablement que plus tard *les Prophètes*, parce que les Juifs de la Palestine ne commencèrent à les lire dans les synagogues que depuis l'an 170 avant J.-C. La série des époques différentes où ces traductions furent faites, explique pourquoi le même mot hébraïque est souvent rendu de diverses manières dans les livres de l'Ancien-Testament.

La traduction des Septante de l'Ancien-Testament étant l'ouvrage de plusieurs écrivains, son mérite doit être très-inégal.

Tous ceux qui ont concouru à ce travail se servent d'un grec qui ressemble beaucoup à l'hébreu; c'est ce qu'on appelle langue des Hellénistes; tous ont le défaut d'avoir traduit trop littéralement. La plupart étoient peu instruits; ainsi, faute de bien entendre leur original, ils écrivent quelquefois des choses dépourvues de sens; mais ils possédoient bien la langue hébraïque, et donnent, à certains mots de cette langue, des significations que le phi-

lologue ne retrouve que dans celles des langues orientales, qui dérivent de la même source.

Partout on s'aperçoit que ces traducteurs étoient Egyptiens; ils se servent de mots coptes (tel qu'οἴφι, ἄχι, ῥεμφάν); ils rendent des idées propres aux Hébreux, d'une manière tout-à-fait égyptienne. Ils appellent la création du monde γένεσις κόσμου, terme par lequel les philosophes d'Alexandrie désignoient l'origine de l'univers, mais qui est contraire aux principes de la Bible; l'Urim et le Thummim des grands-prêtres est pour eux l'ἀλήθεια, image que le grand-prêtre d'Egypte portoit sur le dos, etc.

Quoique sous ce rapport ils se ressemblent tous, ils diffèrent beaucoup en mérite. Le plus habile de tous étoit celui qui a traduit le Pentateuque : il excelle dans la connoissance des choses et de la langue hébraïque. Après lui vient le traducteur des Proverbes, qui possédoit bien les deux langues; celui de Job ne manquoit pas de génie poétique : il connoissoit les poëtes grecs, mais il ne possédoit pas suffisamment la langue et l'érudition hébraïques. Les Psaumes et les Prophètes ont été le partage de traducteurs dépourvus de sentiment poétique; mais la plus mauvaise de toutes ces traductions est celle de Daniel. Aussi l'ancienne église, qui reconnoissoit pour les autres livres l'autorité des Septante, rejetoit cette traduction de Daniel, et se servoit, pour ce prophète, de celle de Théodotion.

Les Juifs aussi avoient la plus haute estime pour

la traduction des Septante. C'est elle que cite le Nouveau-Testament; le style des évangélistes et des apôtres est formé sur cette version : Josephe l'employa dans la rédaction de son ouvrage historique. Par la suite, lorsque, dans leurs discussions polémiques avec les Chrétiens, les Juifs crurent apercevoir que cette traduction étoit défavorable à leurs opinions religieuses, ils l'abandonnèrent et lui vouèrent une haine aussi exagérée que l'avoit été leur admiration.

Au reste, le fréquent usage de la version des Septante en fit multiplier les copies, ce qui y introduisit beaucoup d'altérations qui se sont propagées jusqu'à nos jours. Ce texte eut non-seulement à souffrir de l'inadvertance des copistes; mais dans les deux siècles qui s'écoulèrent entre la mort de J.-C. et Origène, il fut aussi corrompu et falsifié à dessein; on en retrancha des passages, on en ajouta d'autres, et on en altéra plusieurs.

Pour remédier à ce mal, Origène résolut de comparer le texte en usage de son temps avec l'original hébreu et avec les autres traductions qui existoient alors, et d'en faire une nouvelle *récension*. Il employa vingt-huit années pour se préparer à cette grande entreprise. Il parcourut tout l'Orient pour rassembler des matériaux, et eut le bonheur de réunir six traductions grecques différentes. Enfin, l'an 231, il se fixa à Césarée, et commença son travail. *St. Ambroise* l'aida de son argent, et lui envoya des copistes et des vierges exercées dans

la calligraphie. Il paroît qu'il acheva sa Polyglotte à Tyr; on ne sait pas précisément dans quelle année.

Ce grand ouvrage de critique porte divers titres chez les anciens. On l'a nommé *Tetraples*, quand il offre les traductions d'Aquila, de Symmachus, des Septante et de Théodotion, disposées sous quatre colonnes; *Hexaples*, quand à ces quatre versions sont jointes deux autres traductions grecques. En comptant non-seulement les colonnes grecques, mais aussi les deux qui sont destinées au texte hébreu, quelques écrivains nomment *Hexaples* ce que les anciens avoient nommé *Tetraples*; les Hexaples devinrent ainsi des *Octaples*.

Enfin, dans quelques parties, il y eut une septième traduction grecque; alors l'ouvrage est appelé *Enneaples*.

Voici l'ordre dans lequel se suivent les colonnes dans les parties les plus complètes: 1°. texte hébreu en caractères hébreux; 2°. le même en caractères grecs; 3°. Aquila; 4°. Symmaque; 5°. les Septante; 6°. Théodotion; 7°. la cinquième traduction grecque; 8°. la sixième; 9°. la septième.

L'original hébreu étant regardé comme la base de tout l'ouvrage, le rapport dans lequel chaque traducteur se trouve envers ce texte, fixe son rang dans l'ordre des colonnes. C'est pourquoi Aquila qui s'en rapproche le plus, occupe la première colonne après ce texte; Symmaque la seconde; les Septante la troisième; après eux vient Théodotion

qui les a ordinairement suivis. Les trois traductions anonymes furent renvoyées dans les dernières colonnes, parce qu'elles ne comprennent pas la totalité des livres de l'Ancien-Testament; elles sont placées suivant les époques où Origène les découvrit.

Le principal objet d'Origène étant la critique du texte des Septante, il note partout les changemens qu'il y fait; il se sert à cet effet des signes suivans :

1°. Ce qui manque dans les Septante est marqué d'une *astérisque*. Ces lacunes sont remplies de préférence d'après Théodotion; et, lorsque le supplément ne s'y trouve pas, d'après Aquila, ou, à son défaut, d'après Symmaque. Les initiales de ces trois noms, placées après l'astérisque, font connoître la source où le supplément a été pris.

2°. Un autre signe, appelé *obelos*, marque les mots ou phrases des Septante qui manquent dans l'original hébreu.

3°. Enfin, on y trouve deux autres espèces de signes, appelés *lemnisques* et *hypolemnisques*.

Dans le Pentateuque, Origène compara le texte hébraïco-samaritain avec l'hébreu des Juifs, et en observa les différences. En tête de chaque traduction étoit placée une introduction qui en faisoit connoître l'histoire; chaque ouvrage avoit ses prolégomènes, et la marge étoit couverte d'observations exégétiques et critiques. Quelques fragmens de ces prolégomènes et des notes marginales ont

été conservés, mais rien ne reste de l'histoire des versions grecques.

Depuis Origène, il y eut deux sortes d'exemplaires des Septante : ceux qui contenoient le texte vicieux, tel qu'il avoit existé avant ces écrivains, et ceux du texte corrigé par Origène. On appeloit les premiers *editio* κοινὴ ou *vulgaris*, les autres *editio hexaplaris*.

Pendant près de cinquante ans, le premier travail d'Origène resta enfoui dans un coin de la ville de Tyr, probablement parce que les frais de copie d'un ouvrage en quarante ou cinquante volumes excédoient les moyens d'un particulier. Il auroit péri peut-être, si Eusèbe et Pamphile ne l'eussent reproduit au jour, et placé dans la bibliothèque de Pamphile-le-Martyr à Césarée.

On peut douter qu'il ait jamais été fait une copie de l'exemplaire original. St. Jérôme le vit encore à Césarée ; mais, comme après lui aucun écrivain n'en fait plus mention, il est probable qu'il périt en 653, lors de la prise de cette ville par les Arabes.

La colonne des Septante fut publiée séparément par Pamphile et Eusèbe, et ce texte hexaplaire devint celui des églises de la Palestine. Les signes critiques, et les notes marginales contenant des fragmens d'autres traductions, y furent conservés. Mais il ne se passa pas beaucoup de temps sans que la négligence des copistes n'y introduisît une foule de nouvelles erreurs. Ils confondirent les diffé-

rentes marques critiques, ou les oublièrent; ils mêlèrent les lettres initiales des traducteurs; quelquefois ils firent entrer dans le texte ce qu'ils avoient trouvé en marge. On alla plus loin; quand on trouvoit, dans des écrivains qui avoient vécu long-temps avant Origène, des citations prises des Septante, on les corrigeoit d'après le texte hexaplaire interpolé, ce qui produisit une confusion extrême. Ainsi *Philon* cite des passages d'Aquila, et *Justin* plusieurs fragmens de traducteurs grecs qui probablement ont vécu après lui.

Pour réparer autant qu'il étoit possible la perte des hexaples d'Origène, on s'occupa, dans les temps modernes, du soin de les restituer. Le premier qui l'entreprit fut *Flaminio Nobili*, dans les notes de son édition des Septante, publiée à Rome en 1587; et après lui *Drusius*, dans ses *Fragmenta veterum interpretum* (Arnheim, 1622). Avec ces matériaux, et à l'aide des manuscrits, *Montfaucon* composa ses *Hexapla Origenis* qui furent imprimés en 2 vol. in-folio, à Paris, en 1713, et réimprimés par *Bahrdt*, en 2 vol. in-8°, à Leipzig, en 1769. On pense que le docte Bénédictin ne possédoit pas assez bien l'hébreu, et qu'il manquoit de critique. Divers savans Allemands [1] ont publié des matériaux qui pourront devenir utiles à un futur éditeur du travail d'Origène.

[1] Tels que *Semler*, Epist. ad J.-J. Griesbachium. — *J.-G. Scharfenberg*, animadvers. quibus fragm. vers. græc. V. T. a B. Montefalconio collecta emendantur et illustrantur. Lips. 1776, in-8°. — *Ejusd.* specimen animadv. quibus loci nonnulli Danielis et interpretum ejus veterum, præsertim græcorum, illustrantur, emendantur. Lips. 1774, in-8°. — *Schleusneri* Observ. crit. in vers. gr. oraculor. Jesaiæ. Gotting. 1788, in-4°. — *Ejusd.* Comment. novi critici in vers. veteres. proverb. Spec. 1-4. Gotting. 1790, in-4°. — *Spohn* Jeremias vates e vers. Judæor. Alexandr. ac reliq. interpr.

Dans le troisième siècle, St. Lucien, prêtre d'Antioche, tenta de restituer le texte vulgaire (κοινὴ) des Septante, en prenant l'original hébraïque pour base de son travail, qui, depuis le commencement du quatrième siècle, fut introduit dans les églises de l'Orient, depuis Constantinople jusqu'à Antioche.

St. Jérôme parle aussi d'une édition critique des Septante, faite dans le troisième siècle par un évêque d'Egypte, nommé Hesychius. Il dit qu'elle fut introduite dans les églises de ce pays : il la cite ordinairement sous la dénomination de *exemplar Alexandrinum*.

Enfin, une autre révision du texte des Septante fut faite dans le quatrième siècle par St. Basile, évêque de Césarée. *George-le-Syncelle*, qui en parle, l'appelle *Codex Cæsareensis*[1].

Ainsi l'église d'Orient regardoit comme canoniques trois différentes *récensions* du texte des Septante : en Palestine, celle d'Origène; en Egypte, celle d'Hesychius; et dans les pays compris entre Antioche et Constantinople, celle de Lucien.

Toutes les éditions imprimées des Septante découlent de quatre principales, qui sont celles d'Alcala, d'Alde, de Rome et de Grabe.

1°. Le texte d'*Alcala* (*Textus Complutensis*) parut dans la Bible Polyglotte *Complutensis*, en 4 volumes in-folio, qui furent imprimés, depuis 1502 jusqu'en 1517, aux frais du

gr. emendatus, notisque criticis illustratus. Lips. 1794, in-8°. Enfin, *Dœderlein* et *Matthæi*, dans des Mémoires insérés dans *Eichhorns* Repertor. für Bibl. und morgenl. Literatur.

[1] Chronogr., p. 203.

célèbre cardinal *Francisco Ximénès de Cisneros*: Ce tex composé sur celui de divers manuscrits que les éditeurs négligé de décrire. On les a fréquemment accusés d'avoir téré le texte grec d'après celui de l'hébreu, ou plutôt de Vulgate; et *Wetstein* surtout leur en avoit fait un crime; m ils ont été disculpés par les recherches des théologiens prote tans du dix-huitième siècle, surtout par *Gœz, Michaelis* *M. Heeren.*

La Polyglotte d'Alcala a été réimprimée par ordre de Philippe II, à Anvers, en 8 volumes in-folio, 1569 à 1570. *Benoît Arias*, dit *Montanus*, dirigea cette édition. Ses collaborateurs furent *Guy Lefèvre de la Boderie* et son frère *Nicolas*, *Augustin Hunnæus*, *Corneille de Goude*, *Jean de Harlem* et *François Rapheleng*. Cette édition est bien préférable à celle d'Alcala.

La Polyglotte d'Alcala et celle d'Anvers peuvent être regardées comme les originaux de la Bible hébraïque-grecque-latine, qui parut à Heidelberg en 1586, en 1599 et en 1616, en 3 vol. in-fol.; de la Bible en quatre langues (hébraïque, grecque, latine et allemande), que *David Wolter* publia en 1596 à Hamboug, in-folio; de la petite Polyglotte d'*Elias Hutter*, en hébraïque, chaldaïque, grec, latin, allemand et françois, imprimée à Nuremberg en 1599, in-folio; et enfin de la grande Polyglotte de Paris, entreprise par *Guy-Michel-le-Jay*, et dirigée par *Jean Morin*. Elle parut de 1629 à 1645, en 10 vol. in-folio. Cette édition contient plus que les Polyglottes d'Alcala et d'Anvers: on y trouve la version samaritaine du Pentateuque, qui n'avoit pas encore été imprimée, et les versions syriaque et arabe d'un plus grand nombre d'ouvrages de la Bible que n'en ont les deux autres Polyglottes.

2°. Le texte d'*Alde* parut en 1518, deux ans après la mort d'*Alde Manuce*; l'édition fut soignée par son beau-père *André Asulanus*. En voici le titre : Πάντα τὰ κατ' ἐξοχὴν καλούμενα βιβλία, θείας δηλαδὴ γραφῆς, παλαιᾶς τε καὶ νέας. *Venet.* in æd. Aldi et Andreæ soceri, 1518, in-fol. Le texte, pour lequel on a

ir, conféré plusieurs manuscrits, a souffert des is considérables qu'ont fournies d'autres traductions et le Nouveau-Testament.

e texte se trouve dans les éditions de Strasbourg, n-8°; de Bâle, de 1545, in-folio, et 1550, in-8°; et fort, de 1597, in-fol. La plupart de ces éditions con- en même temps le Nouveau-Testament.

e texte de *Rome* ou du Vatican fut publié, par l'ordre te-Quint, en 1590, sous le titre de Ἡ παλαιὰ διαθήκη κατὰ ἑβδομήκοντα δι' αὐθεντίας Σίξτου Ἐ ἄκρου ἀρχιερέως ἐκδοθεῖσα: is Testamentum juxta Septuaginta, ex auctoritate Sixti V, t. Max., editum; in-fol. Le fameux Codex Vaticanus a été base de cette édition; mais les éditeurs, le cardinal *Antonio arafa*, *Ant. Agelli*, *Pierre Morin*, *Fulvius Ursinus*, *Robert Bellarmin*, etc., n'ont pas suivi ce manuscrit avec assez de critique; ils se sont permis de changer non-seulement l'orthographe, mais aussi les leçons, toutes les fois qu'elles leur ont paru vicieuses.

Cette édition a été suivie par l'édition de *Jean Morin*, Paris, 1628, 3 vol. in-fol., par la Polyglotte de Londres, de *Bryan Walton* [1], imprimée de 1653 à 1657, en 6 vol. in-fol.; et par

[1] Les collaborateurs de Walton furent *Edmond Castell*, *Alex. Huish*, *Sam. Clarke*, *Thomas Hyde*, *Dudley Loftus*. *Castell* publia pour cette édition un Lexique en sept langues, en 2 vol. in-fol. On trouve, sur la Polyglotte de Londres, des détails curieux dans la quatrième édition des *Horæ Biblicæ*, being a connected series of notes, on the text and literary history of the Bibles, or sacred books of the Jews and Christians; and on the Bibles or books accounted sacred by the Mahometans, Hindus, Parsees, Chinese, and Scandinavians, 2 vol. in-8°, London, 1807. L'auteur de cet ouvrage est M. *Charles Butler*. Le premier volume a été traduit en françois, sur la première édition de 1799, par M. *Boulard*, sous le titre de *Horæ Biblicæ*, ou Recherches littéraires sur la Bible; son texte original, les éditions et ses traductions les plus anciennes et les plus curieuses, Paris, 1810, in-8°. Dans cette traduction, le passage curieux relatif à la Polyglotte de Walton, ne se trouve qu'en partie, probablement parce que

une autre édition de Londres, de 1653, in-4°, qui est connue sous le nom de *Bible de la Cloche*. Dans cette dernière, qui a

le traducteur n'avoit à sa disposition que la première édition de M. *Butler*. Nous croyons donc faire plaisir aux personnes qui possèdent les Horæ Biblicæ de M. Boulard, en leur faisant connoître en entier ce passage. Le voici tel qu'il se trouve p. 137 et suiv. :

« La Polyglotte de Londres, imprimée en 1653-1657, en six volumes, est moins belle (que celle de Le Jay) et plus exacte. Elle contient plus de choses qu'aucune des trois précédentes. Le docteur Bryan Walton, depuis évêque de Chester, en a été l'éditeur. Douze exemplaires en ont été imprimés, dit-on, sur grand papier : un de ces exemplaires, qui est d'une grande beauté, se trouve dans la bibliothèque de la cathédrale de Saint-Paul de Londres; un autre étoit dans celle du comte de Lauraguais, et un troisième est dans la bibliothèque du collége de Saint-Jean de Cambridge. Le titre exprime le contenu; le voici : *Biblia sacra Polyglotta complectentia textus originales, hebraicum cum Pentateucho Samaritano, chaldaicum, græcum, versionumque antiquarum, samaritanæ, græcæ LXXII interpretum, chaldaicæ, syriacæ, arabicæ, æthiopicæ, persicæ, vulgatæ latinæ, quidquid comparari potuit*. Il y a donc neuf langues dont on a fait usage dans cette édition; cependant aucun livre de la Bible ne s'y trouve en neuf idiomes. L'*Apparatus* critique et d'antiquité, ou l'appendix qui se trouve dans le sixième volume, est extrêmement estimable, aussi bien que le Lexique, particulièrement dans les parties hébraïque, syriaque et arabe. Les parties hébraïque et syriaque ont été réimprimées séparément à Gottingue, in-4° : la première, par J.-L.-T. Trier, disciple de Michaelis, en deux volumes, en 1790 et 1791; l'autre, avec additions et corrections, par Michaelis lui-même, aussi en deux volumes, en 1788. Nous apprenons par Castell, dans la préface de son Lexique, que si Walton et Clarke avoient vécu, ils avoient l'intention d'ajouter encore un volume à leur Polyglotte. Une Epître du même Castell, adressée à Lightfoot, et qui se trouve dans ses Opera posth., Franeq. 1690, p. 180, relate les matériaux que ce volume devoit renfermer. »

« Divers faits curieux, qui se rapportent à la Polyglotte de Londres, se trouvent dans les ouvrages suivans : *Discours historique sur les éditions des Bibles Polyglottes*, Paris, 1781, in-12. — *Dissertations sur les Prolégomènes de Walton*, Liége, in-8°. — *Bowyer's Origin of Printing*, London, 1776, in-8°. — Et surtout *Adam Clarke's succinct account of Polyglott Bibles, from the publication of that by Porrus in the year* 1516, *to that of Reineccius in* 1750, etc., Liverpool, 1802, in-8°. »

été publiée par *Roger Daniel*, le texte qui, d'après le titre, devoit être celui de Rome, a subi beaucoup d'altérations,

« D'après ce dernier ouvrage, il paroît que la publication de la Polyglotte de Londres commença en 1652, ainsi sept ans après celle de la Polyglotte de Le Jay; mais qu'avant ce temps, le docteur Walton avoit rassemblé et arrangé ses matériaux, et réuni des souscriptions pour une somme de 4000 livres sterlings. Alors, avec la sanction des évêques anglois, il publia son prospectus dans une lettre imprimée, signée par lui-même, par l'archevêque Usher et quatre autres hommes de lettres distingués : elle est datée du 1[er] mars 1652. Le Protecteur encouragea vivement l'entreprise; le conseil d'état donna la permission d'importer le papier nécessaire, sans être assujéti aux droits d'entrée. Cette permission fut continuée par le Protecteur, après qu'il eut cassé le Parlement, connu sous le nom de Rump Parliament; et on a des raisons pour croire que le Protecteur et le conseil donnèrent, des deniers de l'Etat, 1000 liv. sterlings pour commencer l'ouvrage. Les 4000 livres souscrites avant le prospectus se trouvèrent doublées avant le mois de septembre suivant. La somme entière fut versée entre les mains de M. William Humble, trésorier de l'entreprise. Le premier volume fut mis sous presse au commencement d'octobre 1653; la totalité de l'ouvrage fut achevée en 1663, trois années après la *Restauration*. Après cet événement, le docteur Walton présenta l'ouvrage au roi Charles II, qui le nomma son chapelain ordinaire, et, en 1661, l'éleva à l'évêché de Chester. Dans la préface, telle qu'elle étoit originairement conçue, le docteur reconnoissoit, en très-beaux termes, ce qu'il devoit au Protecteur et au conseil; mais, après la Restauration, les deux dernières pages de la préface furent biffées et remplacées par deux autres. Dans ces dernières, les obligations que l'éditeur avoit au Protecteur sont exprimées en termes très-obscurs; et Charles I[er] y est nommé *feu*, ἐν ἁγίοις. Dans les pages biffées, les épithètes honorifiques de *Serenissimus, Illustrissimus et Honoratissimus* ne se trouvent pas; on les a insérées dans les feuillets de remplacement. On y a aussi glissé des plaintes et des invectives contre les républicains; enfin, on y remarque quelques autres différences : ce qui a fait nommer *Républicains* les exemplaires où se trouvent les pages primitives, et les autres *Loyalistes;* mais on trouve encore des différences dans ces derniers, de manière qu'il doit y en avoir existé deux espèces d'originaux. Il est possible que les *pages républicaines* aient été biffées dès la résignation de Richard Cromwell, en 1659, deux années avant que la Polyglotte ne fût achevée. »

« Pour compléter la Polyglotte de Londres, il faut y joindre deux ouvrages; l'un est intitulé : *Paraphrasis chaldaica in librum priorem*

d'après ceux d'Alcala et d'Alde. Ce texte ainsi changé est répété dans l'édition de Leipzig, 1697, in-8°; dans celle de *Pearson*, Cambridge, 1665, 2 volumes in-12; dans celle de [illegible]

et posteriorem Chronicorum, auctore Rabbi Josepho, rectore Academiæ in Syria, a Dan. Wilkins, Amstel., 1715, in-4°; l'autre : *Lexicon heptaglotton Castelli*; en 2 vol. in-fol., Londres, 1669. M. Clarke déclare que le Lexique de Castell est l'ouvrage de ce genre le plus grand et le plus parfait que l'industrie et l'érudition humaine aient produit jusqu'alors. Il nous apprend que le docteur Castell y travailla pendant dix-sept ans, en employant à ce travail seize à dix-huit heures par jour, et que, pendant ce temps, il entretenoit à ses frais sept Anglois et autant d'étrangers. Quelques exemplaires de ce dictionnaire portent sur le titre: Londini, Scott, 1686; ce qui prouve que le titre a été réimprimé. »

« Ceux qui possèdent la Polyglotte de Londres doivent aussi se procurer *D. Owen's considerations on the Polyglott*, 1658; la réplique du docteur Walton, intitulée: *The Considerator considered*, etc., 1659, et un ouvrage plus important que les deux précédens, qui est *D. Walton Introductio ad lectionem linguarum orientalium*, etc., Lond. 1654, in-8; réimprimé en 1655, avec additions. Ce dernier ouvrage fut, pour nous servir des paroles de M. Clarke, le précurseur (the harbinger) de l'inestimable Polyglotte. »

« Une circonstance remarquable pour les bibliographes est encore celle-ci. Dans la première série de traités qui forment l'Apparatus criticus de la Polyglotte de Londres, se trouve un ouvrage anonyme intitulé : *Explicatio idiotismorum seu proprietatum linguæ hebraicæ et græcæ, quæ sæpius in scripturis occurrunt*. L'auteur demande de quelle manière le sens de l'Ecriture doit être déterminé; à cette question il donne cinq réponses. Sur la quatrième et la cinquième réponses, on a collé un papier qui en contient deux autres. Les deux réponses originales sont rédigées dans les principes de l'Eglise catholique; mais celles qu'on a collées par-dessus le sont dans l'esprit du protestantisme. On ne sait pas de qui est ce traité; mais on voit bien, par ce que le D. Walton dit à la dernière page de la feuille B de la préface, qu'il n'est pas de lui. Quoi qu'il en soit, on prétend qu'il existe douze exemplaires sans le papier collé. Nous ne donnerons ici que les trois premières lignes de la quatrième réponse, d'après lesquelles on pourra distinguer les éditions originales d'avec celles qui sont châtrées. Les voici dans les dernières : *Quarto, ex traditione vel interpretatione S. Ecclesiæ, ex decretis conciliorum, etc., ex consensu sanctorum Patrum*. Au lieu de l'*etc.*, après conciliorum, l'original dit : *Vel summorum Pontificum*. »

Leusdens d'Amsterdam, 1683, in-12; dans celle de *Lamb. Bos*, Franeker, 1709, in-4°, qui contient une collection de variantes; dans celle de *Dav. Mill*, Amsterdam, 1725, 2 vol. in-8°. L'édition de *Reineccius*, Leipzig, 1730, in-8°, est plus conforme au texte romain que les éditions précédentes.

4°. Le texte de *Grabe* a été donné d'après le *Codex Alexandrinus*, et fut imprimé avec beaucoup de luxe typographique, en 4 vol. in-4°, sous le titre de Ἡ παλαιὰ διαθήκη κατὰ τοὺς Ἑβδομήκοντα. Oxonii e theatro Sheldoniano, 1707 à 1720 (savoir; tom. I, 1707; IV, 1709; II, 1719; III, 1720). Le premier et le quatrième volumes furent soignés par *Jean Ernest Grabe*; après sa mort, *François Lee* dirigea la publication du second; le troisième a été publié par un inconnu. Le texte du célèbre Code Alexandrin a été changé dans beaucoup de passages, d'après d'autres manuscrits ou d'après les conjectures de Grabe; ces variantes sont le plus souvent imprimées d'un autre caractère. Il manque à cette édition un cinquième volume, ou le supplément qui devoit développer les motifs qui ont fait préférer à l'éditeur les leçons qu'il a adoptées. Grabe a lui-même soigné une petite édition en 8 vol. in-8°.

L'édition de Grabe a été réimprimée, avec beaucoup de corrections, par *Breitinger*, à Zurich, en 4 vol. in-4°, en 1730 et suiv.

Dans toutes ces éditions, le livre de Daniel ne se trouve pas d'après la traduction des Septante, mais d'après celle de Théodotion; le texte de ce prophète, d'après les Septante, n'a été publié qu'en 1772, à Rome, par *Simon de Magistris*, en 1 vol. in-fol., sur un manuscrit de la bibliothèque de Chigi, et réimprimé à Gottingue en 1773, in-8°, en 1774, in-4°, et à Utrecht, en 1775, in-8°. Cette édition est accompagnée de fort belles notes par M. *Segaar*.

Telles sont les quatre classes d'éditions des Septante. Une cinquième a commencé par celle de *Robert Holmes*, qui devra contenir l'apparat complet des variantes. Le premier volume

et les deux premières parties du second ont paru sous le titre de Vetus Testamentum Græcorum, cum variis lectionibus. Edidit *Rob. Holmes*, Oxonii, ex typogr. Clarendon. 1798, in-fol. La troisième partie du second volume a été ajoutée, en 1813, par *Jacques Parsons*, qui, après la mort de Holmes, s'est chargé d'achever cette entreprise.

Des autres traductions grecques de l'Ancien-Testament.

La traduction des Septante est la seule version grecque des livres hébreux de l'Ancien-Testament appartenant à l'époque qui nous occupe. Nous y joignons par forme de supplément les autres, pour ne plus revenir sur cette matière.

1. *Traduction d'Aquila.*

Les seuls renseignemens que nous ayons sur AQUILA nous ont été transmis par St. Épiphane, écrivain peu critique; dans son ouvrage *de Ponderibus et Mensuris*, c. 14. Selon lui, Aquila étoit un païen, originaire de Sinope et parent de l'empereur Adrien, qui lui confia le soin de rebâtir Jérusalem. Il y connut des Chrétiens, goûta leur religion, et se fit baptiser. Comme sa conversion ne put le faire renoncer à son occupation favorite, l'art imaginaire de la divination, il fut excommunié. Le désir de la vengeance le porta à se faire circoncire, et il devint un Juif zélé. Il s'appliqua à l'étude de la langue hébraïque, et fit, à l'usage de ses nouveaux

confrères, et pour chagriner ceux qui l'avoient repoussé, une nouvelle traduction de la Bible.

Il est impossible de deviner la vérité qui peut-être sert de base à cette fable. On ne peut pas même en faire usage pour fixer le temps où Aquila a composé sa version : tout ce qu'on sait, c'est que *St. Irénée* la cite fréquemment dans ses livres contre les hérésies, écrits entre les années 126 et 178 ; ce qui suppose qu'elle existoit depuis quelque temps ; et il a fallu sans doute une quarantaine d'années pour qu'elle fût répandue dans des provinces éloignées.

Aucun motif ne peut faire mettre en doute l'assertion de St. Epiphane, que cette traduction a été entreprise pour plaire aux Juifs qui commençoient à se dégoûter de celle des Septante, parce qu'elle n'étoit pas assez littérale, et qu'on l'avoit surchargée de gloses. Celle d'Aquila est servilement littérale. Il rend l'original mot pour mot, sans s'inquiéter ni des barbarismes ni des fautes de langue les plus grossières, pourvu qu'elles le rapprochent davantage de son original. Les Juifs accueillirent si bien cette version, que dès-lors celle des Septante fut entièrement bannie de leurs synagogues. Cependant rien ne prouve qu'Aquila, comme les Pères de l'Eglise l'ont assuré, ait falsifié les passages que les Chrétiens appliquoient au Messie.

On voit, au reste, par *St. Jérôme*, qu'Aquila publia une révision ou seconde édition de sa traduction, encore plus littérale que la première. Telle qu'elle est, la critique du texte de l'Ancien-Tes-

tament en tire un très-grand avantage, parcequ'elle sert à rétablir les leçons hébraïques que portoient les manuscrits de son temps. Malheureusement il n'en reste que des fragmens.

Ces fragmens ont été rassemblés par *Flaminius Nobilis*, *Drusius* et *Montfaucon*, dans les ouvrages cités plus haut.

2. *De Symmaque.*

St. Epiphane, qui nous fournit aussi tous les renseignemens que nous avons sur SYMMAQUE, en fait un Samaritain. Ses compatriotes le vénéroient comme un sage; mais non content de la considération que cette réputation lui donnoit, il aspira à la domination : son plan ayant été déconcerté, il quitta les Samaritains, se fit circoncire (comme si, en sa qualité de Samaritain, il n'eût pas dû l'être auparavant), embrassa le judaïsme, et écrivit une nouvelle version de la Bible, en haine de ses anciens confrères. Il paroît qu'il étoit *Ebionite*, car *Eusèbe* et *St. Jérome* l'appellent tantôt Judæus, tantôt Ebionita.

St. Epiphane le place au siècle de Commode II, empereur imaginaire. *St. Jérome* dit qu'il a été postérieur à Théodotion. *St. Irénée*, qui écrivit vers 178, et qui cite Aquila et Théodotion, ne connoît pas Symmaque.

La traduction de Symmaque se distingue de toutes les autres par une diction plus pure. Elle vise toujours à la plus grande clarté, ce qui la rend

quelquefois un peu libre. Symmaque lui-même en publia une seconde édition corrigée. Le philologue place ce traducteur parmi les bons auteurs grecs; le théologien s'en sert utilement pour l'interprétation du texte original. Ses fragmens se trouvent réunis à ceux d'Aquila. On prétend que cette traduction existe en entier dans des bibliothèques de la Grèce.

3. *De Théodotion.*

St. Epiphane donne des notions sur THÉODOTION, mais nous les passons sous silence, parce qu'elles contredisent celles qui se trouvent dans *St. Irénée* et *St. Jérome.* Il étoit natif d'Ephèse, et de la secte des *Ebionites. St. Justin-le-Martyr* le cite dans son Dialogue avec Tryphon, qui fut composé vers l'an 160.

Sa traduction tient le milieu entre l'exactitude servile d'Aquila et la liberté de Symmaque. Elle n'est qu'une espèce de révision et de correction des Septante, faite sur le texte original, et dans laquelle leurs lacunes ont été remplies. Symmaque n'avoit cependant qu'une connoissance médiocre de la langue hébraïque.

L'ancienne église avoit admis sa traduction de Daniel à la place de celle des Septante.

Les fragmens de la traduction de Symmaque ont peu d'importance pour la critique du texte original; ils en ont bien davantage pour la restitution de celui des Septante.

4. *De l'Editio quinta.*

Nous avons dit qu'*Origène*, dans le voyage qu'il entreprit pour la rédaction de ses Hexaples, découvrit trois autres traductions grecques dont les auteurs et les époques sont inconnus. Toutes les notions qu'on a sur ces traductions sont fabuleuses.

Il paroît que l'auteur de la première de ces traductions, qu'on appelle la *cinquième édition*, a été postérieur aux Septante et aux trois autres traducteurs dont nous venons de parler. Son travail est souvent conforme à celui de l'un ou de l'autre de ses devanciers : on voit cependant qu'il a consulté le texte hébraïque.

Il paroît encore, d'après les fragmens recueillis par Montfaucon, que cette version ne comprenoit que le Pentateuque, les Petits Prophètes, les Psaumes et le Cantique des Cantiques.

5. *De l'Editio sexta.*

L'auteur de la seconde version découverte par *Origène*, étoit un chrétien, et postérieur à *Aquila*, *Symmaque* et *Théodotion*. Sa version, qui avoit peu d'originalité, embrassoit les mêmes livres que la précédente.

6. *De l'Editio septima.*

Il en reste très-peu de fragmens; ils appartiennent aux Psaumes et aux Petits Prophètes.

Telles sont les traductions grecques qui rem-

plissoient les sept colonnes de la Polyglotte d'Origène, et dont on trouve des fragmens sur la marge des manuscrits des Septante. Voici quelques-unes des abréviations qui les désignent :

Εβρ. ou Εβρ. Ελλ. Le texte hébraïque en lettres grecques ; O. les Septante ; A. Aquila ; C. Symmaque ; Θ. Théodotion ; E. la cinquième édition ; ϛ' la sixième ; Z. la septième ; Λ°. ou ΛΟ, les autres : ce signe indique que les mêmes mots se trouvent dans toutes les autres versions grecques qui ne sont pas nommément indiquées ; Οἱ Τ. les trois, c'est-à-dire Aquila, Symmaque et Théodotion ; ou les Septante et deux des autres ; Οἱ Δ. les quatre, c'est-à-dire Aquila, Symmaque, Théodotion et l'édition vulgate des Septante ; Π. tous les Grecs.

Outre les fragmens pris des Hexaples, les copistes des temps suivans ont rapporté, aux marges des manuscrits, des variantes d'autres traductions dont nous allons dire encore un mot.

7. *De l'Hébreu.*

Les fragmens attribués à l'*Hébreu*, sur la marge des copies des Septante, ne sont autre chose que des notes critiques empruntées des commentaires des Pères de l'Eglise.

8. *Du Syrien.*

La traduction latine, faite par St. Jérome, eut un si grand succès, que SOPHRONIUS, patriarche de Byzance, la traduisit en grec. Ce sont des frag-

mens de cette version grecque qui sont cités sous le nom *du Syrien*. On ne sait pourquoi St. Jérome est ainsi nommé ; mais dans un passage de *Théodore de Mopsueste*, dans Photius [1], il est aussi question d'un Syrien qui ne peut être que ce Père de l'Eglise.

9. *Du Samaritain.*

Il est probable que les Samaritains qui, de tous les livres de l'Ancien-Testament ne reconnoissoient que le Pentateuque, ont eu une traduction particulière, faite sur leur texte national. Quoi qu'il en soit, on trouve des fragmens attribués à un Samaritain, sur lequel on n'a aucun renseignement.

10. *De l'Helléniste.*

A côté de l'Ἑβραῖος les Hexaples citent quelquefois Ἑλληνικός ; on n'a aucune donnée sur cette traduction.

11. *De la Traduction grecque de Venise.*

Cette traduction se trouve à la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, et on n'en connoît pas d'autre manuscrit. Elle est faite sur le texte hébraïque, et extrêmement littérale. Cependant l'auteur s'efforce d'être élégant, et court même après les formes attiques. Elles se trouvent mêlées, dans son travail, avec les barbarismes et les solécismes les plus forts : des mots recherchés dans les meilleurs auteurs

[1] Pag. 205 éd. *Hæschel.*

grecs sont placés à côté de mots nouveaux et forgés, même contre le génie de là langue.

Il paroît que l'auteur de cette traduction a vécu entre le sixième et le dixième siècle. Avant le sixième siècle, un homme qui auroit eu autant de connoissances qu'il en montre, n'auroit pas facilement adopté un langage mêlé comme le sien; après le dixième, il se seroit probablement servi d'un original ponctué, et l'on voit que celui sur lequel il a traduit ne l'étoit pas.

Ce sont MM. *de Villoison* et *Ammonn* qui ont publié cette traduction; le premier a donné la partie contenant les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, Ruth, les Lamentations de Jérémie, et Daniel, à Strasbourg, en 1784, in-8°; l'autre, le Pentateuque, à Erlang, en 2 vol. in-8°.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIEME.

DE LA DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE.

Alexandrie est le siége de cette littérature.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

FAUTES A CORRIGER.

Page 325, lig. 9 d'en-bas, THAMICTA, *lisez* THEMISTA.

Page 432, lig. 15, rapsodie, *lisez* rhapsodie.

Chaque fois que le lecteur trouvera Cléopâtre, au lieu de Cléopatre, il voudra bien attribuer cette leçon à l'imprimeur, et non à l'auteur.

